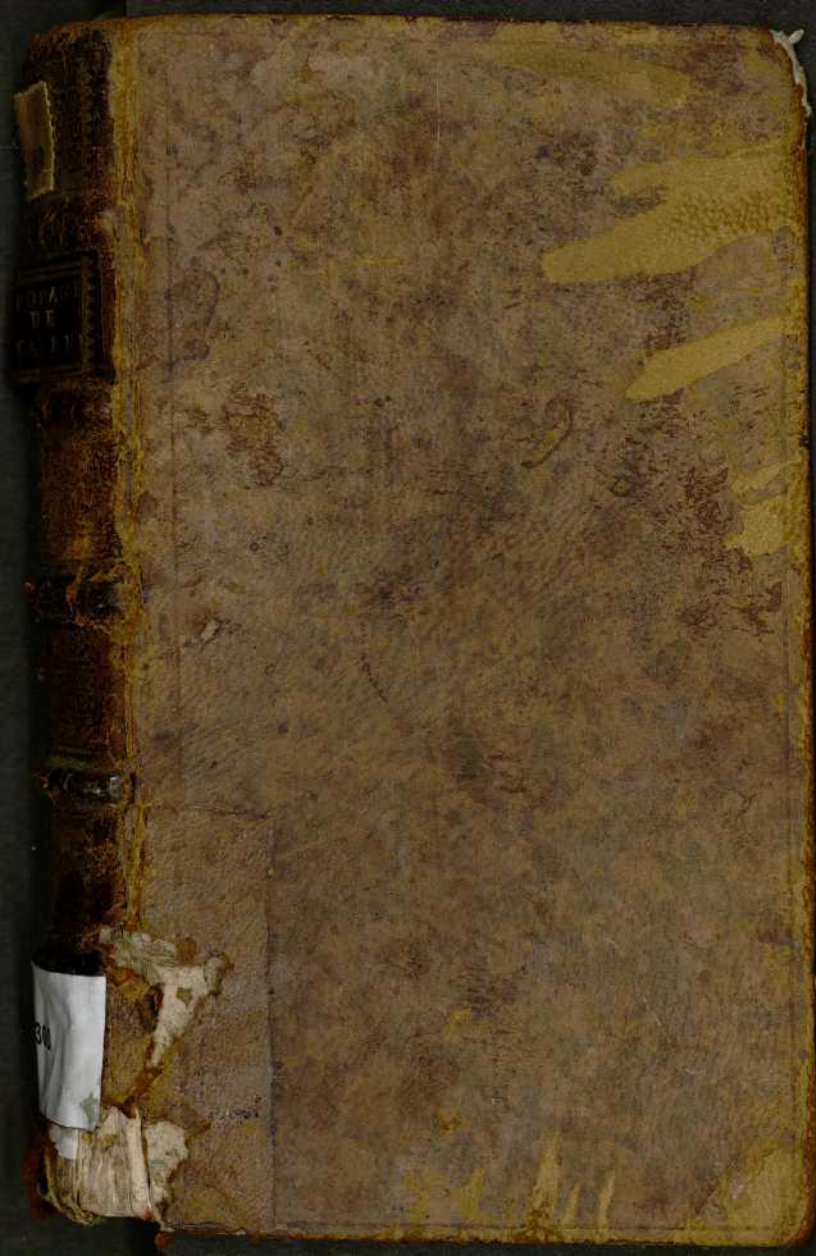
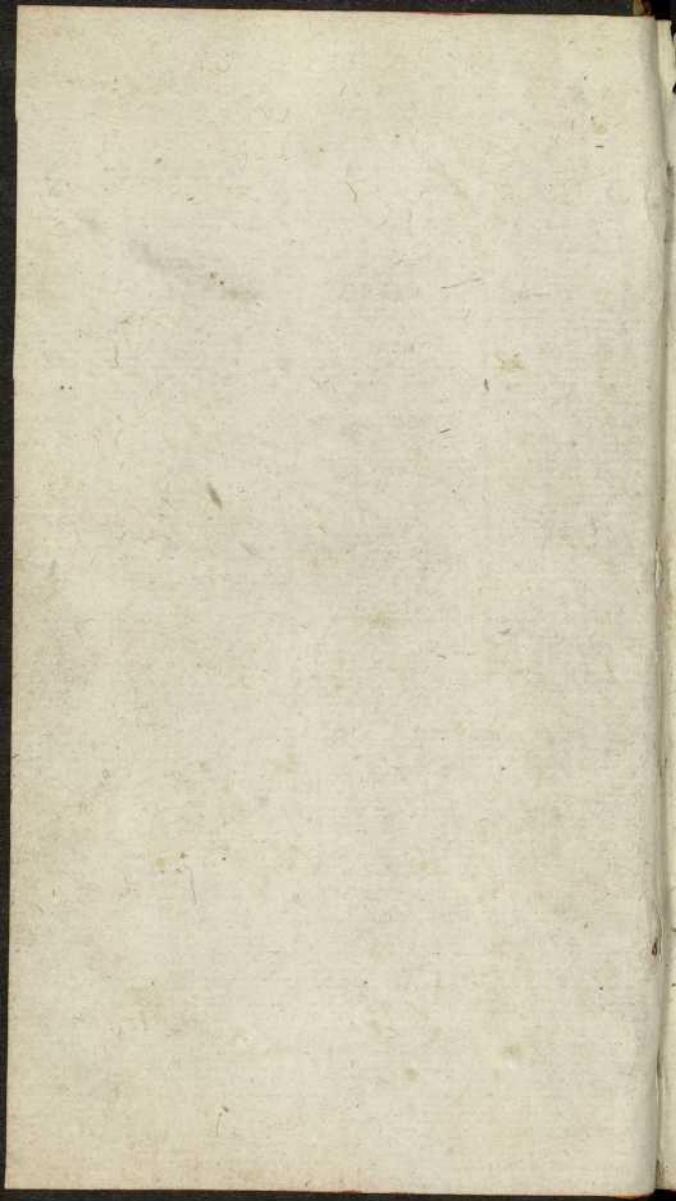






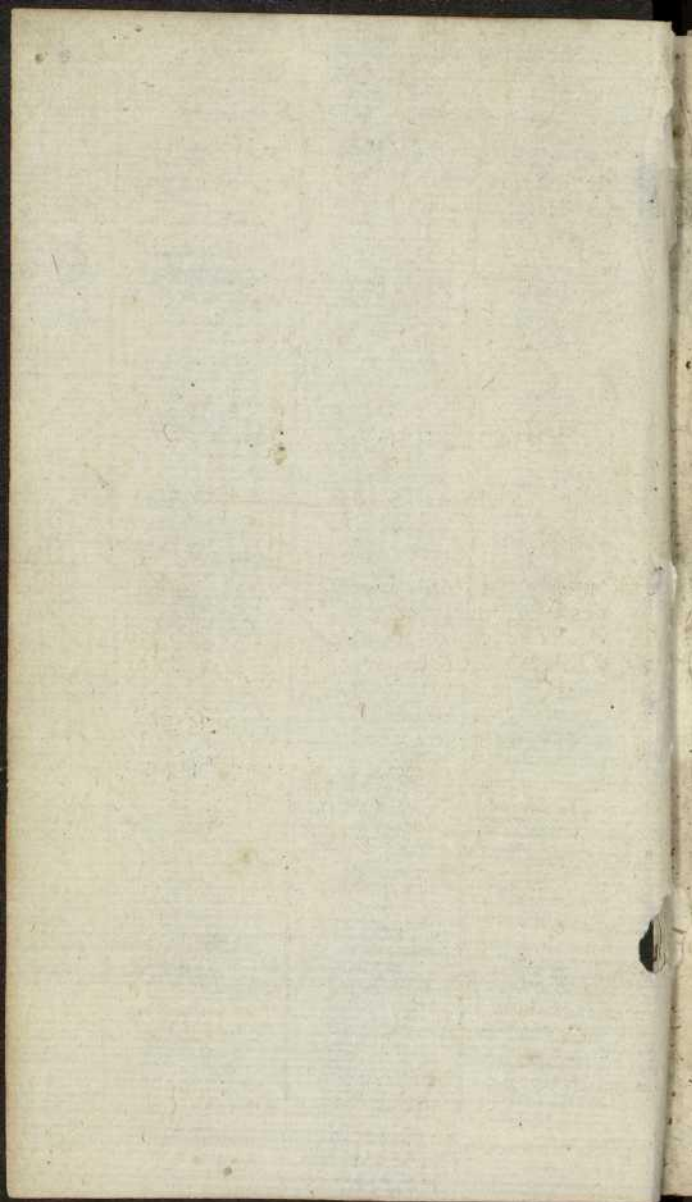
1401





22

99



S U I T E D E S
VOYAGES

DE MONSIEUR
JEAN-BAPTISTE
T A V E R N I E R,

Ecuyer Baron d'Aubonne,
EN TURQUIE , EN PERSE,
ET AUX INDES.

Nouvelle Edition , revue , corrigée par un
des amis de l'Autheur , compagnon de
ses Voyages , & augmentée de Cartes &
d'Eftampes curieufes.

T O M E I V.



A R O U E N,
Chez **PIERRE LE BOUCHER,**
dans la Cour du Palais.

Avec Approbation & Privilege.
M. DCC. XIII.



Ex Bibliotheca
 Dñi Joachimi
 à Lamas e Soto
 maior.

Jacobo de la Piedad en s^{ta} Año del 1747.



S U I T E
 DES VOYAGES
 DES INDES,
 E T
 C O N T I N U A T I O N
 D E L A
 S E C O N D E P A R T I E.

C H A P I T R E X V.

*Des Diamans; & des mines & rivières où ils se
 trouvent; & premièrement du voyage de
 l'Auteur à la mine de Raolconda.*



LE Diamant est la plus précieuse
 de toutes les pierres, & c'est le
 négoce auquel je me suis le plus
 attaché. Pour tâcher d'en acque-
 rir une parfaite connoissance je
 voulus aller à toutes les mines, & à l'une
 des deux rivières où on les trouve, & comme

Tome IV.

A

la peur des dangers ne m'a jamais fait reculer dans mes voyages , l'affreuse peinture que l'on me fit de ces mines , comme de païs barbares , & où l'on ne se pouvoit rendre que par des chemins très-dangereux , ne fut pas capable de m'épouventer , ni de me détourner de mon dessein. J'ai donc été aux quatre mines dont je vais faire la description , & à l'une des deux rivières d'où se tirent les diamans , & je n'y ai point trouvé ces difficultez ni certe barbarie dont quelques gens qui sçavoient mal la carte de ces païs - là avoient crû me faire peur. Ainsi je puis dire que j'ai fait la planche aux autres , & je suis le premier de l'Europe qui a ouvert le chemin aux Françoïses à ces mines , qui sont les seuls lieux de la terre où l'on trouve le diamant.

La première des mines où je fus est sur les terres de Roi de Visapour dans la Province de Carnatica , & le lieu s'appelle *Raolconda* , à cinq journées de Golconda , & à huit ou neuf de Visapour. Comme ces deux Rois , de Golconda & de Visapour ont été autrefois sujets du Mogol , & Gouverneurs des mêmes Provinces qu'ils se sont appropriées par leur révolte , c'est ce qui a fait dire & qui fait dire encore à quelques gens , que les diamans viennent des terres du Grand Mogol. Il n'y a que deux cens ans ou environ que cette mine de *Raolconda* est découverte , selon que je l'ai pû apprendre de ceux du païs.

Tout autour du lieu où se trouvent les diamans la terre est sablonneuse , & pleine de roches & de taillis ; à peu près comme aux environs de Fontainebleau. Il y a dans ces roches plusieurs veines , tantôt d'un demi doigt de large , & tantôt d'un doigt entier ,

& les mineurs ont des petits fers crochus par le bout, lesquels ils fourrent dans ces veines pour en tirer le sable ou la terre qu'ils mettent dans des vaisseaux, & c'est ensuite parmi cette terre qu'on trouve les diamans. Mais parce que ces veines ne vont pas toujours droit, & que tantôt elles montent, tantôt elles baissent, ils sont contraints de casser ces roches, en suivant néanmoins toujours la trace des veines. Après qu'ils les ont toutes ouvertes, & qu'ils ont ramassé la terre ou le sable qui y pouvoit être, alors ils se mettent à la laver par deux ou trois fois, & cherchent parmi cette terre ce qu'il peut y avoir de diamans. C'est à cette mine où se trouvent les pierres les plus nettes & les plus blanches d'eau; mais le mal est que pour tirer plus aisément le sable de ces roches, ils donnent de si grands coups d'un gros levier de fer que cela étonne le diamant & y met des glaces: c'est ce qui fait qu'on trouve à cette mine quantité de pierres foibles; car dès que les mineurs voyent une pierre où la glace est un peu grande, ils se mettent à la cliver, c'est à-dire, à la fendre; à quoi ils sont beaucoup plus stiles que nous. Ce sont les pierres que nous appelons foibles, & qui sont de grande montre. Si la pierre est nette, ils ne font que la passer dessus & dessous sur la rouë, & ne s'amuse point à lui donner de forme, de peur de lui ôter de son poids. Que s'il y a quelque petite glace, ou quelques points, ou quelque petit sable noir ou rouge, ils couvrent toute la pierre de facettes, afin qu'on ne voye point les défauts qu'elle a, & s'il y a quelque glace fort petite, ils couvrent cela de l'arreste de l'une des facettes. Mais il faut

remarquer que le Marchand aimant mieux un point noir dans une pierre, qu'un point rouge, quand il y a un point rouge on brûle la pierre & il devient noir. Cette adresse me fut enfin si connue, que lorsque je voyois une partie de pierres qui venoient de la mine, & qu'il y avoit des facetes à quelques-unes, & sur tout des petites facetes, j'étois assuré qu'il y avoit dans la pierre quelque petite pointe ou quelque petite glace.

Il y a à cette mine quantité de diamantaires, & chacun n'a qu'une rouë qui est d'acier & à peu près de la grandeur ordinaire de nos affietes. Ils ne mettent qu'une pierre sur chaque rouë, & arrousent incessamment la rouë avec de l'eau jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé le chemin de la pierre. Le chemin étant trouvé ils prennent de l'huile, & n'épargnent pas la poudre de diamant comme étant à grand marché, pour faire courir les pierres plus vite, & ils la chargent aussi bien plus que nous ne faisons. J'ai vû mettre sur une pierre cent cinquante livres de plomb; il est vrai que c'étoit une grande pierre qui est demeurée à cent trois carats après avoir été taillée, & que c'étoit un moulin à nôtre mode, dont la grande rouë étoit tournée par quatre nègres. Les Indiens ne sont pas de même sentiment que nous, & ne croient pas que la charge donne des glaces aux pierres. Si les leurs n'en prennent point, c'est qu'il y a toujours un petit garçon qui ayant en main une spatule de bois fort mince, arrouse incessamment la rouë avec de l'huile & de la poudre de diamant. Joint que leur rouë ne va pas si vite que les nôtres, parce que la rouë de bois qui fait aller celle

d'acier n'est guère de plus de trois pieds de diamètre.

Ils ne peuvent donner aux pierres le poliment si vif que nous leur donnons en Europe ; & je crois que cela vient de ce que leur rouë ne court pas si plat que les nôtres. Car, comme elle est d'acier, pour la froter sur l'émeril, comme il en est besoin, toutes les vingt-quatre heures, il la faut ôter de l'arbre, & ils ne peuvent si-bien la remettre qu'elle coure si plat comme il faudroit. S'ils avoient comme nous l'invention des rouës de fer, pour lesquelles on ne se sert point de l'émeril, mais de la lime, n'étant pas nécessaire de les ôter de l'arbre pour les limer, il se peut faire qu'ils donneroient à leurs pierres le poliment meilleur qu'ils ne font. J'ai dit qu'il est nécessaire de froter la rouë d'émeril, ou de la limer toutes les vingt-quatre heures, & il seroit bon que cela se fit toutes les douze heures, si l'ouvrier n'est point paresseux. Car quand la pierre a couru un certain tems, l'endroit de la rouë où elle a couru, devient poli comme une glace de miroir, & si on ne lui fait de nouvelles rayes par l'émeril ou par la lime, la poudre ne demeure pas dessus ; au lieu que lors qu'elle y demeure, on fait plus de besogne en une heure qu'on ne feroit en deux quand il n'y en a pas.

Bien qu'un diamant soit dur de nature, c'est-à-dire, ayant une espece de nœud, comme il s'en voit dans le bois, les diamantaires Indiens ne laissent pas de tailler la pierre ; ce que nos diamantaires d'Europe font grande difficulté de faire, & que le plus souvent ils ne veulent pas entreprendre ; mais aussi on donne aux Indiens quelque chose de plus pour leur façon.

Je reviens à la police des mines. Le négociant s'y fait librement & avec fidélité. On paye de tout ce que l'on achète deux pour cent au Roi, qui tire aussi un droit des Marchands pour avoir la permission de faire miner. Ces Marchands après avoir cherché avec les mineurs qui savent les endroits où l'on peut trouver des diamans, prennent une place d'environ deux cens pas de tour, où ils employent cinquante mineurs & quelquefois cent, selon qu'ils veulent que le travail aille vite. Du jour que l'on commence à miner jusqu'à ce que l'on finisse, ces Marchands pour cinquante hommes payent tous les jours au Roi deux Pagodes, & quatre quand ils en employent cent.

Ces pauvres gens ne gagnent tous les ans que trois Pagodes, encore faut-il que ce soit de ceux qui savent bien leur métier. Comme leurs gages sont si petits ils ne font point de scrupule en cherchant parmi le sable de cacher, s'ils peuvent, une pierre à leur profit, & étant tout nus, à la réserve d'un petit linge qui leur couvre les parties honteuses, ils tâchent adroitement de les avaler. Le Chef de tous les Marchands qui font miner, me montra un jour un de ces mineurs qui travailloit pour lui depuis plusieurs années, & qui lui avoit dérobé une pierre qui pouvoit peser un mengelin, ce qui revient à peu près à deux de nos carats. Il l'avoit mise dans le coin de son œil, & on la lui ôta après qu'on eut découvert son larcin. Pour empêcher cette friponnerie, sur cinquante mineurs il y a toujours douze à quinze personnes gagées du Marchand pour prendre garde qu'ils ne dérobent rien. Si par hazard ils trouvent

quelque pierre qui pèse au-delà de sept à huit mengelins, ils courent la porter au maître qui fait miner, lequel pour récompense lui donne le *sarpa*, qui est une piece de toile pour faire une toque de la valeur de vingt-cinq à trente sols, & avec cela d'ordinaire demi Pagode en argent, ou bien une Pagode quand ils ne leur donnent pas de ris, & un plat de sucre.

Les Marchands qui vont à la mine pour négoce, se tiennent dans leur logis; & tous les matins sur les dix à onze heures les maîtres des mineurs après qu'ils ont dîné (car les Banianes ne sortent jamais de leur logis sans avoir lavé leur corps & avoir mangé) leur apportent des diamans pour les leur faire voir. Si les parties sont grosses, & qu'il y ait plusieurs pierres qui pourroient valoir depuis deux mille jusqu'à quinze ou seize mille écus, ils les laissent & consistent au Marchand étranger sept ou huit jours ou davantage pour les bien considérer. Quand on a vû leurs pierres & qu'ils reviennent vers le marchand, il faut que celui-ci, si les pierres lui agréent, concluë en peu de temps le marché; autrement celui à qui appartiennent les pierres les reprend, les lie dans le coin de sa ceinture, ou de sa toque, ou de sa chemise, & s'en va sans que vous revoyez jamais les mêmes pierres, ou du moins elles sont mêlées avec d'autres, s'ils viennent vous revoir pour vous apporter une autre partie. Quand le marché est conclu, l'acheteur leur donne un billet de la somme pour aller prendre l'argent auprès du Cheraf, qui est celui qui donne & reçoit les lettres de change. Si l'on est convenu de le payer dans trois ou quatre jours, & qu'on

8 VOYAGES DES INDES ,
les fasse attendre davantage, il leur faut payer
sur le pied d'un & demi pour cent par mois
d'intérêt. Le plus souvent quand ils sça-
vent que le Marchand est solvable , ils ai-
mient mieux une lettre de change pour Agra,
pour Golconda , ou pour Visapour , & sur
tout pour Surate, où comme au plus fameux
port des Indes ils vont acheter des marchan-
dises qui viennent avec les Vaisseaux des païs
étrangers , & qui sont bonnes pour eux.

Il y a du plaisir de voir venir tous les ma-
tins les jeunes enfans de ces Marchands &
d'autres gens du païs depuis l'âge de dix ans
jusqu'à l'âge de quinze ou seize, lesquels vont
s'asseoir sous un gros arbre qui est dans la pla-
ce du bourg. Chacun a son poids de diamans
dans un petit sac pendu à un de ses côtez , &
de l'autre une bourse atachée à sa ceinture, où
il y en a tel qui aura dedans jusqu'à cinq ou six
cens pagodes d'or. Ils sont-là assis en atten-
dant que quelqu'un leur vienne vendre quel-
ques diamans, soit du lieu même , ou de quel-
que autre mine. Quand on leur apporte quel-
que chose , on le met entre les mains du plus
âgé de ces enfans , qui est comme le chef de
la bande ; il regarde ce que c'est , & le met-
tant dans la main de celui qui est auprès de
lui , cela va de main en main jusqu'à ce qu'il
revienne à la sienne , sans qu'aucun deux dise
mot. Il demande ensuite le prix de la mar-
chandise pour en faire le marché, s'il est possi-
ble, & si par hazard il l'achete trop cher, c'est
pour son compte. Le soir étant venu tous ces
enfans font une somme de tout ce qu'ils ont
acheté , & après regardent leurs pierres , &
les mettent à part selon leurs eaux, leur poids,
& leur netteté. Puis ils mettent le prix sur

chacune à peu près comme elles se pouroient vendre aux étrangers & par ce dernier prix ils voyent combien il est plus haut que le prix de l'achapt. Ensuite ils les portent à ces gros Marchands qui ont toujours quantité de parties à assortir, & tout le profit est partagé entre ces enfans, celui-là seulement qui est le premier d'entr'eux ayant un quart pour cent de plus que les autres. Tout jeunes qu'ils sont ils sçavent si bien le prix de toutes les pierres, que si l'un d'eux a acheté quelque chose & qu'il veuille perdre demi pour cent, un autre lui rend son argent. A peine vous apporteront-ils une partie de pierres où il y en aura environ une douzaine, qu'il ne s'y en trouve quatre ou cinq avec quelque glace, ou quelque point, ou quelque défaut aux coins.

Au reste, ces Indiens aiment fort les étrangers, & sur tout ceux qu'ils appellent Franguis. Si-tôt que je fus arrivé à la mine je fus saluër le Gouverneur du lieu qui commande aussi dans la Province pour le Roi de Visapour. C'étoit un Mahometan qui me fit bien des caresses, m'assurant que j'étois le bien venu, & que ne doutant pas que je n'eusse apporté de l'or (car à toutes les mines de Golconda & de Visapour on ne parle que de pagodes neuves qui sont des especes d'or) je n'avois qu'à le mettre dans ma chambre où il seroit en sûreté, & qu'il me répondoit de tout ce que je pouvois avoir. Outre les serviteurs que j'avois amenez avec moi il m'en presenta quatre, & leur commanda d'avoir l'œil jour & nuit sur mon or, & de faire tout ce que je leur ordonnerois. Un peu après que je l'eus quitté il m'envoya appeller, & étant de retour auprès de lui; je t'envoye querir, me dit-

il, pour t'assurer encore que tu n'as rien à craindre, mange, boi & dors, & ayes soin de ta santé. J'avois oublié de te dire que tu te gardes bien de frauder le Roi à qui tu dois deux pour cent de tout ce que tu acheteras. Ne t'amuse point, poursuivit-il, à faire comme quelques Mahometans qui sont venus à la mine, & qui s'entendant avec les Marchands & les courtiers pour frauder les droits du Roi, disoient qu'ils n'avoient acheté que pour dix mille pagodes, & ils avoient fait un achat de plus de cinquante mille. Je commençois alors à acheter & voyois qu'il y avoit assez grand profit tout étant de vingt pour cent à meilleur marché qu'à Golconda joint qu'on y découvre quelquefois par hazard de grandes pierres.

Un jour sur le soir un Baniane assez mal couvert, n'ayant qu'une ceinture autour de son corps & un méchant mouchoir sur sa tête, vint m'aborder civilement & s'asseoir auprès de moi. En ce pais-là on ne prend pas garde au vêtement, & tel qui n'a qu'une méchante aulne de toile autour de ses reins, ne laisse pas quelquefois de tenir cachée une bonne partie de diamans. Je fis de mon côté civilité au Baniane, & après qu'il eût été quelque tems assis il me fit demander par mon trucheman si je voulois acheter quelques rubis. Le trucheman dit qu'il me les faisoit montrer, & alors il tira quantité de petits drapeaux de sa ceinture dans lesquels il y avoit environ une vingtaine d'anneaux de rubis. Après les avoir bien regardez, je lui fis dire que cela étoit trop petit pour moi & que je cherchois de grandes pierres. Néanmoins me ressouvenant que j'avois été prié d'une

Dame d'Ispahan de lui apporter un anneau de rubis d'environ une centaine d'écus, j'achetai un de ses anneaux qui me coûta à peu près quatre cens francs. Je sçavois bien qu'il n'en valoit pas plus de trois cens ; mais je hazar- dai volontiers cent francs de plus dans la cro- yance que j'eus qu'il n'étoit pas venu me trou- ver pour ces rubis seulement, & jugeant bien à sa mine qu'il desiroit être seul avec moi & mon trucheman pour me montrer quelque chose de meilleur. Comme le temps de la priere des Mahometans approchoit, trois des serviteurs que le Gouverneur m'avoit donnés s'y en allerent, & le quatrième demeurant pour me servir, je trouvai le moyen de m'en défaire, en l'envoyant pour nous aller acheter du pain où il demeura assez long-temps. Car tout le peuple de ce pays-là étant idolâtre il se contente de ris sans manger de pain, & quand on en veut avoir il le faut faire venir d'assez loin d'une Forteresse du Roi de Visa- pour où il n'y a que des Mahometans. Ce Ba- niane se voyant donc seul avec moi & mon trucheman, après avoir fait beaucoup de fa- çon, tira sa toque & détortilla ses cheveux, qui selon la coûtume étoient liez sur sa tête. Alors je vis sortir de ces cheveux un petit morceau de linge où étoit envelopé un dia- mant pesant $48 \frac{1}{2}$ de nos carats, de belle eau, forme d'un cabouchon, les trois quarts de la pierre nets, horsmis un petit chevron qui étoit à un côté & qui paroissoit aller un peu avant dans la pierre. L'autre quart n'é- toit que glace & points rouges.

Comme je considérois la pierre, le Bania- ne voyant l'attention que j'y apportois ; ne vous amusez pas, me dit-il, à la regarder

maintenant, vous la verrez demain matin à loisir quand vous serez seul. Quand un quart de jour sera passé (c'est ainsi qu'ils parlent) vous me trouverez hors du bourg , & si vous voulez la pierre vous m'apporterez l'argent , & il me dit alors ce qu'il en vouloit. Car il faut remarquer en passant , qu'après ce quart de jour les Banianes, tant hommes que femmes, rentrent dans la ville ou le bourg où ils demeurent , étant allez dehors , tant pour satisfaire aux necessitez ordinaires de la nature & pour se laver ensuite le corps , que pour les prieres , que leurs Prêtres leur font faire. Le Baniane m'ayant marqué ce temps-là , parce qu'il ne vouloit pas que personne nous vît ensemble , je ne manquai pas de l'aller trouver & de lui porter la somme qu'il avoit demandée , à la réserve de deux cens pagodes que je mis à part. Mais enfin après m'être un peu débattu du prix, il fallut que je lui donnasse encore cent pagodes. A mon retour à Surate, je vendis la pierre à un Commandeur Hollandois , sur laquelle j'eus un profit honnête.

Trois jours après avoir acheté cette pierre, il me vint un messager de Golconda de la part d'un Apotiquaire , nommé Boëte. Je l'avois laissé à Golconda pour recevoir & garder une partie de mon argent , & au cas que le Cheraf payât en roupies pour les changer en pagodes d'or. Le lendemain qu'il eut reçu le paiement, il lui prit un si grand devoiement de ventre qu'il mourut dans peu de jours. Par la lettre qu'il m'écrivoit il me faisoit sçavoir sa maladie , & qu'il avoit reçu mon argent qui étoit tout dans ma chambre dans des sacs cachetez ; mais qu'il ne croyoit pas vivre plus

de deux jours, m'exhortant de hâter mon retour, parce qu'il ne croyoit pas que mon argent fut bien en sûreté entre les mains des serviteurs que je lui avois laissez. Si-tôt que j'eus reçu cette lettre je fus voir le Gouverneur pour prendre congé de lui; dequoi il fut étonné & me demanda si j'avois employé tout mon argent. Je lui répondis que je n'en avois pas employé la moitié & que j'avois bien encore vingt mille pagodes. Il me dit que si je voulois il me les feroit employer, & qu'assurément je ne perdrois rien sur ce qu'il me feroit acheter. De plus, il me demanda si je voulois lui faire voir mon achat, bien qu'il ne l'ignorât pas, parce que ceux qui vendent sont obligez de lui déclarer tout, à cause des deux pour cent qui sont dûs au Roi, par ceux qui achètent. Je lui montrai donc ce que j'avois acheté, & lui dis ce que tout m'avoit coûté, ce qui se rapporta au livre du Baniane qui reçoit les droits du Roi. En même tems je lui payai les deux pour cent pour les droits du Roi; ce qu'ayant reçu, il me dit qu'il voyoit bien que les Franguis étoient gens de bonne foi. Il en fut encore mieux persuadé, lorsque tirant la pierre de $48 \frac{1}{2}$ carats; Seigneur, lui dis-je, cela n'est point sur le livre des Banianes, & il n'y a personne dans le bourg qui ait sçu que je l'ai acheté, ni toi-même ne l'aurois jamais sçu si je ne te l'avois dit. Je ne veux point frauder les droits du Roi, voilà ce qu'il lui revient selon ce que m'a coûté la pierre. Le Gouverneur parut fort surpris, & tout ensemble fort édifié de mon procédé; il m'en loia fort, & me dit que c'étoit agir en honnête homme, & qu'il n'y auroit aucun Marchand du païs, ni Mahometan, ni Idolâtre qui en

14 VOYAGES DES INDES,
useroit de même, quand'il croiroit qu'on ne
sçauoit rien de ce qu'il auroit acheté. Sur
cela il fit venir les plus riches Marchands du
lieu, & leur ayant raconté la chose, leur com-
manda d'apporter les plus belles pierres qu'ils
pouvoient avoir; ce que trois ou quatre firent,
& ainsi j'employai mes vingt mille Pagodes
dans une heure ou deux. Le marché étant
fait & l'argent payé, il dit à ces Marchands
qu'ayant eu affaire avec un brave homme ils
devoient bien me donner quelque chose pour
souvenance; ce qu'ils firent de bonne grace,
& ils me donnerent un diamant qui pouvoit
valoir près de cent écus. Pour ce qui est du
Gouverneur, il me fit present d'une toque &
d'une ceinture.

J'ai à faire ici une remarque assez singulière
& curieuse, touchant la maniere dont les
Indiens tant Idolâtres que Mahometans font
leurs marchés pour toutes sortes de marchan-
dises. Tout se passe en grand silence & sans
que personne parle. Le vendeur & l'acheteur
sont assis l'un devant l'autre comme deux
tailleurs, & l'un des deux ouvrant sa ceinture
le vendeur prend la main droite de l'acheteur
& la couvre avec la sienne de la ceinture, sous
laquelle en présence de plusieurs autres Mar-
chands qui se rencontrent quelquefois dans
la même sale, le marché se fait secrètement
sans que personne en ait connoissance. Car
alors le vendeur & l'acheteur ne se parlent ni
de la bouche ni des yeux, mais seulement de
la main; ce qu'ils font de cette maniere. Quand
le vendeur prend toute la main de l'acheteur,
cela veut dire mille, & autant de fois qu'il la
lui presse ce sont autant de mille pagodes ou
roupies, selon les especes dont il est question.

Quand il ne prend que les cinq doigts, cela signifie cinq cens, & s'il n'en prend qu'un, c'est cent. N'en prenant que la moitié jusqu'à la jointure du milieu, cela veut dire cinquante, & le petit bout du doigt jusqu'à la première jointure signifie dix. Voilà tout le mystère que les Indiens apportent à leurs marches, & il arrive souvent qu'en un même lieu où il y aura plusieurs gens, une même partie se vendra sept ou huit fois, sans que la compagnie sçache ce qu'à chaque fois elle aura été vendue.

Pour ce qui est du poids des pierres, on ne sçauroit y être trompé sinon qu'on les achete en cachete. Car quand on les achete publiquement, il a un homme exprès gagé du Roi & qui ne tire aucun bénéfice des particuliers qui a la charge de peser les diamans, & quand il en dit le poids, le vendeur & l'acheteur se tiennent à sa parole comme n'ayant point d'intérêt de favoriser personne.

Ayant achevé mes affaires à la mine, le Gouverneur me donna six Cavaliers pour passer plus sûrement les terres de son Gouvernement, qui va jusqu'à une rivière qui sépare le Royaume de Visapour de celui de Golconda. Le passage de cette rivière est très difficile, parce qu'elle est large, profonde & rapide, & qu'il n'y a ni pont ni bateau. On se sert pour la passer des mêmes inventions dont j'ai parlé ailleurs au passage de quelques rivières des Indes, tant pour les hommes, que pour leur bagage, leurs carrosses, leurs bœufs & leurs chevaux. Un vaisseau rond de dix à douze pieds de diametre, fait de branches d'ozier comme nos mannequins, & couvert par le dehors de cuir de bœuf, tient lieu de bâ-

reau, & j'ai dit au même endroit de quelle maniere les passagers s'y ajustent. On pourroit bien faire de bonnes barques ou faire un pont sur cette riviere; mais les Rois de Golconda & de Visapour ne le veulent pas parce qu'elle fait la separation des deux Royaumes. Tous les soirs les bâteliers, tant d'un côté que de l'autre, sont obligez de rapporter à deux petits Gouverneurs qui sont deçà & delà environ à un quart de lieuë de la riviere un état exact des personnes, des bêtes de voiture, & des marchandises qui ont passé durant la journée.

Lorsque je fus arrivé à Golconda il y avoit trois jours que Boëte l'Apotiquaire étoit mort, & la chambre où je l'avois laissé étoit scellée de deux seaux, l'un du Cadi qui est comme le Chef de la Justice, & l'autre du Cha-Bander qui est comme le Prevôt des Marchands. Un Officier de Justice gardoit jour & nuit la porte de la chambre avec les valets que j'avois laissés au deffunt. Dès que j'eus mis pied à terre il fut avertir le Cadi & le Cha-Bander de mon arrivée, & aussi-tôt ils m'envoyerent querir. Après les avoir saluez le Cadi me demanda si l'argent qui étoit dans la chambre du deffunt étoit à moi, & comment je le pourrois prouver. Je lui dis que je n'avois point de meilleures preuves à lui donner que les lettres de change que j'avois apportées au Cheraf, & que depuis mon départ il avoit par mon ordre compté la somme au deffunt. Que j'avois ordonné ensuite à celui-ci au cas que le Cheraf payât en especes d'argent, de me les faire changer en pagodes d'or & de me les apporter. Sur cette réponse que je leur fis ils envoyerent querir

les deux Cherafs qui avoient fait le payement de mes lettres pour sçavoir si c'étoit la verité, ce qu'ils avoüerent incontinent, & aussi-tôt le Cadi commanda à son Lieutenant d'aller m'ouvrir la porte de la chambre, & de voir si le cachet étoit bien entier à tous les sacs. Il ne me quitta point que je ne lui eusse déclaré que j'avois mon compte & qu'il ne me manquoit rien. Je retournai avec lui pour faire la même déclaration au Cadi & au Chabander & pour les remercier de leurs soins, & il fallut que je signasse un papier qu'ils avoient écrit en langue Persienne par lequel je témoignoïs d'être satisfait. Le Lieutenant me dit qu'il falloit payer les frais de l'enterrement de Boète, & ce qui étoit dû tant à ceux qui avoient posé les eaux, qu'à l'Officier qui s'étoit tenu à la porte de la chambre pour la garder. Tout cela ne revenoit qu'à neufroupies ou quatre écus & demi de nôtre monnoye, & l'on n'en auroit pas été quitte à si bon marché en plusieurs lieux de l'Europe.

CHAPITRE XVI.

Voyage de l'Auteur aux autres mines, & de quelle maniere on y cherche les diamans.

A Sept journées de Golconda tirant droit au Levant, il y a une autre mine de diamans appelée *Gani* dans la langue du pays, & *coulouren* langue Persienne. Elle est proche d'un gros bourg où passe la même riviere que je traversai en venant de l'autre mine, & à une lieuë & demie du bourg il y a de hautes montagnes qui font une forme de croissant, Cet

18 VOYAGES DES INDES,
espace qui est entre le bourg & la montagne,
est une plaine où l'on mine & où l'on trouve
le diamant. Plus on cherche en tirant vers la
montagne, plus on trouve de grandes pierres;
mais quand on monte trop haut on ne trouve
plus rien.

Il n'y a qu'environ cent ans que cette mine
a été découverte, & ce fut par le moyen d'un
pauvre homme qui bêchant un bout de terre
où il vouloit semer du millet, trouva une poin-
te naïve pesant à peu près vingt-cinq carats.
Cette sorte de pierre lui étant inconnue & lui
voyant quelque éclat, il la porta à Golconda,
& par bonheur pour lui il s'adresse à une per-
sonne qui faisoit negoce de diamans. Ce négoc-
iant ayant sçu du païsant le lieu où il avoit
trouvé la pierre, fut tout surpris de voir un dia-
mant d'un tel poids, vû qu'auparavant les plus
grands que l'on voïoit étoient au plus de dix à
douze carats. Le bruit de cette nouvelle dé-
couverte se répandit bien-tôt dans tout le païs,
& quelques-uns du bourg qui avoient bonne
bourse commencerent de faire fouïller dans
la terre où ils trouverent, & où l'on trouve en-
core de grandes pierres en plus grande quan-
tité que dans aucune autre mine. Il se trouve,
dis-je, à present en celle-ci quantité de pierres
depuis dix jusqu'à quarante carats, & même
quelquefois de bien plus grandes; mais entre
autres le grand diamant qui pesoit neuf cens
carats avant que d'être taillé, dont Mirgimola
fit present à Aureng-zeb, comme je l'ai dit ail-
leurs, avoit été tiré de cette mine.

Mais si cette mine de couleur est considera-
ble pour la quantité des grandes pierres que
l'on y trouve, le mal est que d'ordinaire ces
pierres ne sont pas nettes, & que leurs eaux

tiennent de la qualité du terroir où elles se trouvent. Si le terroir est marécageux & humide, la pierre tire sur le noir ; s'il est rougeâtre, elle tire sur le rouge, & ainsi des autres endroits, tantôt sur le vert, tantôt sur le jaune, d'autant que du bourg à la montagne il y a diversité de terroir. Sur la plupart de ces pierres après qu'elles sont taillées il paroît toujours comme une espece de graisse, qui fait qu'on porte incessamment la main au mouchoir pour l'essuier.

Pour ce qui est de l'eau des pierres, il faut remarquer qu'au lieu qu'en Europe nous nous servons du jour pour examiner les pierres brutes, & bien juger de leur eau & des points qui s'y peuvent trouver, les Indiens se servent de la nuit, & dans un trou qu'ils font dans un mur d'un pied en carré ils mettent une lampe avec une grosse mèche, à la clarté de laquelle ils jugent de l'eau & de la netteté de la pierre qu'ils tiennent entre leurs doigts. L'eau que l'on nomme celeste est la pire de toutes, & il est impossible de la reconnoître tandis que la pierre est brute. Mais pour peu qu'elle soit découverte sur le moulin, le secret infailible pour bien juger de son eau est de la porter sous un arbre touffu, & à l'ombre de sa verdure on découvre aisément si elle est bleüe.

La premiere fois que je fus à cette mine on pouvoit compter jusqu'à soixante mille personnes qui y travailloient, tant hommes, que femmes & enfans qui sont employez à divers offices ; les hommes à bêcher, & les femmes & enfans à porter la terre ; car on cherche la pierre à cette mine de toute autre maniere qu'à celle de Raolconda.

Après que les Mineurs ont reconnu la pla-

20 VOYAGES DES INDES,
ce où ils veulent travailler, ils aplanissent
tout proche une autre place de pareille éten-
duë, & même un peu plus grande, autour de
laquelle ils font une enceinte de muraille
d'environ deux pieds de haut. Au pied de ce
petit mur ils font de deux en deux pieds des
ouvertures pour écouler l'eau, lesquelles ils
ferment jusqu'à ce qu'il soit temps que l'eau
s'écoule. Cette place étant ainsi préparée
ceux qui doivent travailler à cette recherche
s'assemblent tous, hommes, femmes & en-
fans, avec le maître qui les met en besogne,
accompagné d'une partie de ses parens &
amis. Il apporte avec lui quelque figure de
pierre du Dieu qu'ils adorent, laquelle étant
mise debout sur la terre chacun se prosterne
par trois fois devant elle; leur Prêtre cepen-
dant faisant la priere. Cette priere finie il
leur fait à tous une certaine marque sur le
front avec de la colle, composée de saffran &
de gomme, afin qu'elle puisse tenir sept ou
huit grains de ris qu'il applique dessus. Puis
s'étant lavez le corps avec de l'eau que cha-
cun apporte dans un pot, ils se mettent tous
en rang pour manger ce qui leur est présenté
dans le festin que le Maître qui les met en be-
sogne, leur fait au commencement du tra-
vail, pour leur donner courage & les porter à
s'en acquiter fidèlement. Ce festin ne consiste
en autre chose qu'à chacun son plat de ris
qui leur est distribué par le Bramin, parce
que chaque Idolâtre peut manger tout ce qui
vient de la main d'un de leurs Prêtres, au
lieu qu'il y en a entr'eux de si superstitieux,
qu'ils ne veulent pas manger ce que leurs
femmes ont apprêté, & qu'ils aiment mieux
faire eux-mêmes leur cuisine. Le plat où est le

ris qu'on leur sert est fait de feuilles d'arbre attachées ensemble, & qui ressemblent en quelque sorte à nos feuilles de noyer. De plus on leur donne à chacun environ un quartieron de beurre fondu dans une petite tasse de cuivre avec quelque sucre.

Le repas fini chacun commence à travailler, les hommes à foïuiller la terre, & les femmes & les enfans à la porter dans la place qui a été préparée, comme j'ai dit ci-devant. Ils foïuillent jusqu'à dix ou douze & quatorze pieds de profondeur; mais dès qu'ils ont trouvé l'eau, il n'y a plus rien à esperer. Toute la terre étant portée dans cette place, hommes, femmes & enfans prennent avec des cruches l'eau qui est dans le creux qu'ils ont fait, & la jettent sur la terre qu'ils en ont ôtée pour la détremper, la laissant ainsi un jour ou deux selon la dureté de la terre jusques à ce qu'elle vienne comme en boüillie. Cela étant fait, ils ouvrent les trous qu'ils ont faits à la muraille pour donner passage à l'eau, & en jettent encore d'autre par dessus, afin que cela entraîne tout le limon; desorte qu'il n'y reste que le sable. Il y a telle terre qu'il est besoin de laver deux ou trois fois. Ensuite ils laissent sécher le tout au Soleil, ce qui est bien-tôt fait à cause de sa grande ardeur. Ils ont de certains paniers faits à peu près comme un van, dans lesquels ils mettent de cette terre, laquelle ils secouent comme quand nous voulons nettoyer le bled. La menuë poussière s'en va, & le gros demeure qu'ils remettent après sur cette terre.

Toute cette terre étant ainsi vannée, ils l'étendent avec une maniere de rateau & la rendent la plus unie qu'il leur est possible.

Alors ils se mettent tous ensemble sur cette terre avec chacun un billot de bois en forme de gros pilon large par le bas d'un demi-pied, & ils en battent la terre en allant d'un bout à l'autre, toujours battant par deux ou trois fois. Après ils la remettent dans les paniers, & la vannent comme ils ont fait la première fois; puis ils l'étendent encore, & ils se mettent enfin tous ensemble à un des bords pour manier cette terre & chercher le diamant; à quoi ils sont observez de la même manière qu'à la mine de Raolconda.

Autrefois au lieu de se servir de pilons de bois pour battre la terre, ils la battaient avec des cailloux; & c'est ce qui causoit tant de glaces dans les pierres.

Pour ce qui est du droit que l'on paye au Roi, de ce que l'on donne tous les ans aux mineurs pour leur travail, & de la gratification qu'on leur fait quand ils ont trouvé quelque pierre extraordinaire & qu'ils l'apportent au maître de qui ils dépendent, il en est aussi de même qu'à la mine de Raolconda.

On ne faisoit point autrefois de difficulté d'acheter des diamans qui avoient l'écorce ou superficie verte, parce qu'étant taillez ils venoient blancs & de très-belle eau.

Depuis trente ou quarante ans on avoit découvert une mine entre Coulour & Raolconda; mais que le Roi fit fermer à cause de la fourberie, comme je dirai en peu de mots. On y trouvoit des pierres qui avoient cette écorce verte, belle & transparente, & qui paroissent même plus belles que les autres; mais quand on venoit à les égriser, elles se mettoient en morceaux. Toutefois quand on les égrisoit avec une pierre de la même

qualité , & qui eût été trouvée dans la même mine , elles se laissoient égriser sans se rompre ; mais elles ne pouvoient résister sur la rouë où elles se mettoient d'abord en pièces. C'est pourquoi on prenoit garde de n'en point acheter qui fussent égrisées , de peur d'y être trompé ; & c'est , comme j'ai dit , à cause de la fourberie qui a été découverte sur ces pierres-là que le Roi a fait fermer la mine.

Pendant que les sieurs Fremelin & François Breton , furent Présidens à Surate pour la Compagnie Angloise , un Juif nommé Edoïard Ferdinand, Marchand libre, c'est-à-dire n'étant point sujet à aucune Compagnie, fit société avec ces deux Messieurs pour l'achat d'une pierre, peu de tems après que cette mine fut découverte. Cette pierre étoit nette & de bonne forme , & pesoit quarante - deux carats. Edoïard venant en Europe, les sieurs Fremelin & Breton lui remirent la pierre entre les mains pour la vendre avec le plus d'avantage qu'il pourroit , & leur en tenir compte. Dès qu'il fut arrivé à Ligorne, il la montra à quelques Juifs de ses amis, qui lui en offrirent jusqu'à vingt-cinq mille piastras. Mais comme il en vouloit trente , ne s'étant pû accorder il emporta la pierre à Venise pour la faire tailler. Elle fut bien égrisée sans aucun dommage ; mais si-tôt qu'elle fut sur la rouë elle fut rompuë en neuf morceaux. J'ai été moi-même une fois trompé à une de ces pierres qui pesoit deux carats , & elle se brisa toute sur la rouë en petits morceaux comme elle étoit à moitié faite.

CHAPITRE XVII.

Suite des voyages de l'Auteur aux mines de diamant.

JE viens à la troisième mine, qui est la plus ancienne de toutes, & dans le Royaume de Bengala. On lui peut donner le nom de Soumelpour, qui est un gros Bourg proche duquel on trouve des diamans, ou plutôt le nom de *Gouel*, qui est la rivière, dans le sable de laquelle on les découvre. Les terres par lesquelles cette rivière a son cours, appartiennent à un Raja qui d'ancienneté a été tributaire du Grand Mogol, s'étant retiré de son obéissance pendant les Guerres, qu'il y avoit entre Cha-Gehan & Gehan-guir son pere. Sitôt que Cha-Gehan fut parvenu au trône, il envoya demander le tribut à ce Raja, tant du présent que du passé; & celui-ci voyant que ses revenus n'étoient pas suffisans pour le payer, quitta le pays & se retrancha dans les montagnes avec ses sujets. Sur la nouvelle du refus que fit d'abord le Raja, Cha-Gehan qui ne sçavoit pas qu'il se voulut retirer, mais qui croyoit plutôt qu'il s'opiniâtreroit à se défendre, mena une armée dans son pays, où on lui persuada qu'il trouveroit quantité de diamans. Mais il arriva tout le contraire; car ceux qu'il envoya dans les terres du Raja, ne trouverent ni diamans, ni peuples, ni vivres, le Raja ayant fait brûler tous les grains que ses sujets ne purent pas emporter, si-bien que la plus grande partie de l'armée de Cha-Gehan y périt de faim. L'issue de cette entreprise

prise fut que le Raja retourna dans ses terres, à condition qu'il payeroit tous les ans un léger tribut au Grand Mogol.

Voici le chemin qu'il faut tenir en partant d'Agra pour aller à cette mine.

D'Agra à Halabas, coffes. 130

D'Halabas à Banarous, coffes. 33

De Banarous à Saferon, coffes. 4

D'Agra à Saferon on va toujours au levant; mais de Saferon pour aller à la mine on tourne au midi, & l'on vient d'abord à un gros bourg, coffes. 21

Ce bourg est au Raja dont je viens de parler, & à qui appartiennent les terres où court la riviere dans laquelle on trouve les diamans.

De ce bourg on vient à une Forteresse appelée Rodas, coffes. 4

C'est une des plus fortes places de l'Asie assise sur une montagne, ayant six grands bastions & vingt-sept pieces de canon, avec trois fosses pleins d'eau où il y a de bon poisson. Il n'y a qu'un seul endroit pour venir au-dessus de la montagne, où il y a une plaine de demi-lieuë ou environ, dans laquelle on sème du bled & du ris. Il y a plus de vingt sources qui arrousent la terre, & tout autour de la montagne depuis le bas jusqu'au haut ce ne sont que précipices, la plupart couverts de bois. Les Rajas se tenoient d'ordinaire en cette forteresse avec sept à huit cens hommes; mais elle est à present au Grand Mogol qui l'a eu par l'adresse de ce grand Capitaine Mirgimola, de qui j'ai eu souvent occasion de parler. Le dernier Raja laissa trois fils, qui se trahirent l'un l'autre; l'aîné fut empoisonné; le second prit parti à la Cour du Grand Mogol

qui lui donna le commandement de quatre mille chevaux, & le plus jeune se maintient dans le pays en payant le tribut comme son pere. Tous les Rois des Indes Successeurs de Tamerlan, ont assiégé cette place sans la pouvoir prendre, & même deux de ces Rois y sont morts dans la Ville de Saferon.

De la forteresse de Rodas à *Soumelpour*, coffes. 30

Soumelpour est un gros bourg, dont les maisons ne sont faites que de terre & ne sont couvertes que de branches de Cocos. Toutes ces trente coffes ne sont que des bois qui sont des passages dangereux, parce que les voleurs qui sçavent que les Marchands ne vont pas à la mine qu'ils ne portent de l'argent, les vont quelquefois attendre pour les égorger. Le Raja demeure à demi-coffe du bourg, & son logement est sous des tentes dressées sur une belle éminence. Le *Gonel* passe au pied, & c'est dans cette riviere qu'on trouve des diamans. Elle vient de hautes montagnes qui sont du côté du midi & va perdre son nom dans le Gange.

Voici de quelle maniere on cherche les diamans dans cette riviere. Après que les grandes pluyes sont passées, ce qui est d'ordinaire au mois de Decembre, on attend encore tout le mois de Janvier que la riviere s'éclaircisse, parce qu'en ce temps-là en plusieurs endroits elle n'a pas plus de deux pieds, & qu'elle laisse beaucoup de sable tout decouvert. Sur la fin de Janvier ou au commencement de Fevrier, tant du bourg de *Soumelpour*, que d'un autre, qui est vingt coffes au-dessus sur la même riviere, & de quelques petits villages de la plaine, il sort

environ huit mille personnes de tous sexes & de tous âges capables de travailler. Ceux qui sont experts connoissent au sable s'il y a quelques diamans dedans, quand ils voyent parmi le sable quelques petites pierres qui ressemblent fort à celles que nous appellons pierres de tonnerre. On commence à chercher dans la riviere au bourg de Soumelpour, & on va toujours en remontant jusques aux montagnes d'où elle sort, & qui sont éloignées du bourg d'environ cinquante cosses. Aux endroits où l'on croit qu'il y a des diamans on tire le sable de cette maniere.

On entoure ces endroits-là de pieux, de fascines & de terre, comme quand on veut faire l'arche d'un pont, afin d'épuiser l'eau & de mettre la place à sec. Alors on tire tout le sable, & on ne fouille pas plus que de la profondeur de deux pieds. Tout ce sable est porté & étendu sur une grande place préparée au bord de la riviere, & entourée d'une petite muraille haute d'un pied & demi ou environ. On fait des trous au pied, & quand on a rempli cette place d'autant de sable qu'on juge à propos, on y jette de l'eau, on le lave, & on le brasse, & tout le reste se fait comme à la mine que j'ai d'écrite plus haut.

C'est de cette riviere d'où viennent toutes les belles pointes qu'on appelle pointes naïves; mais c'est rarement que l'on y trouve une grande pierre. Il s'est passé plusieurs années qu'on ne voyoit plus de ces pierres-là en Europe, ce qui faisoit croire à plusieurs négocians que la mine en étoit perdue, bien que cela ne fût pas; mais il est vrai qu'on a été long-temps sans rien tirer de cette riviere à cause des guerres.

J'ai parlé ailleurs d'une autre mine de diamant dans la Province de *Carnatica*, laquelle Mirgimola, General d'armée & premier Ministre d'Etat du Roi de Golconda, commanda que l'on fermât, ne voulant pas qu'on la fouillât davantage, parce que les pierres de cette mine, ou plutôt de ces six mines (car il y en avoit six assez près les unes des autres) étoient toutes noires ou jaunes, & qu'il n'y en avoit pas une de bonne eau.

Il y a enfin dans l'Isle de *Borneo*, la plus grande de toutes les Isles du monde, une riviere appelée *Succadan*, dans le sable de laquelle on trouve aussi de belles pierres, & qui ont la même dureté que celles de la riviere de Gouel, ou des autres mines dont j'ai fait mention. Le General Vandime m'en envoya un jour six de Batavia à Surate de 3. à 4. carats la pièce, & il croyoit qu'elles n'étoient pas si dures que celles des autres mines, en quoi il se trompoit, puisqu'il n'y a point de difference de ce côté-là, & c'étoit pour en sçavoir la verité qu'il me les avoit envoyées. Etant à Batavia un des principaux de la Compagnie me montra une pointe naïve de 25 carats & $\frac{1}{2}$ pierre parfaite, qui sortoit de cette riviere de *Succadan*. Mais au prix qu'il me dit qu'elle lui avoit coûté, il l'avoit payé 50. pour cent plus que je ne l'aurois voulu acheter. Il est vrai que j'ai toujours ouï dire que ces pierres-là étoient fort cheres. La principale raison qui m'a dissuadé d'aller à cette riviere de *Borneo*, est que la Reine de l'Isle ne permet pas que les étrangers emportent de ces pierres, & qu'il y a de grandes difficultez à en faire sortir, le peu qui s'en peut enlever secre-

tement se vendant à Batavia. On me demandera ici sans doute pourquoi je ne fais mention que de la Reine de Borneo, & non pas du Roi. La raison est, que dans ce Royaume ce sont les femmes qui gouvernent & non pas les hommes; parce que les peuples sont si jaloux d'avoir pour souverain un légitime héritier du trône, que le mari n'étant pas assuré que les enfans qu'il croit avoir eus de sa femme soient de lui, & la femme au contraire étant toujours certaine que les enfans sont à elle, ils aiment mieux avoir une femme pour leur commander, à laquelle ils donnent le titre de Reine, son mari étant son sujet & n'ayant de pouvoir que celui qu'elle veut bien lui donner.

CHAPITRE XVIII.

Des diverses sortes de poids pour peser les diamans aux Mines; des especes d'or & d'argent qui y ont cours; des chemins par lesquels on s'y peut rendre; & de la règle que l'on fait pour sçavoir le prix des diamans.

JE viens maintenant à quelques particularitez qui regardent le négoce des diamans, & que le Lecteur sera peut-être bien-aîsé de sçavoir, ne croyant pas que personne ait écrit de cette matiere.

Je parlerai premierement des diverses sortes de poids dont l'on se sert tant aux mines qu'en d'autres lieux de l'Asie.

A la mine de Raolconda on pèse par Mangelins, & le Mangelin est $1\frac{1}{4}$ de carat, c'est-à-dire sept grains.

A la mine de Gani ou de Coulour on se sert du même poids.

A la mine de Soumelpour en Bengala on pèse par ratis, & le ratis est $\frac{2}{3}$ de carat ou 3 grains $\frac{1}{2}$. On se sert du même poids dans tout l'Empire du Grand Mogol.

Dans les Royaumes de Golconda & de Visapour on se sert aussi de Mangelins; mais le Mangelin en ces lieux-là n'est qu'un carat & $\frac{1}{2}$. Les Portugais se servent du même nom de poids dans Goa, mais qui n'est que cinq grains.

Je viens aux especes avec lesquelles se fait l'achat des diamans dans les Indes.

Premierement, au Royaume de Bengala sur les terres du Raja, dont j'ai parlé, comme elles sont enclavées dans les états du Grand Mogol, on fait les payemens en roupies.

Aux deux mines qui sont dans le Royaume de Visapour aux environs de Raolconda, le payement se fait en pagodes neuves que le Roi fait fabriquer en son nom, comme étant entierement indépendant du Grand Mogol. La pagode neuve n'est pas toujours sur le même pied; car tantôt elle vaut trois roupies & demi, tantôt plus & tantôt moins, vû qu'elles haussent & baissent selon le cours du négoce; & selon que les changeurs s'accoutument avec les Princes & Gouverneurs.

A la mine de Coulour ou de Gani, qui appartient au Roi de Golconda, le payement se fait aussi en Pagodes neuves qui valent comme celles du Roi de Visapour. Mais il les faut quelquefois acheter depuis un jusques à quatre pour cent de plus, à cause qu'elles sont de meilleur or, & que l'on n'en

veut point d'autres à cette mine. Ces pagodes sont fabriquées par les Anglois & les Hollandois, qui ont eû le privilege du Roi de gré ou de force de les faire battre chacun dans leur Fort, & celles des Hollandois coûtent un ou deux pour cent plus que celles des Anglois, parce qu'elles sont de meilleur titre; & les mineurs aussi les aiment bien mieux. Mais comme la plupart des Marchands sont prévenus de cette fausse opinion qu'on leur donne, que ces gens de la mine sont gens rudes & presque sauvages, & que d'ailleurs les chemins de Golconda aux mines sont très-dangereux, ils demeurent d'ordinaire à Golconda, où ceux qui font miner ont leurs correspondances, & où ils envoient les diamans. Ils se payent-là en pagodes vieilles, battues depuis plusieurs siècles au coin de divers Princes qui ont régné dans les Indes avant que les Mahometans y eussent pris pied. Ces pagodes vieilles valent quatre roupies & demie, c'est-à-dire une roupie plus que les neuves, quoi-qu'il n'y ait pas plus d'or, & par conséquent qu'elles ne pesent pas davantage; ce qui pourroit donner sujet d'étonnement si je n'en disois la cause. C'est que les Chérafs ou Changeurs pour obliger le Roi à ne les pas faire rebattre, lui donnent tous les ans une grosse somme, parce qu'ils en tirent eux-mêmes un grand bénéfice. Car les Marchands ne reçoivent point de ces pagodes qu'ils n'ayent un de ces Changeurs pour les examiner, les unes se trouvant effacées, les autres de bas titre, d'autres qui n'ont pas leur poids; d'autant que si on les recevoit sans eux on perdroit beaucoup, & on auroit de la peine à

les remettre sans y perdre quelquefois depuis un jusqu'à cinq & six pour cent ; joint qu'il leur faut donner un quart pour cent de leur peine. Quand on paye les mineurs ils ne recevroient pas aussi ces pagodes qu'en la presence du Changeur , qui les assure de ce qui est bon ou mauvais , & prend derechef son quart pour cent. Mais pour abreger temps quand on veut faire quelque payement considerable, comme de mille ou de deux mille pagodes , le Changeur en lui donnant son droit les enferme dans un petit sac auquel il applique sa marque , & quand on veut payer les diamans au Marchand, on le mène au Changeur avec le sac , lequel ayant reconnu sa marque bien entiere, l'assure qu'il a tout examiné , & qu'il lui répond de ce qui ne sera pas bon.

Pour ce qui est des roupies , on prend indifferemment celles de l'Empire du Grand Mogol & celles du Roi de Golconda , parce que celles que ce Roi fait battre doivent être au coin du Mogol, comme ils en sont demeurez d'accord.

Au reste , les Indiens ont plus d'esprit & sont plus rafinez qu'on ne pense. Comme les Pagodes sont de petites pièces d'or épaisses & de la grandeur seulement de l'ongle du petit doigt , & que de cette sorte il est impossible de les rogner sans qu'il y paroisse , ils ont l'adresse de leur faire de petits trous tout autour , d'où ils tirent pour trois ou quatre sols seulement de poussiere d'or & ils les savent rebattre si proprement, qu'il ne paroît pas qu'on y ait touché. De plus, quand on achète quelque chose dans un village, ou quand on passe une riviere, si on

leur donne une roupie, ils allument aussitôt du feu, & l'ayant jettée dedans si elle en sort blanche, ils la prennent & ils la rendent si elle en sort noire; car tout l'argent dans les Indes est au premier titre, & si nous y en apportons d'Europe il faut le porter à la monnoye pour y être rebattu. Je dirai aussi que ceux-là se sont fort trompez (comme un Marchand me le voulut faire accroire dans mes premiers voyages) qui se sont imaginez qu'il suffisoit de porter aux mines, des épiceries, du tabac, des miroirs, & autres bagatelles de la sorte, pour les troquer contre les diamans: mais j'ai bien éprouvé le contraire, & je puis assurer que les Marchands de la mine qui vendent les diamans veulent de bel or & du meilleur.

Disons aussi quelque chose des chemins qu'il faut tenir pour aller aux mines. Quelques relations modernes un peu fabuleuses les font, comme j'ai dit, dangereux & difficiles, & nous les remplissent de tygres, de lions & d'hommes cruels; mais je les ai trouvé tout autres qu'on ne me les avoit dépeints; sans bêtes farouches, & les peuples pleins de bonté & de franchise pour les étrangers. Pour ce qui est de Golconda, il faut être peu versé dans la carte pour en ignorer la situation; mais de Golconda à Raolconda, où est la principale mine, le chemin est moins connu, & voici la route que j'ai suivie. Les mesures des chemins se prennent en ce pais-là par *Gos*, & un *gos* fait quatre lieues de France.

De Golconda à Canapour, gos 1

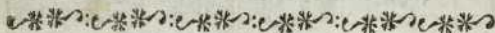
De Canapour à Parquel, gos 2 $\frac{1}{2}$

De Parquel à Cakenol, gos 1

34 VOYAGES DES INDES,

De Cakenol à Canol-Candanor, gos	3
De Canol-Candanor à Setapour, gos	1
De Setapour à la riviere, gos	2
Cette riviere est frontiere des Royaumes de Golconda & de Visapour.	
De la riviere à Alpour, gos	$\frac{3}{4}$
D'Alpour à Canal, gos	$\frac{3}{4}$
De Canal à Raolconda où est la mine, gos	$2\frac{1}{2}$
Ainsi en tout de Golconda à la mine, il y a 17. gos, qui font 68. lieues de France.	
De Golconda à la mine de Coulour, ou de Gani, par les mêmes gos, on compte 13. gos & $\frac{1}{4}$ qui reviennent à 55. de nos lieues.	
De Golconda à Almafpinde, gos	$3\frac{1}{2}$
D'Almafpinde à Kaper, gos	2
De Kaper à Montecour, gos	$2\frac{1}{2}$
De Montecour à Naglepar, gos	2
De Naglepar à Eligada, gos	$1\frac{1}{2}$
D'Eligada à Sarvaron, gos	1
De Sarvaron à Mellaferou, gos	1
De Mellaferou à Pononcour, gos	$1\frac{1}{4}$
De Pononcour à Coulour ou Gani, il n'y a que la riviere à passer.	

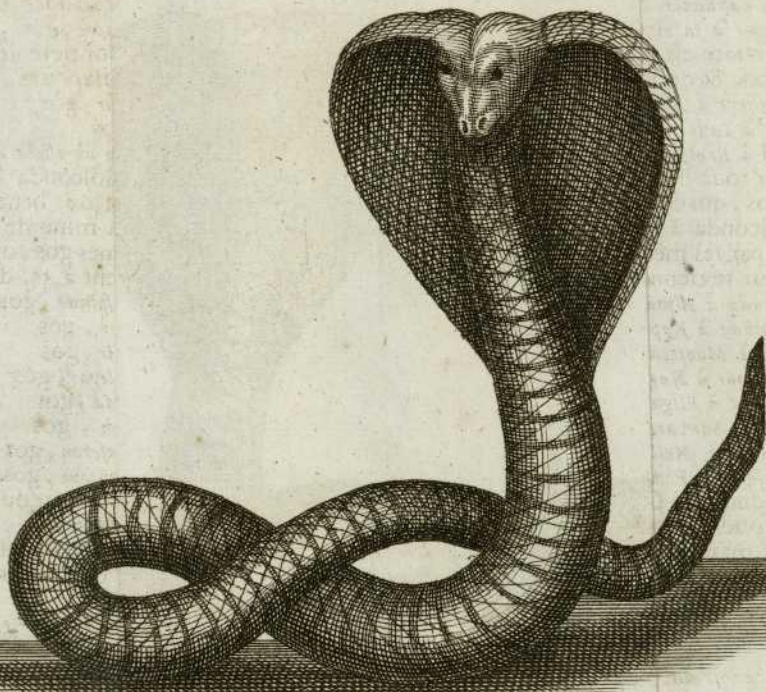
Je viens maintenant à un article important & connu de peu de gens en Europe.

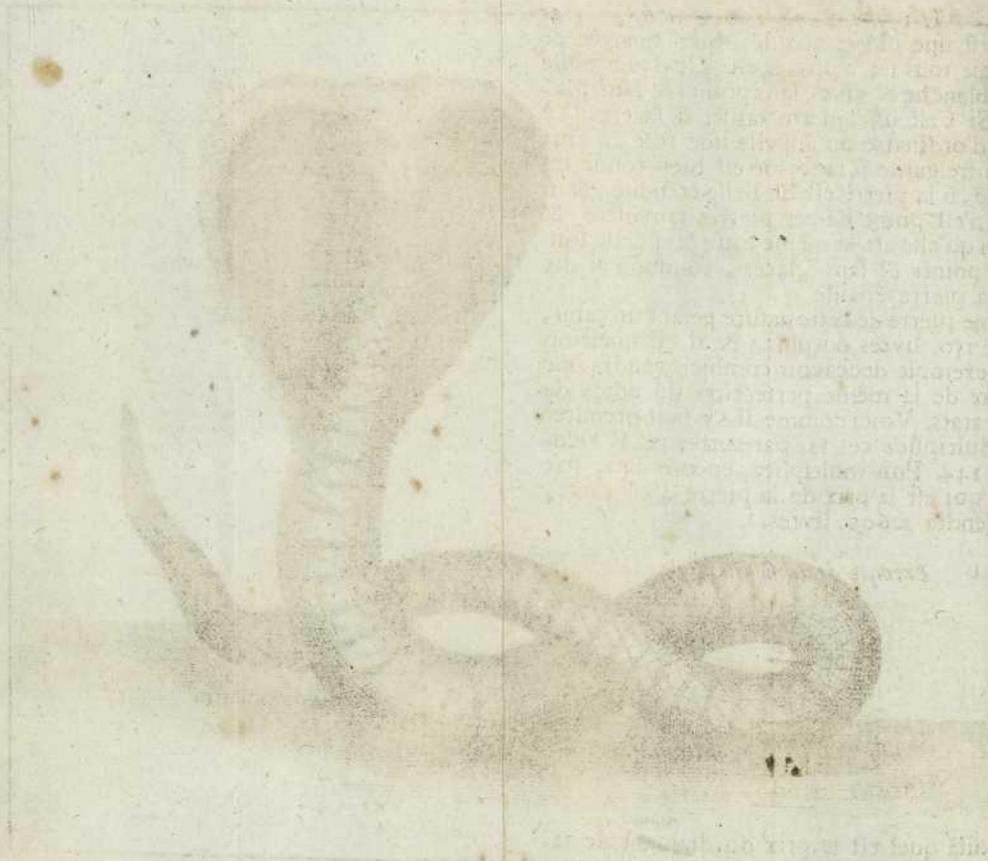


Règle pour sçavoir au juste le prix & la valeur d'un diamant, de quelque poids qu'il soit depuis trois carats jusqu'à cent & au-delà.

JE ne parle point des diamans qui sont au-dessous de trois carats, le prix en étant assez connu.

Premierement, il faut sçavoir combien pèse le diamant, & puis voir s'il est parfait,





si c'est une pierre épaisse, bien quarrée & qui ait tous ses coins, si elle est d'une belle eau blanche & vive, sans points & sans glace. Si c'est une pierre taillée à facetes, ce que d'ordinaire on appelle une rose, il faut prendre garde si la forme est bien ronde ou ovale, si la pierre est de belle étendue, & si elle n'est point de ces pierres ramassées, & enfin qu'elle ait la même eau, & qu'elle soit sans points & sans glaces, comme j'ai dit de la pierre épaisse.

Une pierre de cette nature pesant un carat, vaut 150. livres ou plus; & il est question par exemple de sçavoir combien vaudra une pierre de la même perfection du poids de 12. carats. Voici comme il s'y faut prendre.

Multipliez ces 12. par autres 12. il viendra 144. Puis multipliez encore 144. par 150. qui est le prix de la pierre d'un carat, il viendra 21600. livres.

Exemple de la susdite Règle.

$$\begin{array}{r}
 12 \\
 12 \\
 \hline
 144 \\
 150 \\
 \hline
 7200 \\
 144 \\
 \hline
 \text{Somme } 21600 \text{ livres.}
 \end{array}$$

Voilà quel est le prix du diamant de 12. carats.

Mais ce n'est pas assez de sçavoir le prix des diamans parfaits, il faut sçavoir aussi le prix de ceux qui ne le sont pas; ce qui se fait

par la même règle, & sur le pied du prix de la pierre d'un carat. En voici un exemple.

Il se présente un diamant de 15. carats qui n'est pas parfait, dont l'eau n'est pas bonne ou dont la pierre est de mauvaise forme, ou pleine de points ou de glaces. Un diamant de même nature du poids d'un carat ne pourroit valoir que 60. livres, ou 80. ou 100. au plus, selon la beauté du diamant. Il faut donc multiplier le poids du diamant qui est de 15. carats, par autres 15. Puis multiplier encore le provenu qui est 125. par la valeur de la pierre d'un carat, qui sera par exemple de 80. livres, & le provenu qui est 10000. livres, est le prix du diamant de 15. carats.

Exemple de la susdite Règle.

$$\begin{array}{r}
 15 \\
 15 \\
 \hline
 75 \\
 15 \\
 \hline
 125 \\
 80 \\
 \hline
 10000 \text{ livres.}
 \end{array}$$

Il est aisé de voir en cela la grande différence d'une pierre parfaite & d'une pierre qui ne l'est pas. Car si cette pierre de 15. carats étoit parfaite, la seconde multiplication se feroit par 150. qui est le prix d'une pierre parfaite d'un carat; & alors le diamant viendroit, non à 10000. livres, mais à 33750. livres, c'est-à-dire à 23750. livres, de plus qu'un diamant imparfait de même poids.

Sur le pied de cette règle, voici quel est le prix des deux plus grands diamans du monde,

pour pierres taillées, l'un dans l'Asie, & qui appartient au Grand Mogol; l'autre dans l'Europe, & qui appartient au Grand Duc de Toscane, comme on en verra les figures ci-après.

Le diamant du Grand Mogol pèse $279\frac{2}{16}$ carats, est parfait, de bonne eau, de bonne forme, & n'a qu'une petite glace qui est dans l'arrest du trenchant d'embas du tour de la pierre. Sans cette petite glace il faudroit mettre le premier carat à 160. livres; mais à cause de cela je ne le mets qu'à 150. Et sur ce pied-là, & selon la règle ci-dessus, il revient à la somme de 11723278. livres 14. sols & 3. liards, c'est-à-dire, à onze millions sept cens vingt-trois mille deux cens soixante dix-huit livres quatorze sols & trois liards. Si ce diamant ne pesoit que 279. carats, il ne vaudroit que 11676150. livres, & ainsi ces $\frac{2}{16}$ reviennent à 47128. livres 14. sols 3. liards.

Le diamant du Grand Duc de Toscane pèse $139\frac{1}{2}$ carats, est net & de belle forme, taillé de tous les côtez à facetes; & comme l'eau tire un peu sur la couleur de citron, je ne mets le premier carat qu'à 135. livres, sur lequel pied le diamant doit valoir 2608335. c'est-à-dire, deux millions six cens huit mille trois cens trente-cinq livres.

Pour conclusion des remarques que j'ai faites dans ce chapitre, je dirai qu'au langage des Mineurs le diamant est nommé *Iri*; qu'en Turc, en Persan & en Arabe on l'appelle *Almas*, & que dans toutes les langues de l'Europe il n'a point d'autre nom que celui de diamant.

Voilà en peu de mots tout ce que j'ai pû découvrir de mes propres yeux sur cette ma-

38 VOYAGES DES INDES,
tiere dans les divers voïages que j'ai faits aux
mines ; & si d'avanture quelque autre en a é-
crit ou parlé avant moi , ce ne peut avoir été
que sur le rapport que j'en ai fait.

CHAPITRE XIX.

*Des pierres de couleur , & des lieux d'où elles se
tirent.*

IL n'y a que deux lieux dans l'Orient d'où
se tirent les pierres de couleur , au Roïau-
me de Pégu & dans l'Isle de Ceylan. Le pre-
mier est une montagne à douze journées ou
environ de *Siren* tirant au Nord-est , & elle
s'appelle *capelan*. C'est la mine d'où se tire la
plus grande quantité de rubis & épinelles ,
autrement meres de rubis, de topazes jaunes,
de saphirs bleux & blancs , d'hyacintes , d'a-
methistes, & autres pierres de diferentes cou-
leurs. Parmi ces pierres qui sont dures, il s'en
tire aussi d'autres de diverses couleurs , mais
fort tendres , qu'ils appellent *Bacan* , dans la
langue du païs , & dont ils ne font aucune
estime.

Siren est le nom de la ville où le Roi de Pé-
gu fait sa résidence , & *Ava* est le port de son
Royaume. D'Ava à *Siren* on remonte la ri-
viere sur de grandes barques fort plates , &
c'est un voyage d'environ soixante jours. On
n'y peut aller par terre , parce que ce ne sont
que des bois pleins de lions , de tygres &
d'elephans. C'est un des plus pauvres pays
du monde , il n'en vient que des rubis ,
mais non pas en si grande quantité qu'on
pourroit croire, vû que toutes les années il

n'en fort pas pour cent mille écus. Dans le nombre de ces pierres mal-aisément en trouvera-t-on une de trois ou quatre carats qui soit belle ; vû les grandes défenses de laisser sortir une partie que le Roi ne l'ait vûë, & il retient toutes les bonnes quand il en trouve. Delà vient qu'en tous mes voyages j'ai eu un profit assez considerable à rapporter des rubis d'Europe en Asie, & la Relation de Vincent le Blanc m'est fort suspecte, lorsqu'il se vante d'avoir vû, étant dans le Palais du Roi, des rubis gros comme des œufs.

Voici le prix de quelques rubis qui pouvoient passer pour beaux, & qu'en mes divers voyages j'ai vû vendre à quelques Marchands qui venoient de la mine, comme j'étois à Masulipatan & à Golconda. Tous les rubis se vendent au poids apellé *ratis*, qui est 3 grains $\frac{1}{2}$ ou $\frac{7}{8}$ de carat, & le payement s'en fait en Pagodes vieilles dont j'ai parlé au Chapitre précédent.

Un rubi du poids d'un ratis a été vendu, Pagodes.

20

Un rubi de 2 ratis & $\frac{1}{8}$, Pagodes.

85

Un rubi de 3 ratis & $\frac{1}{4}$, Pagodes.

185

Un rubi de 4 ratis & $\frac{3}{8}$, Pagodes.

450

Un rubi 5 ratis, Pagodes.

525

Un rubi de 6 ratis $\frac{1}{2}$, Pagodes.

920

Depuis qu'un rubi passe 6 ratis, & qu'il est parfait, ils le vendent ce qu'ils veulent.

Ils appellent rubis, en ce pais-là toutes les autres pierres de couleur, & ils ne les distinguent que par la couleur même. Ainsi dans le langage du Pégu le saphir est un rubi bleu, l'amethyste un rubi violet, la topaze un rubi jaune, & ainsi des autres pieces.

Ils sont si attachez à leur intérêt dans le né-

goce , qu'ils ne vous montreroient pas une partie de rubis pour peu qu'elle soit belle, que vous ne leur promettiez auparavant qu'au cas que vous ne l'achetiez pas vous leur ferez un petit present , comme d'une toque ou d'une ceinture ; & lorsqu'on se montre un peu liberal ils montrent toute leur marchandise , & l'on peut faire quelque marché avec eux.

L'autre endroit de l'Orient d'où l'on tire quelques rubis & autres pierres de couleur , est une riviere de l'Isle de Ceylan. Elle vient des hautes montagnes qui sont environ au milieu de l'Isle, & comme les pluyes la grossissent fort, trois ou quatre mois après qu'elles sont tombées & que l'eau est basse , le pauvre peuple va cherchant parmi le sable où il trouve des rubis, des saphirs , & des topazes. Toutes les pierres de cette riviere sont d'ordinaire plus belles & plus nettes que celles du Pégu.

J'oubliois de remarquer que dans les montagnes qui courent depuis le Pégu jusqu'au Royaume de Cambalu , il se trouve en certains endroits quelques rubis ; mais plus de rubis balays que d'autres, force épinelles, saphirs & topazes. Il y a des mines d'or dans ces montagnes , & il vient aussi de ces lieux-là de la Rhubarbe , dont on fait beaucoup d'estime, parce qu'elle ne se gâte pas si vite que celle qui croît en d'autres endroits de l'Asie.

Il y a aussi en Europe deux endroits d'où l'on tire des pierres de couleur , à sçavoir dans la Bohême & dans la Hongrie. En Bohême , il y a une mine où l'on trouve de certains cailloux de differente grosseur, les uns

comme des œufs, d'autres comme le poing, & en les rompant on trouve dans quelques-uns des rubis qui sont aussi durs & aussi beaux que ceux du Pegu. Je me souviens qu'étant un jour à Prague avec le Viceroy de Hongrie, à qui j'étois alors, comme il lavoit avec le General Wallestein Duc de Fridland, pour se mettre à table, il vit à la main de ce Général un rubi dont il loüa la beauté. Mais il l'admira bien plus quand Wallestein lui eut dit que la mine de ces pierres étoit en Bohême, & de fait au départ du Viceroy il lui fit présent d'environ une centaine de ces cailloux dans une corbeille. Quand nous fûmes de retour en Hongrie le Viceroy les fit tous rompre, & de tous ces cailloux il n'y en eut que deux, dans chacun desquels on trouva un rubi; l'un assez grand, qui pouvoit peser près de cinq carats, & l'autre d'un carat ou environ.

Pour ce qui est de la Hongrie, il y a une mine d'où l'on tire des opales, & il ne s'en trouve en aucun lieu de la terre qu'en celui là.

La Turquoise ne se trouve que dans la Perse, & se tire de deux mines, l'une qu'on appelle la vieille roche, à trois journées de *Méched*, tirant au Nord-ouest, près d'un gros bourg nommé *Nichabourg*; l'autre que l'on nomme la nouvelle, qui en est à cinq journées. Celles de la nouvelle sont d'un mauvais bleu, tirant sur le blanc, & peu estimées, & l'on en prend de celles là autant que l'on veut pour peu d'argent. Mais depuis plusieurs années le Roi de Perse défend de fouiller dans la vieille, pour tout autre que pour lui, parce que n'ayant point d'or-

fevres du pays que de ceux qui travaillent en fil, & qui n'entendent rien à émailler sur l'or, comme gens qui n'ont que peu de dessein & de taille, il se sert pour les garnitures des sabres & des poignards, & autres ouvrages, de ces turquoises de la vieille roche, au lieu d'émail, lesquelles ils taillent & apliquent dans des chatons, selon les fleurs & autres figures qu'ils font. Cela frappe assez la vûë & part d'un travail patient; mais qui n'a aucun dessein.

Pour ce qui est enfin de l'émeraude, c'est une erreur ancienne de bien des gens de croire qu'elle se trouve originairement dans l'Orient, parce qu'avant la découverte de l'Amerique l'on en pouvoit autrement juger; & même encore aujourd'hui la plupart des joiailliers & orfèvres d'abord qu'ils voyent une émeraude de couleur haute tirant sur le noir, ont accoustumé de dire que c'est une émeraude Orientale, en quoi ils se trompent, vû que jamais l'Orient n'en a produit. Je crois bien qu'avant que l'on eut découvert cette partie du monde, qu'on appelle vulgairement les Indes Occidentales, les émeraudes s'apportoient d'Asie en Europe; mais elles venoient des sources du Royaume du Pérou. Car les Américains, avant que nous les eussions connus, trafiquoient dans les Isles Philippines, où ils apportoient de l'or & de l'argent; mais plus d'argent que d'or, vû qu'il y a plus de profit à l'un qu'à l'autre, à cause de la quantité de mines d'or qui se trouvent dans l'Orient. Aujourd'hui encore ce même négoce continuë, & ceux du Pérou passent tous les ans aux Philippines, avec deux ou trois vaisseaux où ils ne por-

tent que de l'argent & quelque peu d'émeraudes brutes, & même depuis quelques années ils cessent d'y porter des émeraudes, les envoyant toutes en Europe par la mer du Nord. L'an 1660. je les ai vû donner aux Indes à vingt pour cent meilleur marché qu'elles ne vaudroient en France. Ces Américains étans arrivez aux Philippines, ceux de Bengala, d'Aracan, de Pégu, de Goa, & d'autres lieux, y portent toutes sortes de toiles, & quantité de pierres en œuvre, comme diamans & rubis, avec plusieurs ouvrages d'or, étofes de soye, & tapis de Perse. Mais il faut remarquer qu'ils ne peuvent rien vendre directement à ceux du Pérou; mais bien à ceux qui résident aux Manilles, & ceux-ci le revendent aux Américains; & même si quelqu'un obtenoit permission de retourner de Goa en Espagne par la mer du Sud, il seroit obligé de donner son argent à quatre-vingt ou cent pour cent, jusques aux Philippines, sans pouvoir rien acheter, & d'en faire de même des Philippines jusqu'à la nouvelle Espagne. C'est donc là ce qui se pratiquoit pour les émeraudes, avant que les Indes Occidentales fussent découvertes; car elles ne venoient en Europe que par cette longue voye & ce grand tour. Tout ce qui n'étoit pas beau demeurait en ce pais-là, & tout ce qui étoit beau passoit en Europe.

CHAPITRE XX.

Des perles, & des lieux où elles se pêchent.

IL se trouve des perles dans les mers d'Orient, & dans les mers d'Occident, & tant pour la satisfaction du Lecteur, que pour ne rien obmettre sur cette matiere, bien que je n'aye pas été en Amerique, je remarquerai neanmoins tous les endroits où il y a des pêcheries de perles, commençant par celles de l'Orient.

Premierement il y a une pêcherie de perles autour de l'Isle de *Bahren* dans le Golfe Persique. Elle appartient au Roi de Perse, & il y a une bonne Forteresse où il entretient une garnison de trois cens hommes. L'eau qu'on boit dans cette Isle, & celle de la côte de Perse est comme salée & de mauvais goût, & il n'y a que ceux du país qui en puissent boire. Pour ce qui est des étrangers il leur coûte assez pour en avoir de bonne; car il faut qu'on l'aille puiser dans la mer depuis une demi-lieuë de l'Isle jusques à près de deux lieuës. Il faut que ceux qui la vont querir soient cinq ou six dans une barque, desquels un ou deux vont au fond de la mer avec une bouteille ou deux penduës à leur ceinture, lesquelles ils emplissent d'eau & ensuite les bouchent bien. Car au fond de la mer environ deux ou trois pieds, l'eau est douce & des meilleures que l'on puisse boire. Quand ceux qu'on dévale au fond de la mer pour puiser cette eau tirent une petite corde qui est attachée à un de ceux qui sont restez dans

La barque, c'est le signal afin que leurs camarades les retirent.

Pendant que les Portugais tenoient Ormus & Mascaté, chaque Terate ou bargue qui alloit pêcher, étoit obligée de prendre d'eux un passeport qui coûtoit quinze abassis; & ils tenoient toujours-là plusieurs brigantins pour couler à fond celles qui n'en avoient pas voulu prendre. Mais depuis que les Arabes ont repris Mascaté, & que les Portugais ne sont plus forts sur le Golfe, chaque homme qui va pêcher paye seulement au Roi de Perse cinq abassis, soit que sa pêche soit bonne, soit qu'il ne trouve rien. Le Marchand donne aussi au Roi quelque peu de chose de chaque millier d'huîtres.

La seconde pêcherie de perles est vis-à-vis de Bahren sur la côte de l'Arabie heureuse proche la Ville de *Catifa*, qui appartient à un Prince Arabe avec toute la contrée d'alentour. Toutes les perles qui se pêchent dans ces lieux-là se vendent la plupart aux Indes, parce que les Indiens ne sont pas si difficiles que nous, tout y passe aisément, les baroques aussi-bien que les rondes, & chaque chose a son prix; on se défait de tout. Il s'en porte aussi quelques-unes à Balsara. Celles qui vont en Perse & en Moscovie se vendent au Bander-Congo à deux journées d'Ormus. Dans tous les lieux que je viens de nommer & autres endroits de l'Asie, ils aiment autant l'eau tirant un peu sur le jaune, que l'eau blanche, parce qu'ils disent que les perles dont l'eau est un peu dorée demeurent toujours dans leur vivacité & ne changent jamais; mais qu'étant blanches elles ne durent

pas trente ans sans perdre de leur vivacité, & tant à cause de la chaleur du païs, que de la fueur de la personne, elles prennent un vilain jaune.

Avant que de sortir du Golfe d'Ormus je parlerai un peu plus au long que je n'ai fait dans mes relations de la Perse, de cette admirable perle qu'a le Prince Arabe qui ôta Mascaté aux Portugais. Il prit alors le nom d'Imenhect Prince de Mascaté, s'appellant auparavant Aceph Ben - Ali Prince de Norenuac. Ce n'est qu'une petite Province, mais la meilleure de toute l'Arabie heureuse. Il y croît tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme, mais particulièrement de beaux fruits, & sur tout d'excellens raisins, dont on pourroit faire de bon vin. C'est ce Prince qui a la plus belle perle qui soit au monde, non pas tant pour sa grosseur, car elle ne pèse que 12. carats & $\frac{1}{16}$, ni pour sa parfaite rondeur; mais parce qu'elle est si claire & si transparente que l'on voit presque le jour au travers. Comme le Golfe vis-à-vis d'Ormus n'a guères que douze lieuës de l'Arabie heureuse à la côte de Perse, & que les Arabes étoient en paix avec les Persans, le Prince de Mascaté vint rendre visite au Kan d'Ormus qui le traita magnifiquement, priant aussi de festin les Anglois & les Hollandois & quelques autres Francs, du nombre desquels je fus. A l'issuë du festin le Prince tira cette perle d'une petite bourse qu'il avoit pendue à son cou, & la montra au Kan & à toute la compagnie. Le Kan la voulu acheter pour en faire present au Roi de Perse, & en offrit jusqu'à deux mille tomans; mais il ne s'en voulut pas défaire. De-

puis je passai la mer avec un Marchand Banniane que le Grand Mogol avoit envoyé à ce Prince pour lui offrir quarante mille écus de sa perle ; ce qu'il ne voulut pas accepter. Cette histoire fait voir que pour ce qui regarde les joyaux , ce qui est beau ne se doit pas toujours apporter en Europe , mais plutôt d'Europe en Asie, comme j'ai fait, parce qu'on y fait grand cas des pierreries & des perles quand elles ont une extraordinaire beauté , à la réserve de la Chine & du Japon où l'on ne s'en soucie en aucune sorte.

L'autre endroit de l'Orient où il y a une pêcherie de perles , est dans la mer qui vient battre un gros bourg appelé *Mannar* en l'Isle de Ceylan. Ce sont les plus belles pour l'eau & pour la rondeur de toutes les autres pêcheries , mais rarement en trouve-t'on qui passent 3 ou 4 carats.

Il y a enfin sur la côte du Japon des perles de fort belle eau & assez grosses , mais elles sont fort baroques. Toutefois on ne les pêche point, parce que comme je viens de dire les Japonois ne font point d'estime des joyaux.

Bien que les perles qui se trouvent à Bahren & à Batifa , tirent un peu sur le jaune , on en fait autant de cas que de celles de Mannar , comme je l'ai remarqué , & dans tout l'Orient on dit qu'elles sont meures ou cuites , & qu'elles ne changent jamais de couleur.

Je viens aux pêcheries de l'Occident qui sont toutes dans le Grand Golfe de Mexique le long de la côte de la nouvelle Espagne , & il y en a cinq qui se suivent d'Orient en Occident.

La premiere est le long de l'Isle de *Cubagua* qui n'a que trois lieues de circuit, & est éloignée de cinq ou environ de la Terre-ferme. Elle est à dix degrez & demi de Latitude Septentrionale, & à cent soixante lieues de S. Dominique dans l'Isle appelée Espagnole. C'est une terre fort infertile, qui manque de toutes choses, & particulièrement d'eau que les habitans sont obligez d'aller prendre dans la Terre-ferme. Cette Isle est renommée dans tout l'Occident, parce que c'est où se fait la plus grande pêche de perles, quoi-que les plus grosses ne passent point cinq carats.

La seconde pêcherie est à l'Isle de la *Marguerite*, c'est-à-dire l'Isle des perles, à une lieue de Cubagua, qu'elle surpasse de beaucoup en grandeur. Elle produit tout ce qui est nécessaire à la vie, sinon qu'elle manque d'eau, de même que Cubagua, & elle va s'en pourvoir à la rivière de Cumana proche de la nouvelle Cadis. Cette pêcherie n'est pas la plus abondante de toutes les cinq de l'Amerique; mais elle est estimée la principale, parce que les perles que l'on y trouve surpassent les autres en perfection, tant pour l'eau que pour la grosseur. Une des dernières que j'ai eues en main, bien formée en poire & de belle eau, pesoit cinquante-cinq carats, & je la vendis à Cha-Est-kam oncle du Grand Mogol.

Plusieurs s'étonneront de ce qu'on porte des perles de l'Europe en Orient, d'où il en vient quantité; mais il faut remarquer que dans la pêcherie de l'Orient il ne s'en trouve point de si grand poids qu'en Occident; joint que tous les Rois & Grands Seigneurs de l'Asie payent bien mieux que l'on ne fait en Europe, non-seulement les perles; mais toutes

ces sortes de joyaux quand ils ont quelque chose d'extraordinaire, excepté le diamant.

La troisième pêcherie est à *Comogote*, assez proche de la Terre-ferme.

La quatrième est au *Rio de la Hacha* le long de la même côte.

La cinquième & dernière est à *Sainte Marthe*, à soixante lieues du *Rio de la Hacha*. Toutes ces trois pêcheries produisent des perles d'assez bon poids; mais d'ordinaire elles sont mal formées & ont l'eau plombeuses.

Pour ce qui est enfin des perles d'Ecosse, & de celles qu'on trouve dans une des rivières de Bavière, bien qu'il s'en fasse des colliers qui valent jusqu'à mille écus & au-delà, elles ne peuvent entrer en comparaison avec celles des Indes Orientales & Occidentales.

Peut-être qu'aucun de ceux qui ont écrit des perles avant moi, n'ont pas remarqué que depuis quelques années on en a découvert une pêcherie en un certain endroit des côtes du Japon, & j'en ai vu quelques-unes que les Hollandois en ont apportées. Elles sont de fort belle eau, & l'on en trouve de grosses, mais toutes baroques. Les Japonois, comme j'ai dit ailleurs, ne font point de cas des perles, & s'ils en étoient curieux, il se pourroit faire que par leur moyen on découvriroit quelques bancs où il s'en trouveroit de plus belles.

Avant que de finir ce chapitre je ferai une remarque fort considérable touchant les perles & la différence de leurs eaux, les unes étant fort blanches, d'autres tirant sur le jaune, & d'autres sur le noir, & qui sont comme plombeuses. Pour ce qui est de ces

derniers, il ne s'en trouve que dans l'Amerique, & cela vient de la nature du fond qui est plus rempli de vase qu'en Orient. Dans un retour de cargaison que le feu sieur du Jardin, ce fameux joüaillier, avoit dans les Gallions d'Espagne, il se trouva six perles parfaitement rondes, mais aussi noires que du Jayet, & qui l'une pour l'autre, pesoient douze carats. Il me les donna avec d'autres choses pour porter en Orient, & voir si l'on s'en pourroit défaire; mais je les lui rapportai, & je ne trouvai personne à qui cela donnât dans la vûë. Pour ce qui est des perles qui tirent sur le jaune, cela vient de ce que les pêcheurs vendant les huîtres par monceaux, & les Marchands attendant quelquefois jusqu'à quatorze ou quinze jours qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes pour en tirer les perles, quelques-unes de ces huîtres venant pendant ce temps-là à perdre leur eau, elles se gâtent & s'empuantissent, & la perle se jaunit par l'infection; ce qui est si véritable, que dans toutes les huîtres qui ont conservé leur eau, les perles sont toujours blanches. Or on attend qu'elles s'ouvrent d'elles-mêmes, parce que si on les ouvroit de force, comme nous ouvrons nos huîtres à l'écaille, on pourroit endommager & fendre la perle. Les huîtres du détroit de Manar s'ouvrent naturellement cinq ou six jours plutôt que celles du Golfe Persique, parce que la chaleur est beaucoup plus grande à Manar, qui est au dixième degré de Latitude Septentrionale, qu'à l'Isle de Bahren qui est environ au 27. Et ainsi entre les perles qui viennent de Manar il s'en trouve peu de jaunes. Enfin tous les Orientaux sont fort de nôtre

goût en matiere de blancheur, & j'ai toujours remarqué qu'ils aiment les perles les plus blanches, les diamans les plus blancs, le pain le plus blanc, & les femmes les plus blanches.

CHAPITRE XXI.

De quelle maniere les perles s'engendrent dans les huîtres, comment on les pêche, & en quel tems.

J'E sçais que sur le témoignage de quelques anciens Auteurs, qui n'étoient pas bien instruits des choses, on croit vulgairement que les perles s'engendrent de la rosée du Ciel, & qu'il ne s'en trouve qu'une dans chaque huître; mais l'expérience fait voir le contraire. Car pour ce qui est du premier, l'huître ne bouge du fond de la mer où la rosée ne peut pénétrer, & quelquefois même il faut plonger jusqu'à douze brasses, comme nous verrons bien-tôt; & pour l'autre, il est constant qu'il se trouve jusqu'à six ou sept perles dans une seule huître; car j'en ai eu une entre les mains, où il y en avoit jusqu'à dix qui étoient en train de se former. Il est vrai qu'elles ne sont pas toutes de même grosseur, parce que s'engendrant dans l'huître de même que les œufs dans le ventre de la poule, comme l'œuf le plus gros s'avance vers l'orifice & sort le premier, les petits œufs demeurent au bas pour achever de se former, ainsi la perle la plus grosse s'avance la première, & les autres plus petites n'ayant pas toute leur perfection, demeurent sous l'huître au fond de la coque, jusqu'à ce qu'el-

les ayent atteint la grosseur que la nature peut leur donner. Mais ce n'est pas à dire qu'il y ait des perles dans toutes les huîtres, & l'on en ouvre plusieurs où il ne s'en trouve point du tout.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait grand bénéfice pour ceux qui pêchent les perles; car si les pauvres gens qui s'y occupent avoient de quoi s'occuper à autre chose, ils quitteroient cette pêche qui les empêchent seulement de mourir de faim. J'ai remarqué dans mes relations de la Perse, que depuis Balsara jusqu'au Cap de Jasque, de côté & d'autre du Golfe Persique, la terre ne produit rien. Le peuple y est si pauvre & vit d'une manière si pitoyable, qu'il ne voit ni pain ni ris, & ne mange que des dates avec du poisson salé; & il faut faire près de 20. lieues dans la terre avant que de rencontrer de l'herbe.

Cette pêche dans les mers d'Orient se fait deux fois l'an, la première en Mars & Avril, la seconde en Aoust & Septembre; & pour la vente elle se fait depuis le mois de Juin jusqu'au mois de Novembre. Mais cette pêche ne se fait pas tous les ans. Car ceux qui font pêcher veulent sçavoir auparavant s'ils y trouveront leur compte. Pour ne se pas tromper ils envoient sur les bancs où l'on pêche sept ou huit barques, qui rapportent chacune environ un millier d'huîtres lesquelles on ouvre; & s'il ne se trouve pas dans chaque millier d'huîtres pour la valeur de cinq *fanos* de perles, qui font demi-écu de nôtre monnoye, c'est signe que la pêche ne sera pas bonne; & ces pauvres gens ne pourroient pas retirer les frais qu'il leur faudroit faire. Car tant pour leur équipage que pour se nourrir pendant le

temps de la pêche, ils empruntent de l'argent à trois & quatre pour cent par mois. Ainsi à moins que le millier d'huître ne rapporte pour cinq fanos de perles, ils ne pêchent point cette année-là. Il faut que les Marchands achètent ces huîtres au hazard, & qu'ils se contentent de ce qu'ils trouvent dedans. Ce leur est un grand bonheur quand ils trouvent de grosses perles ; mais c'est rarement , & sur tout à la pêcherie de Manar qui n'apporte rien de gros, comme j'ai dit. Ce sont pour la plus grande partie des perles à l'once & à piler : Il y en a quelques-unes d'un demi grain & d'un grain , & c'est un grand hazard quand il s'en trouve de deux ou de trois carats. Il y a des années que le millier d'huîtres vaut jusques à sept fanos , & que la pêche monte à cent mille piastras & au-delà. Pendant que les Portugais étoient maîtres de Manar ils prenoient un droit sur chaque barque ; & depuis que les Hollandois le leur ont pris , ils tirent huit piastras de chaque plongeur & quelquefois jusqu'à neuf. Cela leur est revenu dans la plus haute année jusqu'à dix-sept mille deux cens reales. La raison pourquoi les Portugais prenoient ce tribut de ces pauvres gens , & pourquoi les Hollandois le prennent encore , c'est qu'il faut qu'ils les maintiennent contre les Malavares leurs ennemis , qui viennent avec leurs barques armées pour tâcher de prendre ces pêcheurs & les faire esclaves. Tandis que la pêche dure , les Hollandois ont toujours en mer deux ou trois barques armées du côté que les Corsaires peuvent venir , & de la sorte ils font qu'ils travaillent en repos. Ces pêcheurs pour la plus grande partie sont ido-

54 VOYAGES DES INDES,
lâtres, & il y en a aussi de Mahometans qui
ont leurs barques à part. Ils ne se mêlent
point ensemble, & les Hollandois prennent
plus de ces derniers que des autres. Car ou-
tre que les Mahometans payent autant que
les idolâtres, ils donnent de plus toute la
pêche d'un jour, lequel jour est un choix
des Hollandois.

Plus il tombe de pluies dans l'année, plus
la pêche des perles est bonne. Mais plusieurs
s'étant imaginez qu'au plus profond que
l'huître se trouve, la perle en est d'autant plus
blanche, parce que l'eau n'y est pas si chau-
de, & que le Soleil trouve plus d'empêche-
ment pour donner au fond; il faut se désa-
busier de cette erreur. On pêche depuis qua-
tre jusqu'à douze brasses de profondeur, &
cette pêche se fait sur des bancs où il se trou-
ve quelquefois jusques à deux cens cinquante
barques. Dans la plus grande partie il n'y a
qu'un plongeur, & dans les plus grandes il y
en a deux.

Ces barques partent tous les jours de la
côte avant le Soleil levé, avec un vent de
terre qui ne manque point & qui dure jus-
ques sur les dix heures du matin. L'apres-ai-
née elles reviennent avec un vent de mer qui
succède au vent de terre, & qui ne manque
point à se lever sur les onze heures ou midi
si-tôt que l'autre a cessé. Les bancs sur les-
quels ils pêchent sont à cinq ou six lieues en
mer; & lors qu'ils sont-là, voici de quelle
maniere ils se prennent à pêcher les hui-
tres.

On lie une corde sous les bras de ceux qui
plongent, de laquelle ceux qui demeurent
dans la barque tiennent le bout. Ils tien-

nent attachée à leur gros orteüil une pierre de dix huit à vingt livres , de laquelle aussi ceux qui demeurent dans la barque tiennent un bout. Il y a de plus un rets fait comme un sac , dont la bouche est entourrée d'un cercle pour la tenir entre-ouverte , & ce rets est attaché comme le reste. Alors le plongeur devale dans la mer , & si-tôt qu'il est au fond où il se rend promptement par le poids de la pierre qu'il a attachée au gros orteüil , il l'ôte en diligence , & ceux qui sont dans la barque la retirent. Tant que le plongeur peut tenir son haleine il met des huîtres dans le rets , & sentant qu'il ne peut plus tenir bon , il tire la corde dont il est lié sous les bras , qui est le signal , afin que l'on le retire ; ce que ceux qui sont dans la barque font le plus vîte qu'ils peuvent. Ceux de Manar sont les plus habiles à la pêche , & demeurent plus long-tems sous l'eau que les pêcheurs de Bahren & de Catifa ; car ils ne mettent point à leur nez de pincette , ni de coton à leurs oreilles , de peur que l'eau n'y entre , comme l'on fait au Golfe Persique.

Après qu'ils ont tiré le plongeur dans la barque, ils tirent le rets où sont les huîtres, & il se passe environ un demi quart d'heure, tant à ôter les huîtres , qu'à donner au plongeur le temps de reprendre haleine ; après quoi il retourne au fond de la mer comme auparavant ; ce qu'il fait par diverses fois pendant dix ou douze heures , & puis il revient en terre. Ceux qui ont affaire d'argent vendent d'abord ce qu'ils ont pêché ; mais ceux qui ont dequoi vivre , le gardent jusqu'à ce que toute la pêche soit finie. Ils laissent les huîtres sans les ouvrir , & à mesure qu'elles se

56 VOYAGES DES INDES,
corrompent elles s'ouvrent d'elles-mêmes. Il
y a de ces écailles qui sont quatre fois aussi
grandes que celles de nos huîtres de Rouen,
& comme la chair des huîtres dont nous par-
lons est fade & de mauvais goût, on n'en
mange point, & on la jette.

Pour conclusion du discours des perles, il
faut remarquer que dans toute l'Europe elles
se vendent au poids de carat, qui est de qua-
tre grains, de même que le poids des dia-
mans; mais que dans l'Asie on a divers poids.
En Perse on pèse les perles par *Abas*, & un
Abas est un huitième moins que nôtre carat.
Aux Indes, & sur tout dans les terres du
Grand Mogol, & des Rois de Golconda &
de Visapour, on les pèse par *Ratis*, & le Ra-
tis est aussi un huitième moins que le carat.

Goa étoit autrefois le lieu où se faisoit le
plus grand négoce de toute l'Asie, pour ce
qui étoit des diamans, des rubis, des sa-
phirs, des topases, & d'autres pierreries.
Tous les mineurs & les Marchands s'y ren-
doient pour y vendre ce qu'ils avoient ap-
porté de plus beau des mines, parce qu'ils
avoient-là toute liberté de vendre; au lieu
qu'en leur país quand ils montroient quel-
que chose aux Rois ou aux Princes, il falloit
la leur donner pour le prix qu'ils vouloient.
C'étoit aussi à Goa où se faisoit le grand
commerce des perles, tant de celles qui ve-
noient de l'Isle de Bahren au Golfe Persique,
que de celles qui se pêchent au détroit de
Manar sur la côte de l'Isle de Ceylan, com-
me aussi de celles que l'on apportoit de l'A-
merique. Il faut donc sçavoir que dans Goa
& dans tous les autres lieux que les Portugais
tiennent aux Indes, ils ont pour les perles un

poids particulier que l'on n'a point dans tous les autres lieux où se fait le négoce des perles, ni dans l'Europe, ni dans l'Asie, ni dans l'Amerique. Je ne parle point de l'Afrique, parce que cette marchandise n'y est point connue, & que dans cette partie du monde les femmes se contentent pour tous joyaux de quelques morceaux de crystal, ou de quelques grains de corail faux ou d'ambre jaune, dont elles se font des colliers & des brasselets qu'elles portent aux bras & aux jambes.

Les Portugais donc dans tous les lieux des Indes où ils commandent, vendent les perles à un poids qu'ils appellent *chegos*; mais ils les achètent des Marchands selon les lieux d'où ils les apportent, par carats, ou par abas, ou par ratis. La table qui suit montre le rapport qu'il y a de ces *chegos* aux carats.

8 VOYAGES DES INDES,

Carats. Chegos. Carats. Chegos.

1 —	5
2 —	8
3 —	11 $\frac{1}{2}$
4 —	16
5 —	21
6 —	27
7 —	34
8 —	44
9 —	56
10 —	69
11 —	84
12 —	100
13 —	117
14 —	136
15 —	156
16 —	177 $\frac{3}{4}$
17 —	200 $\frac{1}{2}$
18 —	225
19 —	250 $\frac{1}{2}$
20 —	277 $\frac{3}{4}$

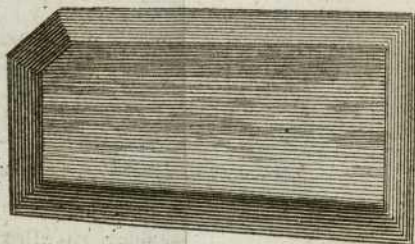
21 —	306
22 —	336
23 —	367 $\frac{1}{4}$
24 —	400
25 —	430
26 —	466 $\frac{1}{4}$
27 —	506 $\frac{1}{4}$
28 —	544 $\frac{1}{2}$
29 —	584
30 —	625 $\frac{1}{4}$
31 —	667
32 —	711
33 —	756 $\frac{1}{2}$
34 —	802 $\frac{1}{4}$
35 —	850 $\frac{1}{2}$
36 —	900
37 —	950 $\frac{1}{2}$
38 —	1001 $\frac{1}{4}$
39 —	1056
40 —	1111 $\frac{1}{4}$

1850

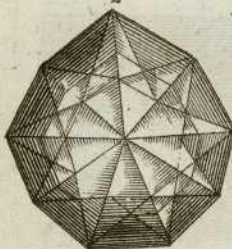
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100
---	---	---	---	---	---	---	---	---	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----



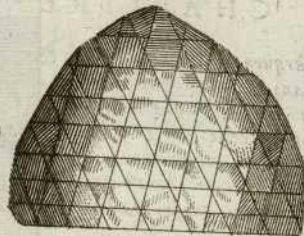
N. 3.



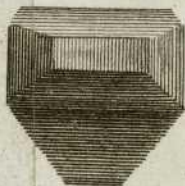
2



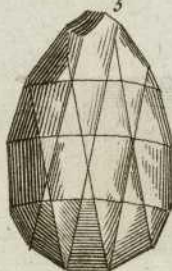
N. 1.



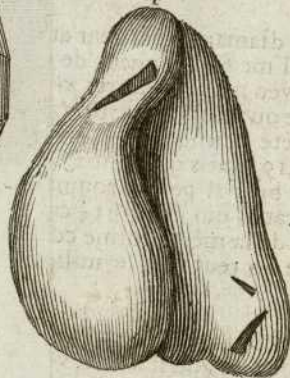
6



5



4



8



7



CHAPITRE XXII.

Remarques sur les plus grands & les plus beaux diamans & rubis que l'Auteur a vus en Europe & en Asie, selon que les figures en sont ici désignées, comme celles des grandes pierres qu'il a vendues au Roi au retour de son dernier voyage des Indes, avec la représentation d'une grande topase, & des plus grosses perles qui soient au monde.

JE suivrai l'ordre des figures selon qu'elles sont disposées par leurs numero, & commencerai par le diamant le plus pesant dont j'aye eu la connoissance.

No. 1.

Ce diamant appartient au Grand Mogol, lequel me fit l'honneur de me le faire montrer avec tous les autres joyaux. On voit la forme où il est demeuré étant taillé, & m'ayant été permis de le peser j'ai trouvé qu'il pese $319 \frac{1}{2}$ ratis qui font $279 \frac{2}{3}$ de nos carats. Étant brut il pesoit comme j'ai dit ailleurs 907. ratis, qui font $793 \frac{5}{8}$ carats. Cette pierre est de la même forme comme si l'on avoit coupé un œuf par le milieu.

No. 2.

C'est la figure du diamant du Grand Duc de Toscane, qu'il a bien voulu me montrer plus d'une fois. Il pese $139 \frac{1}{2}$ carats, & c'est dommage que l'eau tire un peu sur la couleur de citron.

No. 3.

C'est une pierre qui pese $176 \frac{1}{2}$ mangelins,

60 VOYAGES DES INDES,
qui sont de nos carats $242 \frac{5}{8}$. Le mangelin,
comme j'ai dit, est le poids dont on se sert
dans les Royaumes de Golconda & de Vi-
sapour, & il revient à $1 \frac{1}{8}$ de nos carats. Etant
à Golconda l'an 1642. on me fit voir cette
pierre, & c'est le plus grand diamant que
j'ai vû aux Indes entre les mains des Mar-
chands. Celui à qui il appartenoit me permit
d'en faire un plomb, que j'envoyai à Sura-
te à deux de mes amis, en leur marquant la
beauté de la pierre & le prix, qui étoit de
500000. roupies, qui sont 750000. livres de
notre monnoye. Je reçûs ordre d'eux, au
cas qu'elle fût nette & de belle eau, d'en of-
frir 400000. roupies, mais il n'y eût pas
moyen de faire marché à ce prix-là. Néan-
moins je crois que si l'on fût venu à 450000.
roupies, on eût pû l'avoir.

Nº. 4.

C'est la figure d'un diamant que j'achetai
à Amadabat pour un de mes amis, & qui
pesoit 178. ratis, qui sont de nos carats
 $157 \frac{1}{4}$.

Nº. 5.

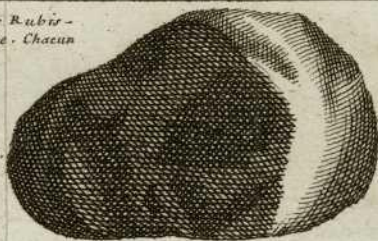
C'est la forme du susdit diamant après
avoir été taillé des deux côtez. Il est resté à
 $94 \frac{1}{2}$ carats, & l'eau en est parfaite. Le côté
plat où il y a deux glaces au bas étoit mince
comme une feuille de gros papier. En fai-
sant tailler la pierre je fis emporter tout ce
morceau mince avec une partie du bout d'en-
haut, où il est resté une petite pointe de
glace.

Nº. 6.

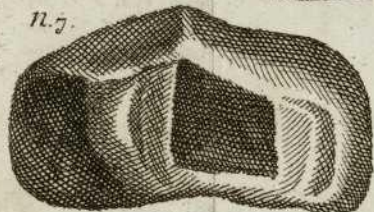
C'est un autre diamant que j'achetai l'an
1653. à la mine de Coulour. Il est beau & net,

Voici la forme des trois Rubis-
balais, qui sont à sa Majesté. Chacun
se voit de deux côtés.

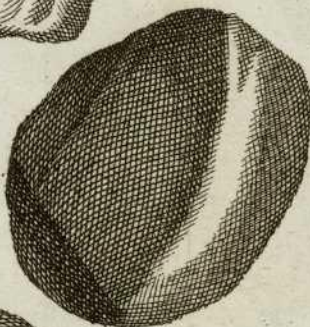
N. 7.



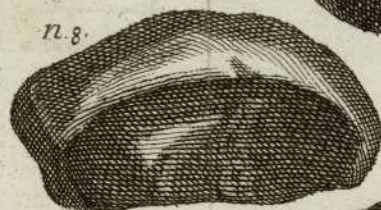
N. 7.



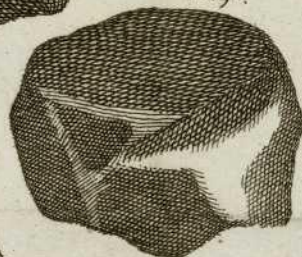
N. 8.



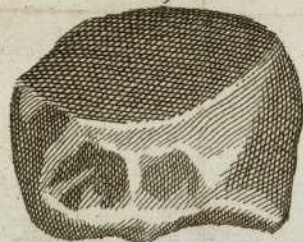
N. 8.



N. 9.



N. 9.



3 1/8 L. dessus l'épaisseur	dessus dessus 5 2/16 Quar l'épaisseur	A l'épaisseur le dessus le dessus 112 3/16 Quarate
l'épaisseur 29 1/2 L. dessus	20 1/4 L. l'épaisseur	D dessus 20 1/16 L. dessus
Pendeloque 13 2/16 L.	Pendeloque 16 1/4 L.	20 1/4 L. dessus dessus
dessus dessus 13 5/8 L.	B 14 2/8 L. dessus dessus	16 1/16 L. l'épaisseur dessus
7 L. 7 L.	10 5/6 L. dessus dessus	C 11 L.
Le DIAMANT coté A. est net, et d'un beau Violet. Ces cotés B et C. sont de couleur de rose- pale. Celui coté D. est d'une eau extraor- dinairement belle. Tous les autres sont blancs, et nets, et ont été taillés aux Indes. Les trois d'embas cotés 13. 3. sont Bruns.	14 7/8 L.	32 2/8 L.
10 11/16 L.	REPRESENTATION de vingt des plus beaux DIAMANS, choisis entre tous ceux que le s^r L.B. Tavernier a vendus au ROY, à son dernier retour des Indes, qui a été le 6^e Décembre 1668. ou il a fait six Voyages par terre, et en cette considéra- tion, et des services, que led^t Tavernier a ren- du à l'Etat, sa Majesté lui a honoré de la qualité de Noble.	

raillé à la mine, forme de pierre épaisse, & pèse 36. mangelins, qui sont de nos carats 63 $\frac{1}{2}$.

N^o. 7. & 8.

Ces deux morceaux viennent d'une pierre qui a été, clivée, & qui étant entiere pesoit 75 $\frac{5}{8}$ mangelins, qui sont 104. carats. Bien qu'elle fût de belle eau, il paroissoit au milieu tant de saletez, que comme elle étoit grande & tenuë à un haut prix, il n'y avoit point de Baniane qui osât se hasarder de l'acheter. Enfin il y eût un Hollandois nommé Bazu qui fût assez hardi pour cela, & l'ayant fait cliver, il se trouva dedans la pesanteur de huit carats de saleté, comme de l'herbe pourie. Le petit morceau est resté net, à la reserve de quelque petite glace presque imperceptible; mais pour l'autre où les glaces passaient tout au travers, il en falût faire sept ou huit morceaux. Le Hollandois risquoit beaucoup à faire cliver cette pierre, & ce fût un grand bonheur pour lui qu'elle ne se mit pas en cent pieces. Encore avec tout cela il n'y trouva pas son compte: ce qui fait assez connoître que là où les Banianes ne veulent pas mordre, il n'y a rien à esperer pour les Francs.

Représentation des vingt diamans que l'Auteur a vendus au Roi au retour de son dernier voyage des Indes. Les figures que le Lecteur voit ici montrent le poids, l'étenduë, & l'épaisseur de chaque pierre.

Voici les figures des plus beaux rubis du monde, & de la topase du Grand Mogol,

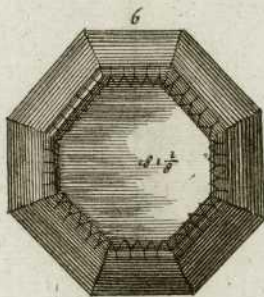
62 VOYAGES DES INDES,
selon qu'elles sont ici disposées par leurs numéros.

Nº. 1.

Figure d'un rubi qui appartient au Roi de Perse. Il est de l'épaisseur & de la forme d'un œuf, percé au travers, fort haut en couleur, beau & net, à la réserve d'une petite glace qui est à côté. On ne veut pas dire ce qu'il a coûté, non plus que la perle qui est au même Roi & qui se verra plus bas; & on ne veut pas aussi que l'on sçache ce que l'un & l'autre pèse. Ceux qui tiennent les Registres des joyaux du Roi de Perse, disent seulement qu'il y a plusieurs années que ce rubi est au trésor du Roi.

Nº. 2.

C'est la figure d'une grande pierre que l'on croyoit rubi ballet, & qui fût vendue pour telle à Giaferkan oncle du Grand Mogol, qui l'acheta pour la somme de 95000. roupies, qui font de nôtre monnoye 1425000. livres. Il en fit présent au Grand Mogol avec plusieurs autres choses précieuses le jour de la fête du Roi, qui est le jour qu'on le pèse, de quoi j'ai parlé ailleurs. Cette pierre ayant été taxée un peu moins qu'elle n'avoit coûté, il se trouva-là alors un vieux Indien qui avoit été autrefois Maître Joüaillier du Roi, & qu'on avoit démis de sa charge par jalousie. Ayant pris cette pierre entre ses mains, il soutint que ce n'étoit pas un rubi ballet, que Giaferkan avoit été trompé, & que la pierre ne pouvoit valoir au-delà de 500. roupies. Sur cette contestation on avertit le Roi, qui fit venir ce vieux Indien avec tous les autres Joüailliers, qui soutenoient toujours de leur côté, que la pierre étoit un rubi



ballet. Comme dans tout l'Empire du Grand Mogol il n'y avoit personne qui fût plus sçavant dans la connoissance des pierres que Cha-gehan, qui étoit détenu prisonnier à Agra par Aureng-zeb son fils, celui-ci envoya la pierre au Roi son pere le priant d'en dire son avis. Après l'avoir bien considérée il confirma l'opinion du vieux Jouiaillier, & dit qu'elle n'étoit pas rubi ballet, & qu'elle ne valoit pas plus de 500. roupies. La pierre ayant été rapportée à Aureng-zeb, on obligea le Marchand qui l'avoit vendu de la reprendre, & de rendre l'argent qu'il avoit reçu.

N^o. 3. & 4.

C'est la figure d'un rubi qui appartient au Roi de Visapour. Le N^o. 4. est la hauteur de la pierre hors de l'anneau, & le N^o. 3. est la rondeur du chaton. Il pese 14. mangelins, qui sont $17\frac{1}{2}$ de nos carats, le mangelin à Visapour étant de cinq grains. Il est chevê par dessous, net & de la premiere beauté. Le Roi de Visapour l'acheta en l'année 1653. pour la somme de 14200. pagodes neuves, la pagode valant alors $3\frac{1}{2}$ roupies; ce qui fait de nôtre monnoye 74550. livres.

N^o. 5.

C'est la figure d'un rubi qu'un Marchand Baniane me montra à Banarous à mon dernier voyage des Indes. Il pese 58. ratis, qui sont $50\frac{1}{4}$ carats, & est de la seconde beauté. Sa forme est en amande cabouchon, un peu chevê dessous, percé par le haut vers la pointe. J'en voulus donner 40000. roupies, qui sont 60000. livres; mais le Marchand à qui il appartenoit en demandoit 55. mille rou-

64 VOYAGES DES INDÉS,
pies, & je crois que je l'aurois pû avoir pour
cinquante mille.

N^o. 6.

C'est la figure de la grande Topase du
Grand Mogol, & je ne lui ai point vû por-
ter d'autre joyau que celui-là, pendant que
j'ai été à sa Cour à mon dernier voyage des
Indes. Cette topase pese $181\frac{1}{8}$ ratis, qui sont
de nos carats $157\frac{3}{4}$ & elle fût achetée à Goa
pour le Grand Mogol pour la somme de
181000. roupies, qui sont 271500. livres de
nôtre monnoye.

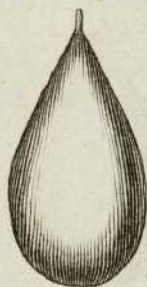
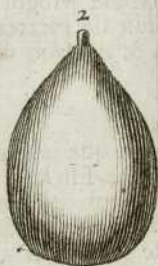
N^o. 7.

Ces Grands Monarques de l'Asie ne sont
pas les seuls au monde qui soient en posses-
sion des belles pierres, & je n'ai point vû de
si grands rubis dans tous les trônes du Grand
Mogol, comme sont ceux dont l'on voit la
figure au N^o. 7. 8. & 9. qui appartiennent à
nôtre Grand Roi le plus puissant & le plus
magnifique en toutes manieres de tous les
Rois de la terre.

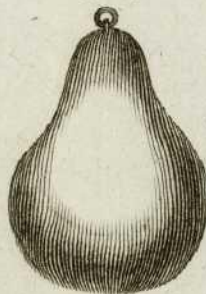
Voici enfin les figures des plus grosses
perles dont nous ayons connoissance, se-
lon aussi qu'elles sont disposées par leur
numero.

N^o. 1.

C'est la figure de la perle que le Roi de
Perse acheta l'an 1633. d'un Arabe qui ve-
noit de la pêche de Catifa. Elle lui coûta
32000. tomans, qui sont 1400000. livres
de nôtre monnoye, à raison de quarante-
six livres six deniers le toman. C'est la perle
la plus grosse & la plus parfaite qu'on ait
découverte jusques à cette heure, & où il
n'y a pas le moindre défaut.



n° 1.



No. 2.

C'est la figure de la plus grosse perle que j'ai vüe à la Cour du Grand Mogol. Elle pend au col d'un Paon fait de pierreries & lui vient sur l'estomac; & ce paon finit au haut le grand trône.

No. 3.

C'est la figure de la perle que je vendis à mon dernier voyage à Cha-Est-kan oncle du Grand Mogol Gouverneur de Bengala. Elle pèse 55. carats, l'eau en est un peu mate, & c'est la plus grosse perle qui ait jamais passé d'Europe en Asie.

No. 4.

C'est une grande perle parfaite, tant pour son eau, que pour sa forme qui est comme une olive. Elle est au milieu d'une chaîne d'émeraudes & de rubis, qui est l'une des chaînes que le Grand Mogol met quelquefois à son col, & laquelle lui vient au milieu de l'estomac.

No. 5.

C'est pour une perle ronde & d'une parfaite rondeur, la plus grosse dont j'aye eu connoissance, & qui appartient au Grand Mogol. Il ne s'en est jamais pû trouver de pareille, ce qui est cause que le Grand Mogol ne s'en sert point, & qu'il laisse parmi d'autres joyaux qui ne sont pas mis en œuvre. Car si l'on avoit pû en découvrir une semblable, elles lui serviroient de pendants-d'oreille, & chacune des deux perles seroient entre deux rubis ou deux émeraudes, selon

la coutume du païs, n'y ayant personne tant des petits que des grands, qui à proportion de ses moyens ne porte à chaque oreille une perle entre deux pierres de couleur.

CHAPITRE XXIII.

Du Corail & de l'Ambre jaune, & des lieux où ils se trouvent.

Bien que le Corail ne tienne point de rang entre les bijoux dans nôtre Europe, néanmoins dans les trois autres parties du monde on l'estime fort, & c'est une des plus belles productions de la nature, jusques-là qu'il y a de certains peuples qui en font même plus de cas que des pierreries. J'écrirai ici en peu de mots ce que j'ai remarqué des lieux où il se pêche, & de la manière dont l'on s'y prend.

Je dirai donc premièrement qu'il y a trois pêcheries sur les côtes de Sardaigne. Celle d'*Arguerrel* est la meilleure & la plus belle de toutes; la seconde s'appelle *Boza*, & la troisième est proche de l'Isle de *saint Pierre*. Il y a une autre pêcherie sur les côtes de l'Isle de Corse, & le Corail en est menu, mais beau de couleur. Il s'en trouve deux autres sur la côte d'Afrique, l'une auprès du *bastion de France*, & l'autre à *Tabarque*. Le Corail de celle-ci est assez gros & long, mais les couleurs en sont pâles. On trouve une septième pêcherie sur la côte de Sicile auprès de *Trapano*, le Corail en est menu, mais de bonne couleur. Il y en a encore une autre sur la côte de Catalogne vers le *cap de Quiers*;

le Corail en est d'excellente couleur & gros, mais les branches sont fort courtes. Enfin il y a une neuvième pêcherie dans *l'Isle de Majorque* de même nature que celle de l'Isle de Corse, & ce sont-là tous les lieux de la Méditerranée où se trouvent des pêcheries de Corail : car il n'y en a aucune dans l'Océan. Voici la manière dont il se pêche.

Comme le Corail croît sous des roches creusées, & où la mer est profonde, c'est ici l'artifice dont on se sert pour l'avoir. Les pêcheurs attachent deux chevrons en croix, & mettent un gros morceau de plomb au milieu pour le faire aller à fond. Puis ils attachent du chanvre touffu autour des chevrons qu'ils entortillent négligemment gros comme le pouce, & attachent ce bois à deux cordes, dont l'une pend à la proue & l'autre à la poupe de la barque. Ensuite ils laissent aller ce bois au courant le long de ces roches, & ce chanvre s'entortillant autour du corail, il est besoin quelquefois de cinq ou six bateaux pour retirer les chevrons, & en faisant cette grande force, si un des cables vient à se rompre, tous ces rameurs sont en danger de se perdre, c'est un métier de grand risque. Et en arrachant ainsi de force le corail, il en tombe dans la mer autant qu'ils en tirent, & le fond étant d'ordinaire plein de vase, ce corail s'y ronge de jour en jour, comme nos fruits sur la terre sont rongez de vers ; de sorte que plutôt ils le tirent de la vase, moins il est gâté.

Je dirai à ce sujet que j'ai vû à Marseille quelque chose d'admirable dans une boutique où l'on travaille le corail. C'est un morceau gros comme le pouce, & parce qu'il

étoit un peu verveux on l'avoit coupé en deux, & il s'est trouvé dedans un ver que j'ai vû groüiller, qui a vécu quelques mois en le remettant dans sa niche. Car il faut remarquer que parmi quelques branches de corail il s'engendre comme une petite éponge semblable à nos ruches, où se nichent de petits vers comme des abeilles, tant la nature se plaît à diversifier ses ouvrages. Quelques-uns ont crû que le corail est mol dans la mer, quoi-qu'en effet il soit dur : mais il est bien vrai qu'en certain mois de l'année on tire du bout de la branche en le pressant une espece de lait comme de la mammelle d'une femme ; & cela pourroit bien être comme de la semence, laquelle tombant sur quelque chose que ce soit qui se trouve dans la mer, y produit une autre branche de corail, ainsi qu'il s'en est trouvé en effet sur une tête de mort, sur une lame d'épée, & sur une grenade qui étoit tombée dans la mer où il s'étoit entrelassé des branches de corail de la hauteur d'un demi pied, & j'ai eu cette grenade entre les mains.

La pêche du corail se fait depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Juillet, & on y employe d'ordinaire deux cens barques, quelques années plus, & quelques années moins. On les bâtit le long de la riviere de Gennes, & elles sont fort légères. Elles portent grand voile pour aller plus vite, n'y en ayant point sur la Méditerranée qui en portent tant, & ne se trouvant point de Galères qui les puissent atteindre. Il y a sept hommes sur chaque barque avec un petit garçon pour les servir. On ne fait cette pêche que depuis vingt-cinq mille jusqu'à quaran-

te mille de la terre où ils croient qu'il y a des roches , & ne s'avancent par davantage en mer de peur des Corsaires , qu'ils évitent quand ils les rencontrent à force de voiles.

J'ai ici une remarque à faire touchant le corail au regard de quelques peuples de l'Orient. Les Japonois , comme j'ai dit , ne font point de cas des perles ni des pierres , & ils n'estiment qu'un beau grain de corail qui leur sert à fermer leurs gibecieres : ces gibecieres sont faites telles qu'on en portoit autrefois en France ; c'est à qui aura le plus gros grain de corail , pour couler dans un cordon de soye qui ferme la gibeciere ; de sorte que qui leur en pourroit porter un de la grosseur d'un œuf , beau & net sans aucune tache dessus , ils le payeroient tout ce qu'on voudroit. Des Portugais qui ont fait autrefois un grand négoce en ces pays-là , m'ont souvent assuré qu'on en donneroit jusqu'à vingt mille écus. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'ils donnent tant d'argent pour une belle piece de corail , puisque dans le mépris qu'ils font des joyaux , ils n'ont de curiosité que pour des choses qu'on estimeroit très-peu ailleurs. Ils font sur tout grand cas de la peau d'un certain poisson qui est plus rude que le chagrin , & ce poisson a sur le dos comme six petits os & quelquefois huit , qui s'élèvent & font un rond avec un autre au milieu ; ce qui ressemble à une rose de diamans. Ils font de ces peaux de poisson des fourreaux de sabres , & mieux ces petits os forment la rose & se trouvent rangez , plus ils en donnent d'argent , quelquefois jusqu'à mille écus comme les Hollandois me

l'ont assuré. Pour revenir au corail & en finir le discours, il faut ajoûter que tout le menu peuple s'en pare & s'en sert d'ornement au col & au bras dans toute l'Asie, & principalement vers le Nord, sur les terres du Grand Mogol, & au-dessus dans les montagnes en tirant au Royaume d'Afen & de Boutan.

L'Ambre jaune ne se recueille qu'au seul rivage de la Prusse Ducale dans la mer Baltique, & la mer le jette de tems en tems sur le sable par de certains vents. L'Electeur de Brandebourg, qui en est Souverain, afferme toute cette côte 18. à 20000. écus par an, & quelquefois jusqu'à 22000; & les fermiers y entretiennent des gardes qui courent le long du rivage, la mer jettant l'ambre tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, afin que personne n'en puisse enlever, & qui entreprendroit de le faire seroit châtié au corps.

L'Ambre n'est autre chose qu'une congelation qui se fait dans la mer en espee de gomme; ce que l'experience montre assez, parce que l'on a vû quantité de pièces où il y avoit des mouchérons & autres insectes qui s'y étoient congelez. J'en ai eu plusieurs morceaux de la sorte, & un entr'autre où il y avoit quatre ou cinq petits mouchérons congelez dans le milieu.

Comme j'ai fait une remarque du corail à l'égard du Japon, j'en ferai une autre de l'ambre au regard de la Chine. C'est une coûtume entre les Chinois que lorsque quelque Grand Seigneur fait un festin, il y va de sa grandeur & de sa magnificence de faire apporter à l'issüe du repas trois ou quatre manieres de cassoletes, & de faire jeter dans

thacune une grande quantité d'ambre, quelquefois jusqu'à la valeur de mille écus & au-delà, vû que plus il s'en brûle & plus les morceaux sont gros, plus celui qui traite est estimé magnifique. Car un morceau qui pèsera une livre vaudra deux à trois cens écus. Ils se servent de l'ambre à cet usage, parce qu'ils adorent le feu, & qu'outre que l'ambre jetté dans le feu rend une certaine odeur qui ne déplaît pas aux Chinois, comme il a une espèce d'huile il jette une flâme hors de l'ordinaire des autres flâmes. Cette profusion & ce dégât sont cause que l'ambre est une des meilleures marchandises qu'on peut porter dans la Chine, si le trafic y étoit libre pour les étrangers, & la Compagnie Hollandoise, s'en réserve particulièrement le commerce, les Chinois venant l'acheter d'elle à Batavia.

Je ne veux pas finir ce Chapitre sans faire aussi quelques remarques de l'Ambre-gris. On ne sçait pas trop bien ni comment il se forme, ni où il se forme; mais il y a bien de l'apparence que ce ne peut être que dans les mers d'Orient, bien qu'on en ait quelquefois trouvé sur les côtes d'Angleterre & autres de nôtre Europe. La plus grande quantité s'en trouve à la côte de Melinde, principalement vers les emboucheures des rivières, & sur tout à l'emboucheure de celle qui s'appelle *Rio di Sena*. Quand le Gouverneur de Mozambique revient à Goa au bout de trois ans que le tems de son gouvernement est fini, il apporte d'ordinaire avec lui environ pour trois cens mille pardos d'ambre gris, & le pardos, comme j'ai dit ailleurs, est vingt-sept sols de nôtre monnoye.

Il s'en trouve quelquefois des morceaux d'une grosseur & d'un poids considérable. L'an 1627. un vaisseau Portugais partant de Goa pour les Manilles, après qu'il eut passé le détroit de Malacca se trouva engagé dans une tempête qui dura plusieurs jours & plusieurs nuits ; le Ciel étant toujours couvert , & étant impossible au pilote de prendre les hauteurs. Cependant le ris & autres vivres venant à manquer , ils mirent en délibération s'ils jetteroient dans la mer des Nègres qui étoient dans le vaisseau pour conserver les vivres pour les hommes blancs , & ils étoient sur le point de l'exécuter , lorsqu'un matin le Soleil se montrant leur découvrit une Isle dont ils étoient assez proche , & où ils ne pûrent pourtant aller mouiller que le lendemain, la mer étant haute & le vent leur étant peu favorable. Il y avoit dans le vaisseau un François nommé Marin Renaud d'Orleans, & son frere, lesquels étant à terre trouverent une rivière, & furent se baigner avec deux Caporaux Portugais & un Sergent à l'embouchure de cette riviere. Un des Caporaux en se baignant apperçût dans l'eau un gros morceau qui flotoit près du bord , & qu'il prit en s'en approchant pour quelque morceau de pierre spongieuse , qu'il laissa-là sans autre réflexion, de même que les quatre autres qui furent aussi le voir & le manier sans pouvoir connoître ce que c'étoit. Etant de retour au vaisseau ce même Caporal songea la nuit à ce morceau dont il n'avoit pas bien pû reconnoître la nature , & ayant oïi parler de l'ambre-gris se mit dans l'esprit que c'en pouvoit être , en quoi il ne se trompoit pas. Le lendemain

main sans en rien dire à ses camarades, il prend un sac, se fait mettre à terre, & allant à la rivière comme s'il eût voulu encore se baigner, trouve le morceau d'ambre-gris, & l'emporte secrètement au vaisseau où il le met dans son coffre. Il ne pût s'empêcher de communiquer la chose dès le soir même à Marin Renaud, qui ne voulut pas croire d'abord que ce morceau fût un morceau d'ambre-gris; mais qui l'ayant bien considéré, crut à la fin que le Caporal ne se trompoit pas. Celui-ci à tout hazard offrit le morceau à Marin pour deux pains d'or de la Chine, & le pain d'or est six cens livres de notre monnoye, mais Marin s'opiniâtrant à n'en vouloir donner qu'un, l'autre tint bon de son côté & garda le morceau dans son coffre. Peu de jours après, soit que le dépit de n'avoir pû avoir le morceau d'ambre-gris pour ce qu'il en avoit offert eût fait parler Marin, soit que la chose eût été découverte par d'autres voyes, le bruit s'étant répandu dans le vaisseau que le Caporal avoit un morceau considerable d'ambre-gris dans son coffre, & qu'il l'avoit fortuitement trouvé sur le rivage de cette Isle où les Portugais étoient à l'ancre, les matelots, & les soldats voulurent aussi en avoir leur part. Marin Renaud par une petite vengeance pouffoit à la rouë & leur faisoit leur leçon. Ils dirent au Caporal qu'étant tous camarades & courans tous les mêmes dangers, il étoit juste qu'ils eussent tous part aux mêmes biens que la fortune leur offroit en commun, puisqu'il n'étoit pas le seul à qui elle eut fait découvrir ce morceau d'ambre-gris, qui devoit par consequent être

partagé à tout le vaisseau. Le Caporal se défendit de son côté le mieux qu'il lui fut possible , & comme il s'en trouva quelques-uns qui tinrent son parti sous l'espérance d'avoir meilleure part au morceau s'il y avoit peu de prétendans , cette dispute commençant à s'échauffer donnoit déjà le branle à une sedition , que le Capitaine du vaisseau scût incontinent appaiser par sa prudence. Il représenta aux matelots & aux soldats , que ce gros morceau d'ambre-gris qu'il fit peser en leur présence , & qui se trouva de trente-trois livres , étant une piece rare & digne d'être présentée au Roi , c'étoit dommage de la rompre en tant de petits morceaux ; qu'ils trouveroient bien mieux leur compte à la garder jusqu'à leur retour à Goa , où la présentant au Viceroi il ne manqueroit pas de la bien payer , & que cette sorte ils en auroient chacun bien plus d'avantage. Cet expedient que trouva le Capitaine fut généralement approuvé , ils poursuivirent leur route jusqu'aux Manilles , & à leur retour à Goa le morceau d'ambre-gris fut porté au Viceroi. Le Capitaine lui avoit dit auparavant de quelle maniere la chose s'étoit passée , & ils avoient concerté ensemble les moyens d'avoir l'ambre-gris sans qu'il en coûtât rien au Viceroi. Ceux qui le lui présenterent de la part des matelots & des soldats en furent remerciez , & le Viceroi leur dit qu'il leur sçavoit bon gré d'un si beau present qu'il enverroient au Roi , qui étoit alors Philippe IV. auquel le Portugal étoit encore soumis. Ainsi tous les prétendans au morceau d'ambre-gris déchû-

Animal qui produit le Musc.



C'est la Pécure ou est le Musc.

Le duc d'Alençon, qui étoit le plus jeune des enfans de France, étoit un prince d'un grand mérite, & d'une grande valeur. Il avoit été élevé avec sa sœur, la Reine Marguerite, & étoit d'une piété & d'une pureté d'âme qui étoient rares en ce siècle. Il étoit aussi d'une grande douceur & d'une grande bonté. Il étoit aimé de tous les Français, & étoit considéré comme le plus digne de succéder au trône de France. Mais, à cause de sa jeunesse, & de son caractère si doux, on ne le jugeoit pas capable de gouverner le royaume. On étoit persuadé qu'il étoit trop facile à séduire, & qu'il ne pourroit résister aux sollicitations des grands seigneurs, & des étrangers. C'est pourquoi, on ne lui donna que le gouvernement de la Normandie, & de la Guienne, & on le fit accompagner de plusieurs grands seigneurs, & de beaucoup de troupes, pour le protéger, & pour le servir. Mais, à peine étoit-il parti de France, qu'il fut attaqué par les Anglais, & qu'il fut obligé de se retirer dans la Bretagne. Là, il fut reçu avec une grande bonté, & on lui donna tout ce qu'il lui falloit pour se défendre. Mais, à la fin, il fut obligé de se rendre à la merci des Anglais, & de se retirer en Angleterre. Là, il fut traité avec une grande bonté, & on lui donna tout ce qu'il lui falloit pour se défendre. Mais, à la fin, il fut obligé de se rendre à la merci des Anglais, & de se retirer en Angleterre.

CHAPITRE XXIV

Le duc d'Alençon, qui étoit le plus jeune des enfans de France, étoit un prince d'un grand mérite, & d'une grande valeur. Il avoit été élevé avec sa sœur, la Reine Marguerite, & étoit d'une piété & d'une pureté d'âme qui étoient rares en ce siècle. Il étoit aussi d'une grande douceur & d'une grande bonté. Il étoit aimé de tous les Français, & étoit considéré comme le plus digne de succéder au trône de France. Mais, à cause de sa jeunesse, & de son caractère si doux, on ne le jugeoit pas capable de gouverner le royaume. On étoit persuadé qu'il étoit trop facile à séduire, & qu'il ne pourroit résister aux sollicitations des grands seigneurs, & des étrangers. C'est pourquoi, on ne lui donna que le gouvernement de la Normandie, & de la Guienne, & on le fit accompagner de plusieurs grands seigneurs, & de beaucoup de troupes, pour le protéger, & pour le servir. Mais, à peine étoit-il parti de France, qu'il fut attaqué par les Anglais, & qu'il fut obligé de se retirer dans la Bretagne. Là, il fut reçu avec une grande bonté, & on lui donna tout ce qu'il lui falloit pour se défendre. Mais, à la fin, il fut obligé de se rendre à la merci des Anglais, & de se retirer en Angleterre. Là, il fut traité avec une grande bonté, & on lui donna tout ce qu'il lui falloit pour se défendre. Mais, à la fin, il fut obligé de se rendre à la merci des Anglais, & de se retirer en Angleterre.

rent de leurs esperances, & ni du Vice-roi, ni du Roi même à qui l'ambre-gris fut envoyé ils ne reçurent aucune douceur.

Je dirai encore un mot d'un autre morceau d'ambre-gris pesant quarante-deux livres. L'an 1646. ou 1647. un Zelandois d'une des meilleures familles de Middelbourg, lequel commandoit pour la compagnie Hollandoise dans l'Isle Maurice qui est à l'Est de celle de S. Laurent, trouva ce morceau sur le rivage & l'envoya à la Compagnie. Comme ces gens-là ont toujours des ennemis, & se trouvant une marque au morceau comme si l'on en eut rompu une partie, le Commandeur fut accusé d'en avoir pris la moitié, dequoi il se justifia à Batavie. Mais le soupçon étant toujours demeuré dans les esprits de plusieurs, & le Commandeur voyant qu'on ne lui donnoit point d'autre charge, il retourna en Zelande en l'an 1649. sur le même vaisseau où j'étois.

CHAPITRE XXIV.

Du Musc & du Bezoar, & de quelques autres pierres medicinales.

LE Musc & le Bezoar étant du nombre des marchandises les plus rares & les plus précieuses que l'Asie nous fournit, j'ai jugé à propos d'en faire un chapitre, & de donner aussi au Lecteur quelques remarques sur ces deux articles.

La meilleure sorte & la plus grande quantité de Musc vient du Royaume de *Boutan*,

d'où on le porte à Patna principale ville de Bengale pour négocier avec les gens de ce pays-là. Tout le musc qui se négocie dans la Perse vient de-là, & les Marchands qui négocient de musc aiment mieux que vous leur portiez de l'ambre jaune & du corail que de l'or ou de l'argent, parce qu'ils font grand cas de ces deux choses. J'ai eu la curiosité d'apporter la peau de cet animal à Paris, dont en voici la figure.

Après qu'on a tué cet animal on lui coupe la vessie, qui paroît sous le ventre de la grosseur d'un œuf, & qui est plus proche des parties genitales que du nombril. Puis on tire de la vessie le musc qui s'y trouve, & qui est alors comme du sang caillé. Quand les païsans le veulent falsifier, ils mettent du foye & du sang de l'animal hâché ensemble en la place du musc qu'ils ont tiré. Ce mélange produit dans les vessies en deux ou trois années de temps de certains petits animaux qui mangent le bon musc, de sorte que quand on vient à les ouvrir on y trouve beaucoup de déchet. D'autres païsans quand ils ont coupé la vessie, & tiré du musc ce qu'ils en peuvent tirer sans qu'il y paroisse trop, remettent à la place de petits morceaux de plomb pour la rendre plus pesante. Les Marchands qui l'achètent & le transportent dans les païs étrangers aiment bien mieux cette tromperie que l'autre, parce qu'il ne s'y engendre point de ces petits animaux. Mais la tromperie est encore plus mal-aisée à découvrir, quand de la peau du ventre de l'animal ils font de petites bourses, qu'ils cousent fort proprement avec des filets de la même peau & qui ressemblent aux véritables vessies; & ils remplissent ces

bourses de ce qu'ils ont ôté des bonnes vessies avec le mélange frauduleux qu'ils y veulent ajouter, à quoi il est difficile que les Marchands puissent rien connoître. Il est vrai que s'ils lioient la vessie dès qu'ils l'ont coupée, sans lui donner de l'air & laisser le temps à l'odeur de perdre un peu de sa force en s'évaporant, tandis qu'ils en tirent ce qu'ils en veulent ôter, il arriveroit qu'en portant cette vessie au nez de quelqu'un le sang lui sortiroit aussi tôt par la force de l'odeur, qui doit nécessairement être tempérée pour se rendre agreable sans nuire au cerveau. L'odeur de cet animal que j'ai apporté à Paris, en étoit si forte, qu'il étoit impossible de le tenir dans mes chambres, il entêtoit tout le monde du logis, & il fallut le mettre au grenier, où enfin mes gens lui couperent la vessie; ce qui n'a pas empêché que la peau n'ait toujours retenu quelque chose de l'odeur. On ne commence à trouver cet animal qu'environ le 56. degré; mais au 60. il y en a grande quantité, le pays étant rempli de forêts. Il est vrai qu'aux mois de Février & de Mars, après que ces animaux ont souffert la faim dans le pays où ils sont, à cause des neiges qui tombent en quantité jusqu'à dix ou douze pieds de haut, ils viennent du côté du Midi jusqu'au 44. & au 45. degré pour manger du bled ou du ris nouveau; & c'est en ce temps-là que les païsans les attendent au passage avec des pièges qu'ils leur tendent, & les tuent à coups de flèches & de bâtons. Quelques-uns d'eux m'ont assuré qu'ils sont si maigres & si languissans à cause de la faim qu'ils ont soufferte, que beaucoup se laissent prendre à la course. Il faut qu'il y ait une prodigieu-

e quantité de ces animaux, chacun d'eux n'ayant qu'une vessie, & la plus grosse, qui n'est ordinairement que comme un œuf de poule, ne pouvant fournir une demie once de musc. Il faut bien quelquefois trois ou quatre de ces vessies pour en faire une once.

Le Roi de Boutan, de qui je parlerai au volume suivant, dans la description que je ferai de ce Royaume, craignant que la tromperie qui se fait au musc ne fit cesser ce négoce, d'autant plus qu'on en tire aussi du Tunquin & de la Cocinchine, qui est bien plus cher, parce qu'il n'y en a pas en si grande quantité; ce Roi, dis je, craignant que cette marchandise falsifiée ne décriât le commerce de ses Etats, ordonna, il y a quelque tems, que toutes les vessies ne seroient point consuës, mais qu'elles seroient apportées ouvertes à Boutan qui est le lieu de sa résidence, pour y être visitées & scellées de son sceau. Toutes celles que j'ai achetées étoient de cette sorte; mais nonobstant toutes les précautions du Roi les païsans les ouvrent subtilement, & y mettent, comme j'ai dit, de petits morceaux de plomb; ce que les Marchands tolèrent, parce que le plomb ne gâte pas le musc, ainsi que j'ai remarqué, & ne fait tort que pour le poids. Dans un de mes voyages à Patna, j'achetai 7673. vessies, qui pesoient 2557 $\frac{1}{2}$. onces, & 452. onces hors de la vessie.

Le *Bézoar* vient d'une Province du Royaume de Golconda tirant au Nord-Est. Il se trouve parmi la fiente qui est dans la panse des chèvres qui broutent un arbrisseau, dont j'ai oublié le nom. Cette plante pousse de petits boutons, autour de quoi & des extrémités des branches que les chèvres mangent, se

forme le Bézoar dans le ventre de ces animaux. Il y prend sa forme selon celle des boutons & des bouts de branches, & c'est pourquoy on en trouve de tant de figures différentes. Les païsans en tâtant le ventre de la chèvre connoissent combien elle a de bézoars, & la vendent à proportion de la quantité qu'elle en a. Pour le sçavoir ils coulent les deux mains sous le ventre de la chèvre, & battent la panse en long des deux côtez; desorte que tout se rend dans le milieu de la panse, & qu'ils comptent juste en les tâtant combien il y a de bézoars.

La rareté du Bézoar est dans la grosseur, bien que le menu n'ait pas moins de vertu que le gros. Mais dans celui-ci on est souvent trompé, parce qu'il y a des gens qui grossissent le bézoar avec une certaine pâte, composée de gomme & d'une autre matière de la couleur du bézoar. Ils lui sçavent même donner autant d'enveloppes que le bézoar naturel en doit avoir. On peut connoître cette tromperie, principalement par deux moyens. Le premier est, qu'il faut peser le bézoar & le mettre tremper quelque temps dans l'eau tiède. Si l'eau ne change point de couleur, & si le bézoar ne perd point de son poids, il n'est pas falsifié. L'autre moyen est d'approcher du bézoar un fer rouge pointu. Si le fer entre & le fait rissoler, c'est une marque qu'il y a du mélange, & qu'il n'est pas naturel. Au reste, plus le bézoar est gros & plus il est cher, haussant à proportion comme le diamant. Car si cinq ou six bézoars pesent une once, l'once vaudra depuis quinze jusqu'à dix huit francs; mais si c'est un bézoar d'une once, l'once vaudra bien cent

80 VOYAGES DES INDES,
francs. J'en ai vendu un de 4 $\frac{1}{4}$ d'onces, jusqu'à deux mille livres.

J'ai eu la curiosité de me bien instruire de tout ce qui se peut sçavoir du bézoar, & j'avois déjà fait plusieurs voyages à Golconda, qui est le lieu où s'en fait le grand débit, sans pouvoir apprendre en quelle partie du corps de la chèvre il se trouvoit. A mon cinquième voyage, quelques particuliers qui étoient au service des Compagnies Angloise & Hollandoise, & qui n'osoient négocier à part, m'eurent l'obligation que je leur fis vendre environ pour soixante mille roupies de bézoar. Les Marchands qui l'avoient vendu voulant me témoigner leur reconnoissance & me faire quelque present, je le refusai & leur dis que je n'en avois jamais pris de qui que ce fût, pour quelque service que j'eusse pû rendre. Mais je leur fis connoître que je pourrois encore les servir dans la monçon prochaine, & qu'ils m'obligeroient aussi de leur côté s'ils vouloient m'aller quérir trois ou quatre de ces chèvres qui portent le bézoar, leur promettant de les leur payer ce qu'elles vaudroient. Ils parurent fort surpris de cette demande que je leur fis, & me répondirent que la défense étoit si étroite, que si l'on pouvoit découvrir quelqu'un qui osât en faire sortir de la Province, on le feroit mourir sans remission. Je vis bien que cela les fâchoit; car d'un côté ils craignoient le châtiment, & de l'autre ils appréhendoient que je ne les empêchasse de faire quelque autre vente; ce qui leur auroit causé un grand préjudice, ces pauvres gens-là, soit qu'ils vendent ou qu'ils ne vendent pas, étant obligez de donner au Roi pour la ferme 6000.

pagodes vieilles, qui font 45000. livres de notre monnoye. Quinze jours après, ou environ, ne pensant plus à eux, il en vint trois avant le jour heurter à ma porte. Dès qu'ils furent entrez dans ma chambre où j'étois encore au lit, ils me demandèrent si tous mes serviteurs étoient étrangers ? Comme je n'en avois aucun de la Ville, & qu'ils étoient tous Persiens ou de Surate, je leur dis qu'ils étoient tous étrangers ; & sur cela ils se retirèrent sans me rien répondre. Une demie heure après ils revinrent avec six de ces chèvres, que je considèrai avec loisir. Il faut avouer que ce sont de belles bêtes, fort hautes, & qui ont un poil fin comme de la soye. Aussi-tôt que ces chèvres furent dans ma salle, le plus vieux des trois Marchands qui me les avoit amenées prenant la parole pour me faire un compliment, me dit que puisque je n'avois pas voulu accepter le présent qu'ils m'avoient voulu faire pour leur avoir procuré la vente d'une si grosse partie de bézoar, au moins je ne devois pas refuser ces six chèvres qu'ils me donnoient de grand cœur. N'ayant pas voulu les prendre en pur don, comme ils le souhaitoient, je leur demandai ce qu'elles pouvoient valoir, & après avoir fait grande difficulté de me le dire, je fus enfin fort surpris, & crus qu'ils se mocquoient en me disant qu'une de ces chèvres qu'ils me montroient valoit cent roupies, que chacune des deux autres qui suivoient en valoit quatre, & que chacune des trois qui restoient valoit $4\frac{3}{4}$ roupies. Sur cela je leur demandai pour quelle raison ces chèvres étoient plus chères les unes que les autres, & je scûs que

c'est que l'une n'avoit qu'un bézoar dans le ventre, & que les autres en avoient ou deux, ou trois, ou quatre; ce qu'ils me firent voir à l'heure-même en leur battant le ventre de la maniere que j'ai dit plus haut. Ces six chèvres avoient 17. bézoars & une moitié comme une moitié de noisette. Le dedans étoit comme d'une crote de chèvre molle, ces bézoars, comme j'ai dit, croissant parmi la fiente qui est dans le ventre de la chèvre. Quelques-uns me disoient que ces bézoars se prenoient contre le foye; d'autres soutenoient que c'étoit contre le cœur, & je ne pûs jamais me bien éclaircir de la vérité.

Tant en Orient qu'en Occident il y a grande quantité de bézoars qui viennent des vaches, & il s'en trouve tel qui pèse jusqu'à 17. & 18. onces, en ayant eu un qui a été donné au Grand Duc de Toscane. Mais on ne fait point d'état de cette sorte de bézoar, six grains de l'autre faisant plus d'effet que trente de celui-ci.

Pour le bézoar qui vient des singes, comme croient quelques-uns, il est si fort que deux grains font autant que six de celui de chèvre; mais il est fort rare, & il se trouve particulièrement de ces sortes de singes dans l'Isle de *Macassar*. Cette sorte de bézoar est rond, au lieu que l'autre est de diverses figures, selon qu'il se forme de ces boutons & de ces bouts de branches que les chèvres ont mangé. Comme ces pierres que l'on croit venir des singes sont beaucoup plus rares que les autres, elles sont aussi beaucoup plus chères & plus recherchées, & quand on en trouve une de la grosseur d'une noix, elle vaudra quelquefois plus de cent écus. Les Por-

tugais sur toutes les autres Nations font grand cas du bézoar, parce qu'ils sont toujours sur leurs gardes les uns contre les autres, craignant qu'un ennemi ne les veuille empoisonner.

Il y a encore une autre pierre fort estimée qu'on appelle la pierre de Porc épi, que cet animal a dans sa tête & qui est plus souveraine que le bézoar contre le poison. Quand on l'a mise tremper dans l'eau un quart d'heure, cette eau est si amere qu'il n'y a rien au monde de si amer. Cet animal a aussi quelquefois dans le ventre une pierre qui est de même nature & aussi bonne que celle qui vient de la tête; néanmoins avec cette difference, que celle-ci ne perd rien de son poids ni de sa grosseur en trempant dans l'eau, & qu'il y a du déchet pour l'autre. J'ai acheté en ma vie trois de ces pierres. L'une me coûta cinq cens écus, & je la troquai depuis avantageusement avec l'Ambassadeur Dominico de Santis, dont j'ai parlé dans mes relations de la Perse. J'en payai quatre cens pour une autre, laquelle je garde encore; & la troisième me fut vendue trois cens, de laquelle j'ai fait present à un ami.

Je ferai enfin mention de la pierre de Serpent, qui est à peu près de la grandeur d'un double, & quelques unes tirant sur l'ovale, étant épaisse au milieu & devenant mince sur les bords. Les Indiens disent qu'elle se forme sur la tête de certains serpens; mais je croirois plutôt que ce sont les Prêtres des Idolâtres qui le leur font acroire; & que cette pierre est une composition qu'ils font de quelques drogues. Quoiqu'il en soit, elle a une excellente vertu pour tirer tout le venin quand on a été

mordu d'un animal venimeux. Si la partie où s'est faite la morsure n'est pas entamée, il faut y faire une incision afin que le sang en sorte, & lorsque la pierre y a été appliquée, elle ne tombe point qu'elle n'ait tiré tout le venin qui s'amasse autour. Pour la nettoyer on prend du lait de femme, ou à son défaut du lait de vache, & après y avoir trempé dix ou douze heures, ce lait qui a attiré tout le venin prend une couleur d'apostume. Ayant un jour dîné avec l'Archevêque de Goa, il me mena dans son cabinet de raretez où il y avoit plusieurs pieces curieuses. Entr'autres choses il me montra une de ces pierres, & m'en disant la propriété m'assura qu'il n'y avoit que trois jours qu'il en avoit fait l'expérience, ensuite de quoi il m'en fit present. Comme il traversoit un marais de l'Isle de Salsete où est Goa pour aller à une maison de campagne, un de ceux qui le portoient dans son Palekis & qui sont presque tout nus, fut mordu d'un serpent & guéri en même temps par cette pierre. J'en ai acheté plusieurs, & il n'y a que les Bramines qui les vendent; ce qui me fait juger que ce sont eux qui les font. On se sert de deux moyens pour éprouver si cette pierre de serpent est bonne, & s'il n'y a point de tromperie. Le premier est, si l'on met la pierre dans la bouche, car alors la pierre étant bonne elle saute & s'attache incontinent au palais. L'autre est, de la mettre dans un verre plein d'eau, & aussi-tôt, si elle n'est point falsifiée, l'eau se met à bouillonner, de petites vessies montant depuis la pierre qui est au fond jusques au dessus de l'eau.

Il y a encore une autre pierre qu'on appelle aussi *Pierre de Serpent au chaperon*. C'est

une espece de serpent qui a en effet comme un chaperon qui lui pend derriere la tête, ainsi qu'il est representé dans la figure suivante, & c'est derriere ce chaperon qu'on trouve la pierre, la moindre étant de la grosseur d'un œuf de poule. Il y a des Serpens en Afrique & en Asie d'une grandeur monstrueuse & qui ont jusqu'à 25. pieds de long, comme étoit celui dont on garde la peau à Batavia, & qui avoit avallé une fille de 18. ans, dont j'ai fait ailleurs l'histoire. On ne trouve point de ces pierres qu'aux serpens qui ont au moins deux pieds de long. Cette pierre qui n'est pas dure étant broyée contre une autre pierre rend un certain limon, lequel détrempé avec de l'eau & bû par la personne qui a quelque poison dans le corps, a la vertu de le chasser aussitôt. Il n'y a de ces serpens qu'aux côtes de Melinde, & on peut avoir de ces pierres par le moyen des matelots & soldats Portugais qui reviennent de Mozambique.

CHAPITRE XXV.

Des lieux d'où l'on tire de l'or en Asie & en Afrique.

LE Japon qui consiste en plusieurs Isles à l'Orient de la Chine tirant vers le Nord, quelques uns même croyant que Nippon, qui est la plus grande, est comme attachée à la Terre ferme, est la region de toute l'Asie qui fournit la plus grande quantité d'or, mais on croit que la plus grande partie vient de l'Isle Formosa d'où il se porte au Japon. Tandis que les Hollandois ont tenu cette Isle, ils

n'ont bien pu sçavoir quel étoit le négoce du côté où l'on croit qu'il y a de l'or.

Il vient aussi de l'or de la *chine*, que les Chinois changent contre l'argent qu'on leur porte ; car prix pour prix ils aiment mieux l'argent pour l'or, parce qu'ils n'ont point de mines d'argent. Cét or est à un des plus bas titres de tout l'or de l'Asie.

L'Isle de *Celebes* ou de *Macasser* produit aussi de l'or, qui se tire des rivières ou il roule parmi le sable.

Dans l'Isle d'*Achen* ou de *Sumatra* après la saison des pluies, & quand les eaux des torrens sont écoulées, on trouve des veines d'or dans des cailloux de diverse grosseur, que les pluies ont entraîné des montagnes qui regardent le Nord-est. Du côté de l'Ouest de la même Isle quand les Hollandois vont charger le poivre, les païsans leur apportent quantité d'or ; mais c'est un or fort bas & au-dessous même de l'or de la Chine.

Vers le *Thibet* qui est l'ancien Caucase, dans les terres d'un Raja au delà du Royaume de *Cachemir*, il y a trois montagnes près l'une de l'autre, dont l'une produit de l'or qui est excellent, une autre le Grenat, & une autre le Lapis.

Il vient enfin de l'or du Royaume de *Ti-pra*, dont je ferai la description au Livre suivant ; mais cet or est bas, & à peu près au même titre que l'or de la Chine. Voilà tous les lieux de l'Asie d'où il vient de l'or ; & je dirai aussi quelque chose de l'or de l'Afrique, & de la région où il s'en trouve la plus grande quantité.

Il faut remarquer pour ce sujet que le Gouverneur de *Mozambique* a sous lui les Com-

mandans de *Sofala* & de *Chepon-Goura*. Le premier de ces deux petits Gouvernemens est sur la rivière de *Sené* à soixante lieues de son embouchure, & l'autre est dix lieues plus haut. Depuis l'emboucheure de la rivière jusqu'à ces lieux-là, tant du côté que d'autre, il y a quantité d'habitations de Nègres, qui sont chacune commandées par un Portugais. Ces Portugais depuis long-tems se sont rendus comme maîtres du pais, & tranchent-là de petits Seigneurs, se faisant la guerre l'un à l'autre pour la moindre chose, & y en ayant tel qui a sous lui jusqu'à cinq mille Castres qui sont ses esclaves. Le Gouverneur de Mozambique, de qui dépendent ces petits Seigneurs, les fournit de toiles & autres marchandises nécessaires, qu'il leur vend chacune selon son prix. Quand le Gouverneur de Mozambique part de Goa pour aller prendre possession de son Gouvernement, qui est le meilleur de ceux qui dépendent du Viceroy, il emporte grande quantité de marchandises, & sur tout des toiles teintes en noir. Ses correspondans de Goa lui envoient aussi tous les ans deux vaisseaux chargez de ces mêmes marchandises, lesquelles il envoie à *Sofala* & à *Chepon-Goura*, & jusqu'à la ville de *Monomotapa* capitale d'un Royaume de même nom apellé autrement *Vouhebaran*, cette Ville étant éloignée de *Chepon-Goura* de cent cinquante lieues ou environ. Celui qui commande tout ce pais-là prend le nom d'Empereur de *Monomotapa*, & sa domination s'étend jusqu'aux confins du Preste-Jan. C'est de ces terres de *Monomotapa* que vient l'or le plus pur & le plus fin de toute l'Afrique, & on le tire sans gran-

de peine en foiuillant dans la terre seulement deux ou trois pieds. En de certains lieux de ce pays là, qui ne sont pas habitez, parce qu'il n'y a point d'eau, il se trouve sur la surface de la terre de l'or par morceaux de toutes sortes de formes & de poids, & il y en a qui viennent jusqu'à une once. J'en ai apporté par rareté quelques morceaux dont j'ai fait présent à des amis, & il y en a quelques-uns qui pèsent jusqu'à deux onces, en ayant gardé un d'une once & demi ou environ. Etant à Surate avec Monsieur d'Ardiliere, fils de Monsieur du Jardin, de qui j'ai fait mention dans mes relations de la Perse, il y arriva un Ambassadeur du Roi des Abissins que nous fûmes saluer. Je lui fis présent d'une paire de pistolets garnis d'argent, & nous ayant prié de dîner avec lui, il nous fit voir les presens qu'il portoit au Grand Mogol de la part du Roi son maître. Ils consistoient en quatorze beaux chevaux qui lui restoient de trente qu'il avoit amenés de son país, les autres étant morts dans le vaisseau en passant la mer de Mocka à Surate. De plus, une quantité de jeunes esclaves de l'un & de l'autre sexe, & enfin (ce qui étoit le plus considérable & digne d'être admiré) c'étoit un arbre tout d'or de deux pieds & quatre pouces de haut, & gros de cinq ou six pouces par la tige. Il avoit dix ou douze branches, dont quelques-unes étoient de près d'un demi pied de long & grosses comme le pouce, & d'autres aussi étoient plus petites. A quelques endroits des grosses branches on voyoit quelque chose de raboteux, qui en quelque sorte ressembloit à des bourgeons. Les racines de cet arbre, que la nature avoit ainsi fait, étoient petites & cour-

tes, & la plus longue n'avoit pas plus de quatre à cinq pouces.

Les peuples de ce Royaume de Monomotapa sçachant le temps que les toiles & autres marchandises arrivent à Sofala & Chepon-Goura, ils s'y rendent aussi-tôt pour se pourvoir de ce qu'il leur faut. Il y vient aussi quantité de Cafres d'autres Royaumes & Provinces, & les Gouverneurs de ces deux Villes, leur vendent ces toiles & autres choses dont ils ont besoin, se confiant à eux pour le paiement qu'ils s'obligent de faire l'année suivante en leur apportant de l'or selon qu'ils ont convenu; car si l'on ne se fioit pas ainsi à eux il ne se feroit point de négoce entre les Portugais & ces Cafres. Il en va à peu près comme de ces peuples d'Ethiopie qui apportent tous les ans de l'or au Caire, de quoi j'ai parlé dans ma relation du Serrail du Grand Seigneur. Ces peuples de Monomotapa ne vivent pas long-temps, à cause des mauvaises eaux du pays, & dès l'âge de vingt-cinq ans ils commencent à devenir hydropiques; desorte que cela passe pour une merveille quand ils passent quarante ans. La Province où la rivière de Sene prend sa source s'appelle *Moukaran*, & appartient à un autre Roi, commençant à cent lieues ou environ au-dessus de Chepon-Goura. Les peuples de cette Province trouvent quantité d'or en poudre dans plusieurs rivières qui se viennent rendre dans la Sene; mais cet or-là est bien plus bas que l'autre, & ils l'aportent à Chepon-Goura & à Sofala. Le pays est fort sain, & le peuple y vit autant qu'en Europe. En de certaines années il y a des Cafres qui viennent de bien

90 VOYAGES DES INDES,
plus loin que de la Province de Moukaran ;
& du voisinage du Cap de Bonne-Esperance.
Les Portugais se sont informez de leur pays
& de son nom ; mais ils n'ont scû leur dire
autre chose sinon que leur país s'appelle *Sabia*,
commandé par un Roi, & qu'ils sont d'ordi-
naire quatre mois en chemin pour venir à
Sofala. L'or qu'ils apportent est excellent &
par morceaux , comme celui de Monomota-
pa , & ils disent qu'ils le trouvent sur les hau-
tes montagnes , foüillant seulement dans la
terre dix ou douze pieds. Ils apportent aussi
quantité de dents d'éléphants , & disent qu'il
y en a tant dans le país , qu'on les voit par
troupes en campagne, & que toutes les palis-
sades de leurs Forteresses & de leurs Parcs ,
ne sont que de dents d'éléphant ; ce que j'ai
aussi remarqué ailleurs. Leur manger le plus
ordinaire est de la chair de cet animal , &
quatre de ces Cafres avec leurs Azagayes ,
qui sont une maniere de demi pique , ne
manquent pas de mettre un éléphant par ter-
re & de le tuer. Toutes les eaux de leur país
sont très-mauvaises ; ce qui est cause qu'ils
ont tous les jambes enflées , & c'est une mer-
veille quand quelqu'un en est exempt.

Au dessus de Sofala il y a une contrée où
commande un Roi qui s'appelle *le Roi de Baroé*.
En quelque endroit de son país il croit une ra-
cine de la grosseur du pouce & d'une couleur
jaunâtre. Elle guerit toute sorte de fièvre en
faisant vomir ; mais parce qu'il s'en rrouve
fort peu, le Roi défend sur de grandes peines
d'en porter hors de ses terres. Pendant que
Dom Philippe de Mascaregnas étoit Viceroi
de Goa , le Roi de Baroé lui envoya un mor-
ceau de cette racine d'environ trois pieds de

long, garnis d'or par les deux bouts, & avec des anneaux d'or au milieu. Le Vice-Roi l'ayant reçu en fit grand état, & faisant couper ce morceau en plusieurs pièces, en fit présent à plusieurs de ses amis. Il en envoya deux à Surate au sieur Fremelin Président des Anglois qui me les montra, & ayant mis sur ma langue un morceau de cette racine, je lui trou-
vai le goût fort amer.

Pour ce qui est des mines d'argent, il n'y en a point dans toute l'Asie qu'au seul Royaume du Japon; & depuis quelques années on a découvert à Delegore, à Sangore, à Bordelon & à Bata, des mines très-abondantes d'étain; ce qui a fait quelque tort aux Anglois, parce qu'on n'a plus besoin de leur étain comme auparavant & qu'il y en a à cette heure suffisamment en Asie; ce qui ne sert en ces pays-là qu'à étamer les pots & marmites & autres ustencilles de cuivre.

CHAPITRE XXVI.

Récit d'une insigne perfidie qui fut faite à l'Auteur, comme il vouloit s'embarquer à Gomron pour Surate.

AU mois d'Avril 1665. étant sur mon départ de Gomron, & prêt à m'embarquer pour Surate dans un vaisseau qui appartenoit au Courtier de la Compagnie Hollandoise, & qui étoit commandé par le Capitaine Hans, l'Agent des Anglois me donna un paquet de lettres qui étoit venu en diligence d'Angleterre pour le rendre au Président de Surate. Ce paquet étoit fort gros, parce qu'outre les

lettres de la compagnie, il y avoit mis celles qui étoient pour les particuliers de Surate & d'autres endroits des Indes. Je reçûs de lui le paquet le soir de mon embarquement en présence du Sieur Casembrot Hollandois qui étoit venu en Perse par terre, & qui étoit parent de Monsieur Henri Van-Wüick Commandeur à Gomron. Casembrot affectoit de m'accompagner toutes les fois que je fus voir l'Agent des Anglois, & Van-Wüick me demandoit toujours à toutes les visites que je lui rendois, si l'Agent ne me chargeoit point de lettres pour Surate? Je lui répondois ingénument qu'il m'avoit dit qu'il m'en donneroit, sans rien soupçonner alors de la mauvaise intention de l'un & de l'autre. Leur but, comme il a paru depuis, étoit de se saisir adroitement de ce paquet sur le bruit qui couroit d'une rupture entre l'Angleterre & la Hollande, & ils se doutoient que les Anglois en auroient reçu quelques nouvelles, parce qu'il étoit arrivé quelques jours auparavant un Arabe par les deserts qui avoit apporté un paquet à l'Agent des Anglois; ce qui mettoit le Commandeur Van-Wüick fort en peine.

Si-tôt que j'eus reçu le paquet de l'Agent, Casembrot, qui étoit toujours au guet & qui vit comme il me le mit entre les mains, vint en donner avis à Van-Wüick & lui en dire la forme & la grosseur, & après avoir fait raison à l'Agent d'un verre de vin qu'il me porta pour mon voyage, je fus prendre congé de Van-Wüick qui ne voulut jamais me laisser aller que je n'eusse soupe avec lui. Il me retint comme par force pour avoir plus de temps à faire son coup; & s'excusant de ne pouvoir m'accompagner sur l'arrivée de trois

vaisseaux qui jetterent l'ancre comme nous étions à table, il me donna sa chaloupe pour aller aux vaisseaux avec quatre ou cinq des principaux de la Loge, qu'il envoya avec moi sous prétexte de me venir conduire, & le Capitaine même du vaisseau à qui il donna le mot. Dès que nous fûmes à bord, le Capitaine me fit offre de sa chambre, où il avoit déjà fait dresser mon lit par mes serviteurs qui étoient dans le vaisseau deux jours avant moi, & faisant difficulté de l'accepter, il me dit que le Commandeur lui avoit donné cet ordre; à quoi je lui répondis que je n'acceptois sa chambre qu'à condition que je n'en occuperois que la moitié, & qu'il se serviroit de l'autre. Cela ayant été ainsi réglé, je tirai le paquet de lettres des Anglois de la poche de ma casaque, & le donnant à un de mes serviteurs pour le serrer dans mon Bouccha, qui est la valise de ces pays-là, il fut mettre le Bouccha entre le bois du vaisseau & le chevet de mon lit. Il étoit venu avec nous deux petites chaloupes, où il y avoit plus de soixante sacs d'argent, les uns de cinquante, les autres de cent tomans, comme tous les sacs se font en Perse de cette manière. Si-tôt que les chaloupes furent à bord, on commença à tirer ces sacs l'un après l'autre dans le vaisseau, mais fort lentement, à dessein de nous faire demeurer-là toute la nuit, & de m'obliger de m'aller coucher. Mais, comme on vit que je ne voulois point aller au lit, le Capitaine, le Pilote, & le Courtier de la Compagnie, à qui j'ai dit qu'appartenoit le vaisseau, consultèrent avec les Hollandois, & tous ensemble de concert, résolurent de laisser tomber un sac de

cent tomans dans la mer en le montant au vaisseau ; ce qui fut fait pour avoir le temps de venir à bout de leur dessein. Dès que le sac fut tombé en mer on envoya une chaloupe à Gomron pour faire venir un plongeur qui fut au vaisseau à la pointe du jour pour pêcher le sac. Voyant donc que le vaisseau ne pouvoit partir que le lendemain à deux ou trois heures de jour, je fus me coucher, mon Bouccha étant toujours en la même place, moitié sous le chevet de mon lit & moitié dehors. Mes serviteurs furent se reposer dans la chambre du Canonnier, & pendant que je dormois seul dans celle du Capitaine on tira subtilement mon Bouccha, d'où l'on ôta le paquet de lettres en mettant un autre à la place bien cacheté & de pareille forme & grandeur, dans lequel il n'y avoit que du papier blanc. Le sac qu'on avoit laissé tomber exprès dans la mer & à dessein de faire ce méchant coup, ayant été retiré, nous fîmes voile & arrivâmes au port de Surate le cinquième de Mai de la même année. Le Commandeur Hollandois m'ayant fait l'honneur de m'envoyer une Barque à deux ou trois lieues en mer, si-tôt que je fus à terre, qui fut environ minuit je voulus avant toutes choses l'aller saluer d'abord, priant deux Peres Capucins qui se trouverent sur le port à nôtre débarquement, de rendre au Président des Anglois le paquet que je tirai de mon Bouccha, à quoi ils s'offrirent volontiers. Mais ils me dirent que comme il étoit heure induë, & que le Président qui étoit gouteux pourroit alors dormir, s'ils ne jugeoient pas à propos de l'éveiller, ils diferoient jusqu'au lendemain pour m'accompagner à cette visi-

te ; où je pourrois rendre moi-même le paquet au Président. Mais la goûte dont il étoit attaqué ne lui permettant pas de dormir beaucoup, le paquet lui fut rendu dès l'heure même, & la fourbe découverte en même temps. Le Président ayant ouvert le paquet en présence des principaux de la Loge, on n'y trouva que du papier blanc plié en forme de lettres ; ce qui m'ayant été rapporté, je reconnus aussi-tôt le mauvais tour que Van-Wüick & ses complices m'avoient joué. Ce qui me confirma davantage cette perfidie, fut qu'allant visiter mon Bouccha, j'y trouvais encore de manque un joyau que j'avois voulu vendre au Gouverneur de Gomron. N'ayant pû m'accommoder avec lui du prix, il me le rendit quelques heures avant que je m'embarquasse pour Surate, & je l'avois fait mettre à la hâte, avec le paquet de lettres, dans mon Bouccha, où je ne le trouvai point étant à Surate.

Cependant le larcin que l'on m'avoit fait de ce paquet de lettres, irrita de telle sorte le Président contre moi qu'il ne voulut point me permettre de me justifier, & je fus encore plus en bute à la colere de plusieurs particuliers Anglois intéressez dans la perte des lettres qui leur étoient adressées dans le paquet. Ils en vinrent si avant que d'attenter diverses fois à ma vie, comme je le puis prouver par les témoignages & certificats de plusieurs gens d'honneur, & particulièrement de Monsieur Hartman qui étoit alors la seconde personne du comptoir de Surate. Ainsi pour me garantir des pièges qui m'étoient tendus, je fus obligé de me faire toujours accompagner par quantité de gens, & je ne pûs

96 VOYAGES DES INDES,
même me rendre à Golconda où se fait le grand trafic des diamans, ayant eu avis de plusieurs de mes amis que dix ou douze Anglois m'attendoient en ces quartiers-là pour me maltraiter. Cette noire trahison qui me fut faite rompit toutes les mesures que j'avois prises, & me causa une perte considérable, joint qu'il me fallut rapporter en Perse une bonne somme d'argent pour n'avoir pû l'employer aux Indes.

Voici la copie de la lettre que j'écrivis sur ce sujet à Batavia au General de la Compagnie Hollandoise & à Messieurs du Conseil, datée de Surate le 16. Mai 1665.

MESSIEURS,

Je prends la liberté de vous écrire ces lignes pour vous témoigner le déplaisir de l'affront que m'a fait le Commandeur Henri Van-Vrück à Gomron, lequel nonobstant les lettres de recommandation que j'avois de Monseigneur l'Ambassadeur des Etats assistant auprès de mon Roi, adressée l'une au Chef de la Compagnie à Ispahan, une autre au Commandeur à Gomron, & une troisième à celui qui est en cette ville de Surate, les priant tous trois qu'ils eussent à me favoriser en ce qu'ils pourroient sans que la Compagnie en fut interessée, n'a eu aucun égard ni à la personne dudit Seigneur Ambassadeur, ni au bon office qu'il m'avoit voulu rendre, & m'a fait faire le plus signalé affront qu'un homme d'honneur comme moi, qui suis Officier de Son Altesse Royale frere de mon Roi, pouvoit jamais recevoir, qui est d'avoir fait ouvrir mes barres où il y avoit plusieurs joyaux dont il y a eu quelque chose de perdu, & d'avoir fait prendre un gros paquet de lettres que Monsieur l'Agent des Anglois à Gomron

Von m'avoit confié pour rendre à Monsieur le President
 des Anglois en cette ville de Surate, ayant fait mettre
 en la place un autre paquet de papier blanc. Je vous
 laisse à penser en quelle estime m'auront à present le
 sieur President & tous les Anglois, & si je n'ai pas su-
 jet d'en faire mes plaintes, & de vous en demander
 justice. Et s'il plaisoit à Messieurs de vouloir m'en-
 voyer la permission de les aller trouver à Batavia pour
 leur témoigner de bouche le déplaisir que j'ai de ce que
 le sieur Van-Vrück s'est adressé à moi pour faire une lâ-
 cheté de cette nature, & les informer tout au long de
 quelle maniere toute cette affaire s'est passée, ils m'o-
 bligeroient beaucoup; ou du moins, je les prie de me
 faire faire satisfaction par l'auteur du larcin; à faute
 dequoi je ne manquerai pas si-tôt que Dieu me fera la
 grace d'être de retour en France d'en faire faire les
 plaintes par le Roi mon maître, qui m'honore de sa
 bien-veillance & par Son Altesse Royale son frere uni-
 que, à Messieurs les Etats & à leur Ambassadeur,
 pour à quelque prix que ce soit tirer satisfaction dudit
 sieur Van-Vrück, & par ce moyen mettre mon hon-
 neur à couvert. De plus, si je retourne par Ispahan, je
 ne manquerai pas d'en informer le Roi de Perse, & de
 lui dire qu'après le pas d'honneur que Sa Majesté m'a
 fait, & nonobstant tous les passeports que j'en avois,
 ledit sieur Van-Vrück m'a traité de la façon. Je crois
 aussi que Sa Majesté ne trouvera pas bon, que toutes
 les montres de joyaux que je lui devois acheter &
 faire faire tant aux Indes qu'en Europe ayent été per-
 dues quand on a dérobé le paquet de lettres. Je pourrai
 aussi l'avertir des complots & entretiens que le sieur
 Van-Vrück a eus à Gomron avec un Prince ennemi de
 la Perse, & qui est venu audit lieu en habit déguisé.
 Enfin, je sçais assez de choses pour lui faire recevoir au-
 tant ou plus d'a. ront qu'il m'en a fait, & lui le rece-
 vant, la Compagnie le recevra aussi. C'est à quoi,
 Messieurs, je suis résolu si vous ne me faites satis-

faction entiere, quoi que pourtant je croi que je n'aurai point cette peine, esperant que vous ne manquerez pas de me faire justice avant que je sorte de ce pays pour retourner en Europe, où, aussi-bien qu'en tous autres endroits, je serai toujours,

MESSIEURS,

Vôtre très-humble, &c.

Il est rare de voir les trahisons impunies, & les principaux qui furent de ce complot ont tous eu une fin malheureuse.

La monçon suivante les vaisseaux qui vinrent de Surate à Gomron répandirent en ces quartiers-là la nouvelle de cette noire méchanceté que l'on m'avoit faite, & peu de temps après le sieur Van-Wüick ayant été attaqué d'une forte fièvre, & le Reverend Pere Baltasar Religieux Carme l'allant visiter, crût lui devoir parler de cette affaire dans laquelle il étoit bien avant mêlé. Mais il s'en défendit fort, & usant d'équivoque dit que s'il étoit vrai qu'il eût pris le paquet de lettres, il vouloit bien mourir sans parler & ne vivre pas trois jours. Il n'avoit pas véritablement fait le larcin; mais il avoit poussé à le faire, & il mourut au bout de trois jours & sans parler. Son Lieutenant nommé Bozan, l'un de ceux qu'il avoit envoyez pour me conduire au vaisseau, & qui apparemment avoit ouvert le Bouccha & fait le larcin, après une grande débauche ayant été coucher sur la terrasse de la Loge pour dormir au frais, comme ces terrasses n'ont point de rebord ni d'appui qui empêche de tomber, à force de se remuer & de rouler en dormant, il tomba en bas,

& le lendemain on le trouva mort au bord de la mer.

Pour le Capitaine du vaisseau qui étoit du complot, quatre ou cinq jours après son arrivée à Surate, comme il passoit son chemin, un Mahometan jaloux de sa femme qu'il avoit batuë, & forcené de rage contre quelques Francs qui s'étoient mis en devoir de les séparer, croyant que ce Capitaine qu'il trouva seul étoit de la bande, il lui donna cinq ou six coups de poignard dont il tomba mort par terre; & voilà quelle fut la malheureuse fin de tous ces gens-là.

Fis du second Livre



VOYAGES DES INDES.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA RELIGION DES MAHOMETANS ,
& de celle des Idolâtres des Indes. Du
voyage de l'Auteur par mer de Surate
à Batavia , & de Batavia en Hollande ;
& de plusieurs particularitez de divers
Royaumes de l'Orient.

CHAPITRE I.

*De la Religion particulière des Mahometans dans
les Indes Orientales.*



A diversité qui se trouve parmi
les Mahometans ne consiste pas
dans les différentes explications
qu'ils donnent à leur Alcoran ;
mais bien dans les diverses opi-
nions qu'ils ont des premiers successeurs de
Mahomet. C'est d'où naissent particuliere-
ment deux sectes entièrement opposées ; l'u-
ne qui se nomme des *sunnis* , suivie par les
Tures , & l'autre des *chiaïs* , qui est celle
des Persans. Je ne m'étendrai pas ici davan-

rage sur la diversité de ces deux Sectes, qui partagent tout le Mahometisme, en ayant assez parlé dans mes relations de la Perse, & je dirai seulement quel est l'état présent de cette fausse Religion, tant dans l'Empire du Grand Mogol, que dans les Royaumes de Golconda & de Visapour.

Dans le premier établissement du Mahometisme dans les Indes, les Chrétiens d'Orient étoient fort superbes & peu dévots, & les Idolâtres des peuples effeminez & qui ne pouvoient pas faire grande résistance. Ainsi il fut facile aux Mahometans d'affujétir les uns & les autres par la force des armes; ce qu'ils firent avec tant d'avantage, que quantité de Chrétiens & d'Idolâtres embrassèrent la Loi de Mahomet.

Le Grand Mogol, avec toute sa Cour, suit la Secte de Sunnis, le Roi de Golconda celle des Chiais, & le Roi de Visapour a dans ses terres des Sunnis & des Chiais mêlez ensemble; ce qui se peut dire aussi de la Cour du Grand Mogol; à cause de quantité de Persans qui viennent le servir dans ses armées. Il est vrai que bien qu'ils aient les Sunnis en horreur, ils suivent toutefois extérieurement la Religion du Prince, croyant que pour faire ou conserver leur fortune, ils peuvent cacher leur croyance, & qu'il leur suffit de la garder dans le cœur. Pour ce qui est du Royaume de Golconda, Koutoub-Cha, qui regne présentement, maintient avec grand zèle la Loi de Chiais, & comme les Grands de sa Cour sont presque tous Persans, ils observent les coutumes de la Secte des Chiais, avec la même rigueur & la même liberté qu'en Perse.

J'ai remarqué ailleurs qu'entre les Mahometans, sujets naturels du Grand Mogol, il y a peu de personnes de commandement ; ce qui fait que plusieurs Persans, pressés par la nécessité, ou ambitieux d'une meilleure fortune que celle qu'ils peuvent espérer dans leur pays la vont chercher dans les Indes. Comme ils sont adroits, ils trouvent si-bien les moyens de s'avancer dans les armes, que tant dans l'Empire du Grand Mogol, que dans les Royaumes de Golconda & de Visapour, les Persans sont en possession des plus belles Charges.

Aureng-zeb témoigne sur tout un grand zèle pour la secte des Sunnis, de laquelle il est si fidèle observateur, qu'il surpasse tous ses prédécesseurs dans l'observation extérieure de la Loi, qui a été le voile dont il a couvert l'usurpation qu'il a faite du Royaume. Quand il prit possession du trône, il fit connoître que c'étoit dans le dessein de faire observer la Loi de Mahomet dans toute sa rigueur, dont l'on s'étoit relâché pendant les régnés de Cha-Gehan son pere & de Gehanguir son ayeul. Pour se montrer encore plus zélé pour la loi, il se fit Dervich ou Faquir, c'est-à-dire, pauvre volontaire, & sous ce faux manteau de piété, il se fit adroitement chemin à l'Empire. Bien qu'il ait, comme j'ai dit, quantité de Persans à son service, il ne permet pas qu'ils fassent la fête de Hocen & de Heuffin enfans d'Ali, qui furent mis à mort par les Sunnis ; de quoi j'ai fait mention dans les relations de la Perse, & eux-mêmes, comme j'ai dit, pour plaire au Roi & avancer leur fortune, ne font point de scrupule de se conformer au dehors au culte & aux coutumes des Sunnis.

CHAPITRE II.

*Des Faquirs ou pauvres volontaires Mahometans,
dans les Indes Orientales.*

ON fait compte qu'il y a aux Indes jusqu'à huit cens mille Faquirs Mahometans, & douze cens mille d'Idolâtres ; ce qui est un nombre prodigieux. Ce sont tous des vagabonds & des fainéans , qui ébloüissent les yeux des peuples par un faux zèle, & leur font accroire que tout ce qui sort de leur bouche est un oracle.

Il y a de diverses sortes de ces Faquirs Mahometans. Les uns vont presque tout nus comme les Faquirs Idolâtres , sans avoir aucune retraite assurée, & s'abandonnent à toutes sortes d'impuretez sans aucune honte. Ils persuadent aux esprits simples qu'ils ont le privilège de faire toute sorte de mal sans pécher.

Il y a d'autres Faquirs qui sont vêtus de robes de tant de pieces & de couleurs différentes, qu'on ne peut bien dire ce que c'est. Ces robes leur vont jusqu'à mi-jambes, & cachent de méchans haillons qui sont dessous. Ces Faquirs vont ordinairement en compagnie , & ont entr'eux un Chef ou Supérieur distingué par son vêtement , qui est plus pauvre & de plus de pièces que celui des autres. De plus , il traîne une grosse chaîne de fer , qu'il a attachée à la jambe, longue de plus de deux aunes, & grosse à proportion. Quand il fait sa priere , c'est avec un grand bruit , qu'il fait avec sa chaîne & à haute voix ; ce

qui est accompagné d'une gravité affectée, qui lui attire la vénération du peuple. Cependant ce peuple lui apprête à manger & à ceux de sa suite ; ce que l'on lui sert au lieu où il s'arrête, qui est d'ordinaire dans quelque rue ou quelque place publique. Il y fait étendre quelques tapis par ses disciples, & il s'assied dessus pour donner audience à ceux qui le veulent consulter. D'un autre côté, ces disciples vont publier dans le pays les grandes vertus de leur maître, & les faveurs qu'il reçoit de Dieu, qui lui révèle les secrets les plus importants, & lui donne le pouvoir de secourir les personnes affligées par de bons conseils. Le peuple qui lui donne aisément créance, & qui le croit un saint homme, le vient trouver en grande dévotion, & lors qu'on est proche de lui, on tire les souliers des pieds, & on se prosterne aux siens pour les lui baiser. Alors le Faquir, pour se montrer humble, étend le bras & donne sa main à baiser ; après-quoi il fait asseoir auprès de lui ceux qui le viennent consulter, & les écoute chacun en particulier. Ils se vantent d'avoir l'esprit prophétique, & sur tout d'enseigner aux femmes qui sont stériles les moyens d'avoir des enfans, & de se faire aimer de qui bon leur semble.

Il y a de ces Faquirs qui ont plus de deux cens disciples, qu'ils rassemblent ordinairement au son du tambour & du cor, qui est presque de la même façon que les cors de nos chasseurs. Quand ils marchent ils ont leur étendart, des lances, & autres armes, qu'ils picquent en terre proche de leur maître, quand il se repose en quelque lieu.

La troisième sorte de ces Faquirs des Indes

Orientales, sont ceux qui étant nez de parens pauvres, & desirant de sçavoir bien la loi pour devenir Moullas ou Docteurs, se retirent dans les Mosquées où ils vivent des aumônes qu'on leur fait. Ils employent le tems à lire l'Alcoran qu'ils apprennent par cœur, & quand ils peuvent joindre à cette étude quelque petite connoissance des choses naturelles avec l'exemple d'une bonne vie selon leur mode, ils parviennent à être les Chefs des Mosquées & à la dignité de Moullas & de Juges de la Loi. Ces Faquirs ont leurs femmes, & quelques-uns par dévotion & le grand desir qu'ils ont d'imiter Mahomet, en ont jusqu'à trois ou quatre, croyant faire en cela grand service à Dieu d'être peres de plusieurs enfans qui suivront la loi de leur Prophète.

CHAPITRE III.

De la religion des Gentils ou Idolâtres des Indes.

LEs Idolâtres des Indes sont en si grand nombre, que l'on fait compte que pour un Mahometan il y a pour le moins cinq ou six Gentils. Il y auroit dequoi s'étonner de voir que cette prodigieuse multitude d'hommes s'est laissée assujettir par un si petit nombre de gens, & a plié si aisement sous le joug des Princes Mahometans. Mais l'étonnement doit cesser si l'on considère que ces Idolâtres n'ont point d'union entr'eux, & que la superstition y a introduit une si étrange diversité d'opinions & de coutumes, qu'ils ne seront jamais bien d'accord l'un avec l'autre. Un Idolâtre ne mangera pas du pain & ne boira

pas de l'eau dans une maison qui sera d'une autre Caste que la sienne, à moins qu'elle en soit plus noble & plus relevée, & ainsi ils peuvent tous manger & boire dans les maisons des Bramins qui sont ouvertes à tout le monde. Une Caste est à peu près parmi ces Idolâtres, ce qu'étoit anciennement une tribu parmi les Juifs, & bien que l'on croye vulgairement qu'il y a septante-deux de ces castes, j'ai sçu des plus habiles d'entre leurs Prêtres qu'on les peut réduire à quatre principales, dont toutes les autres ont tiré leur origine.

La première Caste est celle des Bramins, qui sont les successeurs des anciens Brachmanes ou Philosophes des Indes, qui s'étudioient particulièrement à l'Astrologie. Il se trouve encore de leurs anciens livres, dans la lecture desquels les Bramins s'occupent ordinairement, & ils sont si versez dans leurs observations, qu'ils ne manquent pas d'une minute à marquer les éclipses du Soleil & de la Lune. Et afin que cette science se conserve parmi eux, ils ont une maniere d'Université dans une Ville apellée *Benarez*, où ils font principalement des exercices dans l'Astrologie, & où ils ont aussi des Docteurs qui enseignent leur Loi, qu'ils observent avec une très-grande rigueur. Cette Caste est la plus noble de toutes, parce que c'est d'entre les Bramins qu'on tire les Prêtres & Ministres de la Loi. Mais comme ils sont en grand nombre, & qu'ils ne peuvent pas tous aller étudier en leur Université, ils sont presque tous ignorans, & par conséquent très-superstitieux; ceux d'entr'eux qui passent pour les plus spirituels étant les plus insignes sorciers.

La deuxième Caste est celle des Raspoutes ou Kétris, c'est-à-dire, des guerriers & belliqueux. Ce sont les seuls Idolâtres Indiens qui ont du cœur, & qui se signalent dans les armes. Tous les Rajas, dont j'ai souvent parlé, sont de cette caste. Ce sont comme autant de petits Rois que leur desunion a rendus tributaires du Grand Mogol; mais comme la plupart sont à son service, ils sont hautement récompensez du petit tribut qu'ils lui paient par le grand & honorable salaire qu'ils en reçoivent. Ces Rajas & les Raspoutes leurs sujets sont le plus ferme apui des Etats du Grand Mogol, & ce furent les Rajas Jessaing & Jessomseing qui mirent Aureng-zeb sur le trône. Mais il faut remarquer que cette deuxième Caste, n'est pas toute de gens qui suivent les armes. Ce sont les Raspoutes seuls qui vont à la guerre & qui sont tous Cavaliers; mais pour les Kétris, ils ont dégnéré du courage de leurs ancêtres, & quitté les armes pour la marchandise.

La troisième Caste est celle des Banians, qui s'adonnent tous au trafic, & dont les uns sont Cherafs, c'est-à-dire Changeurs ou Banquiers & les autres Courtiers, par l'entremise desquels les Marchands vendent & achètent. Ceux de cette caste sont tellement subtils & adroits dans le négoce, que comme j'ai dit ailleurs, ils pourroient donner leçon aux Juifs les plus raffinez. Ils accoutument de bonne heure leurs enfans à fuir la faineantise, & au lieu de les souffrir dans les ruës à perdre leur temps à jouer, comme nous y souffrons ordinairement les nôtres, ils leur enseignent l'Arithmétique qu'ils possèdent parfaitement, ne se servant pour cela ni de plume ni de jet-

tons; mais de la seule memoire; desorte qu'en un moment ils vous font un compte le plus difficile qu'il puisse être. Ils sont toujours auprès de leurs peres qui les instruisent dans le négoce, & qui ne font rien sans le leur montrer en même temps. Voici les chiffres dont ils se servent dans leurs livres, tant dans l'Empire du Grand Mogol, qu'en d'autres endroits des Indes, quoique le langage soit différent. Si quelqu'un dans la colere s'emporte contre eux, ils l'écoutent avec patience sans rien repliquer & se retirent froidement, ne le revenant voir que dans quatre ou cinq jours quand ils croient que sa colere est passée. Ils ne mangent jamais aucune chose qui ait eu vie sensitive, & ils mourroient plutôt que tuer le moindre animal, non pas même une insecte ni une vermine, étant sur tout en ce point-là très zélés observateurs de leur loi. C'est dire assez qu'ils ne se battent point, & qu'ils ne vont jamais à la guerre, ne pouvant ni boire ni manger dans les maisons des Raspoutes, parce qu'ils tuent. & mangent des viandes, à la réserve de la vache dont ils ne mangent jamais.

La quatrième Caste s'appelle *charados* ou *des Soudras*, & de même que celle des Raspoutes s'occupe à la guerre, mais avec cette difference que les Raspoutes servent à cheval, & les Charados à pied. Les uns & les autres font gloire de mourir dans les armes, & un soldat, soit Cavalier, soit Fantassin, est estimé pour jamais infâme, si dans l'occasion de combattre il lâche le pied. C'est une tache éternelle dans sa famille; & je veux bien à ce sujet raconter une histoire qui m'a été faite dans le pays. Un soldat qui aimoit passionnément sa femme, & de laquelle il étoit réciproque-

ment aimé, avoit fui dans le combat non pour crainte de la mort, mais pour la seule considération de la tristesse de sa femme, quand elle se verroit veuve. Dès qu'elle scût la raison de sa fuite, comme elle le vit approcher de sa maison, elle lui ferma la porte, & lui fit dire qu'elle ne pouvoit reconnoître pour mari un homme qui avoit préféré à l'honneur l'amour d'une femme, qu'elle ne desiroit plus le voir pour ne pas laisser une tache à la réputation de sa famille, & pour enseigner à ses enfans d'avoir plus de courage que leur pere. Cette femme demeurant ferme dans sa résolution, le mari pour regagner son estime & son amour, retourna à l'armée, où il fit de belles actions qui le rendirent recommandable, & ayant réparé hautement sa lâcheté, la porte de sa maison lui fut ouverte & sa femme le reçût avec plaisir.

Le reste du peuple qui n'entre point dans l'une de ces Castes, est appelé *Pauzeour*. Ce sont tous gens qui s'occupent aux arts mécaniques, & qui ne different entr'eux que par les divers métiers qu'ils exercent de pere en fils; de sorte qu'un Tailleur d'habits, bien qu'il soit riche, ne peut pousser ses enfans que dans sa vacation, ni les marier, soit fils, soit fille, à d'autres que de son métier. De même quand un Tailleur vient à mourir tous ceux de sa vacation le vont accompagner jusqu'au lieu où l'on brûle son corps, & la même chose s'observe envers tous les autres artisans.

Entre les Castes particuliers il y en a une qu'on appelle des *Alacors*, qui ne s'occupent qu'à nettoyer les maisons, & chaque maison leur paye pour cela quelque chose toutes les lunes à proportion de sa grandeur. Si un hom-

110 VOYAGES DES INDES,
me de qualité dans les Indes, ou Mahome-
tan, ou Idolâtre, avoit cinquante valets, il n'y
en a pas un qui voulût prendre un valet pour
nettoyer le logis; car il s'en tiendrait souil-
lé, & c'est une des plus grandes injures que
l'on peut faire à un homme aux Indes, que de
l'appeller *Alacor*. Il est bon de remarquer en
cét endroit, que chacun de ses valets ayant
son office, l'un de porter le pot à l'eau pour
boire en chemin, l'autre de tenir prête la pi-
pe de tabac, si le maître demandoit à celui ci
le service auquel l'autre est employé, le ser-
vice ne lui seroit pas rendu & le valet demeu-
reroit comme immobile. Pour ce qui est des
esclaves ils sont obligés de faire tout ce que le
maître leur commande. Comme cette Caste
des Alacors n'est occupé qu'à vuidier les or-
dures des maisons, elle ne vit aussi que des res-
tes de ce que mangent les autres de quelque
secte qu'ils soient, & ne fait point de scrupu-
le de manger indifferemment de toutes cho-
ses. Il n'y a que ceux de cette Caste qui se ser-
vent des ânes pour porter les immondices des
maisons aux champs, & tous les autres In-
diens ne touchent point à cet animal, & c'est
le contraire en Perse où l'on se sert des ânes
tant pour les voitures, que pour les monter. Il
n'y a aussi que les Alacors aux Indes qui nour-
rissent & qui mangent des cochons.

CHAPITRE IV.

Des Rois & des Princes Idolâtres de l'Asie.

IL faut mettre au premier rang des Rois Idolâtres de l'Asie, le Roi d'Aracan, le Roi de Pègu, le Roi de Siam, le Roi de la Cocinchine, le Roi de Tunquin; & pour le Roi de la Chine nous sçavons qu'il étoit Idolâtre avant l'irruption des Tartares dans ses Etats; mais depuis ce temps-là on n'en peut rien dire de bien certain, vû que ces Tartares qui sont maintenant les maîtres du pais, ne sont ni Idolâtres, ni Mahometans, & qu'ils le sont plutôt tous les deux ensemble. Dans les Isles, premierement le Roi du Japon, puis le Roi de Ceylan, & quelques petits Rois des Isles Moluques, & enfin tous les Rajas, tant de l'Empire du Grand Mogol, que du voisinage des Royaumes de Visapour & de Golconda, sont tous Idolâtres. En general tout le menu peuple, tant des terres qui obéissent au Grand Mogol & aux Rois de Golconda & de Visapour, que des Isles de Sumatra, de Java, & de Macassar, dont les Rois, comme j'ai dit ailleurs, sont Mahometans, tout le menu peuple, dis-je, de ces pays-là est Idolâtre.

J'ai dit que le Roi de Ceylan est Idolâtre, & il est vrai. Mais il est vrai aussi qu'il y a environ cinquante ans qu'un Roi de Ceylan se rendit Chrétien, & reçût au baptême le nom de Jean, étant appelé auparavant *l'Empereur Priapender*. Si tôt qu'il eut embrassé le Christianisme, les Princes & les Prêtres du pays établirent un autre Roi en sa place. Il fit son

112 VOYAGES DES INDES,
possible pour porter tout son peuple à l'imiter, & pour cet effet il assigna aux Peres Jesuites douze des plus gros villages qui fussent autour de Colombo, afin que du revenu de ces lieux-là on pût nourrir des enfans du pais dans des Colleges, & qu'étant bien instruits ils pussent après instruire les autres. Car le Roi representoit à ces Peres qu'il étoit impossible, qu'ils pussent bien apprendre la langue du pays pour prêcher aux peuples; & en effet ils trouverent que la jeunesse de Ceylan étoit d'un esprit si vif & si bon, qu'elle apprenoit en six mois plus de Latin de Philosophie & d'autres sciences, que les Européens n'en apprenoient en un an, & qu'elle leur faisoit des questions si subtiles & si hautes, qu'ils en demeuroient surpris.

Quelques années après que le Roi se fut rendu Chrétien, un très-habile homme de Ceylan & bon Philosophe naturel, nommé *Alegamma Motiar*, comme qui diroit le maître des Philosophes, après avoir converse quelque temps avec les Peres Jesuites & autres Religieux qui se trouverent à Colombo, fut inspiré de se faire Chrétien. Dans ce dessein il fut trouver les Peres Jesuites, & leur témoigna qu'il vouloit se faire instruire dans la foi chrétienne; mais qu'il souhaitoit de sçavoir ce que JESUS-CHRIST avoit fait & laissé par écrit. Il se mit donc à lire le nouveau Testament avec tant d'attention & d'avidité, qu'en moins de six mois il n'y avoit point de passage qu'il ne recitât; car il avoit très-bien appris le latin. Après avoir été bien instruit il témoigna aux Peres qu'il vouloit recevoir le saint baptême qu'il voyoit bien que leur religion étoit la seule bonne & veritable & telle.

que JESUS-CHRIST l'avoit enseignée ; mais qu'il s'étonnoit seulement qu'ils ne suivoient pas son exemple , parce qu'il ne prenoit jamais d'argent de personne , comme il l'avoit lu dans l'Évangile , & qu'eux au contraire en tiroient de tout , & ne baptisoient ni n'enterroient personne sans cela. Ce qui n'empêcha pas qu'il ne se fit baptiser & qu'il n'ait travaillé depuis à la conversion des Idolâtres.

Voilà quel est l'état présent des Idolâtres dans toute l'Asie. Je viens maintenant à ceux des Indes en particulier & à leurs erreurs grossières ; après quoi je parlerai de leurs coutumes & de la penitence de leurs Faquirs.

CHAPITRE V.

De la créance des Idolâtres touchant la Divinité.

Bien que les Idolâtres des Indes rendent à la creature , comme à la vache , au singe , & à divers monstres, les mêmes honneurs qui ne sont dûs qu'à la véritable Divinité , pourtant il est certain qu'ils reconnoissent un seul Dieu infini, tout-puissant & tout sage, Createur du Ciel & de la Terre , & qui remplit toutes choses par sa presence. Ils l'appellent en quelques endroits *Permesser* , en d'autres *Peremach* , comme vers la côte des Malvares, *Vouistnou* dans la langue des Bramins qui habitent la côte de Coromandel. Comme ils ont peut-être oïi dire que la figure circulaire est la plus parfaite de toutes les figures , ils ont crû raffiner en disant que Dieu est d'une figure ovale , & c'est pour cette raison qu'ils tiennent ordinairement dans leurs Pagodes un

caillou en ovale qu'ils apportent du Gange & qu'ils adorent comme Dieu. Ils sont si fort arrêtez à cette folle imagination, que les plus sages d'entre les Bramins ne veulent pas même écouter de raisonnement contraire, & ainsi il ne faut pas s'étonner si un peuple qui a de si mauvais guides tombe dans une si grossiere & si monstrueuse idolâtrie. Il y a une Caste qui est si superstitieuse sur cet article, que ceux qui en sont tiennent de ces pierres ovales pendues à leur cou, & s'en donnent contre l'estomach tandis qu'ils font leur priere.

Dans cette crasse & pitoyable ignorance les Idolâtres comme les anciens payens font naître leurs Dieux des hommes, & leur donnent même des femmes, s'imaginant qu'ils aiment les mêmes choses à quoi les hommes prennent plaisir. Ainsi ils tiennent leur *Ram* pour une grande divinité à cause des merveilles qu'ils croyent qu'il a faites pendant sa vie. Voici les fables qu'ils en content, comme je l'ai appris des plus habiles d'entre leurs Bramins.

Ram étoit fils d'un puissant Raja qui s'appeloit *Deseret* & le plus vertueux de plusieurs enfans qu'il avoit de deux femmes légitimes. Il étoit particulièrement aimé de son pere; qui l'avoit destiné pour être son successeur. La mere de *Ram* étant morte, l'autre femme du Raja qui possédoit entierement l'esprit de son mari le porta à mettre hors de sa maison & de ses Etats *Ram* & son frere *Lokeman*; ce qui fut fait, & à l'exclusion de ces deux freres le fils de cette autre femme déclaré pour heritier du Raja. *Ram* & son frere ayant donc eu ordre de se retirer, obéirent au com-

mandement de leur pere, & comme ils vou-
loient partir, Ram allant pour prendre congé
de sa femme *Sita*, que ces Idolâtres tiennent
pour une Déesse, elle ne voulut jamais se sé-
parer d'avec lui; mais elle lui protesta qu'elle
le suivroit par tout; & ainsi ils sortirent
tous trois de la maison du Raja pour aller
busquer fortune. Ils ne furent pas heureux
d'abord; car passant par un bois & Ram étant
allé à la chasse d'un oiseau où il demeura
long-temps, *Sita* craignit qu'il ne fût arrivé
quelque désastre à son mari, & à force de
prieres obligea Lokeman de l'aller chercher.
Il s'en défendit fort, Ram lui ayant ordonné
de ne quitter point *Sita*, & ayant prévu par
un esprit prophétique ce qui lui devoit arri-
ver si elle demeurait seule. Neanmoins Lo-
keman forcé par les instantes prieres de sa
belle-sœur fut à la recherche de Ram son frere,
& cependant *Rhevan* autre Dieu des Ido-
lâtres, aparut à *Sita* en posture de Faquir &
lui demanda l'aumône. Ram avoit ordonné
à *Sita* de ne point sortir du lieu où il l'avoit
laissée, ce que *Rhevan* sçachant bien il ne
voulut point recevoir l'aumône que *Sita* lui
presentoit, qu'elle ne changeât de place. *Sita*
ou par mépris ou par oubli du commande-
ment de Ram passa outre les bornes qu'il lui
avoit marquées, & alors *Rhevan* se saisit d'elle
& la mena dans l'épais du bois où ceux de
sa suite l'attendoient, avec lesquels il se retira
dans ses Etats. Ram étant de retour de la chas-
se & ne trouvant plus *Sita* tomba évanoui de
douleur, & Lokeman son frere l'ayant fait
revenir à soi, ils furent ensemble à la recher-
che de *Sita* qui étoit tendrement aimée de
son mari.

Quand les Bramins racontent ce ravissement de leur Déesse Sita, c'est avec des larmes & des démonstrations de grande douleur, & ils ajoutent sur ce sujet une infinité de fables plus ridicules pour faire connoître le grand courage de Ram dans la poursuite du ravisseur de Sita. Ils employent tous les animaux pour en faire la découverte, dans laquelle le seul singe appelé *Harman* a le bonheur de réussir. Il passe d'un saut la mer & se rend dans les jardins de Rhevan, où il trouva Sita affligée au dernier point, & qui est bien surprise de voir en ce lieu-là un singe qui lui parle de la part de son mari. D'abord elle ne veut pas donner créance à ce que lui dit un tel Ambassadeur; mais le singe pour autoriser sa commission, lui présente une bague que son mari lui avoit donnée, & qu'elle avoit laissée dans son bagage. Elle a de la peine à croire un si grand miracle, & que Ram son mari ait pû faire parler une bête pour lui donner de ses nouvelles & des marques si assurées de son amour. Le singe *Harman* fit des merveilles dans cette rencontre, & ayant été reconnu pour espion par les gens de Rhevan, qui voulurent le faire brûler, il se servit du feu qu'ils lui avoient préparé pour embraser le Palais de Rhevan, qu'il consuma presque tout avec les haillons qu'on lui attacha à la queue & au corps, & à quoi on mit le feu. Il se jeta aussi-tôt parmi les pailles & autres matieres combustibles qui causèrent un grand incendie dans le Palais. Le Singe voyant bien qu'il ne pourroit échaper des mains de Rhevan, s'il y retomboit, reprit promptement le même chemin par où il étoit venu, & s'étant

Javé dans la mer, qu'il repassa d'un plein saut, il fut rendre compte à Ram de ses aventures, & lui dit l'affliction où il avoit trouvé Sita qui se desespéroit de se voir éloignée de son mari. Ram touché de l'affection de sa femme résolut de la délivrer des mains de Rhevan, à quelque prix que ce fût; ce qu'il fit, le même Singe lui servant de guide, & à quelques troupes que Ram avoit ramassées de divers lieux. Après beaucoup de fatigues il s'aprocha du Palais de Rhevan qui fumoit encore, tant l'incendie avoit été grand, & les sujets de ce Prince se trouvant alors dispersés en divers lieux, il fut aisé à Ram de r'avoir sa chere Sita, que Rhevan lui abandonna, se retirant d'aprehension dans les montagnes. Ram & Sita eurent une joye infinie de se revoir ensemble, & firent beaucoup d'honneur au singe Harman qui leur avoit rendu un si grand service.

Pour ce qui est de Rhevan, il passa le reste de ses jours en pauvre Faquir, voyant son païs tout ruiné par les troupes de Ram, qui voulut se venger de l'injure qu'il en avoit reçûe; & c'est de ce Rhevan qu'a pris son origine cette multitude incroyable de Faquirs, qu'on voit courir dans les Indes. Ces Faquirs menent une vie si austere, que leurs penitences vont jusqu'au prodige, & j'ai eu la curiosité d'en apporter divers tableaux dont je ferai part au Lecteur dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Des Faquirs ou pauvres volontaires des Indes, & de leurs penitences.

L'Origine des Faquirs vient, comme j'ai dit, de Rhevan, que Ram dépoüilla de ses Etats, & qui en conçût un tel déplaisir qu'il résolut d'aller vagabond parmi le monde, pauvre & dénué de toutes choses, & même tout nud. Il trouva d'abord plusieurs gens qui le suivirent dans ce genre de vie, qui leur donne toute sorte de liberté. Car étant révérez comme des Saints, ils ont en main toutes les occasions de faire le mal qu'ils veulent.

Ces Faquirs vont ordinairement par bandes, chacune desquelles a son Chef ou supérieur, & comme ils sont tout nuds Hyver & Eté, couchant toujours sur la dure, & qu'il fait quelquefois froid, les jeunes Faquirs & autres Idolâtres, qui ont le plus de dévotion, vont après midi chercher de la fiente de vache & d'autres animaux séchée au Soleil de quoi ils leur font du feu. Ils se servent fort rarement de bois, de peur qu'il ne s'y trouve quelque animal vivant que l'on fit mourir, & celui que l'on employe à faire brûler les morts est d'un certain bois flotté qui n'engendre point de vers. Ces jeunes Faquirs aiant fait amas de quantité de ces fientes mêlées avec la terre sèche, font plusieurs gros feux selon que la troupe est grosse, & autour de chaque feu dix ou douze Faquirs viennent s'asseoir. Quand le sommeil les surprend ils se



laissent tomber à terre, sur laquelle ils étendent de la cendre qui leur sert de matelas, ils n'ont que le ciel pour couverture. Pour ce qui est de ceux qui font les penitences dont je parlerai bien-tôt, quand ils sont couchez la nuit dans la même posture où on les voit tout le jour, on leur allume un feu de côté & d'autre, sans quoi ils ne pourroient résister au froid; ce qui se verra à la fin de ce chapitre dans les figures que je donne des Penitens. Les riches Idolâtres s'estiment heureux, & croient que leurs maisons sont remplies des benedictions du ciel, lorsqu'ils ont pour hôtes quelques-uns de ces Faquirs qu'ils honorent d'autant plus qu'ils font plus d'austerités & la gloire d'une troupe est d'avoir quelqu'un qui fasse une penitence notable, comme celles dont je parlerai ensuite.

Ces troupes de Faquirs se joignent plusieurs ensemble pour aller en pèlerinage aux principales Pagodes, & à des lavemens publics qui se font en certains jours de l'année, tant dans la rivière du Gange, dont ils font sur tout beaucoup d'état, que dans celle qui sépare les terres des Portugais de Goa, de celles du Roi de Visapour. Quelques-uns des plus austères Faquirs demeurent sous de méchantes hûtes près de leurs Pagodes, où on leur donne pour l'amour de Dieu une fois en vingt-quatre heures à manger.

L'arbre dont la peinture se verra à la fin de ce chapitre, est de la même espèce que celui qui est proche de Gomron, & dont j'ai fait la description dans les Relations de la Perse. Les Francs l'appellent l'*Arbre des Baniens*, parce qu'aux lieux où il y a de ces arbres, les Idolâtres vont se mettre dessous &

y faire leur cuisine. Ils révérent particulièrement, & le plus souvent ils bâtissent leurs Pagodes, ou dessous ou auprès de quelqu'un de ces grands arbres. Celui que le Lecteur verra dépeint ci-dessous, est à Surate, & dans son tronc, qui est creux, est représenté un monstre, qui est comme la tête d'une femme d'une forme qu'ils disent être la figure de la première femme, laquelle ils appellent *Mamaniva*. Il s'assemble tous les jours une grande quantité d'Idolâtres qui vont adorer ce monstre, auprès duquel il y a incessamment quelque Bramin destiné pour son service & pour recueillir les aumônes qu'on y fait de ris, de millet & d'autres grains. A tous ceux qui ont fait leur priere dans la Pagode, tant hommes que femmes, le Bramin fait une marque au milieu du front avec une espee de vermillon dont ils barboiillent aussi leur Idole. Avec cette marque ils ne craignent point que le démon leur nuise, parce qu'ils sont, disent-ils, sous la protection de leur Dieu.

Je ferai suivre ici l'explication des figures qui sont sous cet arbre des Banians, & marquées par les chiffres 1, 2, 3. &c.

1. C'est l'endroit où d'ordinaire les Bramins peignent quelques-unes de leurs Idoles, comme *Mamaniva*, *Sita*, *Madedina*, & autres semblables qui sont en grand nombre.

2. C'est la figure de *Mamaniva* qui est dans une Pagode.

3. C'est une autre Pagode proche de la précédente. Il y a une vache à la porte, & au dedans une représentation du Dieu *Ram*.

4. C'est une autre Pagode où se retirent quelques Faquirs penitens.

5. C'est une quatrième Pagode dédiée à *Ram*.

6. C'est

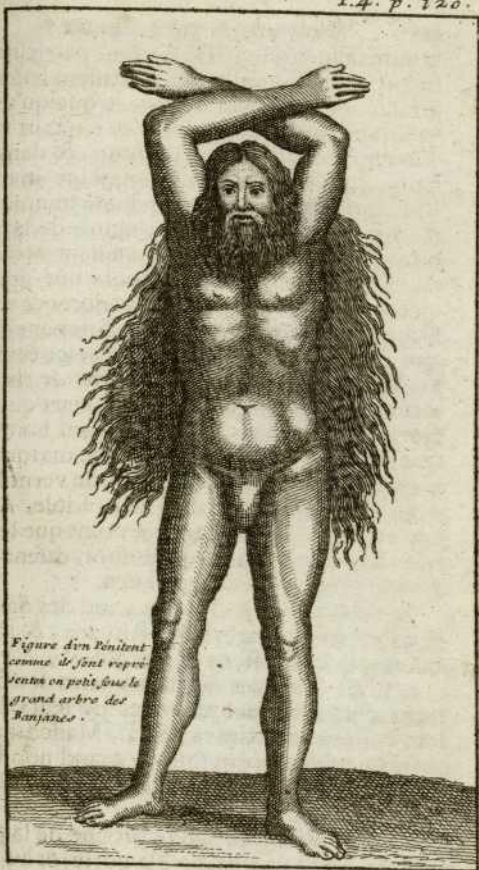


Figure d'un Penitent
comme ils sont repre-
sentes on peit sous le
grand arbre des
Banjanes .

172
C'est la même chose que si l'on
faisoit un tableau de la vie de
cette femme, on ne pourroit
rien en dire, car elle étoit
si simple, si modeste, si
sans affectation, qu'elle ne
se souvenoit point de sa
vie, & de ses actions. Elle
ne se souvenoit que de son
devoir, & de son salut.
Elle étoit si simple, si
modeste, si sans affectation,
qu'elle ne se souvenoit
point de sa vie, & de ses
actions. Elle ne se souvenoit
que de son devoir, & de son
salut. Elle étoit si simple,
si modeste, si sans affectation,
qu'elle ne se souvenoit
point de sa vie, & de ses
actions. Elle ne se souvenoit
que de son devoir, & de son
salut.

6. C'est la forme d'une fosse où plusieurs fois l'année se retire un Faquir, lequel ne reçoit de clarté que par un fort petit trou. Il y demeure quelquefois neuf ou dix jours sans boire ni manger selon sa devotion, chose que je n'aurois pû aisement croire si je ne l'avois vûë. La curiosité me porta d'aller voir ce penitent avec le Commandeur des Hollandois de Surate, lequel fit épier si on ne lui donnoit point à manger ou de jour ou de nuit. On ne pût découvrir qu'on lui donnât aucune nourriture, & il demeura assis sur son derriere comme nos Tailleurs sans changer de posture ni jour ni nuit. Celui que je vis n'y pût demeurer plus de sept jours de dix qu'il avoit fait résolution d'y passer, parce que la chaleur l'étouffoit à cause de la lampe qui est dans la fosse. Les autres manieres de penitence, dont je vais parler, iroient encore plus au-delà de toute creance humaine, si des milliers d'hommes n'en étoient témoins.

7. C'est la posture d'un penitent lequel passe plusieurs années sans se coucher ni jour ni nuit. Lorsqu'il veut dormir il s'appuie sur une corde qui est suspenduë, & dans cette posture qui est fort étrange & incommode, il leur tombe des humeurs sur les jambes qui en deviennent enflées.

8. Ce sont deux postures de deux penitens qui tiennent jusqu'à la mort leurs bras élevez en l'air ; desorte qu'il se forme dans les jointures des duretez si fortes qu'ils ne peuvent plus abaisser les bras. Leurs cheveux croissent jusqu'à passer leur ceinture, & leurs ongles égalent leurs doigts en longueur. Nuit & jour, Hyver & Eté, ils demeurent tout nus de cette posture, exposez aux pluyes & aux cha-

leurs & aux picqueurs des moucherons, sans qu'ils se pussent servir de leurs mains pour les chasser. Pour ce qui est des autres necessitez de la vie, comme de boire & de manger, ils ont des Faquirs de leur compagnie, qui sont proche d'eux pour les assister & les servir au besoin.

9. C'est la posture d'un autre penitent qui demeure tous les jours durant plusieurs heures sur un pied, tenant en ses mains un rechaud plein de feu sur lequel il jette de l'encens qu'il offre à son Dieu, ayant pendant ce temps-là les yeux tournez vers le soleil.

10. & 11. Ce sont les postures de deux autres penitens assis, & qui ont les mains élevées en l'air.

12. C'est la posture dans laquelle les penitens dorment sans jamais abaisser leurs bras; ce qui est sans doute un des grands tourmens que puisse souffrir le corps humain.

13. C'est la posture d'un autre penitent à qui la foiblesse a fait tomber les mains par derrière, ne pouvant plus abaisser les bras qui sont desséchés faute d'aliment.

Il se trouve une infinité d'autres penitens; les uns qui dans une posture entièrement contraire à l'assiette naturelle du corps humain, ont les yeux toujours tournez vers le soleil; d'autres qui ont les yeux en terre sans jamais regarder personne en face ni dire un seul mot, & leur diversité est si grande, qu'il y auroit de quoi en faire de long discours.

Pour donner plus de satisfaction aux curieux, & leur faire voir plus distinctement les choses, j'ajouterai ici d'autres figures de ces mêmes penitens, lesquelles j'ai fait dessigner sur les lieux au naturel. La pudeur a vou-

lu que j'aye fait cacher les parties qu'ils n'ont point de honte d'exposer en vûë ; car en tout temps & dans la campagne & dans les Villes, ils marchent tout nus comme ils sortent du ventre de leurs meres, & bien que les femmes s'en approchent par devotion pour prendre du bout des doigts & baiser fort humblement ce que l'on a honte de nommer, on ne remarque en eux aucun mouvement de sensualité ; mais au contraire sans regarder personne, & roulant les yeux d'une maniere affreuse, on diroit qu'ils sont ravis en extase.

CHAPITRE VII.

De la créance des Idolâtres touchant l'état de l'ame de l'homme après la mort.

C'Est un des articles de la créance des Idolâtres, que les ames des hommes sortant des corps après la mort sont présentées à Dieu, lequel selon la vie qu'ils ont menée leur ordonne des corps pour les habiter ; de sorte qu'une même personne renaît plusieurs fois au monde. Et d'autant qu'il y a des hommes de mauvaise vie déréglez dans leurs mœurs & plongez dans toutes sortes de vices, Dieu envoie de semblables ames après être séparées de leur corps, dans les corps de quelques vilains animaux, comme d'ânes, de chiens, de chats & autres, pour faire penitence de leurs crimes dans ces infâmes prisons. Mais ils croient que les ames qui entrent dans les corps des vaches sont bien heureuses, parce qu'ils tiennent ces animaux pour une maniere de Divinité. Un homme

mourant avec une queue de vache à la main, cela suffit, disent-ils, pour le rendre bien-heureux en l'autre vie.

Comme les Idolâtres croient ce passage des ames raisonnables dans les corps des animaux, ils abhorrent de tuer quelque animal que ce soit, de peur d'être coupables de la mort de quelqu'un de leurs parens ou amis qui fait penitence dans l'un de ces corps.

Si les hommes pendant leur vie font des actions vertueuses, comme des pelerinages & des aumônes, ils tiennent qu'après la mort leurs ames passent dans les corps de quelques puissans Rajas ou d'autres riches personnes, qui jouissent des plaisirs de la vie comme une récompense des bonnes œuvres qu'ils avoient faites dans d'autres corps.

C'est la raison pour laquelle les Faquirs, dont j'ai parlé au Chapitre précédent, font de si horribles penitences, & comme tous les hommes ne se peuvent pas résoudre à tant souffrir en ce monde, ils tâchent pendant leur vie de suppléer par de bonnes œuvres à ces rudes penitences & de plus chargent leurs héritiers par leur Testament de faire, des aumônes aux Bramins, afin qu'à force des prières qu'ils leur font dire, Dieu leur assigne le corps de quelque grand personnage. Au mois de Janvier de l'année 1661. le Cheraf ou Changeur de la Compagnie Hollandoise nommé Mondas-Parek mourut à Surate. C'étoit un homme riche & fort charitable, ayant fait plusieurs aumônes durant sa vie, aussi-bien aux Chrétiens qu'aux Idolâtres, les Reverends Peres Capucins de Surate vivant une partie de l'année du ris, du beurre & des légumes qu'il leur envoyoit. Ce Baniane ne

fut malade que quatre ou cinq jours , & tant pendant ce tems-là que durant huit ou dix autres jours après sa mort , ces frères distribuèrent neuf ou dix mille roupies , & firent brûler son corps , mêlant avec le bois d'ordinaire beaucoup de bois de sandal & d'aloës , croyant que par ce moyen-là l'ame de leur frere , passant dans un autre corps , il deviendrait Grand Seigneur en quelque autre païs. Il s'en trouve d'assez fous pour enterrer leurs trefors pendant leur vie , comme font presque tous les riches du Royaume d'Asen , afin que s'ils entrent après leur mort dans le corps de quelque pauvre & misérable mendiant , ils aient recours à l'argent qu'ils ont ferré pour se retirer de nécessité. C'est la raison pourquoi il y a tant d'or & d'argent , & tant de pierreries , enterrées dans les Indes , & il faut qu'un Idolâtre soit bien misérable s'il n'a quelque peu d'argent caché en terre. Je me souviens qu'un jour j'achetai aux Indes pour six cens roupies une coupe d'Agathe de demi pied de haut , & de la grandeur d'une de nos assiettes d'argent. Celui qui me la vendit m'assura qu'il y avoit plus de quarante ans qu'elle étoit en terre , & qu'il la gardoit pour s'en servir au besoin après sa mort , cela lui étant indifférent d'enterrer sa rasse ou d'enterrer de l'argent. A mon dernier voyage j'achetai d'un de ces Idolâtres soixante-deux diamans d'environ six grains piece , & lui témoignant l'étonnement où j'étois d'en voir une si belle partie , il me dit qu'il ne falloit pas m'en étonner , vû qu'il y avoit près de cinquante ans qu'il étoit à l'amasser pour s'en servir après sa mort ; mais que les affaires ayant changé de

face, & ayant besoin d'argent; cela l'auroit obligé de s'en défaire. Ces trésors enterrez furent un jour d'un grand secours au Raja-Seva-gi, qui prit les armes contre le Grand Mogol & contre le Roi de Visapour. Ce Raja ayant pris Callian-Bondi, petite Ville du Royaume de Visapour, par le conseil des Bramins, qui l'assurèrent qu'il y trouveroit de grands trésors enterrez, il la fit démolir en partie, & y trouva en effet de grandes richesses dont il soutint son armée, qui étoit de plus de trente mille hommes. Il est impossible de désabuser ces pauvres Idolâtres de leurs erreurs, parce qu'ils n'écoutent aucune raison, & qu'ils soumettent entierement la leur à leurs anciennes coutumes, entre lesquelles la principale est de brûler les corps des défunts.

CHAPITRE VIII.

De la coutume des Idolâtres de brûler les corps des défunts.

LA coutume de brûler les corps après la mort, est fort ancienne parmi les Gentils; ce qu'ils font ordinairement au bord des rivières où ils lavent les corps des défunts, pour achever de les purger des péchez dont ils ne se seroient pas nettoyez pendant leur vie. Leur superstition va si avant, que bien souvent les malades étant à l'extrémité ils les portent au bord d'un fleuve ou d'un étang, & leur mettent les pieds dans l'eau. A mesure que la nature défaut, ils y avancent le corps, & enfin ils les y tiennent jusqu'au men-

ton ; afin qu'à l'instant qu'ils rendent l'ame & qu'elle se sépare du corps, l'un & l'autre puissent être purgez de toutes ordures en plongeant le corps entier dans la rivière ; après-quoi on le brûle au même lieu , qui est toujours proche de quelque Pagode. Il y a là des gens qui ont soin d'amasser du bois , & on sçait ce qu'on leur doit payer pour leur peine. Un Idolâtre étant mort , tous ceux de sa Caste ou Tribu , qui sont sur le lieu , s'assemblent dans la maison du défunt , & ayant été mis sur un brancart couvert de quelque beau linge , selon sa condition & les biens qu'il a laissez , ils se conduisent au lieu où il doit être brûlé en suivant le brancart , où il est porté sur les épaules de ceux qui sont destinez à cet office. Ils vont toujours chantant quelques prieres à leur Dieu , en prononçant plusieurs fois *Ram-Ram* , & en portant le corps il y a quelqu'un qui sonne une petite clochette pour avertir les vivans de prier pour le défunt. Le corps étant arrivé au bord de la rivière ou de l'étang , on le plonge dans l'eau , & ensuite on le brûle ; ce qui se fait de trois diverses manières , comme je dirai dans le Chapitre suivant. Selon que le défunt étoit riche , on mêle parmi le bois ordinaire qu'on amasse pour le brûler , plus ou moins de bois de Sandal , ou d'autre bois de senteur.

Mais les Idolâtres ne brûlent pas seulement les corps qui sont morts , leur cruelle superstition va plus avant , & ils brûlent aussi les corps des vivans. Ils font scrupule de tuer un serpent & même une punaise , & tiennent pour une action de grand mérite de faire mourir dans le feu une femme vivante avec le corps de son mari défunt.

CHAPITRE IX.

Comme les femmes se brûlent aux Indes avec les corps de leurs maris défunts.

C'Est encore une coutume ancienne parmi les Idolâtres des Indes, que le mari venant à mourir la veuve ne peut jamais se remarier. Desorte qu'aussi-tôt que l'homme est mort la femme se retire pour pleurer son mari, & quelques jours après on lui rase ses cheveux, elle se dépouille de tous les ornemens dont elle paroît son corps, elle ôte de ses bras & de ses jambes les brasselets que son mari y avoit mis en l'épousant, pour marque qu'elle lui étoit soumise & enchaînée, & elle demeure le reste de sa vie dans sa maison sans y être considérée & pire qu'une esclave, au lieu qu'auparavant elle s'y voyoit maîtresse. Cette malheureuse condition leur fait haïr la vie, & elles aiment mieux aller sur un bucher pour y être consumées toutes vives avec le corps de leur mari défunt, que d'être le reste de leurs jours en opprobre & en infâmie à tout le monde. Joint que leurs Bramins leur font espérer que mourant de la sorte avec leurs maris, elles iront revivre avec lui dans une autre partie du monde avec plus de gloire & plus d'avantage qu'elles n'en ont eu auparavant. Ce sont-là les deux motifs qui font résoudre ces malheureuses femmes à se brûler avec les corps de leurs maris; à quoi il faut ajouter que leurs Prêtres les flâtent encore de cette espérance, que dans l'instant qu'elles sont dans le feu avant que de rendre l'ame,

Ram leur revele des choses admirables, & qu'après que leur ame aura passé en divers corps elle parviendra pour l'éternité à un haut degré de gloire.

Mais il faut remarquer qu'une femme ne se peut brûler avec le corps de son mari sans en avoir permission du Gouverneur du lieu où elle habite, & ces Gouverneurs qui sont Mahometans & qui ont en horreur cette execrable coutume de se défaire soi-même, ne le leur permettent pas facilement. D'ailleurs il n'y a que les femmes qui demeurent veuves sans enfans, à qui l'on puisse reprocher de n'avoir point eu d'amour pour leurs maris, si elles n'ont pas le courage de se brûler après leur mort, & à qui ce défaut de courage soit pour le reste de leurs jours une note d'infâmie. Car pour les veuves qui ont des enfans il ne leur est permis en aucune maniere de se brûler avec le corps de leurs maris, & bien loin que la coutume les y oblige, il leur est ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfans. Celles à qui les Gouverneurs ne veulent point absolument accorder la permission de s'aller brûler, passent le reste de leur vie dans de grandes penitences & à faire des œuvres de charité. Il y en a qui vont sur les grands chemins faire cuire de l'eau avec quelques légumes pour donner à boire aux passans, ou tenir toujours du feu prêt pour allumer les pipes de ceux qui veulent prendre du tabac. Il y en a d'autres qui font vœu de ne manger que ce qui se trouve de grain qui n'est pas digéré dans la fiente des bœufs, des vaches & des buffes, & qui se portent à des choses qui sont encore plus ridicules.

Le Gouverneur voyant que toutes les re-

montrances qu'il fait à ces femmes, poussées à s'aller brûler par leurs parens même & par les Bramins, ne peuvent rien sur la damnable résolution qu'elles ont prise de mourir d'une si cruelle sorte, & que d'ailleurs son Secrétaire lui fait signe qu'il a la main garnie, il leur permet enfin de faire ce qu'elles veulent, & dit en colere à tous ces Idolâtres qui les lui amènent, qu'ils aillent au diable.

Si-tôt que cette permission est obtenue, toute leur musique commence à se faire entendre, & au son des tambours, des flûtes & autres instrumens de cette nature, ils vont à la maison du défunt; & delà, comme j'ai dit, ils accompagnent le corps jusqu'au bord d'une riviere ou d'un étang où il doit être brûlé. Toutes les parentes & amies de la veuve qui veut mourir après son mari, viennent auparavant la féliciter du bonheur qu'elle va posséder en l'autre monde, & de la gloire que tire toute la Caste de sa genereuse résolution. Elle se pare comme pour le jour de ses nûces, & on la conduit comme en triomphe au lieu où elle doit être brûlée. Il se fait grand bruir de ces instrumens de musique, & des voix des femmes qui les suivent & qui chantent des chansons à la gloire de la misérable qui va mourir. Les Bramins qui l'accompagnent l'exhortent à témoigner de la fermeté & du courage, & plusieurs de nos Européens croyent que pour lui ôter les frayeurs de la mort que l'homme abhorre naturellement, on lui donne quelque brûvage qui lui trouble les sens, & lui ôte toute l'apprehension que l'appareil de sa mort lui pourroit causer. Les Bramins ont intérêt que ces malheureuses femmes demeurent

dans la résolution qu'elles prennent de se brûler, car tous les brasselets qu'elles ont, tant aux bras qu'aux jambes, avec leurs pendans-d'oreilles & leurs anneaux, appartiennent de droit à ces Bramins après que ces femmes sont brûlées, & ils vont chercher le tout dans les cendres. Selon la qualité & la richesse des femmes, ces brasselets, ces pendans-d'oreilles & ces anneaux, sont tantôt d'or & tantôt d'argent, les plus pauvres en ont de cuivre & d'étain; mais pour de pierreries elles n'en portent point lors qu'elles se vont brûler.

J'ai vû brûler de ces femmes de trois différentes manieres selon les divers païs. Dans le Royaume de Guzerate & jusqu'à Agra & à Dehly, voici comment on s'y prend. Au bord d'une riviere ou d'un étang, on fait comme une petite hûte environ de douze pieds en carré. Elle est faite de roseaux & de toute sorte de menu bois, où l'on mêle quelques pots d'huile & autres drogues, pour faire brûler plus promptement. La femme s'assied à demi-couchée au milieu de cette hûte, sa tête reposant sur une maniere de chevet de bois, & ayant le dos apuyé contre un pilier où un des Bramins la lie par le milieu du corps, de peur qu'elle ne s'en aille venant à sentir la flâme. Dans cette posture elle tient le corps mort de son mari sur ses genoux, mâchant toujours son betlé; & après avoir été environ une demi-heure en cet état, le Bramin, qui étoit auprès d'elle dans la hûte, sort, & elle crie que l'on y mette le feu; ce que font aussitôt les Bramins & les parens & amis de la femme qui sont-là presens, jettant encore dans le feu quelques pots d'huile, afin que la

132 VOYAGES DES INDES,
femme languisse moins & soit plutôt consumée. Après que les corps ont été réduits en cendre, les Bramins tirent de dedans ce qui se trouve fondu d'or ou d'argent, d'étain ou de cuivre, des brasselets, des pendants d'oreilles, & des anneaux que la femme avoit sur elle; ce qui leur appartient de droit comme j'ai dit.

Au Royaume de Bengala on brûle les femmes d'une autre maniere. Il faut en ce pays-là qu'une femme soit bien pauvre, si elle ne vient avec le corps de son mari au bord du Gange pour le laver après qu'il est mort, & pour se laver elle-même avant que de se brûler. J'en ai vû venir au Gange de plus de vingt journées de chemin, ces cadavres étant alors tout pourris, & jettant une puanteur insupportable. Il y en eut une qui venant des montagnes du Nord vers les frontieres de Royaume du Boutan, avec le corps de son mari qu'elle faisoit porter dans une charrete, vint toujours à pied & sans manger pendant quinze ou seize jours jusqu'à ce qu'elle fut arrivée au Gange, où après avoir lavé le cadavre qui puoit horriblement, & s'être lavée aussi, elle se brûla avec lui avec une constance qui surprit ceux qui la virent. J'étois alors sur les lieux. Comme tout le long du Gange, & même dans tout le Bengala, il n'y a que peu de bois, les pauvres femmes envoient demander du bois par aumône, pour se brûler avec les corps morts de leurs maris. On leur dresse un bucher, qui est comme une forme de lit avec son chevet, de menu bois & de roseau, où l'on fourre aussi des pots d'huile & autres drogues, pour consumer promptement les corps. La femme qui se doit

brûler précédée de quelques tambours, flûtes & haut-bois & parée de ses plus beaux ornemens, vient en dansant jusques au bucher, sur lequel étant montée, elle se tient moitié couchée, moitié assise. Alors on met sur elle en travers le corps de son mari, & ensuite tous les parens & amis lui apportent, l'un une lettre, l'autre une piece de toile; celui-ci des fleurs, celui-là quelques pieces d'argent ou de cuivre, en lui disant donne cela de ma part à ma mere, ou à mon frere, ou à quelque parent ou ami, selon la personne qu'ils ont le plus aimée en leur vie. Quand la femme voit qu'on ne lui apporte plus rien, elle demande par trois fois aux assistans s'ils n'ont plus rien à lui commander, & si on ne lui dit plus mot, elle plie tout ce qu'on lui a apporté dans un taffetas qu'elle met entre son ventre & le dos du corps mort de son mari, criant qu'on mette le feu au bucher; ce que les Bramins & les parens font en même temps. Comme j'ai remarqué qu'il y a peu de bois au Royaume de Bengala, si-tôt que ces misérables femmes sont mortes & à moitié grillées, on jette le corps dans le Gange avec celui du mari, où ils sont mangés par les crocodiles.

Il ne faut pas que j'oublie ici une maudite coutume qui se pratique parmi les Idolâtres du même Royaume de Bengala. Quand une femme est accouchée, & que l'enfant, comme il arrive souvent, ne veut pas prendre la mamelle de sa mere pour tetter, ils le portent hors du village, & le mettant dans un linge qu'ils lient par les quatre bouts aux branches d'un arbre, le laisse-là du matin au soir. De cette sorte ce pauvre enfant est exposé aux corbeaux qui le viennent tourmenter, & il

134 VOYAGES DES INDES,
s'en est trouvé quelques-uns à qui ils avoient
tiré les yeux de la tête; ce qui fait qu'on voit
en Bengala plusieurs de ces Idolâtres qui n'ont
qu'un œil, & d'autres qui ont tous les deux
crevez ou hors de la tête. Le soir ils vont re-
prendre l'enfant pour voir si la nuit suivante
il voudra tetter; & s'il arrive qu'il continuë
de refuser la mamelle, ils le reportent le len-
demain au même lieu; ce qu'ils font jusqu'à
trois jours de suite, après lesquels si l'enfant
ne veut point du tout prendre le tetton, dans
la créance que c'est un démon, ils le jettent
dans le Gange, ou dans quelque autre riviere
ou étang, dont ils sont plus proches. Aux en-
droits où il se trouve beaucoup de singes, ces
pauvres enfans ne sont pas si exposez aux at-
teintes des corbeaux, parce que dès que le
singe découvre un nid de ces oiseaux, il grim-
pe à l'arbre, & jette le nid d'un côté & les
œufs de l'autre. D'ailleurs il se trouve parmi
les Anglois, les Hollandois & les Portugais
des gens charitables, qui touchez de compas-
sion du malheur de ces enfans, les vont enle-
ver quand ils sont ainsi exposez & pendus à
un arbre, & prennent le soin de les faire éle-
ver, comme j'en vis un jour un exemple à
Ougueli; ce qu'ils font dans les lieux qui sont
proches de leurs Comptoirs.

Voyons maintenant ce qui se pratique le
long de la côte de Coromandel, quand les
femmes se vont brûler avec les corps de leurs
maris défunts. On fait une grande fosse de
neuf à dix pieds de profondeur & de 25. ou
30. en quarré, dans laquelle on jette quantité
de bois & plusieurs drogues pour le faire brû-
ler vite. Quand cette fosse est bien échauffée,
on pose sur le bord le corps du mari, & en-

suite sa femme vient en dansant & en marchant son betlé, accompagnée de tous ses parens & amis, & au bruit des tambours & des timbales. La femme fait alors trois fois le tour de la fosse, & à chaque fois elle baise tous ses parens & amis. Comme elle acheve le troisième tour, les Bramins jettent dans le feu le corps du défunt, & la femme ayant le dos tourné vers la fosse, y est aussi poussée par les mêmes Bramins, & y tombe à la renverse. Alors tous les parens y jettent des pots d'huile & d'autres drogues de cette nature, comme j'ai dit que l'on le pratique ailleurs, afin que les corps en soient plutôt consumés.

Dans la plus grande partie de la même côte de Coromandel, la femme ne se brûle point avec le corps de son mari défunt; mais elle se fait enterrer toute vive avec lui dans un trou que les Bramins font en terre, environ d'un pied plus profond que n'est la hauteur du corps de l'homme ou de la femme. Ils choisissent d'ordinaire un lieu sablonneux, & quand ils ont dévalé l'homme & la femme dans ce trou, chacun de ceux qui les ont accompagnés ayant rempli un panier de sable, le jettent sur ces deux corps jusqu'à ce que le trou soit plein & un demi-pied plus haut que le sol, après-quoi ils sautent & dansent dessus jusqu'à ce qu'ils jugent que la femme soit étouffée.

Quand quelques Idolâtres de ce pays de Coromandel sont à l'article de la mort, ils ne font pas comme les autres qu'on porte mourir au bord d'une rivière ou d'un étang, afin que leurs âmes sortant du corps soient lavées de leurs ordures. Ils ne font que le porter au-

136 VOYAGES DES INDES,
près d'une vache la plus grasse qu'ils peuvent
trouver, puis mettant le malade contre le der-
rière de la vache, ils lui levent la queue & la
lui remuent pour l'exciter à pisser. Si elle pis-
se & que cela aille sur le visage du malade,
tous les assistans en ont une grande joye, di-
sant qu'il est bien-heureux. Mais si la vache
ne pisser point, & que le malade meure sans
avoir la face lavée de cette urine, l'enterre-
ment ne se fait qu'avec tristesse. Que si une
vache vient à être malade, il faut que celui à
qui elle appartient ait soin de la faire mener
au bord d'un étang ou d'une rivière; car si el-
le mourroit dans son logis, les Bramins le con-
damneroient à une amende.

CHAPITRE X.

*Histoires remarquables de plusieurs femmes qui se
sont brûlées après la mort de leurs maris.*

ENTRE plusieurs exemples de cette coutume
plus que barbare, des femmes des Idolâ-
tres des Indes de se brûler avec le cadavre de
leurs maris, j'en rapporterai trois remarqua-
bles, de deux desquels j'ai été témoin.

Le Raja de Velou, dont j'ai parlé au pre-
mier livre de cette relation des Indes, ayant
perdu tout ensemble cette Ville & la vie par
la victoire que remporta sur lui le Général
de l'armée du Roi de Visapour, il y eut
grand deuil dans toute sa Cour. Onze des
femmes de sa maison furent vivement tou-
chées de sa mort, & se résolurent de se brûler
toutes quand on brûleroit son corps. Le Gé-
néral de l'armée de Visapour ayant sçu cette

résolution, crût qu'on en pourroit détourner ces femmes desespérées en les flâtant & en leur promettant toute sorte de bon traitement. Mais voyant que cela ne servoit de rien & qu'elles vouloient absolument s'aller brûler avec le corps du défunt, il ordonna qu'on les tint enfermées dans une chambre. Celui qui eût cet ordre allant pour l'exécuter, ces femmes comme furieuses lui dirent qu'on avoit beau faire, que c'étoit inutilement qu'on les tenoit prisonnières, & que si on ne leur permettoit de faire ce qu'elles avoient résolu, dans trois heures il n'y en auroit pas une d'elles qui fut en vie. On se moqua de cette menace & l'on ne crût jamais qu'elle dût avoir effet. Mais celui qui avoit la garde de ces femmes ayant ouvert la porte de la chambre au bout de trois heures, les trouva en effet toutes onze mortes & étenduës sur la place, sans qu'il parût aucun indice qu'elles eussent hâté leur mort, ni par le fer, ni par la corde, ni par le poison, ni que l'on pût juger de quelle maniere elles s'étoient pû ôter la vie. Il faut assurément qu'en cette rencontre le malin esprit ait jouié son jeu. Passons à une autre histoire.

Deux des plus puissans Rajas des Indes qui étoient freres, étant venus à Agra en l'année 1642. faire leur Cour à Cha-gehan qui régnoit alors, & ne s'en étant pas bien acquitez au jugement du Grand-Maître de la Maison du Roi, celui-ci dit un jour à l'un des deux Rajas qui étoient ensemble sous la galerie du Palais en présence du Roi, que ce n'étoit pas de la sorte qu'il en falloit user avec un si grand Monarque, comme étoit le Roi son maître. Ce Raja se considerant lui-

33 VOYAGES DES INDES,
même comme un Roi & un grand Prince, &
ayant amené à sa suite avec l'autre Raja son
frere, quinze ou seize mille chevaux, fut pic-
qué de la hardiesse que le Grand Maître avoit
eüe de lui faire une telle réprimande, & ti-
rant son poignard, le tua sur la place en la
presence du Roi qui avoit vû cette action
d'un lieu élevé, où comme j'ai dit ailleurs, il
rend d'ordinaire la justice. Le Grand Maître
étant tombé aux pieds de son frere qui se
trouva auprès de lui, celui-ci se mit aussi-tôt
en devoir de venger sa mort; mais il fut pré-
venu par le frere du Raja, qui lui enfonça
aussi son poignard dans le sein & le renversa
mort sur le Grand Maître. Le Roi qui vit ces
deux meurtres l'un sur l'autre, eut peur & se
retira dans son Haram; mais d'abord tous
les Omhras & autres gens qui étoient sous la
galerie, se jetterent sur les deux Rajas & les
mirent en pieces. Le Roi indigné d'un tel at-
tentat commis dans sa maison & en sa presen-
ce, voulut qu'on jettât les corps des Rajas
dans la riviere; mais si-tôt que leurs troupes
qu'ils avoient laissées autour d'Agra, eurent
scû l'affront qu'on vouloit faire à la memoire
de leurs Princes, elles menacerent d'entrer
dans la Ville & de la piller; ce qui fit que l'on
conseilla au Roi plutôt que d'exposer la Vil-
le à ce hazard, d'ordonner que les corps leur
seroient rendus; ce qui fut fait, & les Raspu-
res s'appaiserent par ce moyen. Comme on
vint à les brûler, on vit venir en dansant &
sautant treize femmes de la maison de ces
deux Rajas, lesquelles monterent aussi-tôt
sur le bûcher qu'elles entourerent en se tenant
toutes par la main, & ayant été d'abord sur-
prises de la fumée qui les suffoqua, elles tom-

Berent toutes ensemble dans le feu. Les Bramins jetterent alors sur elles quantité de bois, de pots d'huile, & d'autres drogues, selon la coutume, afin que les corps fussent plus promptement consumez.

Je me souviens d'une autre étrange action qui se passa un jour en ma presence à Patna ville de Bengala. J'étois avec les Hollandois chez le Gouverneur de la Ville, qui étoit un vénérable Seigneur âgé de près de quatre-vingt ans, & qui commandoit cinq ou six mille chevaux, lorsqu'il entra dans la Sale où nous étions, une jeune femme parfaitement belle & qui ne pouvoit guère avoir que vingt-deux ans. Cette femme d'un ton ferme & résolu vint demander au Gouverneur la permission de se brûler avec le corps de son mari mort. Le Gouverneur touché de la jeunesse & de la beauté de cette femme, tâcha de la détourner de sa résolution; mais voyant que tout ce qu'il lui disoit étoit inutile & qu'elle s'y obstinoit davantage, en lui demandant d'une voix fiere & hardie, s'il croyoit qu'elle apprehendât le feu, il s'avisa de lui demander aussi si elle scavoit bien quel tourment c'étoit que le feu, & s'il ne lui étoit jamais arrivé de se brûler à la main. *Non, non*, lui répondit alors cette femme, avec plus de fermeté qu'auparavant, *je ne crains le feu en aucune sorte, & pour te le faire voir tu n'as qu'à commander qu'on apporte ici un flambeau bien allumé.* Le Gouverneur ayant horreur du discours de cette femme ne voulut plus l'écouter, & la congédiant lui dit tout en colere, qu'elle s'en allât au diable. Quelques jeunes Seigneurs, qui étoient auprès de lui, le prièrent de vouloir bien qu'on éprouvât cette femme & d'ordonner

qu'on apportât un flambeau, lui persuadant que cette femme n'autoit pas le cœur de s'y brûler. D'abord il ne voulut pas y consentir; mais ils continuèrent de l'en prier avec tant d'instance, qu'enfin par son commandement on apporta un flambeau, qui n'est autre chose aux Indes qu'un linge entortillé & trempé dans l'huile, que l'on met dans une maniere de réchaut au bout d'un bâton; ce que nous appellons un fallot dont nous nous servons au besoin dans les carrefours des Villes. Dès que cette femme eut apperçû ce fallot, qui étoit bien allumé, elle courut au-devant, & tenant la main ferme sur la flâme sans la moindre grimace, & avançant même le bras jusqu'au coude, qui fut tout incontinent grillé, cela donna de l'horreur à tous ceux qui virent cette action, & le Gouverneur commanda qu'on ôtât cette femme de sa presence.

Puisque nous sommes à Patna, je raconterai encore une chose assez étrange qui y arriva un jour, & de laquelle je fus témoin. Un Bramin venant de dehors, entra dans la Ville, & faisant assembler tous ceux de sa Tribu, leur dit qu'il falloit qu'ils donnassent deux mille roupies & vingt-sept cobits de toile, qui sont, comme j'ai dit, les aunes de ce pais-là. Les principaux lui ayant représenté que cela ne se pouvoit & qu'ils étoient pauvres, il s'opiniâtra à vouloir avoir ce qu'il demandoit, & leur déclara qu'il demeureroit-là sans boire ni manger jusqu'à ce qu'ils lui eussent apporté la toile & les deux milles roupies. Dans cette résolution il monta sur un arbre qui étoit dans la place & s'assit sur une branche fourchuë, demeurant en cette posture sans manger ni boire durant plusieurs

jours. Le bruit de cette extravagance étant venu aux oreilles des Hollandois, avec qui j'étois alors, & eux & moi donnâmes de l'argent pour tenir des hommes en sentinelle toute la nuit auprès de cet arbre, afin de voir s'il étoit vrai que cet homme pût demeurer si long-temps sans manger ni boire, ce qu'il fit en effet pendant trente jours : dequoi outre les gens que nous avions gagé pour cela, il y eut plus de cent autres témoins que ceux de la Tribu y envoyèrent, & qui ne bougèrent ni jour ni nuit d'auprès de l'arbre. Enfin, le trente & unième jour d'un jeûne si surprenant & si extraordinaire, les Idolâtres craignant que le Bramin ne pût davantage tenir bon contre la faim, & faisant scrupule de laisser mourir un de leurs Prêtres faute de lui accorder ce qu'il demandoit, ils se cottiferent tous & lui apportèrent les vingt-sept aunes de toile & les deux mille roupies. Si-tôt que le Bramin eut vû l'argent & la toile il descendit de l'arbre, & après avoir reproché à tous ceux de la Tribu qui s'étoient assemblez à ce spectacle leur défaut de charité envers les pauvres, il distribua aux plus nécessiteux toute cette somme, ne retenant que cinq ou six roupies pour lui. Il en fit autant de la toile qu'il coupa en plusieurs morceaux, n'en réservant pour lui que ce qu'il en falloit pour se couvrir le milieu du corps, & cette distribution étant faite, il disparut devant tout le monde, sans qu'on ait jamais sçû depuis ce qu'il est devenu, quelque recherche qu'on en ait pû faire ; ce qui doit assez persuader que dans ces rencontres il y a de l'artifice du démon.

Comme il y a quantité de Chinois à Ba-

tavia, je ferai encore ici un recit d'une coutume que j'ai remarquée parmi cette sorte d'Idolâtres. Quand un Chinois est à l'article de la mort, tous les parens & amis qui le viennent voir, se rangent autour de lui, & lui demandent en criant où il veut aller, que s'il lui manque quelque chose il n'a qu'à le dire, & qu'ils le lui donneront, soit or, ou argent, ou femme. Quand ils sont morts, ils font beaucoup de ceremonies à leurs funérailles; ce qui consiste principalement en feux d'artifice, en quoi les Chinois excellent sur tous les peuples du monde, & il faut qu'un homme soit bien pauvre s'il ne se fait en cela quelque dépense à sa mort. De plus, ils mettent quelque argent dans une petite boîte, qu'ils enterrent auprès du défunt, & laissent sur la fosse quantité de vivres, dans la créance qu'il les vient manger. Comme on fait sortir tous les soirs de Batavia quelques Soldats de la garnison pour faire la ronde hors la Ville durant la nuit, ils s'aviserent d'aller à ces fosses où ils mangeoient ce qu'on y avoit laissé; ce qu'ils continuèrent de faire quelques nuits de suite. Mais les Chinois ne s'en furent pas plutôt aperçus, que pour les dégoûter d'y revenir ils empoisonnerent trois ou quatre fois les vivres qu'ils mettoient sur la fosse de leurs morts; ce qui causa un grand bruit dans Batavia. Les Chinois qui se fourrent bien avant dans le commerce, & qui y sont plus rafinez que les Hollandois, n'étant pas aimez des bourgeois de cette Ville; ceux-ci prirent le parti des Soldats, & accusèrent les Chinois d'en avoir empoisonné quelques-uns. Mais ils se défendirent très-bien de cette accusation, en disant que

si la gourmandise avoit fait mourir ces Soldats en mangeant les vivres qu'ils avoient laissez sur la fosse de leurs morts, ils n'en étoient pas la cause, que ce n'étoit pas pour eux qu'on les y avoit laissez, & que jusqu'alors dans le grand nombre de morts qu'ils avoient enterrez, pas un de ces morts ne s'étoit jamais plaint de pareille chose; & ainsi on ne leur en parla pas davantage, & les Soldats n'osèrent plus s'y aller froter.

CHAPITRE XI.

Des plus célèbres Pagodes des Idolâtres des Indes.

LES Idolâtres des Indes ont dans les Villes & dans la campagne une grande quantité de Temples grands & petits, qu'ils appellent *Pagode*, où ils vont prier leurs Dieux & leur faire leurs offrandes; mais beaucoup de pauvres gens qui sont dans les bois & dans les montagnes, & éloignez des Villages, prennent quelque pierre, & lui faisant grossièrement un nez & des yeux avec de la couleur jaune ou rouge, toute la famille y accourt pour l'adorer.

Les quatre plus celebres Pagodes sont à Jagrenate, Banarous, Matura & Tripeti, de chacune desquelles je ferai distinctement la description.

Jagrenate est le nom d'une des embouchures du Gange, sur laquelle est bâtie la grande Pagode, où le Grand Bramin, c'est-à-dire, le Grand-Prêtre des Idolâtres, fait sa résidence. Voici la figure du chœur ou de l'intérieur de cette Pagode, & il en est de

même à proportion de toutes les autres qui sont bâties sur le même modèle en forme de croix. La grande Idole, qui est sur l'autel du cœur, a deux diamans pour ses deux yeux, & un pendu à son col qui lui vient sur l'estomac, le moindre de ces diamans étant d'environ quarante carats. On lui voit aussi aux bras des brasselets, tantôt de perles, tantôt de rubis, & cette magnifique Idole s'appelle *Kesora*. Les revenus de cette grande Pagode sont suffisans pour donner tous les jours à manger à quinze ou vingt mille pelerins, comme il s'y en trouve souvent un pareil nombre, cette Pagode étant le lieu de la plus grande dévotion des Indiens qui y abordent de tous les côtez. Il faut pourtant remarquer que les Orfèvres qui y viennent comme les autres, ne peuvent entrer dans la Pagode depuis qu'un d'entr'eux qui s'y étoit laissé enfermer la nuit, tira un diamant d'un des yeux de l'Idole, pour le dérober. Comme il voulut sortir le matin, la Pagode étant ouverte, le voleur, disent-ils, mourut sur la porte, & l'Idole fit ce miracle pour la punition de son sacrilège. Ce qui rend cette Pagode, qui est un grand édifice, la plus considérable & la première des Indes, est qu'elle se trouve assise sur le Gange, les Idolâtres croyant que les eaux de cette rivière ont une vertu particulière en s'y lavant de les nettoyer de leurs souillures. Ce qui rend d'ailleurs cette Pagode si riche (car elle entretient jusqu'à vingt mille vaches) est la grande quantité d'aumônes qui s'y font tous les jours par cette multitude incroyable de gens qui y arrivent de toutes parts. Mais ces aumônes ne sont pas tant à la discrétion de ceux qui les font, qu'à la disposition

sition du Grand-Prêtre, qui avant que de donner permission aux pelerins de se raser, de se laver dans le Gange, & de faire les autres choses nécessaires pour accomplir leur vœu, taxe chacun selon ses moyens, dont il s'est exactement informé. Ainsi il recueille des sommes immenses dont il ne fait pas son profit; mais tout est appliqué à la nourriture des pauvres & à l'entretien de la Pagode. Le Grand Bramin fait donc distribuër tous les jours aux pelerins les vivres nécessaires, comme beurre, lait, ris & farine; mais aux pauvres qui manquent d'ustenciles pour faire cuire leurs vivres, on le leur donne tout cuit. C'est une chose surprenante & bien digne de remarque, de voir comme ils distribuënt le manger aux pauvres gens qui n'ont point de pots. Dès le matin ils font cuire du ris dans des pots de terre de différentes grandeurs, & quand il est l'heure que ces pauvres pelerins viennent demander à manger, si par exemple ils sont cinq, le Grand Bramin ordonne à un autre Bramin de prendre un pot plein de ce ris cuit, lequel celui-ci laisse tomber, & le pot se casse juste en cinq parts, dont chacun prend la sienne, ou à proportion en plus ou moins, autant qu'il se presente de gens à qui il faut distribuër du ris. Ils ne font jamais cuire deux fois dans un même pot de terre, mais bien dans un pot de cuivre, & ils n'ont pour tout plat que de certaines feüilles plus larges que nos feüilles de noyer qu'on ajuste ensemble, à la réserve d'une forme de bassin d'un pied de diamettre, où ils font fondre du beurre, dans lequel ils trempent le ris avec leurs doigts quand ils veulent manger, & d'une petite écuelle où ils mettent le beurre

146 VOYAGES DES INDES,
fondu qu'ils avalent comme nous ferions un
verré de vin d'Espagne après le repas.

Je viens à une description plus particulière de l'Idole qui est sur l'autel de la Pagode de Jagrenate. Elle est couverte depuis le col jusqu'en bas d'un grand manteau pendant sur l'Autel, & ce manteau est de brocard d'or ou d'argent selon les solemnitez. Au commencement elle n'avoit ni pieds ni mains ; & voici comme ils en racontent le sujet. Après que l'un de leurs Prophètes fut enlevé au ciel, comme ils étoient tous dans les pleurs & les gémissemens de ne l'avoir plus, Dieu leur envoya un Ange du Ciel qui avoit la ressemblance du Prophète, afin qu'ils l'eussent toujours en grand honneur & respect. Mais comme l'Ange étoit après à faire cette Idole, l'impatience les prit, & ils la lui ôtèrent pour la mettre dans la Pagode n'ayant encore ni pieds ni mains. Mais comme cela étoit trop difforme, ils lui firent des mains de petites perles que nous appellons perles à l'once. Pour ce qui est des pieds, on ne les voit point, & ils sont cachez sous le manteau. Il n'y a de découvert que les mains & le visage, la tête & le corps étant de bois de sandal. Autour du dôme sous lequel est cette Idole, & qui est fort élevé, depuis le bas jusqu'au haut, ce ne sont que des niches remplies d'autres Idoles, dont la plupart représentent des monstres hideux, & elles sont de pierres de différentes couleurs. De chaque côté de cette grande Pagode, il y en a une autre beaucoup plus petite où les pelerins vont faire leurs moindres offrandes, & quelques-uns qui dans leurs maladies ou dans leurs affaires se sont vouiez à quelque Dieu, en apportent-là la ressemblance.

ce en memoire du bien qu'ils croyent avoir reçu. Ils frottent tous les jours cette Idole avec des huiles de senteur qui la rendent toute noire, & ce Dieu a sa main droite à sa sœur, qu'ils appellent *Sotora*, qui est aussi debout & vêtue, & à sa gauche son frere aussi vêtu, qu'ils appellent *Balhadar*. Devant la grande Idole tirant un peu à gauche, on voit sa femme qu'ils appellent *la Kemin*, toute d'or massif & qui est aussi debout, les trois autres n'étant que de bois de sandal.

Les deux autres Pagodes sont destinées pour la résidence du grand Bramin ou Grand-Prêtre & des autres Bramins qui servent la grande Pagode. Tous ces Bramins marchent tête nue & la plupart sont rasez, n'ayant pour tout habit qu'une piece de toile, dont une moitié entoure le corps, & l'autre est en écharpe. On voit près de la Pagode le tombeau d'un de leurs Prophètes nommé *Cabir*, à qui ils font grand honneur, & il faut remarquer que toutes ces Idoles sont sur une espee d'autel entouré de grilles; car il n'y a personne qui le puisse toucher que certains Bramins destinez par le Grand-Prêtre à cet office.

Je viens à la Pagode de *Banarous*, qui après celle de *Jagrenate* est la plus fameuse de toutes les Indes, même avec laquelle elle va comme du pair, étant aussi bâtie sur le bord du Gange, & dans la Ville dont elle porte le nom. Ce qu'on en estime le plus est que depuis la porte de la Pagode jusqu'à la riviere, on descend par des degrez de pierre, où de temps en temps on trouve des plate-formes & des petites chambres assez obscures, dont quelques-unes servent de demeure aux Bramins, & d'autres de cuisine, où l'on apprête

les vivres. Car après que les Idolâtres se sont lavés le corps, & ont été faire leurs prières & leurs offrandes dans la Pagode, ils vont aprêter leurs vivres sans que personne qu'eux y touche, dans la peur qu'ils ont que quelqu'un qui en approcheroit ne fut immonde. Mais sur tout ils desirent passionnément de boire de l'eau du Gange, parce qu'aussi-tôt qu'ils en ont bû ils croient, comme j'ai dit, qu'ils sont lavés de tous leurs péchez. On voit tous les jours grand nombre de ces Bramins aller au plus bel endroit de la riviere emplir de cette eau des pots de terre tout ronds, dont la bouche est petite & qui tiennent environ un seau. Quand ils sont pleins, ils les portent devant le Grand Prêtre, qui fait couvrir la bouche d'une toile fort fine en trois ou quatre doubles de couleur de feu, à quoi il applique son cachet. Les Bramins portent cette eau au bout d'un bâton plat comme une late, d'où pendent six petites cordes à chacune desquelles est attaché un de ces pots, & ils se soulagent en changeant souvent d'épaule; desorte qu'ils font quelquefois trois ou quatre cens lieues de país avec cette charge. Ou ils la vendent ou ils en font des presens, mais ce n'est qu'aux plus riches de qui ils attendent bonne récompense. Il y a de ces Idolâtres quand ils font quelque festin, sur tout quand ils marient leurs enfans, qui boiront de cette eau pour quatre à cinq cens écus. Ils n'en boivent que sur la fin du repas, comme nous bûvons en Europe l'hypocras ou le muscat, chacun une tasse ou deux selon que le maître du festin est liberal. La principale raison pour laquelle ils font si grand cas de cette eau du Gange, est qu'elle ne se corrompt jamais, &

qu'il ne s'y engendre aucune vermine ; mais je ne sçais s'il faut croire ce qu'ils en disent , vû la quantité de corps que l'on jette à toute heure dans le Gange.

Revenons à la Pagode de Banarous. Le corps est fait en croix comme celui de toutes les autres pagodes, & les quatre branches sont égales. Au milieu s'élève un dôme fort haut, comme une maniere de tour à plusieurs pans laquelle finit en pointe ; & au bout de chaque branche de la croix s'élève aussi une autre tour où l'on monte par dehors. Avant que d'être au haut on trouve plusieurs balcons & plusieurs niches qui avancent pour prendre le frais, & tout autour regnent des figures de relief de toutes sortes d'animaux , mais qui sont assez mal faites. Sous ce grand dôme & tout au milieu de la Pagode , on voit un Autel comme une forme de table de sept à huit pieds de long & de cinq à six de large , avec deux degrez au-devant qui servent de marche-pied , & ce marche-pied est couvert de quelque beau tapis, tantôt de soye , & tantôt d'or & de soye , selon que la fête qu'ils celebrent est solennelle. Leurs Autels sont couverts de brocard d'or ou d'argent, ou de quelque belle toille peinte. De dehors la Pagode on voit cet Autel en face avec les Idoles qui sont dessus ; car il faut que les femmes & les filles les saluent de dehors , & il ne leur est pas permis d'entrer dans la Pagode, non plus qu'à une certaine tribu qui est parmi eux. Entre les Idoles qui sont sur le grand Autel il y en a une debout de cinq à six pieds de haut , mais on n'en voit ni les bras, ni les jambes, ni le corps ; il n'en paroît que la tête & le col, & tout le reste jusques sur l'Autel est couvert

d'une robe qui va s'élargissant en bas. On lui voit quelquefois au col une riche chaîne, ou d'or, ou de rubis, ou de perles, ou d'émeraudes. Cette Idole a été faite à l'honneur & à la ressemblance de *Bainmadou* qui a été autrefois parmi eux un grand & saint personnage, duquel ils ont souvent le nom en la bouche. Au côté droit de l'Autel, on voit encore la figure d'un animal, ou plutôt d'une chimere, vû qu'elle représente en partie un éléphant, en partie un cheval, & en partie une mûle. Elle est d'or massif, & ils l'appellent *Garou*, ne souffrant pas que personne l'approche que les Bramins. Ils disent que c'est la ressemblance de l'animal que ce saint personnage montoit quand il étoit au monde, & qu'il faisoit de grandes journées dessus, allant voir si les peuples étoient dans leur devoir & ne faisoient tort à personne. En entrant dans la Pagode entre la grande porte & le grand Autel, il y a à gauche un petit autel, sur lequel on voit une Idole de marbre noir assise les jambes en croix & haute d'environ deux pieds. Lors que j'y fus il y avoit auprès d'elle à sa gauche un petit garçon qui étoit fils du Grand-Prêtre, & tout le peuple qui venoit là lui jettoit quelque piece de taffetas ou de toile brodée en guise de mouchoirs, dont il frottoit cette Idole & les rendoit après au peuple. D'autres lui jettoient des chaînes faites de grains comme de petits noyaux, qui naturellement ont une bonne senteur; de quoi ces Idolâtres se servent pour mettre à leur col & dire leurs prières dessus chaque grain. D'autres aussi jettoient des chaînes de corail, d'autres d'ambre jaune, d'autres de fruits & de fleurs. Enfin de tout ce que l'on jettoit à l'enfant du

Grand Bramin, il en frottoit l'Idole, & le lui faisoit baiser, & puis comme je viens de dire, le rendoit au peuple. Cette Idole s'appelle *Morli-Ram*, c'est-à-dire, le Dieu Morli, qui étoit frere de celui qui est sur le grand Autel.

Sous le grand portail de la Pagode on voit assis un des principaux Bramins, auprès duquel est un grand bassin plein de couleur jaune délayée avec de l'eau. Tous ces pauvres Idolâtres viennent l'un après l'autre se présenter à lui, & il leur met sur le front de cette couleur qui leur vient jusques entre les deux yeux & sur le bout du nez, puis sur les bras & devant l'estomac; & c'est par ces marques que l'on connoît ceux qui ont lavé leur corps dans le Gange. Ceux qui ne se lavent que dans leur logis (car ils sont tous obligez de se laver avant que de pouvoir manger, & même avant que de faire leur cuisine) ceux-là, dis-je, qui n'ont lavé leur corps que dans de l'eau de leurs puits, ou que l'on est allé querir à la riviere, ne sont pas bien purifiez, & de la sorte ne peuvent être oints de cette couleur. Il faut remarquer que ces Idolâtres, selon leurs Castes, sont oints de différentes couleurs; mais dans l'Empire du Grand Mogol ceux qui sont oints de jaune, sont la plus grande Tribu, & qui est la moins souillée. Car quand ils veulent satisfaire aux necessitez de la nature, les autres se contentent de porter un pot à l'eau pour se laver au fondement; mais pour eux, ils portent toujours une poignée de sable, dont premierement ils se frottent le fondement, & après se lavent. De cette maniere, ils disent que leurs corps sont nets, qu'il n'y demeure point de saleté, & qu'ils peuvent prendre leur réfection sans crainte.

Joignant cette grande Pagode du côté qui regarde le couchant d'Été, on voit un logis qui sert de Collège, que le Raja Jesséing, le plus puissant des Princes Idolâtres qui fut alors dans l'Empire du Grand Mogol, a fait bâtir pour l'éducation de la jeunesse des bonnes maisons. J'y vis deux enfans de ce Prince qui y étoient élevez & qui avoient pour Précepteurs plusieurs Bramins qui leur enseignoient à lire & à écrire dans un langage qui est particulier à ces Prêtres des Idoles, & fort différent de celui du peuple. Étant entré dans la cour de ce Collège que j'eus la curiosité de voir, & jettant les yeux en haut, je découvris une double galerie qui régné à l'entour & c'étoit dans la plus basse qu'étoient assis ces deux jeunes Princes accompagnés de plusieurs petits Seigneurs & de quantité de Bramins, qui faisoient en terre avec de la cire de diverses figures comme de Mathématiques. Si-tôt que je fus entré, ces Princes envoyèrent sçavoir qui j'étois, & ayant appris que j'étois François, ils me firent monter en haut, où ils me demandèrent plusieurs choses touchant nôtre Europe, & particulièrement de la France. L'un de ces Bramins avoit deux globes que les Hollandois lui avoient donné, & je leur fis voir dessus ce que c'étoit que la France. Après quelques discours de la sorte, ils me firent présenter le betlé, & avant que de prendre congé d'eux, je demandai à ces Bramins à quelle heure je pourrois voir la Pagode ouverte. M'ayant averti que je vinssé le lendemain au matin un peu avant le soleil levé, je ne manquai pas de me trouver à ce temps-là au même logis, où le Raja a fait bâtir une Pagode à gauche en entrant. Au-de-

vant de la porte on voit comme une galerie soustenuë par des piliers, où il y avoit déjà beaucoup de monde, tant hommes que femmes & enfans, qui attendoient qu'on ouvrit la porte. Quand cette galerie & une partie de la Cour sont pleines de monde, on voit venir huit Bramins, quatre de chaque côté de la porte de la Pagode, avec chacun un encensoir à la main; & il y a quantité d'autres Bramins qui font grand bruit avec des tambours & autres instrumens. Les deux plus vieux des Bramins chantent un Cantique, & tout le peuple après qu'ils l'ont entonné suit de même en chantant & joiant des instrumens, avec chacun une queue de paon à la main ou autre sorte d'éventail pour chasser les mouches, afin que lors qu'on ouvre la porte de la Pagode, l'Idole n'en soit pas incommodée. Tout cet événement & toute cette musique, durèrent bien une grande demi-heure, puis les deux principaux Bramins se mirent à faire du bruit par trois fois avec deux grosses sonnettes, & avec une espee de petit maillet frapperent contre la porte. Au même temps elle fut ouverte par six Bramins qui étoient dans la Pagode; & au-dedans à sept ou huit pas de la porte se voit un Autel avec une Idole dessus qu'ils appellent *Ram-kam*, qui est la sœur de *Morli-Ram*. Elle a à sa droite un enfant qui a la forme d'un Cupidon, qu'ils nomment le Dieu *Lakemin*, & sur son bras gauche une petite fille appelée la Déesse *Sita*. Si-tôt que la porte de la Pagode fut ouverte, & qu'après qu'on eut tiré un grand rideau, le peuple qui étoit présent eut apperçu l'Idole, tous se jetterent en terre, mettant les mains sur leur tête, & se prosternerent par trois

fois, puis s'étant relevés, jetterent quantité de bouquets & de chaînes en forme de chapelets, que les Bramins faisoient toucher à l'Idole & puis les rendoient au peuple. Il y avoit devant l'autel un vieux Bramin qui tenoit en main une lampe à neuf mèches allumées, sur lesquelles il jettoit de fois à autre une maniere d'encens en approchant la lampe contre l'Idole. Toutes ces cérémonies durèrent environ une heure; après-quoi on fit retirer le peuple, & on ferma la Pagode. On presenta à l'Idole quantité de ris, de farine, de beurre, d'huile, & de laitage, dont les Bramins ne laissent rien perdre. Comme cette Idole est la figure d'une femme, toutes les femmes l'invoquent & la tiennent pour leur Patrone; ce qui fait qu'elle est ordinairement remplie de femmes & de filles. Ce Raja, pour avoir cette Idole dans la Pagode de sa maison & la tirer de la grande Pagode, tant envers les Bramins qu'en aumônes aux pauvres, a dépensé plus de cinq lacs de roupies, qui font sept cens cinquante mille livres de nôtre monnoye.

De l'autre côté de la rue où ce Collège est bâti, on voit une autre Pagode appelée *Richourdas*, du nom de l'Idole qui est dedans sur l'autel, & plus bas sur un autre petit autel est l'Idole qu'ils appellent *Goupaldas*, frere de ce Richourdas. De toutes ces Idoles on ne voit que la face qui est de pierre ou de bois noir comme jayet, hormis l'Idole de Morli-Ram, qui est dans la grande Pagode & demeure nue. Pour ce qui est de l'Idole Ramkam, qui est dans la Pagode du Raja, elle a deux diamans dans les yeux, que ce Prince lui a fait mettre avec un gros colier de perles,

& un ciel sur sa tête soutenu de quatre pilliers d'argent

A huit journées de Banarous, en tirant droit au Nord, on entre dans un país de montagnes; mais qui dans les intervalles donnent lieu à de belles plaines, larges quelquefois de deux à trois lieues. Elles sont très fertiles en bled, ris & légumes; mais ce qui incommode & ruine les peuples de cette contrée, est la quantité d'éléphans qui s'y trouvent & qui mangent une grande partie des légumes & des grains. Si une Caravane passe dans ce pays-là où il n'y a point de Carvanseras, comme elle est contrainte de camper en plein champ, elle a assez de peine à se défendre la nuit de ces éléphans, qui viennent souvent enlever les vivres. Pour les en empêcher on allume des feux, on tire quantité de coups de mousquets, & de temps en temps une partie des gens de la Caravane crie à pleine tête & fait grand bruit pour épouventer ces animaux. C'est en ce pays-là où l'on voit encore une Pagode bien bâtie & fort ancienne, & ornée de plusieurs figures dedans & dehors, qui ne sont que des représentations de filles & de femmes. Aussi ne voit-on guère d'hommes aller-là en devotion, & à cause de cela on la nomme la Pagode des filles. Il y a un autel au milieu comme dans les autres Pagodes, & sur cet autel une Idole d'or massif environ de quatre pieds de haut, laquelle représente une fille debout, qu'ils appellent *Ram-Marion*. Elle a à sa droite un enfant debout d'argent massif de près de deux pieds de haut, & ils disent que cette fille vivant saintement, cet enfant lui fut amené par les Bramins pour lui apprendre sa créance & ce qui est de bien vi-

156 VOYAGES DES INDES,
vre ; mais qu'au bout de trois ou quatre ans
que l'enfant eut demeuré avec cette fille, il de-
vint si sçavant & si habile, que tous les Rajas
& Princes du païs lui portèrent envie, jus-
ques-là qu'une nuit l'un d'eux déroba l'en-
fant qui n'a jamais été vû depuis. Cette Idole
a à sa gauche au bas de l'Autel une autre Ido-
le qui représente un vieillard, qu'ils disent a-
voir été le serviteur de Ram-Marion & de
l'enfant, & les Bramins portent grande révé-
rence à cette Idole. On n'y vient qu'une fois
l'an en devotion, & il faut s'y trouver à un
jour préfix, qui est le premier de la Lune de
Novembre, bien qu'ils n'ouvrent la Pagode
qu'à la pleine Lune. Pendant ces quinze jours
il faut que tous les Pélerins, tant hommes
que femmes, jeûnent de temps en temps, &
se lavent tous les jours par trois fois le corps,
sans se laisser un poil en quelque lieu que ce
soit, le faisant tomber aisément avec une cer-
taine terre dont ils se frottent.

CHAPITRE XII.

*Suite de la description des principales Pagodes des
Idolâtres des Indes.*

APrès les Pagodes de Jagrenate & de Ba-
narous, la plus considérable étoit celle de
Matura environ à dix-huit costes d'Agra sur le
chemin de Dehly. C'est un des plus som-
ptueux édifices de toutes les Indes, & le lieu
où il y avoit autrefois le plus grand concours
de pélerins; mais présentement on n'y en voit
presque plus, & les Idolâtres ont perdu in-
sensiblement la dévotion qu'ils avoient pour

cette Pagode, depuis que la rivière de Geme-né qui passoit auparavant proche de cette Pa-gode, a changé de lit, ayant pris son cours à demi lieuë delà. Car quand ils se sont lavez le corps dans ce fleuve, il leur faut trop de temps pour revenir à la Pagode, & pendant ce temps-là ils pourroient trouver quelque chose qui les rendroit souillez & immondes. Bien que cette Pagode, qui est fort grande, soit dans un fond, on la decouvre de plus de cinq ou six cosses, le bâtiment étant fort élevé & très-magnifique. Les pierres qu'on y a employées sont comme rougeâtres, & on les tire d'une grande carrière qui est près d'Agra. Elles se fendent comme nos ardoises, & l'on en voit de quinze pieds de long & de neuf ou dix de large, qui n'ont pas quelque-fois si doigts d'épaisseur, c'est-à-dire qu'on les fend comme l'on veut, & selon qu'on en peut avoir besoin, & l'on en fait même de belles colonnes. Toute la Forteresse d'Agra, les murailles de Jehanabad, la maison du Roi, avec les deux Mosquées, & quelques mai-sons de Grands Seigneurs, sont bâties de cet-te pierre.

Revenons à la Pagode. Elle est assise sur une grande plate-forme de figure octogone, toute revêtuë de pierre de taille, autour de la-quelle regne deux ceintures de toutes sortes d'animaux en relief, & sur tout de singes, dont l'une n'est qu'à deux pieds du rez de chaussée, & l'autre à deux pieds du haut de la plate-forme. On y monte par deux esca-liers de quinze ou seize marches chacun, les marches n'ayant que deux pieds de long; de-sorte que deux personnes de front ni peuvent monter. L'un de ces escaliers se vient rendre

158 VOYAGES DES INDÉS,
dans le grand portail de la Pagode, & l'autre
derrière le chœur. Mais la Pagode n'occu-
pe guère que la moitié de la plate-forme,
l'autre moitié servant de grande place au-de-
vant. Sa structure est en croix comme est cel-
le des autres Pagodes, & au milieu s'élève un
gros dôme accompagné de deux autres un peu
moindres qui sont aux côtez. Au-dehors du
bâtiment, depuis le bas jusqu'au haut, on voit
quantité de figures d'animaux, comme de be-
liers, de singes & d'éléphants, taillez dans la
pierre, & tout autour ce ne sont que des ni-
ches où il y a divers monstres. Du pied de
chacun des trois dômes jusqu'au faite, d'es-
pace en espace, il y a des fenêtres hautes de
cinq à six pieds, & à chacun une espece de
balcon où quatre personnes peuvent être assis-
ses. Chaque balcon est couvert d'une petite
voûte, & les uns sont soutenus par quatre co-
lonnes, les autres par huit; mais qui sont
deux à deux, & qui s'entre-touchent. Autour
de ces dômes, il y a encore des niches plei-
nes de figures qui représentent des démons.
L'une a quatre bras, l'autre quatre jambes;
il y en a qui ont des têtes d'hommes sur des
corps de bêtes, avec des cornes & de longues
queuës qui leur viennent autour des cuisses.
On y voit enfin quantité de figures de singes,
& c'est une chose effroyable d'avoir devant
les yeux tant de laides représentations. La
Pagode n'a qu'une porte, qui est fort haute, &
de côté & d'autre, il y a plusieurs colonnes
& figures d'hommes & de monstres. Le
chœur est fermé par un balustre fait de co-
lonnes de pierre de cinq à six pouces de dia-
mètre, & personne n'y peut entrer que les
principaux Bramins qui y vont par une peti-

te porte secrete que je n'ai scû voir. Etant dans cette Pagode je demandai à quelques Bramins qui étoient-là, si on pouvoit voir le Grand *Ram-Ram*, c'est-à-dire, la grande Idole. Ils me répondirent qu'en leur donnant quelque chose ils iroient en demander la permission à leur Supérieur; ce qu'ils firent aussi-tôt après que je leur eus mis dans la main deux roupies. Je n'attendis pas une demi-heure, & les Bramins ayant ouvert une porte qui est en dedans au milieu du balustre (car au-dehors il n'y en a point, & le balustre est entièrement fermé) je vis au travers environ à quinze ou seize pieds de la porte, comme un autel carré couvert d'un vieux brocard d'or & d'argent; & au-dessus la grande Idole qu'ils appellent *Ram-Ram*. On n'en voit que la tête qui est d'un marbre fort noir, & il y a dans ses yeux comme deux rubis. Tout le corps depuis le cou jusqu'au pied, est couvert d'une robe de velours rouge avec quelque broderie, & on ne lui voit point de bras. Elle a à ses deux côtez deux autres Idoles de deux pieds de haut ou environ, & ajustées de même maniere, sinon que celles-ci ont le visage blanc, & on les appelle *Becchar*. Je vis aussi dans cette Pagode une machine de quinze à seize pieds en carré, & d'environ douze à quinze pieds de haut, couverte de ces toiles peintes, qui representoient toutes sortes de démons. Cette machine étoit posée sur quatre petites rouës, & ils me dirent que c'étoit l'Autel portatif, où ils mettoient leur grand Dieu les jours solennels quand il alloit visiter les autres Dieux, & quand ils le menoient à la riviere avec tout le peuple à leur grande Fête.

La quatrième Pagode est celle de *Tripet* dans la Province de Carnatica vers la côte de Coramandel & le Cap de Comorin. Je la fus voir en allant de Masulipatan à Candecote, pour joindre le Nabab Mirgimola. C'est une grande Pagode accompagnée de quantité de petites & de plusieurs logemens pour les Bramins; ce qui fait paroître tout cela ensemble comme une Ville. Il y a autour plusieurs étangs, & leur superstition est si grande, qu'un passant n'ose y prendre de l'eau si le Bramin ne la lui donne.

CHAPITRE XIII.

Des pelerinages des Idolâtres à leurs Pagodes.

TOUS les Idolâtres qui sont sous la domination du Grand Mogol & d'autres Princes deçà & delà le Gange, au moins une fois en leur vie, vont en pelerinage à l'une des quatre Pagodes que j'ai nommées, & le plus ordinairement à celle de Jagrenate, comme la première & la plus considérable de toutes, pour y faire leurs dévotions. Les Bramins & les gens riches, font ce pelerinage bien plus d'une fois: car il y en a qui le font tous les quatre ans, d'autres tous les six, ou tous les huit, & chargeant les Idoles de leurs Pagodes sur des brancars, ils vont avec leurs Bramins comme en procession à la Pagode, pour laquelle ils ont le plus de dévotion; mais c'est le plus souvent, comme j'ai dit, à celle de Jagrenate, & même à celle de Banarous, parce que toutes les deux sont sur le Gange, dont l'eau leur est en particuliere veneration.

Ce pelerinage ne se fait pas comme en nôtre Europe un à un, ou deux à deux, mais ils s'assembtent toute une Ville ou plusieurs villages, pour marcher de compagnie. Les pauvres qui viennent de loin & quelquefois de trois ou quatre cens lieues, & qui avec toute l'épargne qu'ils ont faite pour cela durant leur vie, ne pourroient soutenir les frais du voyage, sont assistez par les riches qui employent à ces charitez de très-grandes sommes. Chacun marche selon sa qualité & ses moyens, les uns en Pallekis ou brancars, d'autres en carosse; & les pauvres, les uns à pied & les autres sur des bœufs; la mere portant l'enfant, & le pere les ustensiles pour cuire.

Le Dieu qu'ils portent en procession du lieu d'où ils partent, par maniere de visite & de respect qu'il va rendre au grand Ram-Ram, repose de son long dans un riche Pallekis, couvert de brocard d'or & d'argent avec des franges, le matelas & le couffin de même étoffe sous la tête, les pieds & les coudes, comme nous voyons aux éfigies de nos tombeaux. Les Bramins distribuënt aux plus considérables de la troupe, des éventails, dont le manche a sept ou huit pieds de long, couvert de lames d'or ou d'argent, l'éventail tenant au bout, en forme d'une grande pelle de four, de deux à trois pieds de diamètre, & du même brocard que le Pallekis. Il est entouré de plumes de paon, pour donner plus de vent; à quoi ils ajoutent quelquefois des sonnettes pour rendre une espèce de musique; & il y a d'ordinaire cinq ou six de ces éventails qui servent à chasser les mouches de dessus le visage de l'Idole; ceux

qui les tiennent se relayant de tems en tems, de même que ceux qui portent le Pallekis, afin que plusieurs puissent avoir part à cet honneur. Cette coutume ne doit pas nous paroître plus étrange que celle que j'ai vû pratiquer en Saxe & en plusieurs autres endroits d'Allemagne, où pendant qu'on prononce dans l'Eglise l'Oraison Funebre pour un homme, ou une femme, qui reposent de leur long dans une biere qui est découverte, des gens de côté & d'autre l'éventent à toute heure, quand c'est en Eté, pour chasser les mouches qui volent sur le visage du défunt, qui n'a alors non plus de sentiment qu'une Idole.

L'an 1653. étant en chemin de Golconda pour Surate avec Monsieur d'Ardilliers, de qui j'ai parlé ailleurs, nous rencontrâmes près de Doltabar plus de deux mille personnes, tant hommes que femmes & enfans, qui venoient du côté de Tatta, avec leur Idole qu'ils portoient sur un riche Pallekis, & c'étoit pour aller visiter la grande Idole de la Pagode de Tripeti. Cette Idole étoit couchée sur un matelas de velours rouge cramoisi, & la couverture & les coussins étoient de la même étoffe. Le bambouc ou bâton qui sert à porter le Pallekis étoit couvert de brocard d'or & d'argent, & nul autre que les Bramins n'avoit la permission d'en approcher. Nous vîmes passer cette longue procession, & ce ne fut pas sans avoir beaucoup de compassion de l'aveuglement de ce pauvre peuple.

Voici les figures de leurs plus fameuses Idoles, ayant eu la curiosité de les faire dessigner sur les lieux.

CHAPITRE XIV.

De diverses coutumes des Idolâtres des Indes.

Les Bramins ont beaucoup de connoissance de l'Astrologie, & savent prédire aux peuples les éclipses du Soleil & de la Lune. Le 2. de Juillet 1666. à une heure après-midi il y eut à Patna, ville du Royaume de Bengala, une éclipse de Soleil. C'étoit une chose prodigieuse de voir alors la multitude de gens, tant hommes que femmes & enfans, qui accouroient de toutes parts pour se laver le corps dans le Gange. Mais il faut qu'ils commencent ce lavement trois jours avant qu'on voye l'éclipse, pendant lesquels ils sont jour & nuit au bord du fleuve à aprêter toute sorte de ris, de laitages & de confitures pour jetter aux poissons & aux crocodilles, qui sont dans cette rivière; aussi-tôt que les Bramins le leur ordonne & qu'ils connoissent que c'est la bonne heure. Quelque éclipse que ce soit, ou de Soleil ou de Lune, aussi-tôt qu'elle paroît, les Idolâtres ont accoutumé de casser toute la vaisselle de terre qui leur sert pour le ménage, & de n'en pas laisser une piece en son entier; ce qui fait un terrible bruit dans une Ville.

Chaque Bramin a son Livre de magie, où il y a quantité de cercles & demi-cercles, de carrez & de triangles, & plusieurs sortes de chiffres. Puis sur la terre ils font diverses figures, & quand ils voyent que la bonne heure est venue, ils se mettent tous à crier au peuple qu'il jette les vivres dans

164 VOYAGES DES INDES,
le Gange. Il se fait alors un bruit horrible
de tambours, des clochetes, & de grandes
plaques faites à peu près du même métal de
nos cloches, lesquelles ils frappent l'une con-
tre l'autre; & aussi-tôt que les vivres sont
dans la rivière, il faut que tout le peuple y
entre, se frottant toujours & se lavant le corps,
jusqu'à ce que l'éclipse soit passée. Comme
cette éclipse parut au temps que le Gange a
accoutumé d'être fort bas, après que les plu-
yes qui durent depuis le mois de Juillet jus-
qu'à la fin d'Octobre se sont écoulées, plus
de trois lieues au-dessus de la Ville & au-
dessous, & tant que la largeur de la rivière
se pouvoit étendre, on ne voyoit que des
têtes sur l'eau. Pour ce qui est des Bramins,
ils demeurent en terre pour recevoir les plus
riches & ceux qui leur donnent le plus, pour
leur essuyer le corps & leur donner du lin-
ge sec, dont ils se couvrent le ventre. Ensui-
te ils les font asseoir dans une chaise, au lieu
où les plus aisez de ces Idolâtres ont fait a-
porter quantité de froment, de ris, & de
toutes sortes de légumes, avec du lait, du
beurre, du sucre, de la farine & du bois. De-
vant cette chaise le Bramin fait une place
fort nette d'environ cinq à six pieds en quar-
ré; après quoi il prend de la bouze de vache
détrempée dans un grand bassin tirant sur
le jaune, pour en frotter par tout cette place,
de peur que quelque fourmi n'y vienne & ne
soit brûlée. Car s'il se pouvoit, ils feroient
leurs cérémonies sans brûler du bois, & pour
cuire leurs vivres, ils ne se servent ordinai-
rement que de bouze de vache. Quand ils
sont contraints de se servir de bois, ils pren-
nent bien garde qu'il n'y ait dedans quelque

ver ou autre insecte, de peur, comme je l'ai remarqué ailleurs, que dans la créance qu'ils ont du passage des ames dans divers corps, il n'y eut quelque ame de leurs parens ou amis qui brûlât avec cette petite bête. Dans cette place qu'ils ont si bien nettoyée, ils tracent plusieurs sortes de figures, comme des triangles & demi-triangles, des ovales & demi-ovales; ce qu'ils font avec de la chaux qui est en poussière. Sur chaque figure, ils mettent un peu de fiente de vache avec deux ou trois petites branches de bois, que l'on frote bien; de peur qu'il ne reste dessus aucun insecte; & sur chacune de ces branches, ils mettent à l'une du bled, à l'autre du ris, aux autres des légumes, & de toutes les sortes de vivres qu'ils ont. Puis ayant jetté sur chaque ras quantité de beurre, & y ayant mis le feu, selon qu'ils voyent la flâme qui en sort, ils jugent s'il y aura cette année-là abondance de bled, ou de ris; & ainsi du reste.

A la pleine Lune de Mars, ils ont une Fête solennelle pour leur Idole, qui est en forme de serpent, & dont j'ai parlé au premier Livre de ces Relations des Indes. Cette Fête dure neuf jours, & quand elle arrive, ils demeurent tout ce temps-là sans rien faire, tant hommes que bêtes, la plupart desquelles ils enjolivent en leur faisant des cercles autour des yeux avec du vermillon, dont ils colorent aussi toute la corne, & quand ils ont quelque particuliere amitié pour l'animal, ils y ajoûtent des feuilles de faux clinquant. Tous les matins ils adorent l'Idole, & les filles vont danser autour durant une heure, au son des flutes & des tambours, a-

prés-quoi ils mangent tous ensemble, & se réjouissent jusqu'au soir, qu'ils vont encore adorer l'Idole & danser à l'entour.

Bien que ce ne soit pas la coutume des Idolâtres d'user d'aucune forte boisson, toutefois durant toute cette Fête, ils boivent du vin de Palme, & de l'eau-de-vie qui se fait du même vin dans des villages éloignez des grands chemins, parce que les Gouverneurs Mahometans ne souffrent pas qu'on en fasse, ni que l'on vende du vin, qu'on pourroit avoir apporté de Perse ou d'ailleurs. Cette eau-de-vie se fait de cette manière. Ils prennent un grand vaisseau de terre verni par dedans, qu'ils appellent *Matarvane*, & il y en a de différentes grandeurs. Sur un de ces vaisseaux, qui tiendra trois cens pintes de Paris de ce vin de Palme, ils mettront cinquante ou soixante livres de sucre noir, qui n'est pas raffiné & qui paroît comme de la cire jaune, avec environ vingt livres d'une grosse écorce noire de certaine épine, à peu près comme celle dont nos Couroyeurs se servent en Europe pour accommoder leurs cuirs. Cette écorce sert à faire boiillir le vin de Palme; ce qui se fait dans quatre ou cinq jours, comme nos vins nouveaux, & jusqu'à ce que cette douceur se convertisse en âpreté pareille à celle de nos poires sauvages. Alors ils distillent le tout, & selon le goût qu'ils lui veulent donner, ils jettent dans une chaudronnée, ou un petit sac de clou de gérofle, ou trois ou quatre poignées d'anis, ou de la fleur de muscade, & ils ont de grands chaudrons qui leur servent d'alembic. Ils donnent à cette eau-de-vie la force qu'ils veulent; & ayant pris plaisir un jour d'en distiller moi-même, j'en em-

plis dix de ces bouteilles qui viennent d'Angleterre, dont le verre est de l'épaisseur d'un écu blanc, qui tiennent environ quatre pintes de Paris chacune, & dans lesquelles s'apportent les vins qu'on veut conserver. Mais toute la nuit cette eau-de-vie ayant petillé dans les bouteilles, je les trouvai fêlées le lendemain de la force de la liqueur.

Étant à Agra l'an 1642. il y arriva une chose assez étrange. Un Idolâtre appelé *Voldas*, Courtier des Hollandois, de l'âge de soixante & dix ans ou environ, eut nouvelle que le Grand Bramin, ou le Grand-Prêtre de la Pagode de Matura étoit mort. Aussi-tôt il fut trouver le Chef de la loge des Hollandois pour le prier de voir ses comptes & de les finir; parce, lui dit-il, que leur Grand Prêtre étant mort, il vouloit aussi mourir pour aller servir ce saint homme en l'autre monde. Si-tôt que ses comptes eurent été vûs, il entra dans son carrosse, accompagné de quelques parens qui le suivirent, & comme il n'avoit ni bû ni mangé, depuis qu'il avoit eu cette nouvelle, il mourut en chemin, n'ayant jamais voulu prendre de nourriture.

Les Idolâtres des Indes ont cette coûtume, que quand quelqu'un bâille, ils font claquer leurs doigts, en criant par plusieurs fois *Ginarami*; c'est-à-dire, souviens-toi de Narami, qui passe parmi ces Idolâtres pour un grand Saint. Ils disent que ce claquement de doigts, ne se fait que pour empêcher que quelque mauvais esprit n'entre dans le corps de celui qui bâille.

Comme j'étois à Surate l'an 1653. on amena au Gouverneur un de ces Soldats appelez *Raspoutes* qui avoit sur son cheval deux ou trois

pieces de toile, pour en payer la doüiane. Ce Raspoute d'un ton ferme demanda hardiment au Gouverneur, si un soldat qui avoit servi le Roi toute sa vie devoit paier la doüiane de deux ou trois méchantes pieces de toile qui ne valoient pas quatre ou cinq roupies, & lui dit que c'étoit pour habiller sa femme & ses enfans. Le Gouverneur picqué de ce discours l'appella *Bethico*, c'est-à-dire, fils de putain; ajoutant que quand il seroit Prince il lui feroit payer les droits du Roi. Alors le Soldat outré de cette injure, fit semblant de tirer de l'argent pour paier ce que l'on lui demandoit, & s'avançant vers le Gouverneur, lui donna sept ou huit coups de son poignard dans le ventre, dont il mourut, & le Soldat fut taillé en pieces sur le champ par les valets.

Bien que ces Idolâtres soient dans le dernier aveuglement, pour la connoissance du vrai Dieu, cela n'empêche pas que selon la nature, ils ne vivent en beaucoup de choses moralement bien. Quand ils sont mariez, ils faussent rarement la foi à leurs femmes, l'adultere est fort rare parmi eux, & l'on n'entend point parler de Sodome. Ils marient leurs enfans dès l'âge de sept à huit ans, de peur qu'ils ne s'abandonnent à ce peché; & voici en peu de mots, les cérémonies qu'ils observent dans leurs Mariages. La veille des nôces l'époux accompagné de tous ses parens, va au logis de l'épouse avec une paire de gros brasserelets de l'épaisseur de deux doigts; mais qui sont creux par-dedans & de deux pieces, avec une charniere au milieu pour les ouvrir. Selon la richesse de l'époux; ces brasserelets sont plus ou moins riches, ou d'or, ou d'argent, ou

ou de l'eton, ou d'étain, & les plus pauvres n'en ont que de plomb. L'époux étant arrivé met un de ces brassés à chaque jambe de son épouse, pour montrer qu'il la tient désormais enchainée, & qu'elle ne peut plus s'éloigner de lui. Le lendemain on prépare le festin au logis de l'époux, où tous les parens de part & d'autre se trouvent, & sur les trois heures après-midi on y amène l'épouse. Plusieurs Bramins s'y rendent aussi, & leur Supérieur faisant approcher la tête de l'époux contre celle de l'épouse, prononce plusieurs paroles, en leur jettant toujours de l'eau sur la tête & sur le corps. Puis on apporte sur des plats ou sur de grandes feuilles de figuier, plusieurs sortes de mets & des piéces d'étoffe & de toile, & le Bramin demande à l'époux si tant que Dieu lui donnera quelque chose il n'en fera pas part à sa femme, & s'il ne tâchera pas de la nourrir par son travail. Quand il a dit, ouï, ils vont tous s'asseoir au festin que l'on leur a préparé, & où chacun mange à part. Selon que l'époux est riche & qu'il a du crédit parmi les Grands, les noces se font avec pompe & avec grande dépense. Il est monté sur un éléphant, & son épouse dans un chariot; tous ceux qui les accompagnent ayant un flambeau à la main. Il emprunte de plus pour cette pompe, tant du Gouverneur du lieu, que d'autres Grands Seigneurs de ces amis, autant d'éléphans qu'il peut & de chevaux de parade, & on le promène ainsi une partie de la nuit avec des feux d'artifice, que l'on jette par les rues & dans les places. Mais une des plus grandes dépenses qu'il se fait, est en eau du Gange, pour ceux qui en font quelquefois éloigner de trois ou quatre cens

lieux ; car comme cette eau leur est sacrée, & qu'ils en boivent par dévotion, il faut qu'elle leur soit apportée de si loin par des Bramins, & dans des vaisseaux de terre vernis par-dedans, que le Grand Bramin de Jagrenate a remplis lui-même de l'eau la plus nette de la rivière, & auxquels ensuite il applique son cachet. On ne donne à boire de cette eau que sur la fin du repas, comme j'ai dit ci-devant ; on en verse à chacun des conviez trois ou quatre tasses, & plus l'époux en fait boire, plus il est estimé brave & magnifique. Cette eau venant de si loin, & le Grand Bramin se faisant paier certain Tribut pour chaque pot, qui est tout rond & tient environ autant qu'un de nos seaux, il s'en consume quelquefois à une nôce pour deux ou trois mille roupies.

Le 8. Avril, comme j'étois en Bengala, dans une Ville qui s'appelle *Malde*, les Idolâtres firent une grande Fête qui leur est particulière en ce lieu-là. Ils sortent tous de la Ville, & vont attacher des crochets de fer aux branches de plusieurs arbres, où quantité de ces pauvres gens se vont accrocher, les uns par les deux côtes, & d'autres par le milieu du dos. Ces crochets leur entrent dans le corps, & ils demeurent pendus, les uns une heure, & les autres deux, jusqu'à ce que la pesanteur du corps leur leve la chair, étant contraints alors de se retirer. C'est une chose surprenante de ne voir pas sortir une goutte de sang de cette chair entassée, & de n'en voir pas même paroître sur le crochet ; & dans deux jours ils sont entièrement guéris par des médicamens que leur donnent leurs Bramins. Il y en a d'au-

tres à cette Fête qui se font un lit de pointes de fer, & qui se couchent dessus, ces pointes leur entrant bien avant dans la chair; & pendant que les uns & les autres sont en cette penitence, tous leurs parens & amis leur apportent des presens, comme du betlé, de l'argent, ou quelque piece de toile. Quand la penitence est achevée, le penitent prend tous ces presens & les distribue aux pauvres, sans en vouloir profiter. Je demandai à quelques-uns de ces gens-là, pourquoi ils faisoient cette Fête & ces penitences; & ils me répondirent tous que c'étoit en mémoire du premier homme, qu'ils nomment Adam, comme nous.

J'ajouterai encore ici l'exemple d'une étrange sorte de pénitence, que je vis en remontant le Gange, le douzième de Mai 1666. On avoit préparé au bord de la rivière une place bien nette, dans laquelle un de ces pauvres Idolâtres, étoit condamné à se mettre à terre plusieurs fois le jour, appuyé seulement sur les deux pieds & sur les deux mains, & baissant la terre par trois fois avant que de se relever, sans oser la toucher du reste du corps. Quand il se relevoit, il falloit que ce fut sur le pied gauche, ayant le pied droit en l'air, & tous les matins, pendant une Lune entière, avant que de boire ni manger, il étoit obligé de se mettre cinquante fois de suite en cette posture, & par conséquent de baisser la terre cent cinquante fois. On me dit que les Bramins lui avoient enjoint cette penitence, pour avoir laissé mourir une vache dans son logis, & ne l'avoir pas menée mourir au bord de l'eau.

172 VOYAGES DES INDES,
selon la coutume, pour être lavée en mou-
rant.

En voici encore une autre assez bizarre. Quand un Idolâtre vient à perdre quelque pièce ou quelque somme d'or, soit par mégarde, soit que l'on la lui dérobe, il est tenu de porter autant qu'il a perdu au Grand Bramin; car s'il ne le fait pas, & qu'on vienne à le sçavoir, il est chassé honteusement de sa Caste, par politique, pour les rendre soigneux.

Au-delà du Gange en tirant au Nord vers les montagnes de Naugrocot, il y a deux ou trois Rajas qui, comme leurs peuples, ne croient ni Dieu ni diable. Leurs Bramins ont un certain Livre qui contient leur créance & qui n'est rempli que de sottise, dont l'Auteur qui s'appelle *Baudou*, ne donne point de raison. Ces Princes sont vassaux du Grand Mogol, & lui payent Tribut.

Enfin, pour dernière remarque, & pour finir ce Chapitre, je dirai que tous les Malavares en général, conservent soigneusement les ongles de leur main gauche, & laissent croître leurs cheveux comme les femmes. Ces ongles qui sont longs quelquefois d'un demi doigt, leur servent de peigne, n'en ayant point d'autres que cela, & c'est de cette main gauche qu'ils font toutes les choses viles, ne touchant jamais leur visage, ni ce qu'ils mangent, que de la main droite.

Je viens maintenant à quelques remarques que j'ai faites dans mes voyages sur plusieurs Roïaumes qui sont au Nord & au Levant des Etats du Grand-Mogol, comme sont ceux de Boutan, de Tipra, d'Asen & de Siam, dont je ne croi pas que nos Européens aient encore

LIVRE TROISIÈME. 173
beaucoup de connoissance ; & je parlerois
aussi du Royaume de Tunquin, si je n'apre-
nois que deux differens Auteurs en ont rem-
pli deux volumes.

CHAPITRE XV.

*Du Royaume de Boutan d'où viennent le musc, la
bonne Rhubarbe, & quelques fourrures.*

LE Royaume de Boutan est de fort gran-
de étendue ; mais nous n'avons pû encore
en avoir une exacte connoissance. Voici ce
que j'en ai pû apprendre dans plusieurs voya-
ges, que j'ai faits aux Indes de quelques gens
du païs qui en sortent pour trafiquer ; mais
je m'en fais mieux instruit cette dernière
fois que je n'avois fait auparavant, m'étant
trouvé à Patna, la plus grande ville de Ben-
gala & la plus fameuse pour le négoce, dans
le tems que les Marchands de Boutan y
viennent pour vendre leur musc. Pendant
les deux mois que j'y demeurai je leur en
achetai pour vingt-six mille roupies, l'once
en vessie me revenant à quatre livres qua-
tre sols de nôtre monnoye, & hors de ves-
sie à huit francs ; & n'étoit les doüanes qu'il
faut payer des Indes jusqu'en Europe, il y
auroit un grand profit sur le musc. La plus
excellente rhubarbe vient aussi du Royau-
me de Boutan ; il y croît de la semencine,
qui est la poudre aux vers, & d'autres sor-
tes de drogues, & l'on en apporte aussi de
belles fourrures. Mais pour ce qui est de la
rhubarbe, on risque beaucoup à la transpor-
ter, quelque chemin que l'on veuille pren-

dre. Car si l'on va par le Nord en tirant vers Caboul, l'humidité la gâte, & si l'on prend la route du Midi comme le chemin est long, les pluies qui peuvent survenir sont encore plus à craindre; desorte qu'il n'y a point de marchandise qui soit plus sujette à être gâtée, & qui demande plus de soin que celle-là.

Pour ce qui est du musc, pendant les chaleurs, le Marchand n'y trouve pas son compte, parce qu'il devient trop sec & qu'il perd de son poids. Comme cette marchandise paye d'ordinaire vingt-cinq pour cent de doüiane à *Gorrobepour* dernière ville des Etats du Grand Mogol du côté du Royaume de Boutan bien qu'il s'étende encore cinq ou six lieues plus loin, quand les Marchands Indiens sont en cette Ville, ils vont trouver d'abord le Doüanier, & lui disent qu'ils vont au Royaume de Boutan, l'un pour acheter du musc, l'autre de la rhubarbe, chacun déclarant la somme qu'il veut employer; ce que le Doüanier met sur son registre avec le nom du Marchand. Alors les Marchands au lieu de vingt-cinq pour cent que l'on devoit donner accordent à sept ou huit, & prennent un certificat du Doüanier ou du Cadi, afin qu'à leur retour on ne leur demande pas davantage. S'il arrive qu'ils ne puissent obtenir du Doüanier une honnête composition, ils prennent un autre chemin, qui est véritablement bien long & bien incommode, à cause des montagnes qui sont presque toujours couvertes de neiges, & que dans le pays plat il y a de grands déserts à traverser. Il faut qu'ils aillent jusqu'à la hauteur de soixante degrés, puis qu'ils tournent vers le couchant jusqu'à Caboul, qui est au quarantième; & c'est en cet-

te ville-là que la Caravane se sépare, une partie allant à Balch, & l'autre dans la grande Tartarie. C'est où ceux qui viennent de Boutan troquent leurs marchandises contre des chevaux, des mulets, & des chameaux; car il y a peu d'argent en ces pays-là. Puis ces Tartares apportent ces marchandises dans la Perse jusqu'à Ardeiiil & à Tauris; ce qui fait croire à plusieurs Européens que la rhubarbe & la semancine viennent de Tartarie. Il est bien vrai qu'il en vient de la rhubarbe; mais il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit si bonne que celle du Royaume de Boutan, & elle est bien plutôt corrompue, la rhubarbe se mangeant d'elle-même par le cœur. Les Tartares remportent de Perse des étofes de soie de peu de valeur qui se font à Tauris & à Ardeiiil, & quelques draps d'Angleterre & de Hollande que les Armeniens vont prendre à Constantinople & à Smyrne, où on les apporte de l'Europe. Une partie des Marchands qui viennent de Boutan & de Caboul, va à Candahar & delà à Ispahan, & ceux-ci d'ordinaire remportent du corail en grains, de l'ambre-j jaune, & du lapis travaillé en grains quand ils en peuvent trouver. Les autres Marchands qui vont du côté de Multan, de Lahor, & d'Agra, remportent des toiles, de l'indigo, & quantité de grains de cornaline & de crystal. Enfin, ceux qui retournent par Gorroche-pour & qui sont d'accord avec le Doïianier, remportent de Patna & de Dacca du corail, de l'ambre-j jaune, des brasselets d'écaille de tortuë & d'autres de coquilles de mer, avec quantité de pieces rondes & carrées de la grandeur de nos pieces de quinze sols, qui sont aussi d'écaille de tortuë & de ces mêmes coquilles.

Comme j'étois à Patna quatre Armeniens qui avoient déjà fait un voyage au Royaume de Boutan, venoient de Dantzic où ils avoient fait faire quantité de figures d'ambre-jaune qui representoient toutes sortes d'animaux & de monstres, qu'ils alloient porter au Roi de Boutan, qui de même que son peuple est grandement Idolâtre pour mettre dans ses Pagodes. Où les Armeniens trouvent quelque chose à gagner ils ne font point de scrupule de fournir de matiere à l'Idolâtrie, & ils me dirent que s'ils avoient pû faire faire l'Idole que le Roi leur avoit recommandé, ils se feroient enrichis. C'étoit de faire faire une tête en forme de monstre, qui eut six cornes, quatre oreilles, & quatre bras, avec six doigts à chaque main, le tout d'ambre-jaune; mais qu'ils n'avoient pas trouvé des pieces assez grosses pour cela. Je crus plutôt que l'argent leur avoit manqué; car il ne paroïssoit pas qu'ils en eussent beaucoup, & d'ailleurs c'est un infâme commerce de fournir des instrumens d'Idolâtrie à ce pauvre peuple.

Venons maintenant au chemin qu'il faut tenir pour se rendre de Patna au Roïaume de Boutan; à quoi la Caravane employe trois mois. Elle part d'ordinaire de *Patna* sur la fin de Décembre, & arrive le huitième jour à *Gorrochepour*. C'est, comme j'ai dit, la dernière Ville de ce côté-là des Etats du Grand-Mogol, & où les Marchands font leurs provisions pour une partie du voyage. De *Gorrochepour* jusqu'au pied des hautes montagnes, il y a encore huit ou neuf journées, pendant lesquelles la Caravane souffre beaucoup, parce que tout le pays est plein de forêts où il y a

quantité d'éléphans sauvages, & il faut que les Marchands au lieu de se reposer la nuit se tiennent sur leurs gardes, en faisant de grands feux & tirant leurs mousquets pour épouventer ces animaux. Comme l'éléphant marche sans bruit il surprend le monde, & est auprès de la Caravane avant que l'on s'en soit apperçu. Ce n'est pas qu'ils viennent pour faire du mal à l'homme, & il se contente d'emporter les vivres dont il se peut saisir, comme un sac de ris ou de farine, ou un pot de beurre dont il y a toujours grande provision. On peut aller de Patna jusqu'au pied de ces montagnes dans les carrosses des Indes ou en Pallekis; mais on se sert ordinairement de bœufs, de chameaux & de chevaux du pays. Ces chevaux de leur nature sont si petits que quand un homme est dessus, il s'en faut peu que ses pieds n'aillent à terre; mais d'ailleurs ils sont forts & vont tous l'ambe, faisant jusqu'à vingt lieues d'une traite, & ne mangeant & ne bûvant que fort peu. Il y a de ces chevaux qui coûtent jusqu'à deux cens écus, & quand on entre dans les montagnes, on ne peut plus se servir que de cette seule voiture, & il faut quitter toutes les autres qui y seroient inutiles à cause de quantité de passages qui sont trop étroits. Les chevaux même, quoique forts & petits, ont souvent de la peine à en sortir, & c'est pour cette raison, comme je dirai bien-tôt, qu'on a ordinairement recours à d'autres expédiens pour traverser ces hautes montagnes.

A cinq ou six lieues au-delà de *Gorrockepour* on entre sur les terres du Raja de *Nupal*, qui vont jusqu'aux frontieres du Royau-

178 VOYAGES DES INDES,
me de Boutan. Ce Prince est vassal du Grand-Mogol, & lui envoie tous les ans un éléphant pour tribut. Il fait sa résidence dans la ville de *Nupal*, de laquelle il prend le nom, & il y a fort peu de négoce & d'argent dans son pays, qui n'est que de bois & de montagnes.

La Caravane étant donc arrivée au pied des hautes montagnes, connues aujourd'hui sous le nom de *Naugrocot*, & que l'on ne peut passer en moins de neuf ou dix jours, comme elles sont fort hautes & fort étroites avec de grands précipices; quantité de gens descendent de divers lieux, & la plus grande partie est de femmes & de filles qui viennent faire marché avec ceux de la Caravane pour porter les hommes, les marchandises, & les provisions au-delà de ces montagnes. Voici la manière dont elles s'y prennent. Ces femmes ont un bourlet sur les deux épaules, auquel est attaché un gros coussin pendant sur le dos sur lequel l'homme est assis. Elles sont trois femmes qui se relayent pour porter un homme tout à tour, & pour ce qui est du bagage & des provisions, on les charge sur des boucs qui portent jusqu'à cent cinquante livres. Ceux qui veulent mener des chevaux dans ces montagnes, sont souvent obligez dans des passages étroits & dangereux de les faire guinder avec des cordes; c'est, comme j'ai dit, pour cette difficulté, qu'on ne se sert même guere de chevaux dans ce pays-là. On ne leur donne à manger que le matin & le soir. Le matin on prend une livre de farine avec demi-livre de sucre noir & demi-livre de beurre, & on pétrit tout cela ensemble avec de l'eau pour le donner au cheval. Le soir il faut qu'il se contente d'un peu de poids cornus,

cassez & trempez demi-heure dans l'eau ; & voilà en quoi consiste toute leur nourriture en vingt-quatre heures. Ces femmes qui portent les hommes ne gagnent chacune que deux roupies en ces dix jours de traversée , & l'on en paye autant pour chaque quintal que portent les boues ou les chevres , & pour chaque cheval que l'on veut faire mener.

Après qu'on a passé ces montagnes on a pour voitures jusqu'à Boutan des bœufs , des chameaux & des chevaux , & même des Pallekis , pour ceux qui veulent aller plus à leur aise. Le pays est bon , & il y croît du bled , du ris , des légumes & du vin en abondance. Tout le peuple , tant hommes que femmes , va habillé l'Eté de grosse toile de coton ou de chanvre , & l'hyver de gros drap , qui est presque du feutre. La coëffure pour l'un & pour l'autre sexe , est un bonnet fait à peu près comme ces bonnets à l'Angloise qu'on appelle Bouquin-kans , & il y a autour pour ornement des dents de porc , avec des morceaux ronds & carrez d'écaille de tortue de la grandeur d'une de nos pieces de quinze sols , les plus riches y entremêlant des grains de corail ou d'ambre-jaune , dequoi leurs femmes se font aussi des colliers. Les hommes comme les femmes portent des brassèlets au bras gauche seulement , & depuis le poignet jusqu'au coude. Ceux des femmes sont fort étroits , & ceux des hommes larges de deux doigts. Ils ont à leur col un cordon de soye où ils pendent un grain de corail ou d'ambre-jaune , ou une dent de porc qui leur vient sur l'estomac ; & à leur côté gauche ils ont des ceintures où pendent encore à des attaches de ces mêmes grains de corail ou d'ambre , ou des

180 VOYAGES DES INDES,
dents de porc. Bien qu'ils soient grands Ido-
lâtres, ils mangent de toutes sortes de vian-
des, hormis de la vache, qu'ils adorent com-
me mere nourrice de tous les hommes, & ils
sont grands amateurs d'eau-de-vie. Ils obser-
vent aussi quelques cérémonies des Chinois;
car après avoir donné à manger à leurs amis,
le repas étant fini, ils brûlent de l'ambre-jau-
ne, quoiqu'ils n'adorent pas le feu comme les
Chinois. J'ai dit ailleurs la raison pourquoi
les Chinois brûlent de l'ambre à l'issuë de
leurs festins; ce qui rend cette marchandise
de bon débit dans la Chine. Dans Patna mê-
me des morceaux d'ambre-jaune qui ne sont
pas travaillez, de la grosseur d'une bonne
noix, bien nets & d'une belle couleur, sont a-
chetés par ces Marchands de Boutan jusqu'à
trente-cinq & à quarante roupies la serre; &
la serre tant de l'ambre-jaune, que de l'am-
bre-gris, du musc, du corail, de la rubarbe
& d'autres drogues, est neuf onces de nôtre
poids. Le salpêtre, le bled, le ris, le sucre &
autres denrées, se vendent aussi par serres
dans le Bengala; mais cette serre est de soi-
xante-douze de nos livres à seize onces la li-
vre, & quarante Serres font une mein, qui
viendroit à deux mille huit cents quatre-
vingt livres, poids de Paris. Quand je partis de
ce pais-là la mein de ris se donnoit pour deux
roupies.

Pour revenir à l'ambre-jaune pour un mor-
ceau d'une serre ou de neuf onces, selon sa
couleur & sa beauté on aura depuis deux cents
cinquante jusqu'à trois cents roupies, & les
autres morceaux se payent de même à pro-
portion de leur grosseur & de leur beauté.
Le corail brut ou travaillé en grains, se vend

avec assez de profit; mais ils aiment mieux le bruit, parce qu'ils le façonnent à leur mode, & le plus souvent ce sont les femmes & les filles qui s'employent à ce travail. Elles travaillent aussi en grains de cristall & d'agate, & les hommes font des brassèlets d'écaille de tortue & de coquilles de mer, comme aussi de ces petits morceaux de la même écaille ronds & carrez, dont j'ai parlé plus haut, & que tout les peuples du côté du Nord, tant hommes que femmes, filles & garçons, pendent à leurs cheveux & à leurs oreilles. Il y a dans Patna & dans Dacca plus de deux mille personnes qui s'occupent à ces ouvrages, & tout cela se transporte aux Royaumes de Boutan, d'Asem, de Siam, & autres pays au Nord & au Levant des Etats du Grand Mogol.

Pour ce qui est de la semencine ou poudre aux vers, on ne peut pas la recueillir comme on fait les autres graines. C'est une herbe qui croît dans les prez & qu'il faut laisser mourir, & le mal est que lorsqu'elle approche de sa maturité, le vent en fait tomber une grande partie entre les herbes, où elle se perd toute, & c'est ce qui la rend chère. Comme on ose la toucher de la main, parce qu'elle en seroit plutôt gâtée, & que même quand on en fait la montre, on la prend dans une écuelle, quand on veut recueillir ce qui est demeuré de reste dans l'épi; voici de quelle adresse on se sert. Ils ont deux paniers à anses, & en marchant dans ces prez ils font aller un des paniers de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, comme s'ils fauchoient l'herbe, laquelle toutefois ils ne prennent que par le haut, c'est-à-dire que par l'épi, &

toute la graine tombe ainsi dans les paniers. Il croit aussi de la semencine dans la Province de Kerman, mais elle n'est pas si bonne que celle de Boutan, & il n'y en a même que ce qu'il en faut pour le pays. Cette graine ne sert pas seulement pour chasser les vers des corps des enfans; mais les Persans & tous les peuples qui sont vers le Nord, & même les Anglois & les Hollandois, s'en servent comme d'anis pour mettre dans les dragées.

Pour ce qui est de la rhubarbe, on sçait que c'est une racine que l'on coupe par morceaux, on en enfle dix ou douze ensemble, & puis on les fait sécher.

Si les peuples de Boutan avoient autant d'adresse que les Moscovites pour tuer la Martre, on pourroit aussi tirer de ce pais-là quantité de riches fourrures, vû qu'il y a quantité de ces animaux. Dès que l'animal montre la tête hors de son trou, les Moscovites qui sont au guet ne le manquent pas, ils le tirent d'ordinaire dans le nez ou dans les yeux; car si on le tiroit dans le corps, la peau n'en vaudroit rien à cause du sang qui sort de la playe, & qui fait tomber le poil qui en est mouillé.

Le Roi de Boutan a toujours sept ou huit mille hommes pour sa garde. Ce sont gens qui ont pour armes l'arc & la flèche, & la plupart ont aussi la hache & la rondache, avec une pointe de l'autre côté comme un marteau d'armes. Il y a long-tems qu'ils ont l'usage du mousquet & du canon qui est de fer, comme aussi de la poudre qui a le grain long & qui est extraordinairement forte. Ils m'ont assuré que l'on voit sur leurs canons des chiffres & des lettres qui y sont depuis

plus de cinq cens ans. Ils ne sortent point du Roïaume sans la permission expresse du Gouverneur, & n'oseroient emporter un mousquet si leurs plus proches parens ne répondent qu'il sera fidèlement rapporté. Sans cette difficulté j'en aurois apporté un, parce que les caractères qui étoient sur le canon, comme me l'assuroient ceux qui les pouvoient lire, témoignent qu'il y avoit cent quatre-vingt ans qu'il étoit fait. Il étoit fort épais, la bouche faite en tulipe, & le dedans poli comme un miroir. Sur les deux tiers du canon il y avoit des filets de relief, & quelques fleurs entre-deux dorées & argentées, & la bale qu'il portoit étoit d'une once. Le Marchand de Boutan devant de charger sa caution en rapportant le mousquet, quelque offre que je lui fisse, je ne pus jamais l'obliger de me le vendre, & il refusa même de me donner un peu de sa poudre. Mais j'ai apporté en France deux canons à peu près comme celui-là, dont l'un a été fait dans l'Isle de Ceylan, & l'autre dans le Bengala.

Il y a toujours cinquante éléphans autour de la maison du Roi pour sa garde, & vingt ou vingt cinq chameaux qui ont sur leur selle une petite piece d'artillerie d'environ demi-livre de bale. Il y a un homme assis sur la croupe du chameau, comme j'ai représenté ailleurs, & il manie cette piece comme il veut haut & bas, à droite & à gauche, étant plantée sur une fourche qui tient sur la selle.

Il n'y a point de Roi au monde plus craint & plus respecté de ses sujets que le Roi de Boutan, & même il en est comme adoré. Quand il rend justice ou quand il donne audience, tous ceux qui se présentent devant lui ont les

184 VOYAGES DES INDES,
mains jointes élevées sur le front, & se tenant
éloignez du trône, ils se prosternent à terre
sans oser lever la tête. C'est dans cette hum-
ble posture qu'ils font leurs supplications au
Roi, & quand ils se retirent, ils marchent à re-
culons jusqu'à ce qu'ils soient hors de sa pre-
sence. Les Bramins font accroire à ce pauvre
peuple que le Roi est un Dieu en terre, &
principalement à ceux qui viennent du Nord.
Ils m'ont conté une chose qui est bien ridicu-
le, mais qui est bien véritable à ce qu'ils di-
sent, qui est que lorsque le Roi a satisfait aux
nécessitez de la nature, ils ramassent soigneu-
sement son ordure pour la faire sécher & la
mettre en poudre comme le tabac qu'on prend
par le nez; qu'ensuite l'ayant mise dans de
petites boîtes, ils vont les jours de marche
en donner aux principaux Marchands & aux
riches païsans de qui ils reçoivent quelques
présens; que ces pauvres gens emportent cer-
te poudre chez eux comme quelque chose de
fort précieux, & que lorsqu'ils traitent leurs
amis ils en saupoudrent leurs viandes. Deux
de ces Marchands de Boutan qui m'avoient
vendu du musc, me montrèrent chacun leurs
boîtes & la poudre qui étoit dedans, dont ils
faisoient grand état.

Ces gens de Boutan sont gens robustes &
de belle taille, mais qui ont le visage & le nez
un peu plat. Ils m'ont dit que les femmes
sont plus grandes & plus vigoureuses que les
hommes, mais qu'elles sont plus incommo-
dées qu'eux de la goïstre, dont il y en a peu
qui en échappent. Ils ne sçavent ce que c'est
que de guerre, & ils n'auroient à craindre
que le Grand-Mogol. Mais de ce côté-là, qui
est à leur Midi, c'est, comme j'ai dit, un pays

de hautes montagnes & de passages fort étroits : du côté du Nord il n'y a que des bois & presque toujours des neiges ; & soit au Levant soit au Couchant , ce sont de vastes deserts où on ne trouve guère que des eaux ameres , & ce qu'il y a de pays habité , appartient à des Rajas qui n'ont pas beaucoup de forces.

Il y a apparemment quelque mine d'argent au Royaume de Boutan ; car le Roi fait battre des pieces qui sont de la valeur des roupies. Ces pieces ne sont pas rondes , mais à huit angles , & il y a dessus des caracteres qui ne sont ni Indiens ni Chinois. Toutefois les Marchands de Boutan qui m'instruisirent à Patna de toutes ces choses , ne me pûrent dire où étoit cette mine ; & pour ce qui est de l'or , le peu qu'ils en ont leur est apporté par les Marchands qui viennent du côté du Levant.

Voilà tout ce que j'ai pû apprendre du Royaume de Boutan , au-dessus duquel passerent les Ambassadeurs que le Grand Duc de Moscovie envoya à la Chine l'an 1659. Ils prirent leur route le long de la Grande Tartarie , au Nord de Boutan , & arriverent à la Cour du Roi de la Chine avec des presens considérables. C'étoient trois Seigneurs des plus apparens de Moscovie , & à leur abord ils furent très-bien reçûs. Mais quand il fallut aller saluer le Roi , la coûtume étant de se prosterner trois fois en terre , ils ne le voulurent jamais faire , disant qu'ils le salueroient à leur mode , & de la maniere que l'on saluoit leur Empereur , qui étoit aussi grand & aussi puissant que celui de la Chine. Comme ils demurerent dans cette résolution , ils n'eurent point d'audience , & s'en retournerent avec leurs presens sans voir le Roi. Il auroit

186 VOYAGES DES INDES,
été à souhaiter que le Grand Duc eût fait
choix pour cette ambassade de quelques per-
sonnes de moindre qualité que ces trois Sei-
gneurs, & qui se fussent montrez moins dé-
licats dans les formalitez qui sont souvent
cause qu'on ne peut executer de grands des-
seins. Si ces Ambassadeurs Moscovites eus-
sent voulu se conformer aux coûtumes de la
Chine (ce qu'ils auroient pû faire sans com-
mettre la gloire de leur maître) nous aurions
sans doute à cette heure un chemin frayé par
terre de Moscovie à la Chine par le Nord de
la grande Tartarie, & plus de connoissance
du Roiaume de Boutan qui en est voisin, & de
quelques autres dont nous sçavons à peine les
noms ; ce qui auroit été un grand avantage
pour toute l'Europe.

Comme je viens de parler des Moscovites,
je me souviens que dans mes voyages & prin-
cipalement sur la route de Tauris à Ispahan,
où l'on rencontre d'ordinaire des Marchands
Moscovites, plusieurs d'eux m'ont assuré
qu'en l'an 1654. dans une des Villes de Mos-
covie, une femme âgée de quatre-vingt-deux
ans accoucha d'un enfant mâle, qui fut por-
té au Grand Duc qui le voulut voir & qui le
fit entretenir à sa Cour.

CHAPITRE XVI.

Du Royaume de Tipra.

Plusieurs ont crû, jusqu'à cette heure, que le
Roiaume de Pégu faisoit frontière à la Chi-
ne, & j'ai moi-même été dans cette erreur jus-
qu'à ce que trois Marchands du Royaume de

Tipra m'en ont tiré. Ils se faisoient passer pour Bramins, afin qu'on leur portât plus de respect; mais au fond ce n'étoit que des Marchands qui venoient à Patna & à Dacca, où je les vis acheter du corail, de l'ambre-jaune, des brasselets d'écaille de tortuë, & de coquilles de mer, & autres babioles qui se font en ces deux Villes de Bengala, comme j'ai dit au chapitre précédent. Je n'en vis qu'un à Dacca, & je trouvai les deux autres à Patna lesquels je fis manger avec moi. C'étoient des gens qui parloient peu; soit que ce fût leur naturel particulier, ou que ce soit en general le naturel du pays, & l'un d'eux sçavoit la langue Indienne. Quand ils achetoient quelque chose ils faisoient leur calcul avec de petites pierres qui ressembloient à de petites agates de la grandeur d'un ongle, sur lesquelles il y avoit une maniere de chiffre. Ils avoient aussi chacun leur poids fait à peu près comme une romaine. La branche n'est pas de fer, mais d'un bois aussi dur que du bresil, & l'anneau qui tient le poids qui entre dans cette branche pour marquer des livres, est un fort lacet de soye. C'est de cette façon qu'ils pesoient depuis une drachme jusqu'à dix de nos livres. Si tous ceux du Royaume de Tipra ressemblerent à ces deux Marchands que je trouvai à Patna, on peut dire que cette nation aime fort à boire, & je prenois plaisir à leur donner tantôt de l'eau-de-vie, tantôt du vin d'Espagne, & d'autres sortes de vins; comme de Schiras, de Rheims, & de Mantec, n'en ayant jamais manqué dans tous mes voyages, à la réserve du dernier que je fis dans les deserts d'Arabie que je ne pûs passer qu'en soixante-cinq jours pour la raison que j'ai dite ailleurs.

J'aurois pû apprendre beaucoup de choses de ces Marchands de Tipra touchant la nature & l'étendue de leur païs, s'ils m'en eussent scû donner aussi bonne raison que de mon bon vin, quand je leur portois une fanté. Car mon trucheman n'avoit pas achevé de faire le compliment en mon nom, que le vin étoit bû, & ils se regardoient alors l'un l'autre en succant leurs lèvres, & en frapant deux ou trois fois de la main sur l'estomac avec un soupir. Ces Marchands étoient tous trois venus par le Royaume d'Arakan, qui est au Midi & au Couchant de celui de Tipra, que le Pégu borne aussi en partie au Couchant d'hyver, & ils me dirent qu'ils sont environ quinze jours à traverser leur pays, surquoi l'on ne peut pas bien juger de son étendue, parce que les journées ne sont pas égales, & qu'on les fait tantôt plus longues & tantôt plus courtes, selon qu'on trouve de l'eau. Ils ont pour leurs voitures, comme dans les Indes, des bœufs & des chevaux, & ceux-ci sont de la même nature de ceux dont j'ai parlé plus haut, de petite taille, mais excellens. Pour ce qui est du Roi & des grands Seigneurs, ils vont en Pallekis, & ont leurs éléphans qu'ils font instruire pour la guerre. Ils ne sont pas moins incommodez du goistre que ceux de Boutan, & ils me dirent qu'il y avoit des femmes à qui il pendoit sur les mammelles. Des trois hommes de ce Royaume que je vis en Bengala, celui qui étoit à Dacca avoit deux goistres chacun de la grosseur du poing, & cela leur vient des mauvaises eaux comme en plusieurs autres pays de l'Asie & de l'Europe.

Ils n'ont rien en Tipra qui soit propre

aux étrangers. Il y a une mine d'or d'un or fort bas, & de la soye qui est fort grosse; & ce sont les deux choses qui font le revenu du Roi. Il ne tire aucun subside de ses sujets, sinon que ceux qui ne sont pas d'un rang qui répond à celui de la Noblesse en Europe, sont tenus tous les ans de travailler six jours pour le Roi à la mine d'or, ou à la soye. Il envoie vendre l'or & la soye à la Chine, & on lui rapporte de l'argent dont il fait battre des pieces de la valeur de dix sols. Il fait faire aussi de petites pieces d'or minces comme des âpres de Turquie, & il y en a de deux sortes; les unes dont il en faut quatre pour faire un écu, les autres dont il en faut douze. C'est tout ce que j'ai pu apprendre d'un país qui nous a été jusqu'à présent inconnu, & dont nous pourrions avoir ci-après plus de lumiere, & de plusieurs autres terres que les Relations des voyageurs nous font connoître, n'ayant pas été découvertes tout en un jour.

CHAPITRE XVII.

Du Royaume d'Asem.

J'Amis on n'a bien scû ce qu'étoit le Royaume d'Asem qu'après que ce grand Capitaine Mirgimola, duquel j'ai souvent parlé dans l'histoire des Mogols, eut assuré l'Empire à Aureng-zeb par la mort de tous ses freres & la prison de son fils. Comme il jugea que la Guerre étant finie il ne seroit plus considéré à la Cour comme lors qu'il étoit Generalissime des armées d'Aureng-zeb,

& qu'il étoit tout puissant dans le Royaume où il avoit un grand nombre de créatures ; pour se conserver le commandement des troupes, il résolut d'entreprendre la conquête du Royaume d'Asém, où il sçavoit qu'il ne trouveroit pas grande résistance, le pays ayant été sans Guerre cinq ou six cens ans, & le peuple étant sans expérience dans les armes. On tient que c'est ce même peuple qui a trouvé anciennement l'invention de la poudre & du canon, laquelle a passé d'Asém au Pégu, & du Pégu à la Chine ; ce qui est cause que d'ordinaire on l'attribue aux Chinois. Mirgimola remporta de cette Guerre quantité de pieces de canon qui étoient toutes de fer, & la poudre à canon qu'on fait en ce pais-là est excellente. Le grain n'en est pas long comme au Royaume de Boutan, il est rond & menu comme le nôtre, & elle fait beaucoup plus d'effet que d'autre poudre.

Mirgimola partit donc de Dacca avec une puissante armée pour la conquête du Royaume d'Asém. A cinq lieues de Dacca une des rivières qui vient du lac de Chiamay, & qui de même que les autres rivières des Indes, prend divers noms, selon les lieux où elle passe, entre dans un bras du Gange, & à l'endroit où ces deux fleuves s'assemblent, il y a une Forteresse de chaque côté, & elles sont toutes deux garnies de bonnes pieces de canon de bronze qui battent à fleur-d'eau. C'est où Mirgimola fit embarquer son Armée, remontant la rivière jusqu'au vingt-neuvième ou au trentième degré où est la frontière du Royaume d'Asém, & delà il la fit marcher par terre dans un pais abondant en toutes

choses nécessaire à la vie, & de fort peu de défense, d'autant plus que les peuples furent surpris. Comme ils sont tous Idolâtres, l'Armée de Mirgimola, qui étoit toute de Mahometans, n'épargna pas leurs Pagodes, elle les abatit par tout où elle en trouva, brûlant & saccageant tout jusques vers le trente-cinquième degré. Mirgimola apprit alors que le Roi d'Assem étoit en campagne avec plus de forces qu'il ne se l'étoit imaginé, qu'il avoit plusieurs pieces d'artillerie & quantité de feux d'artifice, comme nos grenades ou à peu près, qu'on met au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique, comme j'ai représenté ailleurs, & qui portent plus de cinq cens pas. Mirgimola ayant reçu cet avis, ne jugea pas à propos d'aller plus avant; mais le principal sujet de son retour fut que froid commençoit, & que pour conquérir tout ce pays-là il falloit aller jusqu'au quarante-cinquième degré; ce qui auroit été la perte de son armée. Car les Indiens sont si sensibles au froid & le craignent tant, qu'il est impossible de leur faire passer le trentième ou au plus le trente-cinquième degré, à moins que de hazarder leur vie; & de tous les serviteurs que j'ai amenez des Indes en Perse, ç'a été beaucoup quand ils sont venus jusqu'à Casbin, n'en ayant jamais scû amener jusqu'à Tauris, des qu'ils voyoient ces montagnes des Mèdes couvertes de nége, il falloit leur donner congé.

Mirgimola voyant donc qu'il ne pouvoit aller au Nord, résolut de tourner du côté du Sud-Oüest, & fut assiéger une Ville apellée *Azo*, qu'il prit en peu de tems, & où il trouva de grandes richesses. Plusieurs sont de

cette opinion, qu'il n'avoit dessein que de prendre cette Ville & de la piller, & puis de s'en retourner comme il fit. C'est dans cette ville d'Azoo où sont les tombeaux des Rois d'Asém, & de tous ceux de la famille Royale. Bien qu'ils soient Idolâtres, ils ne brûlent pas les corps des morts, mais ils les enterrent. Ils croient qu'après leur mort ils vont dans un autre monde, où ceux qui auront bien vécu en celui-ci n'auront faute de rien, mais qu'ils y auront toutes sortes de délices; qu'au contraire ceux qui auront mal vécu, & qui auront pris le bien d'autrui, souffriront beaucoup, principalement la faim & la soif, & qu'ainsi il est bon d'enterrer quelque chose avec eux pour s'en servir au besoin. C'est ainsi que Mirgimola trouva tant de richesses dans cette ville d'Azoo; car depuis plusieurs siècles chaque Roi avoit fait bâtir dans la grande Pagode comme une Chapelle où il étoit enterré, & pendant leur vie ils envoyoit ferrer dans la cave où ils devoient être mis, quantité d'or & d'argent, de tapis & autres meubles. Quand on met le corps du Roi défunt dans cette cave, on y met aussi tout ce qu'il a de plus précieux, comme quelque Idole particulière d'or ou d'argent, qu'il a adorée pendant sa vie, & tout ce que l'on croit qui lui sera nécessaire en l'autre monde. Mais ce qui est le plus étrange & qui tient fort de la barbarie, c'est que si-tôt que le Roi est mort une partie des femmes qu'il a le plus aimées, & des principaux Officiers de sa maison, se font mourir par quelque bruvage empoisonné, pour être enterrez avec lui & l'aller servir en l'autre monde. Outre cela ils enterrent vifs un

ele-

Elephant, douze chameaux, six chevaux & quantité de chiens de chasse, croyant que tous ces animaux reprennent vie après qu'ils sont morts pour servir le Roi.

Ce Royaume d'Asen est un des meilleurs pays de toute l'Asie; car il produit tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme, sans qu'il ait besoin de recourir pour cela aux Etats voisins. Il y a des mines d'or, d'argent, d'acier, de plomb & de fer, & quantité de soye, mais qui est grossière. Il y en a d'une sorte qui croît sur les arbres, & qui est faite par un animal qui a la forme de nos vers à soye, mais qui est plus rond & qui demeure toute l'année sur l'arbre. Les étofes qu'on fait de cette soye sont fort lustrées; mais elles se coupent & ne durent guere; & c'est du côté du Midi où croissent ces soyes, & où sont les mines d'or & d'argent. Le pays produit aussi quantité de gomme lacre, & il y en a de deux sortes. Celle qui croit sur les arbres est comme de couleur rouge, & c'est de quoi ils peignent leurs toiles & autres étofes, & quand ils ont tiré cette couleur rouge ils se servent de la lacre pour lacer des cabinets & autres pieces de cette nature & pour faire de la cire d'Espagne, & une grande quantité se transporte pour la Chine & le Japon pour faire leurs cabinets; c'est la meilleure lacre de toute l'Asie pour ces sortes d'ouvrages. Pour ce qui est de l'or on n'en laisse point sortir du Royaume, & l'on n'en fait aucune monnoye, il demeure tout en lingots, grands & petits, dont le peuple se sert dans le trafic sans le transporter ailleurs; mais pour ce qui est de l'argent, le Roi en fait battre monnoye de la grandeur & du poids des rou-

pies & de figure octogone, & il est permis d'en porter hors du Royaume. Bien que le pays soit abondant, comme j'ai dit, en toutes sortes de choses nécessaires à la vie, entre toutes les viandes ils font un cas particulier de la chair de chien; c'est le mets le plus délicieux dans tous leurs festins, & tous les mois dans chaque Ville du Royaume on tient un marché où il ne se vend que des chiens qu'on y amène de tous côtés. Il y a aussi beaucoup de vignes & de bon raisin; mais on ne fait point de vin, on laisse seulement sécher le raisin pour en faire de l'eau-de-vie. Pour ce qui est enfin du sel, il n'y en a point dans ce Royaume que celui qu'on fait par artifice, à quoi l'on se prend de deux façons. La première, est de ramasser cette verdure qui est sur les eaux dormantes & que les canars & les grenouilles mangent. On la fait sécher & on la brûle, & les cendres qui en viennent étant bouillies & passées de la manière de celles qui suivent, servent de sel. L'autre manière & qui est plus en usage, est de prendre de ces grandes feuilles de figuier, que nous appellons figuier d'Adam. On les fait sécher de même & on les brûle, & les cendres qui en viennent font une espèce de sel si aspre, qu'il est impossible d'en manger à moins qu'on ne l'adoucisse; ce qu'on fait par ce moyen. On met ces cendres dans l'eau où on les remue dix ou douze heures durant, puis on passe cette eau trois fois au travers d'un linge & on la fait bouillir. A mesure qu'elle bout le fond devient épais, & quand elle est consumée on trouve au fond de la chaudière du sel qui est blanc & assez bon.

C'est de ces cendres de feuille de figuier

font l'on fait en ce pays-là une lessive pour boüillir les soyes qui deviennent blanches comme la neige ; & si les peuples d'Assem avoient plus de figuiers qu'ils n'en ont , ils feroient toutes leurs soyes blanches , parce que la soye blanche est bien plus chere que l'autre ; mais ils n'en ont pas pour blanchir la moitié des soyes qui croissent dans le pays.

Kemmerouf est le nom de la Ville où le Roi d'Assem fait sa résidence , & qui est à vingt-cinq ou trente journées de chemin de celle qui étoit autrefois la capitale du Royaume , & qui portoit même nom. Le Roi ne prend aucuns subsides de ses peuples ; mais toutes les mines , tant d'or & d'argent que de plomb , d'acier & de fer , lui apartiennent ; & même pour ne pas fouler ses sujets , il ne se sert pour travailler aux mines que des esclaves qu'il achete de ses voisins. Ainsi tous les païsans d'Assem sont à leur aise , & il n'y en a guere qui n'ait sa maison à part , & au milieu de ses terres une fontaine entourée d'arbres , & même la plupart entretiennent un Elephant pour leurs femmes. Ces Idolâtres au contraire de ceux des Indes qui n'ont qu'une femme en ont jusqu'à quatre ; & quand ils les épousent afin qu'il n'y ait point de debat entre elles , il dit à l'une : Je te prens pour me servir dans mon ménage à telle chose ; & à l'autre , je te destine à telle autre chose ; & ainsi chacune de ces femmes sçait ce qu'elle doit faire dans la maison. Les hommes & les femmes sont de belle taille , & d'un très beau sang ; mais les peuples qui habitent la frontiere du côté du Midi sont un peu olivâtres , & ne sont pas sujets au goistre comme ceux du Nord. Ils ne sont pas de si belle taille , &

196 VOYAGES DES INDES,
la plupart de leurs femmes ont le nez un peu plat. Ces peuples du côté du Midi vont tout nus, ils n'ont qu'un linge dont ils couvrent ce que la pudeur veut que l'on cache, avec un bonnet de la forme de ces bonnets à l'Angloise, autour duquel pendent quantité de dents de porc. Ils ont les oreilles percées, & l'on y passeroit bien le pouce; les uns y mettent de l'or, les autres de l'argent. Les hommes portent les cheveux jusques sur les épaules, & les femmes les laissent aussi longs qu'ils peuvent croître. Il se fait au Royaume d'Assem, comme au Royaume de Boutan, grand négoce de brasselets d'écaille de tortue & de coquilles de mer qui sont longues comme un œuf, & qu'on scie en petits cercles; mais les riches en ont de corail & d'ambrejaune. Quand un homme meurt, il faut que tous ses parens & amis viennent à l'enterrement, & quand ils mettent le corps en terre, ils tirent tous les brasselets qui sont aux bras & aux jambes & les enterrent avec le défunt.

CHAPITRE XVIII.

Du Royaume de Siam.

LE Royaume de *Siam* pour la plus grande partie, est entre le Golfe de même nom & le Golfe de Bengala, touchant le Pégou au Septentrion & la Presqu'Isle de Malacca au Midi. Le chemin le plus court & le meilleur que puissent tenir les Européens pour se rendre en ce Royaume, est d'aller à Ispahan, d'Ispahan à Ormus, d'Ormus à Surate, de Surate à Golconda, & de Golconda à

Masulipatan, où l'on s'embarque pour *Denonserin*, qui est un des ports du Royaume de Siam. De Denonserin à la Ville capitale qui porte le même nom du Royaume, il y a environ trente-cinq journées de chemin, dont l'on fait une partie en remontant une rivière, & l'autre partie en charette ou sur des Elephans. Le chemin tant par terre que par eau est incommode; parce, que par terre il faut toujours être en garde contre les lions & les tygres; & par eau, la rivière faisant des chutes en plusieurs endroits il est difficile de faire remonter les bateaux, dequoi toutefois on vient à bout avec des machines.

C'est la même route que j'enseignai au retour d'un de mes voyages des Indes à trois Evêques que je trouvai dans ma route. Le premier fut Monsieur l'Evêque de Beryte que je rencontrai à Ispahan. Le second Monsieur l'Evêque de Megalopolis en passant l'Euphrate. Le troisième Monsieur l'Evêque d'Heliopolis, qui arriva à Alexandrete comme j'en parlois pour l'Europe.

Tout le pays de Siam est très fertile en ris & en fruits, dont les principaux sont appelez Mangues, Durions & Mangoustans. Les forêts sont pleines de cerfs, d'elefans, de tygres, de rhinoceros & de singes, & on voit par tout une grande quantité de ces bambous, qui sont de grosses cannes fort hautes & toutes creuses & dures comme du fer. Aux extrémités de ces cannes on trouve pendus des nids gros comme une tête d'homme, & ce sont les fourmis qui les font d'une terre grasse qu'elles apportent. Il n'y a qu'un petit trou au bas par où elles entrent, & dans ces nids chaque fourmi a sa chambre à part com-

198 VOYAGES DES INDES,
me les mouches à miel. Elles font leurs nids
sur ces cannes , parce que si elles les faisoient
en terre, dans la saison des pluyes qui durent
quatre ou cinq mois, elles mourroient toutes,
tout le pays étant alors inondé.

Il faut aussi se donner de garde la nuit é-
tant couché que les serpens ne vous mordent.
Il y en a de vingt-deux pieds de long & qui
ont deux têtes , mais celle qui est au bout de
ce qui est comme la queue & où le serpent va
en finissant , n'ouvre point la gueule & n'a
point de mouvement.

Ils ont aussi en Siam un animal fort veni-
meux , & qui n'a au plus qu'un pied de long.
Sa queue est fourchue & fait deux pointes, &
sa forme est à peu près comme on nous dé-
peint la Salemandre.

Les rivières de ce Royaume sont fort bel-
les, & celle qui passe à Siam est presque par
tout également large. L'eau en est très-saine,
mais d'ailleurs elle est pleine de crocodiles
d'une grandeur monstrueuse, & qui dévo-
rent souvent les hommes qui ne se tiennent
pas sur leurs gardes. Ces rivières se débord-
ent pendant que le Soleil parcourt les si-
gnes Septentrionaux ; ce qui contribué beau-
coup à la fertilité des campagnes où elles se
peuvent répandre , & où par une providence
admirable l'épi du ris monte à mesure que les
eaux croissent.

Siam, Ville capitale du Royaume & la rési-
dence ordinaire du Roi, est ceinte de murail-
les , & a plus de trois de nos lieues de circuit.
Elle est dans une Isle , la rivière l'embrassant
de tous côtez , & l'on pourroit aisément con-
duire des canaux par toutes les ruës , si le Roi
vouloit employer pour cet ouvrage une par-

tie de tant d'or qu'il consomme pour les Temples de ses Idoles.

Les Siamois ont trente-trois lettres dans leur alphabet. Ils écrivent comme nous autres de la main gauche à la droite, tout au contraire des peuples du Japon, de la Chine, de la Cocinchine & de Tunquin, qui conduisent leur écriture de la main droite à la gauche, & depuis le haut de la page jusqu'au bas.

Tout le peuple de ce Royaume est esclave, ou du Roi, ou des Grands Seigneurs. Les femmes, aussi-bien que les hommes, coupent leurs cheveux, & leurs habits ne sont pas fort riches. Entre les civilitez qu'ils observent entre eux, celle-ci est une des principales, qui est de ne passer jamais devant une personne pour qui on a du respect sans lui en demander auparavant la permission; ce qu'ils font alors en élevant les deux mains. Les plus riches ont plusieurs femmes, comme au Royaume d'Asem.

La monnoye du pays est d'argent & de la forme à peu près d'une bale de mousquet. La plus basse est de petites coquilles qu'on apporte des Manilles. Il y a de belles mines d'étain.

Le Roi de Siam est un des plus riches Monarques de l'Orient, & se nomme dans ses Edits Roi du ciel & de la terre, bien qu'il soit tributaire des Rois de la Chine. Il se montre rarement à ses sujets, & ne donne audience qu'aux principaux de sa Cour, les étrangers n'ayant point d'accez dans son Palais. Il se repose du gouvernement sur ses Ministres, qui font bien souvent un très-mauvais usage de l'autorité qu'ils ont en

main. Il ne se montre en public que deux fois l'année, ce qu'il fait avec beaucoup de magnificence. La première fois, c'est pour aller en cérémonie à une Pagode qui est dans la Ville, dont la tour est toute dorée par dedans & par dehors. Il y a trois Idoles de six à sept pieds de haut, lesquelles sont d'or massif, & par quantité d'aumônes qu'il fait aux pauvres, & de présens aux Prêtres de ses faux Dieux, il croit se les rendre favorables. Il marche alors avec toute sa Cour, & fait paroître tout ce qu'il a de plus riche. On voit entre autres magnificences deux cens éléphans, entre lesquels il y en a un blanc, dont le Roi fait tant de cas, qu'il fait gloire de se nommer le Roi de l'éléphant blanc. Les éléphans vivent plusieurs siècles, comme je l'ai remarqué ailleurs.

La seconde fois que le Roi sort en public, c'est pour aller à une autre Pagode qui est à cinq ou six lieues au-dessus de la Ville, en remontant la rivière. Mais personne ne peut entrer dans cette Pagode que le Roi avec ses Prêtres. Pour ce qui est du peuple, si-tôt qu'il en peut voir la porte, il faut que chacun se jette la face en terre. Alors le Roi paroît sur la rivière avec deux cens galères d'une prodigieuse longueur, chacune ayant quatre cens rameurs, & étant dorées & enjolivées pour la plus grande partie. Comme cette seconde sortie du Roi se fait au mois de Novembre, & qu'alors la rivière commence à s'abaisser, les Prêtres font accroire au peuple qu'il n'y a que le Roi qui puisse arrêter le cours des eaux par les prières & les offrandes qu'il fait en cette Pagode, & ces pauvres gens se persuadent que le Roi va couper les eaux a-

vec son sabre , afin de les congédier & de leur ordonner de se retirer dans la mer.

Le Roi va encore , mais cette fois sans éclat , à une Pagode qui est dans l'Isle où les Hollandois ont leur Loge. Il y a à l'entrée une Idole qui est assise à la maniere de nos tailleurs ; ayant une main sur un de ses genoux , & l'autre sur son côté. Elle a plus de soixante pieds de haut , & autour de cette grande Idole il y en a plus de trois cens autres de diverses grandeurs , qui representent toutes sortes de postures d'hommes & de femmes. Toutes ces Idoles sont dorées , & il y a une prodigieuse quantité de ces Pagodes dans tout le pays. Cela vient de ce qu'il n'y a point de riches Siamois qui n'en fassent bâtir une à sa mémoire. Ces Pagodes ont des tours & des cloches , & les murailles par dedans sont peintes & dorées , mais les fenêtres sont si étroites qu'elles ne peuvent recevoir que peu de jour. Les autels sont chargez de riches Idoles , entre lesquelles ordinairement il y en a trois de diferentes grandeurs proche les unes des autres. Les deux Pagodes où j'ai dit que le Roi va en ceremonie , sont environnées de plusieurs belles pyramides toutes bien dorées , & celle qui est dans l'Isle où les Hollandois ont leur Loge , est accompagnée d'un cloître dont la structure est très-belle. On a dressé au milieu comme une grande chapelle toute dorée au-dedans , où l'on tient une lampe & trois cierges allumez devant l'autel , qui est tout couvert d'Idoles , dont les unes sont de fin or , les autres de cuivre doré. La Pagode qui est au milieu de la Ville , & l'une des deux où le Roi va , comme j'ai dit , une fois l'an , contient près de qua-

tre mille Idoles toutes dorées , & il y a autour comme à celle qui est à six lieues de Siam quantité de pyramides , dont la beauté fait admirer l'industrie de cette nation.

Quand le Roi paroît toutes les portes & les fenêtres des maisons doivent être fermées , & tout le peuple se prosterne en terre sans oser jeter les yeux sur lui. Comme personne ne doit être dans un lieu plus élevé que le Roi , quand il marche par les rues tous ceux qui sont dans les maisons sont obligez de descendre. Quand il fait couper ses cheveux , c'est une de ses femmes qui est employée à cet office , & il ne souffre pas qu'un barbier y mette la main. Ce Prince est passionné pour de certains éléfans , qu'il entretient comme ses favoris & les ornemens de son Etat. Quand il y en a de malades les plus Grands Seigneurs de la Cour en ont un soin incroyable pour tâcher de plaire à leur Souverain, & s'ils viennent à mourir on fait pour eux la même magnificence qu'aux funérailles des Grands du Royaume. Ces funérailles des Grands se font de cette manière. Ils dressent une manière de Mausolée avec des roseaux revêtus par dedans & par dehors de papier de toutes couleurs. Comme tous les bois de senteur se vendent au poids, on en met au milieu du Mausolée autant que peut peser le cadavre , & après que les Prêtres ont achevé de prononcer quelques oraisons , on réduit le tout en cendres. Les riches les conservent dans des urnes d'or ou d'argent , mais pour celles des pauvres on les jette au vent. Pour ce qui est des criminels qui ont fini leur vie par une mort honteuse , on ne brûle pas leurs corps ; mais on les enterre.

Le Roi permet qu'il y ait des femmes publiques, mais elles ont leur quartier à part, & un Chef qui empêche qu'on ne leur fasse aucune insulte. Quand quelqu'une meurt on ne brûle point le corps, comme on fait celui d'une honnête femme, & on le va jeter dans une place où il devient la pâture des chiens & des corbeaux.

On tient que dans ce Royaume il y a plus de deux cens mille Prêtres qu'ils appellent Bonzes, & qui sont en grande veneration tant à la Cour que parmi le peuple. Le Roi même en considere quelques-uns jusqu'à ce point que de s'humilier en leur presence. Ce respect extraordinaire que chacun leur porte, leur inspire quelquefois tant d'orgueil, qu'il s'en est trouvé qui ont poussé leurs desirs jusqu'au trône. Mais quand le Roi découvre quelque chose de pareil il leur ôte la vie, comme l'on vit il y a quelque-temps dans un soulèvement dont un Bonze étoit l'auteur, & à qui le Roi fit trancher la tête.

Ces Bonzes sont vêtus de jaune, & portent sur les reins un petit drap rouge en forme de ceinture. Ils font paroître au dehors une grande modestie, & on ne leur voit jamais le moindre emportement de colere. Sur les quatre heures du matin ils se levent au son des cloches pour faire leurs prieres, & ils en font autant vers le soir. Il y a certains jours de l'année durant lesquels ils se retranchent de la conversation des hommes pour vivre dans la retraite. Quelques-uns vivent d'aumônes, & d'autres ont des maisons bien rentées. Tandis qu'ils portent l'habit de Bonze ils ne peuvent avoir de femme, & il faut qu'ils le quittent s'ils veulent se marier. Ils

204 VOYAGES DES INDES,
sont la plupart très-ignorans, & ne sçavent
ce qu'ils croient. Il semble qu'ils tiennent
comme des Idolâtres des Indes le passage
des ames dans plusieurs corps. Il leur est dé-
fendu d'ôter la vie aux animaux, toute fois
ils ne font pas de scrupule de manger de ceux
que d'autres qu'eux ont tuez, ou qui sont ve-
nus à mourir d'eux-mêmes.

Le Dieu qu'ils adorent est un fantôme
dont ils parlent en aveugles; & ils sont si opi-
niâtres à soutenir leurs erreurs grossieres qu'il
est bien difficile de les en guerir. Ils disent
que le Dieu des Chrétiens & le leur sont frè-
res; mais que le leur est l'ainé. Que si on leur
demande où est leur Dieu, ils répondent qu'il
a disparu & qu'ils ne sçavent où il est.

Pour ce qui est des forces vivantes du Ro-
yaume, elles consistent presque toutes en in-
fanterie qui est assez bonne. Les soldats sont
faits à la fatigue, & n'ont pour tout habit
qu'une piece de toile pour couvrir les parties
qu'on a honte de montrer. Tout le reste du
corps, l'estomac, le dos, les bras, & les cui-
sses demeurent tout à nud, & la chair qui est
route découpée comme quand on donne des
ventouses, représente plusieurs sortes de fleurs
& d'animaux. Après qu'ils ont découpé la
chair & que le sang en est sorti, ils frottent ces
fleurs & ces animaux des couleurs qu'ils veu-
lent, & l'on diroit à les voir de loin qu'ils sont
vêtus de quelque étoffe de soye à fleurs ou de
quelque toile peinte; car ces couleurs qu'ils
apliquent ne s'en vont jamais. Ils ont pour
armes, l'arc & la flèche, le mousquet & la pi-
que, & une zagaye, qui est un bâton de cinq
ou six pieds de long ferré au bout qu'ils lan-
cent avec adresse contre l'ennemi.

L'an 1665. il y avoit dans la ville de Siam un Jesuite Napolitain qui s'appelloit le *Pere Thomas*. Il faisoit fortifier la Ville & le Palais du Roi qui est sur le bord de la riviere, & il avoit déjà fait faire de côté & d'autre de bons bastions. Ce fut en cette consideration que le Roi lui permit de demeurer dans la Ville, où il a une petite Eglise avec une maison, où Monsieur Lambert Evêque de Beryte fut loger en arrivant à Siam. Mais ils ne furent pas long temps bien d'accord ensemble, & Monsieur l'Evêque trouva à propos d'avoir sa Chapelle à part.

Le Port où arrivent les vaisseaux qui viennent de la Cocinchine & d'autres lieux, n'est qu'à une demi-lieuë de la Ville, & comme il y a toujours quelques Matelots Chrétiens, Monsieur l'Evêque y a fait bâtir une petite maison avec une Chapelle pour dire la Messe.

CHAPITRE XIX.

Du Royaume de Macassar, & de l'Ambassade des Hollandois à la Chine.

LE Royaume de Macassar appellé autrement *l'Isle de Celebes*, commence au cinquième degré de latitude Meridionale. Les chaleurs y sont excessives durant le jour, mais les nuits y sont assez temperées, & pour le terroir il est beau & très-fertile, mais les peuples de cette Isle n'ont pas l'art de bien bâtir. La Ville capitale porte le même nom que le Royaume & est sur la mer. Le Port y est libre, & les vaisseaux qui y apportent quantité

de marchandises des Isles voisines n'y payent aucun droit. Ces Insulaires ont accoutumé d'empoisonner leurs armes, & le plus dangereux poison dont ils se servent est le suc de certains arbres de l'Isle de Borneo, lesquels ils remperent selon l'effet ou lent ou précipité qu'ils veulent qu'ait le poison. On tient qu'il n'y a que le Roi seul qui sçache le secret d'en affoiblir la vertu, & il se vante d'en avoir de si prompt qu'il n'y a point de remède au monde pour en empêcher l'effet. Un de mes freres, que j'avois mené aux Indes & qui y est mort, vit un jour une preuve remarquable de la promptitude avec laquelle ce poison fait son effet. Un Anglois ayant tué dans la colere un des sujets du Roi de Macassar, & ce Prince lui ayant donné sa grace, tous les Franks, tant Anglois qu'Hollandois & Portugais qui étoient alors à Macassar, craignant que si ce meurtre demeuroid impuni ces Insulaires ne prissent leur revanche & ne se jettassent sur quelqu'un d'eux, prièrent le Roi de faire mourir l'Anglois, & l'en prièrent si fortement qu'enfin il y consentit. Mon frere étoit fort aimé du Roi qui vouloit qu'il fut de tous ses divertissemens, & particulièrement quand il étoit question de boire. La mort de l'Anglois étant conclue, le Roi dit à mon frere qu'il ne le feroit pas languir, & que pour lui faire voir en même temps la force extraordinaire de son poison il tireroit lui-même le criminel avec une de ses flèches. Ce sont de petites flèches empoisonnées qu'on tire avec une sarbatane, & le Roi pour faire voir aussi son adresse demanda à mon frere en quelle partie du corps il vouloit qu'il tirât le criminel. Mon frere qui étoit bien aisé

de voir si ce que le Roi lui avoit dit du si prompt effet de son poison étoit véritable, le pria de le tirer au gros orteil du pied droit; ce que le Roi fit fort juste & avec une adresse merveilleuse. Deux Chirurgiens, l'un des Anglois, & l'autre des Hollandois s'étoient tenus tout prêts pour couper l'orteil bien au-dessus de la playe, mais ils ne les purent faire si habilement que le poison plus prompt n'eût gagné le cœur, & l'Anglois mourut en même-temps. Tous les Rois & Princes de l'Orient recherchent de même avec soin les plus forts poisons, & le Roi d'Achen fit un jour présent de quinze ou vingt de ces flèches empoisonnées à Monsieur Croke Envoyé du Général de Batavia, & qui fut depuis Chef du Comptoir de Surate. Il y avoit déjà quelques années qu'il avoit ces flèches sans qu'il se fut avisé d'en faire l'essai, & étant un jour avec lui nous tirâmes plusieurs écurieux qui tomboient morts dès qu'ils en étoient frappez.

Le Roi de Macassar est Mahométan, & il ne souffre point que ses sujets embrassent le Christianisme. Les Pères Jésuites en l'année 1656. avoient trouvé le moyen de bâtir à Macassar une assez belle Eglise; mais l'année suivante le Roi la fit abatre, & celle des Pères Dominiquains qui servoient les Portugais qui trafiquent dans ce Royaume. L'Eglise parochiale qui étoit sous la conduite de quelques Prêtres séculiers demeura sur pied, jusqu'à ce que les Hollandois attaquèrent Macassar avec une puissante flotte, & que par la force des armes ils obligèrent le Roi de chasser tous les Portugais de ses Etats. La mauvaise conduite de ce Prince fut cause en

208 VOYAGES DE S INDES,
partie de cette guerre, à laquelle les Hollan-
dois furent aussi poussés par le ressentiment
qu'ils avoient de ce que les Jesuites Portu-
gais avoient traversé leur Ambassade à la
Chine. Car d'un côté on fit à Macassar de
grands outrages aux Hollandois, jusqu'à jet-
ter par terre le chapeau d'un des Envoyez
qui étoient venus là pour faire quelque traité
avec le Roi. Ainsi les Hollandois ne pouvant
dissimuler cet affront, résolurent d'unir leurs
forces avec les *Bouquises* qui s'étoient soule-
vez contre le Souverain, & de se venger à
quelque prix que ce fut d'une si sensible inju-
re. D'autre côté, comme j'ai dit, ils avoient
aussi été fort maltraitez par les Jesuites Por-
tugais, qui avoient empêché par leurs intri-
gues que le Député qu'ils envoyèrent au Roi
de la Chine ne fit ce qu'ils souhaitoient; & la
chose se passa de cette maniere.

Sur la fin de l'année 1658. le General de Ba-
tavia & son Conseil envoyèrent un des prin-
cipaux de la Compagnie Hollandoise au Roi
de la Chine. Etant arrivé à la Cour avec de
beaux presens, il tâcha de s'insinuer auprès
des Mandarins qui sont les Grands Seigneurs
du Royaume, afin que par leur crédit il pût
obtenir la permission de trafiquer dans la
Chine. Mais les Jesuites qui sçavoient la
langue, & connoissoient les Grands de la
Cour par le long séjour qu'ils avoient fait
dans le pais, pour empêcher que la Com-
pagnie Hollandoise n'y prît pied au préju-
dice de la nation Portugaise, représenterent
beaucoup de choses au Conseil du Roi au
désavantage des Hollandois. Ils lui dirent
que dans Ceylan ils avoient faussé la parole
qu'ils avoient donnée au Roi de l'Isle de lui

remettre les places qu'ils prendroient ensemble sur les Portugais, que ce n'étoient pas des gens de bonne foi, & qu'ils s'étoient moquez de même du Roi d'Achem après la prise de Malacca, & de plusieurs autres Princes dans les Isles Moluques; qu'après avoir pris le pais de quelques uns d'eux par composition & leurs personnes mêmes, en leur promettant de les entretenir toute leur vie selon leur dignité, ils n'en avoient plus fait d'état dès qu'ils les avoient eus en leur pouvoir, & qu'ils les avoient envoyez dans l'Isle Maurice comme des esclaves pour couper du bois d'ébene. Toutes ces choses, & plusieurs autres de cette maniere, ayant été représentées au Conseil du Roi, le Député Hollandois fut aussitôt congédié, & sortit de la Chine sans avoir rien fait. Comme il eut appris par une lettre qu'un espion lui écrivit depuis son départ, le mauvais tour que les Jesuites Portugais lui avoient joié, étant de retour à Batavia, il en fit rapport au Général & à son Conseil, qui en eurent bien du dépit & qui résolurent de s'en venger hautement. Par les comptes que rendit le Député, les frais du voyage montoient à cinquante mille écus, & ils penserent aux moyens de s'en faire rembourser au double par les Portugais. Ils savoient le trafic que les Peres Jesuites faisoient tous les ans dans l'Isle Macao & au Royaume de Macassar, & qu'ils y envoyoit pour leur compte jusqu'à six ou sept vaisseaux chargés de toutes sortes de marchandises, tant des Indes que de la Chine. Ils prirent le temps que ces vaisseaux devoient arriver à Macassar, & le septième de Juin 1660. on vit paroître au port deux vaisseaux de la Com-

pagnie qui s'étoient avancez pour favoriser la retraite des Hollandois qui étoient à Terre. La flotte étoit composée de plus de trente voiles, & avoit mouillé à l'Isle de Tanakeké à sept lieues de Butagne.

Le Roi se vit obligé de se défendre contre des ennemis dont il craignoit la puissance, & avec les vaisseaux de Macao qui étoient à la rade, tâcha de soutenir pendant quelque tems l'attaque des Hollandois. Le combat s'étant opiniâtré de part & d'autre, les Hollandois partagèrent leur flotte, & pendant que treize vaisseaux s'attachèrent aux Portugais, le reste battit incessamment la forteresse qui fut emportée sans beaucoup de résistance. On tient qu'en cette journée les Hollandois tirèrent plus de sept mille volées de canon, & que le Roi eut si grande peur qu'il ordonna aux Portugais de ne plus tirer pour ne pas irriter davantage les ennemis. Le Prince *Patinfaloa* mourut dans cette rencontre, & ce fut une grande perte pour le Roi de Macassar, qui s'étoit rendu redoutable à ses voisins par la bonne conduite de ce Ministre sur lequel il se reposoit entierement. Comme les vaisseaux de Macao se trouverent surpris & sans défense, il ne fut pas mal-aisé à la flotte Hollandoise de détruire les Portugais; elle leur brûla trois vaisseaux, elle en coula deux à fond, & en prit un chargé de très-riches marchandises; & ce fut de cette sorte que les Hollandois se rembourserent avantageusement des frais de leur députation de la Chine.

Le treizième de Juin le Roi de Macassar nommé *Sumbaco*, de peur de se voir réduit aux dernières extrémités, fit élever un dra-

peau blanc sur le haut d'une autre forteresse, d'où tout environné de ses femmes il regardoit le combat. Pendant la trêve qu'on lui accorda il envoya un des plus Grands de sa Cour au Général de la flotte Hollandoise pour lui demander la paix, qui ne lui fut accordée qu'à condition qu'il enverroient un Ambassadeur à Batavia, qu'il chasseroit tous les Portugais de l'Isle, & que ses sujets n'auroient plus de négoce avec eux.

Comme donc les articles du traité devoient être ratifiez à Batavia par le Général & son Conseil, le Roi de Macassar fit équiper des galeres, & y envoya onze des plus grands Seigneurs de sa Cour avec une suite de sept cens hommes, & le Chef de cette Ambassade étoit frere du feu Prince Patinsaloo. Ils devoient présenter au Général de Batavia deux cens pains d'or pour racheter la forteresse Royale, & avoient ordre de se soumettre à toutes les conditions que les Hollandois leur proposeroient, pourvu qu'elles ne touchassent point à la loi de Mahomet. Le Général ayant reçu cette Ambassade qui lui étoit bien glorieuse, & profitant de l'occasion & du bonheur de ses armes, fit lui-même la capitulation qui fut signée par les Ambassadeurs de Macassar & qui fut exactement observée. Car aussitôt tous les Portugais vuidèrent le pais, les uns passant aux Royaumes de Siam & de Camboge, & les autres se retirant à Macao & à Goa. *Macao* qui passoit il y a quelques années pour une des plus fameuses & des plus riches Villes de l'Orient, fut le principal motif de l'Ambassade des

212 VOYAGES DES INDES,
Hollandois à la Chine , & comme c'étoit
le meilleur poste que les Portugais eussent
alors en ces quartiers-là , le dessein des
Hollandois étoit de le ruiner entierement.
Aujourd'hui cette Ville qui est au 22. de-
gré de latitude Septentrionale dans une pe-
tite presqu'Isle de la Province de Xanton ,
qui fait partie de la Chine , a beaucoup per-
du de son premier éclat.

Les Peres Jésuites & les Marchands Por-
tugais n'en furent pas quittes pour la dis-
grace qu'ils avoient eüe à Macassar , & ils
eurent encore un échec proche de Goa. Le
Chef du Comptoir des Hollandois de Min-
grela qui n'est qu'à huit lieues de cette
Ville , ayant scû le mauvais succez des af-
faires des Hollandois dans la Chine , pen-
sa de son côté aux moyens de s'en venger.
Il n'ignoroit pas que les Peres Jésuites de
Goa & d'autres lieux des Indes faisoient
grand négoce de diamans bruts qu'ils en-
voyoit en Europe , ou qu'ils emportoient
quand ils retournoient en Portugal. Que
pour cacher ce négoce ils en envoyoit
un ou deux d'entre eux sous l'habit de Fa-
quir ou Pèlerin Indien ; ce qui leur étoit
aisé de faire , parce qu'il y a de ces Peres
parmi eux qui sont nez dans le païs , &
qui savent parfaitement la langue Indien-
ne. Cét habit de Faquirs consiste en une
peau de tygre qu'ils ont sur le dos , & une
de chèvre qui leur couvre une partie de
l'estomac & leur pend sur les genoux. Pour
bonnet ils ont une peau d'agneau ou de che-
vreau , dont les quatre pattes pendent sur
le front , sur le col & les oreilles , qui sont
percées & où ils passent de grosses boucles

de crystal. Ils ont les jambes nuës & de grosses sandales de bois aux pieds, & ils portent un grand bouquet de plumes de paon pour se donner du vent & chasser les mouches. Un jour comme je dînois avec les Peres Augustins qui sont à la Cour du Roi de Golconda, avec les sieurs Lescot & Raisin, un de ces Peres Jésuites qui venoit de Goa entra dans la chambre vêtu de la maniere que je viens de dire. Il nous dit qu'il alloit à saint-Thomé pour les affaires du Vice-Roi de Goa; à quoi je lui repartis que pour aller par toutes les Indes il ne falloit point se déguiser, & que tous les autres Religieux de quelque Ordre que ce fut ne se déguisoient pas de cette sorte.

Le chef du Comptoir de Mingrela prit donc son temps pour se venger des Peres Jésuites, & ayant sçu qu'il y en avoit deux qui alloient aux mines acheter pour quatre cens mille pardos de diamans, il donna ordre à deux hommes qui en achetoient pour lui, que si-tôt que les Peres auroient fait leur emplette, ils en avertissent le Maître de la Doüane de Bicholi. *Bicholi* est un gros bourg sur la frontiere qui separe les terres du Roi de Visapour & celles des Portugais, & il n'y a point d'autre chemin que par ce lieu-là, parce qu'on ne peut passer ailleurs la rivière qui fait l'Isle de Salsete où est bâtie la ville de Goa. Les Peres Jésuites croyant que le Doüanier ne scavoit rien de l'achat qu'ils avoient fait, se mirent dans la barque pour passer l'eau, & ils n'y furent pas plutôt entrez qu'on les vint fouiller; desorte que tous les diamans qui furent trouvez sur eux furent confisquez.

Je reviens au Roi de Macassar que les Reverends Pères Jésuites tâcherent de convertir, & ils en auroient possible pû venir à bout sans une condition à laquelle il les obligea & qu'ils négligerent d'accomplir. Car en même temps que les Jésuites travailloient à l'attirer au Christianisme, les Mahometans de leur côté faisoient de pareils efforts pour l'obliger d'embrasser leur loi, & ce Prince qui vouloit quitter l'Idolâtrie, ne sçachant pas bien quel parti il devoit prendre, dit aux Mahometans qu'ils lui fissent venir de la Mecque deux ou trois de leurs plus habiles Moullas, & aux Jésuites qu'ils lui envoyassent de même autant de leurs plus sçavans hommes, pour les entendre & se bien instruire des deux Religions; ce que les uns & les autres promirent de faire. Mais les Mahometans firent plus de diligence que les Chrétiens, & huit mois après ayant amené de la Mecque deux habiles Moullas, le Roi qui vit que les Jésuites ne lui envoyoient personne, embrassa la loi de Mahomet. Il est vrai que trois ans après deux Jésuites Portugais arrivèrent à Macassar; mais ce fut trop tard & le Roi ne se trouva plus dans la disposition de se faire Chrétien.

Le Roi de Macassar s'étant fait Mahometan, le Prince son frere en eût si grand dépit, qu'il ne pût s'empêcher d'en donner des marques par une action qu'il fit & qui causa sa disgrâce. Comme il sçût que les Mahometans ont en horreur le pourceau, qui est une des viandes ordinaires des Idolâtres de Macassar, si-tôt qu'il vit que la Mosquée que le Roi fit bâtir fut achevée, il

entra une nuit , & faisant égorger dix ou douze pourceaux en sa présence, il fit répandre le sang par tous les coins ; & tant les murailles , que la niche où le Moulla se met pour faire la priere , en furent gâtées. Le Roi, par les loix de la Religion qu'il avoit embrassée, fut obligé de faire abatre la Mosquée & d'en faire bâtir une nouvelle , & le Prince son frere se retirant avec quelques autres Seigneurs Idolâtres n'a plus paru à la Cour depuis ce temps-là.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de plus particulier de tous les Royaumes de l'Orient qui sont entre les Etats du Grand Mogol & l'Empire de la Chine , de laquelle j'ai aussi d'assez bons mémoires ; mais comme je sçais que plusieurs en ont amplement écrit , je crois que le Lecteur aimera mieux que je lui donne la suite de mes voyages , & que je ne l'entretienne que des choses que j'ai vûes de mes propres yeux.

CHAPITRE XX.

L'Auteur poursuit son voyage en Orient , & s'embarque à Mingrela pour Batavia ; le danger qu'il court sur mer , & son arrivée en l'Isle de Ceylan.

JE partis de *Mingrela* gros bourg du Royaume de *Visapour* à huit lieues de *Goa*, le quatorzième Avril 1648. & m'embarquai sur un vaisseau Hollandois qui venoit de prendre des soyes de la Perse & alloit à *Batavia*. Il eût ordre faisant sa route de

anouïller à *Bahanor* pour prendre du ris, & nous y arrivâmes le dix-huitième du même mois. Je fus à terre avec le Capitaine qui alloit trouver le Roi pour lui demander la permission de prendre du ris; ce qu'il lui accorda volontiers. Il nous fallut remonter la rivière près de trois lieues, & nous trouvâmes ce Roi le long de l'eau où il n'y avoit que dix ou douze hûtes faites de branches de palmier. Il y avoit dans la sienne un tapis de Perse étendu sous lui, & nous y vîmes cinq ou six femmes, dont les unes l'éventoit avec des éventails de queue de paon, & les autres lui présentoient le betlé & lui remplissoient sa pipe de tabac. Les plus considérables du pais étoient dans les autres hûtes, & nous comprâmes environ deux cens hommes dont la plupart avoient pour armes l'arc & la fleche. Ils avoient aussi avec eux deux éléfans. Il y a de l'apparence qu'ils avoient ailleurs quelque retraite, & qu'ils étoient venus en ce lieu-là pour jouir de la fraîcheur qu'y rendoient des arbres & quelques ruisseaux. Ayant quitté le Roi & étant rentrés dans notre chaloupe, il nous envoya en présent douze poules & cinq ou six pots de vin de palmier. Nous fûmes coucher ce soir-là après avoir fait une lieue de chemin dans un hameau où il n'y avoit que trois ou quatre maisons, & nous avions pris avec nous bonne provision de notre vaisseau. Le matin comme nous étions prêts à partir nous vîmes sur la rivière un de nos Pilotes avec trois ou quatre jeunes hommes, qui venoient au-devant de nous & apportoit de quoi déjeuner. Quand ils furent à terre &

& que nous nous fûmes mis à manger ; ils demanderent de ce vin de Tari ou de Palmier , & le Maître de la hûte où nous avions couché s'offrit de nous en apporter de très-bon ; mais en nous avertissant qu'il étoit fort & qu'il pouroit nous envoyer des fumées au cerveau. Nos matelots se moquerent de cela , parce qu'ils en buvoient souvent , & que quelques-uns même en buvoient beaucoup sans en être incommodés. Mais comme on le boit dès qu'il est tiré de l'arbre & qu'on ne le laisse pas bouillir , quand on en prend trop on le sent bouillir dans l'estomac. Ce Païsan nous ayant donc apporté un pot de son vin de Palmier , chacun en but ce qu'il voulut ; l'un trois verres , l'autre quatre ou cinq , & pour moi je me contentai d'un seul qui pouvoit tenir près d'une chopine. Mais à dire la vérité nous en eûmes tous un si grand mal de tête , que nous fûmes deux jours sans nous pouvoir bien remettre. Nous demandâmes aux gens du païs pourquoi ce vin nous avoit ainsi incommodés ? & ils nous dirent que cela venoit de ce qu'ils plantoient le poivre autour des palmiers , & que c'étoit ce qui donnoit tant de force à ce vin. Nous en étions encore un peu étourdis quand nous retournâmes à bord , où un Gouverneur de la terre nous vint aussi-tôt trouver pour faire le prix du ris , & sçavoir la quantité qu'on en vouloit. Il falloit qu'ils apportassent le ris d'un peu loin ; ce qui faisoit beaucoup , parce que les vents commençoient à changer , & que le Capitaine ne vouloit pas partir qu'il n'eût la cargaison qu'il lui falloit.

La nuit du vingt-huitième au vingt-neu-

218 VOYAGES DES INDES,
vième le vent commença à changer, & les Pilotes dirent au Capitaine qui n'avoit pas encore pratiqué les côtes des Indes, qu'il falloit lever l'ancre & mettre à la voile, bien que nous n'eussions pas encore toute nôtre cargaison; mais le Capitaine n'y voulut jamais consentir disant qu'il nous manquoit de l'eau. Le vent ayant été fort toute la nuit, le lendemain il s'apaisa un peu & l'on continua de charger du ris. Le jour d'après nous pressâmes fort le Capitaine de partir, & comme il vit que chacun murmuroit il envoya les deux chaloupes pour prendre de l'eau. Mais elles ne furent pas à l'embouchure de la rivière, que le vent devint si furieux que les matelots se hâtèrent de revenir sans eau; ce qu'ils firent avec beaucoup de peine & en danger de se perdre. Quand ils furent à bord on attachâ les deux chaloupes derrière le vaisseau, selon la coutume, & l'on mit quatorze hommes dans la grande, afin de la retenir & d'empêcher que les flots ne la fissent briser contre le vaisseau. Nous voulûmes alors commencer de lever l'ancre, mais le vent se rendant encore plus fort & plus contraire, de trente ou quarante hommes qui étoient autour du moulinet, il y en eut plus de douze d'estropiez par les barres, la violence de la mer les repoussant en arrière. Le Capitaine voulant aussi mettre la main à l'œuvre pour racommoder quelque chose au cable, sa main fut toute écrasée. Enfin la mer vint si rude qu'au lieu de lever l'ancre, il en falut jeter d'autres, parce que le vent nous pouffoit à terre. Chacun alors commença de penser sérieusement à sa conscience, & l'on fit trois fois la prière en deux heures de temps. Sur le minuit nous avions per-

du toutes nos ancres au nombre de sept; de-
 sorte que n'en ayant plus & ne sçachant plus
 que faire, nos Pilotes crièrent que chacun
 tâchat de se sauver quand le vaisseau touche-
 roit la terre, & de lassitude allerent se mettre
 sur leurs lits. Il y avoit déjà long-temps que
 le Capitaine étoit sur le sien, à cause de la
 grande douleur que lui en caufoit sa main qui
 étoit dans un pitoyable état. Pour ce qui est
 de moi, comme la lune luisoit je m'accoudai
 sur le bord du vaisseau regardant comme les
 ondes le pouffoient vers la côte. Etant en cer-
 te posture le vaisseau toucha terre, & chacun
 crut alors qu'il se feroit entr'ouvert. A l'in-
 stant deux matelots me vinrent dire que je ne
 craignisse point, & qu'ils feroient en sorte que
 nous nous sauverions; mais que si Dieu nous
 faisoit la grace de venir à terre il falloit que je
 les reconnusse de leurs peines. Je les exhortai
 de faire leur possible pour nous sauver, & leur
 dis qu'il y auroit 500. écus pour eux lorsque
 nous serions à terre. C'étoient deux Ham-
 bourgeois qui m'avoient vû autrefois au Ban-
 der-Abassi & à Surate, & ils savoient bien que
 j'avois toutes mes marchandises sur moi sans
 avoir besoin de chameaux ni de mulets pour
 les porter. Si-tôt que je leur eus promis cet-
 te somme, ils se saisirent d'un morceau de
 bois de la grosseur de la cuisse & de dix ou
 douze pieds de long, où ils attachèrent en
 cinq ou six endroits de grosses cordes qu'ils
 ne laissoient longues que de trois ou quatre
 pieds. Comme ils travailloient à cela j'avois
 toujours les yeux du côté de la terre, & j'ap-
 perçûs que le vaisseau n'y alloit pas directe-
 ment comme il faisoit auparavant. Je crai-
 gnois aussi que ce ne fut l'obscurité qui me

fit croire cela, parce que la lune commençoit de se coucher. Je courus en même temps à la boussole pour m'en éclaircir, & je vis en effet que le vent étoit tout-à-fait changé & qu'il venoit de la terre. Aussi-tôt je criai aux matelots que le vent s'étoit fait bon, & à l'instant le Bosman qui est celui qui a en manie-
ment tout ce qui dépend du vaisseau, fit grand bruit & appella tous les matelots. Il cria aussi aux quatorze hommes que l'on avoit mis dans la grande chaloupe croyant qu'ils y fussent encore; mais personne ne répondit, & nous vîmes à la pointe du jour que le cable s'étoit rompu, & on n'a jamais pu sçavoir ce qu'ils sont devenus. Pour le Capitaine il ne put se lever, à cause d'une grosse fièvre que la douleur de sa main lui avoit causée. D'abord chacun reprit cœur, quoi qu'on fût encore en peine comment on conduiroit le vaisseau le gouvernail étant rompu par le haut. Pour tâcher de remédier à ce mal, le Pilote fit tendre une petite voile que l'on tiroit, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon qu'il le commandoit, & on attachâ une corde au gouvernail pour le faire joüer, car ce n'étoit que le trou d'en haut qui étoit rompu, & où l'on ne pouvoit pas mettre la pièce qui vient sur le vaisseau pour le gouverner. Enfin le vent vint Nord-est, & plus la nuit étoit obscure à cause que la lune étoit couchée, plus le vent se rafraîchissoit, & chacun en rendit grâces à Dieu. Nous n'étions par toutefois hors de toute appréhension, parce qu'il nous falloit passer trois grosses roches, qui paroissent fort au-dessus de la mer, mais que nous ne pouvions voir, la nuit étant fort obscure. Quand on vint à ce port-là où nous prîmes du ris,

on n'a pas accoutumé de passer ces roches ; mais nôtre Capitaine , voyant qu'il avoit peu de temps pour charger , fit avancer son vaisseau le plus qu'il put de l'embouchure de la riviere , pour la commodité de ceux qui apportoiient le ris , & qui pouvoient faire de la sorte plus de voyages. Enfin , Dieu nous fit la grace qu'à la pointe du jour nous nous vîmes à trois ou quatre lieues de terre. Alors on tint conseil pour sçavoir de quel côté nous devions tirer , à cause que nous n'avions point d'ancres. Les uns furent d'avis que nous retournerions à Goa , pour hiverner , les autres que nous allassions à Ponté de Galle , qui est la premiere Ville que les Hollandois ont prise aux Portugais dans l'Isle de Ceylan ; car il n'y avoit pas plus de chemin d'un côté que d'autre ; & le vent nous étoit également favorable pour les deux lieux. Mon sentiment fut qu'on ne prit point la route de Goa , mais celle de Ponté de Galle ; parce qu'il étoit à craindre qu'allant à Goa , les matelots qui sont sujets à boire ne vinssent à dire ou à faire quelque sottise qui donnât prise sur eux à l'Inquisition , joint qu'il y a en cette Ville-là plusieurs occasions de débauche , & que lorsqu'il faudroit se remettre en mer le Capitaine ne trouveroit peut-être pas un homme dans son vaisseau. Mais en allant à Ponté de Galle on ne couroit aucun danger ; c'étoit aller chez soi & l'on pouvoit changer de vaisseau pour continuer le voyage ; ce qui arriva. Cependant nous étions toujours en crainte que quelque tempête ne survint & ne nous jettât en terre , n'ayant point d'ancre pour arrêter nôtre vaisseau.

Entre nos matelots il s'en trouva un par

bonheur qui servoit depuis plusieurs années dans le même vaisseau & qui dit qu'assûrement il y avoit au fond de cale une ancre fort pesante, mais qu'elle n'avoit qu'un bras. On souhaitoit bien de l'avoir, mais on y voyoit de grandes difficultez à cause de la quantité de marchandises qui étoient dans le vaisseau. Néanmoins on se resolut de les tirer toutes, & quatre ou cinq charpentiers fort experts qui avoient travaillé à la Loge de Gomron pour la Compagnie & retournoient à Batavia, dirent que si l'on pouvoit tirer l'ancre en haut ils l'accommoderoient aussi bien que si elle avoit ses deux bras; ce qu'ils firent, & dans deux jours & l'ancre & le gouvernail furent en état de nous servir. Il en coûta trois ou quatre caisses de vin de Schiras, que l'on distribua à tous ceux qui se mirent en besongne pour remuer les marchandises & pour tirer l'ancre, afin de leur donner courage de bien travailler.

Huit jours après nous reconnûmes que nous étions devant Ponté de Galle, & nous abatîmes une partie de nos voiles pour gagner le Port, l'un des plus mauvais qui soit dans toutes les Indes, à cause des roches qui sont à fleur d'eau en plusieurs endroits. C'est ce qui fait que d'abord qu'on découvre un vaisseau en mer, le Gouverneur envoie d'ordinaire deux Pilotes pour l'aller conduire & le mener dans le port. Mais comme nous avions le temps & la mer assez favorables, le Capitaine ni les Pilotes qui n'étoient jamais venus en ce lieu-là, ne s'étant pas apperçûs que nous avions passé les écueils qu'ils croyoient plus proches de terre, & ne voyant point venir de Pilote pour mener le vaisseau

dans le port, nous firent retourner en mer, ce qui surprit fort le Gouverneur & les Pilotes, qui ne venoient pas, parce qu'ils voyoient que nous avions passé le danger. Le vent commençant alors à changer nous fit reculer neuf ou dix lieues en mer, & ainsi nous fûmes deux ou trois jours à bordayer sans pouvoir regagner le port. Si le vent nous eut chassé un peu plus avant en mer, nous eussions été contraints d'aller hyverner à Massulipatan, dans le Golfe de Bengala. Enfin, les Pilotes de Ponté de Galle nous étant venus querir, nous entrâmes dans le port & mîmes pied à terre le douzième de Mai. Je fus voir aussitôt le Gouverneur Masudere, qui est à présent General à Batavia, & il me fit l'honneur pendant le séjour que je fis en ce lieu-là de vouloir que je mangeasse toujours avec lui.

Je ne trouvai rien de remarquable dans cette Ville, & il n'y reste presque rien que des ruines que les mines & les coups de canon y ont faites, lorsque les Hollandois y mirent le siège & en chassèrent les Portugais. La Compagnie donnoit des champs & des places pour bâtir à ceux qui s'y vouloient habiter, & avoient déjà fait faire deux bastions qui commandoient le port. Si elle a achevé le dessein qu'elle avoit pris, elle aura rendu cette Ville-là une bonne place.

Les Hollandois avant que de prendre toutes les places que les Portugais avoient dans l'Isle de Ceylan, d'où ils les ont entièrement chassés, se persuadoient que le négoce de cette Isle leur rapporteroit des sommes immenses s'ils en étoient seuls les maîtres; ce qui peut-être seroit arrivé s'ils eussent tenu l'accord qu'ils avoient fait avec le Roi de Candy, qui est le

Roi de la terre, lorsqu'ils commencerent à faire la guerre aux Portugais. Mais ils lui manquerent de parole, & cela les mit en très mauvaise réputation dans tous ces lieux-là.

Le traité avec le Roi de Candy étoit conçu de maniere, que ce Roi devoit toujours être avec 18. ou 20. mille hommes dans les passages, pour empêcher le secours qui pouvoit venir de Colombo, de Negambe, de Manar, & de plusieurs autres endroits que les Portugais avoient le long de la côte. Que les Hollandois devoient avec leurs gros vaisseaux amener autant de monde qu'ils en eussent assez pour assiéger Ponté de Galle tant par mer que par terre. Ils convinrent aussi avec le Roi d'Achen, qu'il tiendrait la côte avec un nombre suffisant de petites fregates armées, comme il en entretient toujours bonne quantité.

Les Hollandois ayant pris la Ville commencerent de reparer quelques brèches; ce que voyant le Roi de Candy il envoya sçavoir quand il pourroit venir à la Ville pour en prendre possession. Car on étoit demeuré d'accord, qu'au cas que les Hollandois prissent la Ville, ils la remettroient au Roi, lequel pour récompense devoit leur donner certaine quantité de canelle tous les ans, & en cas de besoin les assister en ce qu'il pourroit. Les Hollandois firent réponse à celui que le Roi leur avoit envoyé, qu'ils étoient contens de lui remettre la Ville, pourvu qu'il leur payât les frais de la guerre qu'ils faisoient monter à plusieurs millions; mais que quand il auroit trois Royaumes comme le sien, il ne pourroit payer la moitié de cette somme. En effet, l'argent est rare en ce pays-

là, & je ne crois pas que le Roi ait jamais vu cinquante mille écus ensemble. Tout son negoce n'étoit que de la canelle & des éléphants; mais depuis que les Portugais ont été aux Indes il n'en a eu aucun profit. Pour ce qui est des éléfans cela va à peu de chose : car on n'en prend guere que cinq ou six l'année; mais aussi ils sont estimez plus que tous les éléphans des autres pays, parce qu'ils sont plus courageux à la guerre; & qu'il n'y a guere de Roi aux Indes qui ne tâche d'en avoir. Il faut remarquer ici une chose qu'on aura peut-être de la peine à croire, mais qui est toutefois très-véritable; c'est que lorsque quelque Roi, ou quelque Seigneur, a un de ces éléphans de Ceylan, & qu'on en amène quelqu'autre des lieux où les Marchands les vont prendre, comme d'Achen, de Siam, d'Arakan, du Pegu, du Royaume de Boutan, du Royaume d'Asen, des terres de Cochîn, & de la côte de Melinde, dès que ces éléfans en voyent un de Ceylan, par un instinct de nature ils lui font la révérence en portant le bout de leur trompe à terre & la relevant. Il est vrai que les éléfans que les Grands Seigneurs entretiennent, quand on les mène devant eux pour voir s'ils sont en bon point, font trois fois une espèce de révérence avec leur trompe; ce que j'ai vu souvent; mais ils sont stiles à cela & leurs maîtres le leur enseignent de bonne heure.

Le Roi d'Achen à qui les Hollandois ne tinrent pas aussi parole, eut plus de moyen de s'en venger que le Roi de Candy, parce que les Hollandois ne se pouvant passer du poivre qui vient de ses terres, il fut long-temps sans leur en vouloir donner, &

même il leur déclara la guerre, & sans ce poivre-là leur négoce ne va pas bien. C'est le poivre que nous appellons petit, & que tous les Orientaux veulent avoir, parce que sans le piler ni le casser ils le mettent tout entier sur leurs plats de ris, comme j'ai dit ailleurs. Mais enfin ils furent contraints de s'accorder avec le Roi d'Achen, & ils s'envoyerent de part & d'autre des Ambassadeurs pour cet effet. Celui qui vint de la part du Roi à Batavia fut reçu avec beaucoup de magnificence. Comme il fut sur son départ le Général de Batavia & tout le Conseil le traitèrent splendidement, & les Dames se mirent à table; ce qui surprit fort cet Ambassadeur Mahometan qui n'étoit pas accoutumé de voir des femmes boire & manger avec les hommes. Mais ce qui l'étonna encore plus, fut qu'à la fin du repas après avoir bu plusieurs santés, on but celle de la Reine d'Achen qui gouvernoit l'Etat pendant la minorité du Roi son Fils, & que pour l'honorer davantage, Monsieur le Général voulut que Madame la Générale sa Femme baisât l'Ambassadeur. Le Roi & la Reine d'Achen ne reçurent pas moins bien l'Ambassadeur qui leur fut envoyé de Batavia. Ce fut le Sieur Croc qui traînoit depuis quinze ans une maladie languissante, & l'on croyoit qu'on lui avoit donné quelque poison lent. A la troisième Audience qu'il eut du Roi, qui scût qu'il vivoit depuis un si long-tems en langueur & sans appetit, le Roi lui demanda s'il n'avoit point autrefois, entretenu quelque fille du pays, & comment il l'avoit quittée, si c'étoit de gré à gré, ou s'il l'avoit renvoyée par force. Il avoia qu'il l'avoit quittée pour aller se marier en

son pays, & que depuis ce temps-là il avoit toujours été languissant & dégoûté. Sur cela le Roi dit à trois de ses Medecins qui étoient auprès de lui, qu'ayant entendu la cause de la maladie de l'Ambassadeur, il leur donnoit quinze jours pour le guerir, & que s'ils n'en venoient à bout dans ce temps-là, il les feroit tous mourir. Ces Medecins ayant assuré le Roi qu'ils lui répondoient de la guérison de l'Ambassadeur, pourvû qu'il voulût prendre les remedes qu'ils lui donneroient, le Sieur Croc s'y résolut. Ils lui donnoient au matin un brûvage & au soir une petite pillule, & au bout de neuf jours il lui prit un grand vomissement. On crut qu'il mourroit des étranges efforts qu'il fit, & enfin il vomit un tapon de cheveux gros comme une petite noix après quoi il fut aussi tôt guéri. Ensuite le Roi le mena à la chasse du Rhinocerot, & voulut qu'il donnât le coup de mort à la bête. Après qu'elle fut à bas on lui coupa la corne, que le Roi presenta aussi à l'Ambassadeur, & à l'issue de la chasse il y eut un grand festin. Sur la fin le Roi bûit à la santé du Général de Batavia & de sa femme, & fit venir une des siennes qu'il fit aussi baiser à l'Ambassadeur. A son départ il lui fit present d'un caillou de la grosseur d'un œuf d'oye, où l'on voyoit de grosses veines d'or comme on voit les nerfs sur la main d'un homme, & c'est ainsi que croît l'or en ce pays-là. Le Sieur Croc étant à Surate Chef du Comptoir, fit rompre le caillou par le milieu, & en donna la moitié au Sieur Constant qui avoit-là après lui la première autorité, & à qui j'en voulus donner à son retour en Hollande cent cinquante pistoles pour le porter à feu Monseigneur le

CHAPITRE XXI.

*Départ de l'Auteur de l'Isle de Ceylan, & son arrivée
à Batavia.*

LE vingt-cinquième de Juin nous partîmes de Ponté de Galle sur un autre vaisseau que celui sur lequel nous étions venus, parce que l'ayant visité il fut trouvé qu'il ne pouvoit pas faire le voyage sans péril. Ainsi toutes les marchandises en furent déchargées, & mises dans celui où nous nous embarquâmes pour Batavia.

Le 2. de Juillet nous passâmes la ligne, & le sixième nous vîmes l'Isle appelée Nazacos. Le dix-septième nous découvrîmes la côte de Sumatra, le dix-huitième l'Isle Ingagne, & le dix-neuvième l'Isle Fortune. Le vingtième nous vîmes plusieurs autres petites Isles & la côte de Java, & entre ces Isles il y en a trois qu'on nomme les Isles du Prince. Le vingt & unième nous découvrîmes Bantam, & le vingt-deuxième nous mouillâmes à la rade de Batavia. Le lendemain je descendis en terre & fus saluër Monsieur le Général Vanderlin, & le Sieur Caron, Directeur Général, la seconde personne du Conseil.

Le vingt-cinquième, deux jours après mon arrivée, le Général m'envoya un de ses Gardes pour me prier à dîner, où se trouverent le Sieur Caron, deux autres Conseillers, l'Avocat Fiscal, le Major & leurs femmes. Tan-

dis que nous fûmes à table on ne parla que des nouvelles des pays étrangers, & principalement de la Cour du Roi de Perse; & après le dîné quelques-uns se mirent à joier au tric-trac, en attendant la fraîcheur, pour s'aller promener hors de la Ville le long de la rivière, où il y a de fort beaux lieux pour se baigner. Pour Monsieur le Général il passa dans son cabinet où il me pria d'entrer avec lui. Après quelques discours de choses indifférentes il me demanda pour quel sujet j'étois venu à Batavia? Je lui dis que j'y étois venu principalement pour voir une Ville si renommée, & qu'ayant trouvé l'occasion de rendre service à la Compagnie par la priere que m'en avoit faite le Chef du Comptoir de Mingrela, cela m'avoit fait entreprendre le voyage, comme il pouvoit avoir vû par la lettre qu'il lui en avoit écrite. Je lui fis recit en même-temps comme le Commandeur de Mingrela m'en avoit prié, de la découverte qu'avoit faite une Caravalle de Portugal que la tempête jetta dans une baye à trente lieues du Cap de Bonne-Esperance, comme j'en ai couché l'histoire au long dans la description de la ville de Goa. Le Commandeur crût que le Général pourroit envoyer de ce côté-là un petit vaisseau, & qu'en lui portant cette nouvelle, je rendrois service à la Compagnie, & ce fut aussi dans cette vûe qu'il m'offroit passage sur le vaisseau qui étoit à la rade de Mingrela. Après que j'eus fait recit de cette affaire au Général, il m'en remercia assez froidement comme d'une chose de peu d'importance, bien que j'aye sçû depuis qu'il a envoyé chercher cette Baye; mais on ne l'a pû trouver. Après une demi-heure ou environ

d'entretien, je le laissai dans son cabinet, où entrèrent en même temps trois Conseillers; & comme je sortois il me dit que si j'avois un peu de patience nous irions ensemble faire un tour de promenade hors la Ville. Je fus joindre en attendant Madame la Générale & autres Dames qui lui tenoient Compagnie, & une heure après deux trompettes commencèrent à sonner. Monsieur le Général & Madame, avec quatre femmes de Conseillers, entrèrent dans un carrosse à six chevaux, & les Conseillers monterent à cheval. On m'en amena aussi un sellé & bridé à la Persienne, & dont le harnois étoit fort mignon. Il y a toujours quarante ou cinquante chevaux de selle dans l'écurie du Général, car il n'y a point de vaisseau qui n'en amène quelques-uns, ou d'Arabie, ou de Perse, ou d'autres lieux. Devant le carrosse du Général, marchoit la Compagnie de Cavalerie; chaque Cavalier ayant le colletin de buffe, & le haut-de-chauffe d'écarlate avec des galons d'argent, le chapeau avec le bouquet de plume, la grande écharpe avec une dentelle d'argent, la garde de l'épée & les éperons d'argent massif, & tous leurs chevaux avoient de fort beaux harnois. Trois Gardes du Corps marchoient à chaque portiere avec la halebarde, & très-bien couverts. Chacun avoit le pourpoint de satin jaune, & le haut-de-chauffe d'écarlate couvert de galon d'argent, avec les bas de soye jaune, & de fort beau linge. Derrière le carrosse marchoient une Compagnie d'Infanterie, & une autre qui sort une heure ou deux devant pour faire la découverte. Pour ce qui est des Conseillers, quand ils marchent, aussi-bien que dans leurs maisons, chacun a deux Mous-

quetaires pour sa garde, & quand ils ont besoin de chevaux, il faut que l'écuyer du Général leur amènent ceux qu'ils demandent. Ils ont aussi leurs petites barques pour aller se promener en mer ou sur la rivière, & sur leurs canaux où chacun a son jardin. Notre promenade ne fut pas longue, & la cause fut qu'en partant du Fort on appercût deux vaisseaux qui venoient, sans qu'on pût bien juger quels vaisseaux c'étoient. Comme le Général & les Conseillers étoient dans l'impatience d'apprendre quelques nouvelles, ils retournerent au Fort plutôt qu'ils n'auroient fait, & dès que nous y fûmes rentrez je pris congé de Monsieur le Général, des Conseillers, & des Dames, & me retirai en mon logis.

Pendant trois ou quatre jours j'eus quantité de visites, ce qui ne me causa pas peu de dépense, parce que la coutume veut que quand quelqu'un vous vient voir vous lui presentiez du vin. Cent écus sortent en peu de tems de la bourse; car une pinte de vin à peu près de la mesure de Paris ne tient que quatre verres. Le vin d'Espagne, quand il est à bon marché, coûte un écu à Batavia, le vin du Rhin & le vin de France en valent deux, & il faut payer quarante sols pour la pinte de biere, ou d'Angleterre ou de Broncevumont.

La plus grande joye que puisse avoir le peuple de Batavia est lorsque les vaisseaux viennent de Hollande: car ils amènent de toutes ces sortes de boissons que les hôtes achètent de la Compagnie, étant permis aussi à chaque particulier d'en acheter. Mais soit qu'ils trouvent plus de délices à boire au cabaret que dans leur maison, soit que cela leur soit plus commode, quand ils se veulent divertir

232 VOYAGES DES INDES,
ensemble, ils font d'ordinaire toutes leurs ré-
jouissances dans ces lieux-là. C'est donc leur
grande fête quand ces nouvelles boissons ar-
rivent, & l'on trouve dans les rues des fem-
mes & des filles qui vous portent un momon,
pour une pinte ou deux de vin ou de biere.
Soit que l'on perde ou que l'on gagne, par
honneur, on ne souffre guere que les femmes
paient, & il en survient d'autres en même tems
à qui la bienfaisance veut que l'on boive leurs
santés; ce qui vuide souvent la bourse des
jeunes gens.

CHAPITRE XXII.

*D'une affaire qu'on suscita mal à propos à l'Auteur
dans le Conseil de Batavia.*

IL y a deux Conseils dans Batavia, le Con-
seil du Fort où préside le Général & où se
traitent les affaires de la Compagnie; & le
Conseil qui se tient à la Maison de Ville, le-
quel regarde les polices & les petits differens
qui peuvent survenir entre les bourgeois. Le
sieur Faure un des membres de ce Conseil de
Ville, étoit du nombre de ceux qui vinrent
me rendre visite à mon arrivée, & en neuf ou
dix jours de temps il fut chez moi quatre fois
avec un de ses amis. L'un & l'autre me par-
loient toujours du sieur Constant qui avoit
été Commandeur à Gomron, & pendant
plusieurs années la seconde personne du
Comptoir de Surate où il avoit amassé du
bien. Il m'en avoit souvent confié une partie,
& nous avions toujours été fort bons amis.
Un jour comme je parlois de Surate pour al-

ler à la mine des diamans, il me pria d'en acheter pour son compte pour seize mille roupies, me donnant lettre de change pour recevoir la somme à Golconda où elle me fut payée, & je l'employai comme il souhaitoit. Je croyois à mon retour le trouver à Surate; mais durant mon voyage il reçut ordre de Batavia de s'y rendre aussi-tôt; & dès qu'il y fut il se maria avec la veuve du Général Vandime avec laquelle il s'en alla en Hollande. Je fus bien surpris à mon retour à Surate de voir qu'il fut parti sans avoir donné ordre à aucun de ses amis, ni Hollandois, ni Anglois de retirer ce que j'avois à lui, & de le lui envoyer par la voye des vaisseaux qui vont en Angleterre. Ayant demeuré à Surate environ deux mois & voulant faire voyage, pour ne point risquer ce que le sieur Constant m'avoit confié, je remis le tout entre les mains du Sr. François Breton qui étoit la seconde personne du Comptoir que la Compagnie Angloise a à Surate, lequel depuis par son ordre le lui a fait tenir en Hollande. J'avois prié auparavant le Commandeur Hollandois nommé Arnebar de se vouloir charger de cette partie; comme étant ami du sieur Constant; mais il s'en excusa entierement, me représentant que si le Général ou le Conseil de Batavia venoit à sçavoir qu'il eut une pareille chose entre les mains, il seroit traité comme un receleur, ne l'ayant pas déclaré, c'est-à-dire qu'il seroit dépossédé de sa Charge & tout son bien confisqué.

Un jour donc pendant que je fus à Batavia, le sieur Faure, de qui je viens de parler, me vint voir avec trois autres, faisant apporter une grande bouteille de vin de Rheims & une au-

tre de bière d'Angleterre. Je leur fis aussi présenter la collation de mon côté, & comme nous commençons à boire ils me demanderent si je n'avois point eu de nouvelles qui fussent venues par terre de Monsieur Constant, pendant que j'étois à Surate, à quoi je leur répondis que je n'en avois eu ni par mer ni par terre depuis qu'il étoit parti de ce lieu-là. Ils firent les surpris à cette réponse, & me dirent qu'ils s'étonnoient fort qu'ayant été si grands amis, & ayant fait un si grand négoce ensemble, qui duroit encore, il ne m'eût point fait sçavoir de ses nouvelles. Je reconnus bien dès lors qu'ils n'étoient venus à autre dessein que pour tâcher de découvrir si j'avois avec moi la partie de diamans que j'avois achetée à la mine pour le sieur Constant, ou bien si je l'aurois laissée à quelque Hollandois pour la lui faire tenir. Je crus qu'il falloit leur ôter ce souci de la tête, & que sans cela ils n'auroient pas bu joyeusement le vin qu'ils avoient fait apporter. Sans les tenir donc plus longtemps en peine, je leur dis que je m'étonnois qu'ils ne m'eussent pas parlé de cette affaire dès la première fois qu'ils me firent l'honneur de me venir voir, & que je voyois bien qu'ils vouloient sçavoir si la dernière fois que j'avois été à la mine des diamans le sieur Constant ne m'avoit pas donné commission d'en acheter. Qu'ils n'auroient pas eu besoin pour cela d'apporter du vin pour me faire boire, parce que j'étois tout au contraire de plusieurs gens, lesquels parlent beaucoup & disent plus qu'ils ne sçavent quand ils ont bu, & que pour moi, c'est alors que je parle le moins. Toutefois que je voulois bien les satisfaire afin qu'ils n'eussent pas de

regret de leur bon vin, & que je leur dirois franchement la vérité. Il est vrai, leur dis-je donc, que Monsieur Constant ne m'a pas seulement donné commission de lui acheter une partie de diamans; mais qu'il m'a aussi donné de l'argent pour la payer, & que je lui en ai acheté pour seize mille roupies. Je n'eus pas plutôt achevé de parler, que le sieur Faure se tournant vers les trois autres; Messieurs, leur dit-il, vous me serez témoins comme Monsieur Tavernier a pour seize mille roupies de diamans à Monsieur Constant, qu'il m'a laissé ordre de retirer quand il est parti pour Hollande. Je lui dis sans m'émouvoir, que s'il les vouloit avoir il falloit qu'il courut après; mais que je ne croyois pas qu'il les pût attraper; qu'il y avoit plus de six mois que je les lui avoient envoyés par terre, & que je m'étonnois bien comme il avoit pris cette commission, & comment Monsieur Constant & lui pouvoient sçavoir que je devois venir à Baravia. Je vis que cela le fâcha de voir qu'il n'auroit pas ce qu'il s'étoit imaginé, & sans vouloir boire davantage ils s'en allerent tous quatre.

Le lendemain de grand matin un Officier de la Compagnie vint m'apporter un ajournement, qui portoit que j'eusse à comparoit sur les onze heures par devant le Conseil de la Ville, où se trouveroit Monsieur l'Avocat Fiscal pour prendre la cause en main pour la Compagnie. Je ne manquai pas de me trouver à l'heure dite à la Maison de Ville, où aussi tôt ces Messieurs me firent entrer, & avec grand compliment me demanderent s'il étoit vrai que le sieur Constant m'eut fait faire emplette en diamans pour seize mille rou-

236 VOYAGES DES INDES,
pies & où ils étoient. Je leur dis que pour l'achat des diamans je l'avois bien fait, mais que je ne sçavois pas où ils étoient, parce qu'il y avoit plus de six mois que je les lui avois envoyez de Surate par terre. Sur cela ces Messieurs de la Justice donnerent Sentence, par laquelle il étoit dit que ce n'étoit pas au sieur Faure à se mêler de cette affaire, mais que c'étoit à l'Avocat Fiscal à la poursuivre, puisqu'en ce temps-là le sieur Constant étoit au service de la Compagnie, & que sans l'avoir fraudée il ne pouvoit de ses gages avoir amassé une si grosse somme. A ce discours d'avoir fraudé la Compagnie, je ne pûs m'empêcher de rire; ce qui les surprit, & le Président du Conseil me demanda pourquoi je riois? Je lui dis que c'étoit de voir qu'il s'étonnoit de ce que le sieur Constant a fraudé la Compagnie de seize mille roupies, & que s'il n'avoit emporté que cela, ce seroit bien peu de chose; ajoutant qu'il n'y avoit guère de serviteur de la Compagnie qui eût passé par les Charges où le sieur Constant avoit passé, & qui eût eu la commodité de faire négoce comme il l'avoit eüe sans crainte du sieur Fiscal, qui n'emportât du moins cent mille écus. Il y en avoit alors deux ou trois dans le Conseil qui n'étoient pas bien-aises de m'oïrir parler de la sorte, & que ce discours regardoit particulièrement. Car pour dire les choses comme elles sont, les Commandeurs & ceux qui les suivent en autorité dans les Comptoirs, sçavent mettre à part de grosses sommes à leur profit & au grand préjudice de la Compagnie, & comme ils ne peuvent faire cela sans être d'intelligence avec le Courtier, celui-ci en fait autant de son côté, & ceux qui sont sous

lui prennent aussi ce qu'ils peuvent. J'ai fait compte une fois de tout l'argent dont on peut frustrer la Compagnie sur le négoce dans chaque Comptoir, & j'ai trouvé que quand tous les ans on ne lui fait tort dans tous les Comptoirs ensemble que d'un million cinq ou six cens mille livres, elle a lieu de s'en consoler. Pour ne parler que de la Perse, j'ai connu des Commandeurs qui tant sur la vente des épiceries que sur l'achat des soyes, ont mis à part pour eux dans un an plus de cent mille piastrs. Ils ont pource la des adresses merveilleuses, qu'il est mal-aisé que la Compagnie puisse découvrir, particulièrement les Directeurs & Participans de la Compagnie qui sont en Hollande. Pour ce qui est de ces Commandeurs qui sont aux Indes, il faut que le fait soit bien évident quand le Général de Batavia & son Conseil, en font justice, & on ferme le plus souvent la bouche à l'Avocat Fiscal, à qui l'on fait un présent qui vaut bien le tiers qui lui revient de tout ce qui est confisqué; un autre tiers appartenant à la Compagnie, & l'autre à l'Hôpital; ainsi tout se passe sous silence; car il n'y a pas un de ces Commandeurs qui n'ait son Patron à Batavia à qui il envoie tous les ans de beaux presens; joint qu'il n'y a guère de ces Messieurs du Conseil qui n'en ayent fait autant. D'ailleurs si quelqu'un informé du tort qu'un Commandeur fait à la Compagnie, va le déclarer à un Général, il est assuré de n'être jamais établi en aucun Comptoir, & tôt ou tard on trouve quelque prétexte pour lui ôter la charge qu'il peut avoir, & l'envoyer pour soldat dans quelque Isle pour y finir malheureusement sa vie.

Quant au négoce que ces Commandeurs font en leur particulier, il n'y a personne qui le sçache mieux que les pauvres matelots, qui étant quelquefois très-maltraitez des Commandeurs même ou des Officiers des vaisseaux, quand ils viennent en terre, vont avvertir les principaux du Comptoir, que tel a tant de bales de marchandises dans le vaisseau pour son particulier. Le plus souvent le Chef du Comptoir qui sçait son métier envoie dire à celui à qui sont les marchandises de les faire détourner, & de tâcher la nuit de les faire apporter en terre. Pour lui donner le temps de tout décharger, on fait tant boire celui qui en a donné l'avis qu'il est yvre un jour ou deux, & quand on sait que tout est ôté le Commandeur va au vaisseau faire la visite bien assuré de n'y rien trouver. Alors le pauvre matelot ou soldat pour la menterie qu'on lui fait accroître qu'il a dite, est severement puni, ses gages lui sont confisquez, & souvent on l'envoie pour trois ou quatre ans travailler sur la galère, qui va charger des pierres. Il y a donc de ses Commandeurs qui ont fraudé la Compagnie, & sont retournez en Hollande avec grand butin, ayant pour quatre ou cinq cens mille livres de diamans, de perles, d'ambre-gris, & d'autres marchandises qui tiennent peu de place. Car si tout cela n'est bien caché & si la Compagnie le peut découvrir, il est perdu pour eux, & l'on confisque leurs gages. Mais ils ont d'admirables adresses pour se sauver, même quand ce sont de grosses marchandises, comme des toiles & autres choses qui tiennent beaucoup de place; car ils ne vont pas tous en des lieux où l'on puisse acheter des diamans, & d'ailleurs

ils ont plutôt de la perte que du gain à en apporter, au lieu que sur les grosses marchandises, il y a toujours beaucoup de profit. Comme le Capitaine & autres Officiers du vaisseau tâchent de faire un négoce particulier aussi-bien que les Commandeurs, sachant qu'il leur seroit difficile de tirer leurs marchandises hors du vaisseau sans être découverts, ils vont quelquefois les décharger sur les côtes de Norvège, faisant accroire que c'est le mauvais temps qui les y a poussés. D'ailleurs quand les Hollandois sont en guerre avec les Anglois, on envoie des vaisseaux de guerre au-devant de ceux qui viennent des Indes, & c'est dans ces vaisseaux que ceux qui veulent frauder la Compagnie, mettent leurs balles de marchandises avant que d'arriver en Hollande. Ils ont encore recours pour cela à la flotte des pêcheurs de harangs, quand ils la rencontrent. Enfin, il n'y a point d'artifice dont ils ne s'avisent. Mais aussi quand la Compagnie a quelque soupçon que quelqu'un a excédé, elle fait quelquefois déposer des Commandeurs & leur fait donner d'autres habits, & l'on a trouvé plus d'une fois des diamans dans ceux qu'ils avoient posés. Au reste, on a remarqué que la plupart de ceux qui ont fait tort à la Compagnie & sont revenus en Hollande avec de grands biens, n'en ont pas laissé leurs héritiers guère plus riches; tous ces biens-là s'étant comme évaporés en peu d'années; ce qui donne à connoître que le bien mal acquis ne profite point.

Revenons à l'affaire qu'on me suscita mal-à-propos à Batavia. Sur la Sentence que Messieurs du Conseil avoient renduë, que l'A-

240 VOYAGES DES INDES,
vocat Fiscal prendroit la cause en main pour la Compagnie, trois jours après il m'envoya plusieurs feüilles de papier écrites, par articles, afin que je répondisse sur chacun. Le premier portoit que je déclarasse de combien le sieur Constant & moi avions négocié ensemble depuis que nous nous connoissions. Les autres n'étoient que de sottises, & entre autre celle-ci, de me commander d'y répondre, moi qui n'étois point sujet à la Compagnie, qui n'étois venu à Batavia que pour lui rendre service; & qui par conséquent me devois peu soucier du commandement du Fiscal. Il y avoit un article en particulier, qui portoit que Monsieur le Général & son Conseil vouloient sçavoir ce que le sieur Constant avoit fait au Bander-Abassi, où il avoit été envoyé pour Commandeur, qu'ils n'ignoroient pas que jour & nuit nous étions ensemble, & qu'ainsi je devois être bien instruit de ces affaires. Ils avoient raison; mais je n'étois pas obligé de leur en rendre compte. Cela dura bien quatre ou cinq semaines, pendant lesquelles un Officier me vint querir plusieurs fois pour aller à la Maison de Ville leur donner réponse. Celle que je leur faisois étoit toujours la même, que je ne sçavois rien des affaires du sieur Constant, & que lorsqu'il faisoit quelque chose il ne m'appelloit pas pour lui donner conseil. Comme ils virent qu'ils ne pouvoient rien tirer de moi par la douceur, ils commencerent à faire des menaces, disant qu'ils me feroient arrêter. Je leur repartis hardiment que je ne les craignois point & que s'ils me faisoient arrêter, j'avois l'honneur d'être à un Prince, qui étoit feu Monseigneur le Duc d'Orleans, qui me tireroit bien de

de leurs mains, & se pourroit ressentir de l' affront qu'ils me feroient. En même-temps je sortis de leur chambre sans dire autre chose, & eux aussi ne me dirent rien. Quinze jours se passèrent sans qu'on me parlât de cette affaire, & pendant ce temps-là j'allois me promener & manger même avec quelques-uns de ces Messieurs. Un jour l'Avocat Fiscal qui avoit beaucoup d'étude & se plaisoit fort à s'entretenir des pais étrangers, m'ayant prié à souper, comme nous fûmes hors de table me prit à part, & me dit qu'il falloit que le lendemain il me fit appeller, en ayant reçu ordre du Général qui vouloit sçavoir absolument ce que j'avois vû faire à Gomron au sieur Constant. Si c'est pour dire ce que j'ai vû, lui répondis-je, je le ferai volontiers, mais je veux être en présence de Messieurs de la Justice. Le matin venu l'Officier ne manqua pas de me venir appeller. Je le suivis aussi-tôt, & étant entré dans la chambre, le Président me demanda d'abord si présentement je leur apprendrois quelque chose de ce que j'avois vû du sieur Constant. Je lui dis que je le satisferois, & que je voulois bien lui en faire la relation tout au long; dequoi le Président & le Conseil me temoignerent qu'ils étoient bien aises. Comme ils m'eurent prêté silence, & que je vis qu'ils attendoient avec impatience ce que j'avois à leur dire, je leur parlai de cette manière.

Le jour que le sieur Constant débarqua à Gomron, le Kan ou Gouverneur de la Ville & du pays lui fit de grandes caresses, & le retint à souper avec tous ceux qui l'accompagnoient. Le repas fut magnifique, & les viandes étoient bien plus délicatement apprê-

tées que de coûtume, m'étant trouvé en plusieurs festins de Kans ou Gouverneurs de Provinces dans la Perse, où l'on ne sçavoit que c'étoit que de ragoûts, ni même de faire rôtir un poulet bien à propos. Mais en ce repas-là tout fut bien accommodé, & il y a apparence qu'un cuisinier Frangui s'en étoit mêlé. Toutes les Baladines de Gomron ne manquèrent pas de s'y trouver pour danser à leur mode selon la coûtume, & le repas se fit avec beaucoup de gayeté. Le lendemain le sieur Constant eut à diné plusieurs Francs, & sur la fin du repas le Kan envoya un de ses Officiers faire compliment au Commandeur Constant, & lui dire qu'il viendrait souper avec lui; ce qu'il reçût très-bien, en témoignant le ressentiment qu'il avoit de l'honneur que le Kan lui vouloit faire. Les complimens achevez, le Commandeur prit un grand verre & bût à la santé du Kan, & tous ceux qui étoient à table en firent autant. Si-tôt que l'Officier fut parti le Commandeur demanda à quelques-uns de ceux qui mangeoient avec lui, de quelle maniere il falloit traiter un Gouverneur quand il faisoit l'honneur à un Commandeur de le venir voir chez lui; & il y en eut un qui lui dit que le premier soin qu'il falloit avoir, étoit dès que la nuit est venue de faire allumer tant dehors que dans le logis quantité de lampes, qui sont en ce pays-là de petits vases pleins d'huile, attachez contre les murailles de la maison, & éloignez les uns des autres d'environ un pied. Mais le Commandeur voulant faire plus d'honneur que cela au Kan & à la Compagnie, au lieu de ces lampes fit mettre par tout des chandelles de cire blanche, & dedans & dehors la maison ce

n'étoit rien que lumiere. Le Kan témoigna d'être ravi de cette belle dépense qu'on faisoit pour lui faire plus d'honneur, & tous les Marchands, tant Chrétiens que Mahométans, en furent aussi surpris. Il est vrai, dis-je, à ces Messieurs du Conseil, que vous sçavez que cette cire ne coûte pas tant à la Compagnie comme elle feroit à des particuliers, parce que tous les vaisseaux Hollandois qui viennent de Mocca, apportent beaucoup de cire, comme y étant à bon compte.

Les Baladines se trouvèrent en grand nombre à ce repas pour divertir la Compagnie par leurs danses & leurs plaisantes postures; car il y avoit de l'argent à gagner pour elles, sçachant bien que les Commandeurs les payent comptant, & qu'il n'en va pas comme auprès du Kan qui le plus souvent croit les avoir bien récompensées quand il leur donne à souper. Le lendemain matin celles qui commandent à ces Baladines (car chaque bande a une vieille pour surveillante & rectrice, laquelle ces Baladines appellent leur mere) vinrent faire la révérence au sieur Constant, qui se montra si liberal envers elles, qu'il n'y en eut pas une qui demandât rien à personne; ce qui est fort contre leur coutume. Quelques-uns de ceux qui avoient couché-là, & avoient passé toute la nuit à faire danser ces femmes, furent tout surpris de sortir le matin sans être obligez de mettre la main à la bourse, & eurent lieu de se louer de la générosité du Commandeur qui avoit si liberalement payé pour tous. On tira toute la nuit des boîtes qui étoient sur la terrasse du logis, & à toutes les fantez on en tiroit une douzaine pour avertir les vaisseaux de faire aussi leur décharge.

Sur les deux heures devant jour le Kan se leva du lieu où il s'étoit assis en arrivant, qui étoit où l'on avoit bu & mangé, & ses Officiers l'emmenèrent voyant que le vin commençoit à l'échauffer. Dès qu'il fut sorti une partie de la Compagnie se remit à boire & à manger, l'autre à voir danser les Baladines, & la débauche dura jusques sur les dix heures du matin. Chacun en se retirant se disoit l'un à l'autre; il faut avouer que ce nouveau Commandeur est honorable & qu'il fait toutes choses de bonne grace.

Quand le sieur Constant, dis-je encore à ces Messieurs du Conseil, fut arrivé à Gomron, & qu'il lui fallut aller au logis du Kan : on amena les plus beaux chevaux qui fussent dans l'écurie de la Compagnie. Celui qui étoit pour le Commandeur avoit un riche harnois tout en broderie ; mais comme la bride n'étoit que d'argent il en parut surpris & demanda pourquoi on ne mettoit pas une bride d'or à son cheval, croyant qu'il n'étoit pas moindre que les autres Commandeurs qui l'avoient précédé à Gomron. On lui dit que par ordre de la Compagnie le Commandeur Vanderlin avoit envoyé à Batavia les deux brides d'or qui étoient à Gomron, dont l'or de l'une pesoit environ six cens ducats, & l'or de l'autre quatre cens cinquante, & qu'il y avoit défense qu'à l'avenir aucun Commandeur n'eût à en faire porter une d'or à son cheval, se devant contenter d'une d'argent. Comme je vis que cela fâchoit le sieur Constant, je lui dis en particulier qu'il lui étoit aisé de faire porter la bride d'or à son cheval sans que la Compagnie pût lui en faire reproche. Qu'il n'avoit qu'à envoyer au Kan le

présent qu'il lui devoit faire de la part de la Compagnie, un peu plus honnête que n'avoient fait les autres Commandeurs ses prédécesseurs & qu'il verroit qu'il auroit bien-tôt une bride d'or. Le sieur Constant me crut & fit au Kan un présent fort honorable. Ces présens consistent d'ordinaire en toutes sortes d'épiceries, en porcelaines, en cabinets du Japon, en draps de Hollande, & autres choses de cette nature. Mais le meilleur du présent fut un anneau de diamans dont il m'avoit payé quinze cens écus, & mille ducats d'or, dont le Kan fit faire une bride d'or qu'il envoya de présent au Commandeur, laquelle ne pesoit que six cens quarante-trois ducats d'or, le reste étant demeuré dans la bourse du Kan. C'est la coutume en Perse, que lors qu'un étranger fait quelque présent aux Grands, ils lui en envoient un autre; mais à moins qu'on ne le fasse au Roi, on n'en retire jamais à beaucoup près la valeur de ce que l'on a donné. Le Kan fut tout surpris d'un présent si magnifique, & bien que selon la coutume il dût envoyer le sien dès le lendemain, qui est d'ordinaire un beau cheval & quelquefois deux, il attendit pour cela cinq ou six jours, parce qu'il ne falloit pas moins de temps pour faire faire la bride. Dès qu'elle fut achevée, le Kan envoya deux beaux chevaux au Commandeur, l'un avec cette bride d'or, & l'autre avec une bride d'argent, les selles à la Turque en broderie d'or & d'argent. Par bien-séance il falloit que le Commandeur montant à cheval fit mettre la bride d'or, & ainsi la Compagnie n'en pouvoit rien dire.

Voilà quelle fut la relation que je fis au

Conseil de Batavia de ce que j'avois vû à Gomron à l'égard du sieur Constant; & il faut remarquer avant que de passer outre, que tous les presens que les Rois & les Grands Seigneurs font aux Commandeurs, & autres principaux Officiers de la Compagnie doivent être remis quand ils vont à Batavia, entre les mains du Général & du Conseil, comme choses qui appartiennent à la Compagnie; mais aussi on les leur laisse quelquefois.

Après avoir parlé de la sorte à ces Messieurs du Conseil de Batavia, & leur dit avoir ingenuëment ce que le sieur Constant avoit fait les premiers jours de son arrivée à Gomron, ils voulurent encore sçavoir ce qui s'étoit passé depuis, & me dirent qu'ils avoient déjà été assez informez de ce que je venois de leur dire; mais qu'ils souhaitoient que je leur apprissé quel négoce le sieur Constant avoit fait. Ce fut alors que je commençai à leur parler d'une autre maniere, & leur dis que je ne dépendois pas d'eux & que je n'étois pas leur espion. Que puisqu'ils en vouloient tant sçavoir, ils s'en devoient informer tandis qu'il étoit à Batavia, ou bien qu'ils lui en écrivissent en Hollande, & qu'ils pourroient par ce moyen être satisfaits. Le Président qui vit que je me mocquois, se leva de sa place pour parler avec quelques Conseillers, & me dit ensuite qu'on me donnoit quatre jours pour penser à répondre au Conseil, tant sur le négoce que je pouvois avoir fait avec le sieur Constant que sur celui que je sçaurois qu'il avoit fait avec d'autres particuliers. Sur cela je sortis sans rien repliquer, & fus dîner avec un des Conseillers sans parler davantage de cette affaire.

Les quatre jours expirez j'attendois que l'on m'envoyât querir ; mais on tarda encore huit autres jours, après-quoi on m'envoya un Officier qui me dit que le Président m'attendoit au Conseil sur les onze heures. Etant entré dans la chambre, l'Avocat Fiscal fit un long discours sur ce que je ne voulois point répondre aux demandes que l'on m'avoit données par écrit, & que pour lui il requeroit que je fusse mis en Gesselin, c'est-à-dire en arrêt, jusqu'à ce que j'eusse répondu. Je repartis à cela, que je ne m'étonnois guère de ce qu'il disoit, & que je croyois que Messieurs du Conseil y penseroient plus d'une fois avant que d'en venir à l'exécution ; que s'il vouloit que je répondisse à ce qu'il me demandoit, il falloit me le donner par écrit en une langue que j'entendisse, & non pas en Hollandois. Il repliqua à cela qu'il m'avoit plusieurs fois ouï parler Hollandois ; à quoi je répondis, que véritablement je sçavois quelque chose de cette langue, mais que je n'en sçavois pas assez pour lire & entendre la chicane. Comme je vis qu'il se sentoît offensé du mot de chicane, je lui dis encore une fois d'un ton plus ferme qu'auparavant, que je n'étois point aux gages de la Compagnie, & que je n'avois pas été commis pour observer la conduite & les actions du sieur Constant. Le Conseil ordonna enfin que le Fiscal me donneroit ses demandes en François, ce qu'il fit, & terme de répondre à huit jours. Je riois de toutes ces demandes étant bien assuré que je pouvois vuidier le procez quand il me plairoit. Je différerai encore huit autres jours à répondre, après les huit qu'on m'avoit donnez ; mais voyant que ces Messieurs du

Conseil commençoient à se fâcher, je crus qu'il étoit temps de finir l'affaire.

Dès que le Fiscal m'eut donné ses demandes en François, je les communiquai au sieur Potre le plus habile Procureur de Batavia, lequel me dit que n'étant point aux gages de la Compagnie je n'étois pas obligé de répondre sur aucun de ses articles. Néanmoins voulant mettre fin à cette affaire, je fus au logis du Président un peu après le Soleil levé; & il me vint recevoir en robe de chambre, aimant mieux, me dit-il, me venir trouver en cet état que de me faire attendre qu'il fut habillé. La réponse que je fis à son compliment, fut que puisqu'il vouloit absolument que je lui disse tout ce que je sçavois du sieur Constant, je ne lui cacherois rien de ce qui étoit venu à ma connoissance, fut-ce au désavantage du Général même & de plusieurs du Conseil, & de vous-même qui me pressiez de parler, lui dis-je, après avoir fait retirer son Garde & lui & moi restant seuls. Je lui dis donc qu'en partant de Surate pour aller à la mine de diamans, le sieur Constant me remit quarante-quatre mille roupies, me priant d'employer cette somme en diamans, & particulièrement en de grandes pierres; que mes provisions me seroient très-bien payées, & que cette somme appartenant à Monsieur le Général, il étoit bien-aise d'avoir occasion de l'obliger. De plus, que Monsieur le Général avoit acheté du sieur Constant, lors qu'il vint à Batavia, toutes les parties que je lui avois vendues pendant qu'il étoit le second en autorité au Comptoir de Surate. C'étoit toutes pierres que j'avois fait tailler, dont la valeur étoit de plus de quarante mille écus. Pour ce

qui étoit des perles que ledit sieur Constant avoit achetées pour Monsieur le Général, du temps qu'il étoit à Ormus, je n'en sçavois pas bien la somme ; mais que je sçavois pourtant qu'il y avoit deux perles en poire qui coûtoient cent soixante-dix tomans. Que j'avois eu aussi d'assez bonnes sommes à employer pour le sieur Charles Renel , le sieur Cam, & quelques autres ; & que lui-même ne devoit pas avoir oublié que lorsque le sieur Constant partit de Batavia pour aller être Commandeur en Perse, il lui remit trente-six mille roupies, le priant de donner cette somme à quelqu'un de ses amis pour l'employer à une parrie de diamans. Que ledit sieur Constant crovoit me trouver à Surate pour me remettre cette somme entre les mains ; mais qu'en étant parti pour Ormus quelques jours auparavant sur un vaisseau Anglois, il crût me trouver en ce lieu-là où il me remettroit la somme entre les mains, pensant que dans la même saison je retournerois aux Indes & à la mine de diamans. Et pour vous faire voir, dis-je encore au Président, comme le sieur Constant étoit porté pour vôtre profit, il acheta de la plus grande partie de vôtre somme des marchandises de Seronge & de Brampour, & dès qu'il fut arrivé à Gomron on lui en offrit trente pour cent de profit. Il est vrai poursuivis-je, qu'à faire compte sur le pied de ce que payent les autres Marchands, cela n'iroyt qu'à cinq pour cent ; mais il faisoit passer le tout pour le compte de la Compagnie, qui ne paye ni le fret du vaisseau, ni la doüane de Gomron ; ces deux articles revenant pour les Marchands à vingt-cinq pour cent. Que comme le vaisseau qui l'avoit por-

2. VOYAGES DES INDES,
ré retournoit à Batavia , bien que les marchandises ne fussent pas vendues , il ne laissa pas de vous écrire qu'il en refusoit trente pour cent de profit sous esperance d'en avoir davantage. Que cependant il arriva trois vaisseaux à Gomron chargez de quantité de ces mêmes marchandises , de maniere qu'on eût de la peine à en tirer ce qu'elles coûtoient aux Indes; ce qui l'obligea de donner celles qu'il avoit achetées pour vous au prix courant. Que néanmoins le sieur Constant avoit été si généreux que de ne vous en avoir jamais rien mandé; mais qu'il m'avoit avoué en particulier qu'il y avoit perdu plus de quinze pour cent.

Ayant fait tout ce détail au Président, il en parut fort surpris , & me pria de n'en faire point de bruit; en quoi il fit sagement, car j'en aurois bien pû nommer d'autres , toutes les adresses des principaux de la Compagnie étant venues à ma connoissance , & la plus grande partie des grosses sommes qu'ils ont fait employer en diamans ayant passé par mes mains. Voyant donc que le Président n'en vouloit pas sçavoir davantage, je pris congé de lui , & fus dire à mon Procureur comme le tout s'étoit passé. Son logis étant proche de celui du Président , je vis celui-ci qui alloit au Fort , & apparemment vers le Général. Entre onze heures & midi je voulus aller à la Maison de Ville pour sçavoir ce que me diroit l'Avocat Fiscal , parce que je sçavois que le Président y étoit allé en sortant du Fort , & qu'ils avoient parlé ensemble. Mais je le trouvai à moitié chemin , & m'abordant avec un visage riant , il me demanda où j'allois ? Je lui dis que j'allois à la

Maison de Ville répondre à quelques-unes de ses demandes. Je vous prie, me repliqua-t'il promptement, laissons-là cette affaire pour aller dîner ensemble. On m'a hier fait présent de deux canevettes de vin, l'une de vin de France, & l'autre de vin de Rhin, nous verrons lequel sera le meilleur. Tout ce que je vous demande est un mot d'écrit de vôtre main, comme vous n'avez rien à Monsieur Constant; ce que je lui accordai très-volontiers, & de la sorte tout le procez fut fini.

CHAPITRE VI.

L'Auteur va voir le Roi de Bantam, & raconte à ce sujet plusieurs aventures.

ME voyant débarrassé d'une affaire qui n'avoit été suscitée si mal à propos, je pris d'abord la résolution d'aller voir le Roi de Bantam, ayant souvent ouï dire qu'il aimoit fort nôtre nation; ce qu'il me fut aisé de reconnoître par le bon traitement que j'en reçûs. Depuis qu'on a passé les terres de l'obéissance du Grand Mogol, la langue que l'on appelle *Malaye*, est parmi les Orientaux ce que la langue Latine est dans nôtre Europe. Au voyage que je fis aux Indes en l'année 1638. je menai avec moi un de mes freres, qui étoit mon cadet & qui avoit un don particulier pour les langues étrangères. Il ne lui falloit que cinq ou six mois pour en apprendre une, & il en parloit huit parfaitement bien. D'ailleurs, il étoit assez bien fait de sa personne & passoit pour brave; dequoi il

donna beaucoup de preuves. S'étant un jour battu en duel à Batavia contre un Capitaine d'infanterie sur lequel il remporta un avantage considérable, le Général Vandime qui aimoit les gens de cœur, & les principaux du Conseil qui avoient beaucoup d'estime pour lui, firent que la chose passa sous silence, & pour une marque de l'affection qu'ils lui portoient, ils lui donnerent permission d'équiper un vaisseau en son particulier, & de négocier de telles marchandises qu'il lui plairoit à la réserve des épiceries. Ainsi mon frere acheta un vaisseau de quatorze pièces de canon, avec lequel il fit plusieurs voyages. Le premier fut en Siam, où il fit un profit assez considérable s'il n'eut pas perdu cinq ou six mille écus avec le Roi, qui voulut qu'il joiât avec lui & cinq des principaux Seigneurs de la Cour, étant ravi de voir un Européan qui parloit si bien la langue Malaye. Il ne faut pas douter que les profits ne soient grands dans ces négoces, puisque ceux qui donnent de l'argent à ceux qui trafiquent en retirent cent pour cent. Mais il est vrai aussi qu'ils risquent beaucoup, parce que si le vaisseau se perd, l'argent est perdu pour eux, & cela s'appelle la grosse aventure. Il fit aussi quelques voyages vers le Roi de Macassar; mais on n'y fait pas tant de profit que vers les Royaumes de Siam & de Tunquin, & vers la Cochinchine.

Ayant donc fait résolution d'aller à Bantam & ne sçachant pas la langue Malaye, je menai avec moi mon frere qui étoit alors à Batavia. Il me fallut pour cela avoir la permission du Général selon la coutume, & il me la refusa sur ce qu'il n'étoit pas bien avec le Roi de Bantam. Mais deux heures après le

ſieur Carron , qui étoit pour lors Directeur Général , m'envoya dire que je pouvois partir quand j'e voudrois pour mon voyage de Bantam , & en toute ſûreté Ainſi je me mis en chemin avec mon frère dans une petite barque que nous prîmes pour nous porter à Bantam ; où étant arrivez , nôtre premiere viſite fut chez le Préſident des Anglois , qui nous fit grand accûeil & ne voulut pas que nous priſſions d'autre logis que le ſien. Il avoit encore environ cinquante pots de vin de Manté , dont il fut ravi de nous régaler. Ce vin ne ſe transporte pas dans des bouteilles de verre où il ſe gâte , mais dans des pots de terre où il ſe conſerve toujours bon

Le lendemain matin mon frère fut au Palais du Roi , où il étoit fort connu & bien venu , pour ſçavoir quand nous le pourrions voir. Mais dès que le Roi ſçût qu'il étoit-là , il ne lui permit pas de ſortir pour me venir prendre , & il ordonna que l'on m'envoyât querir , & que l'on me dit que ſi j'avois quelques joyaux rares je lui ferois plaifir de les apporter.

Quand il vint des gens de la part du Roi pour me mener au Palais , ne voyant pas mon frère avec eux , peu ſ'en fallut que je ne reſuſaſſe de les ſuivre , & je me remis devant les yeux la maniere dont le Roi d'Achem avoit traité le ſieur Renaud , qui étoit parti de Nantes avec ſon frère ſur les vaiſſeaux que Monſieur de Montmorency envoyoit aux Indes. J'en ferai l'hiſtoire en peu de mots , & cette petite diſgreſſion ne déplaira peut-être pas au Lecteur. Il s'étoit fait une Compagnie Françoisé de commerce pour les Indes , où l'on envoya quatre vaiſſeaux , trois grands &

254 VOYAGES DES INDES,
un petit de huit pièces de canon, sur lesquels
s'embarquèrent entr'autres les deux freres
Renaud, qui prirent parti pour le service de
la Compagnie. Leur Navigation fut la plus
courte & la plus heureuse dont on ait jamais
ouï parler, & ils arrivèrent devant Bantam
en moins de quatre mois. Le Roi les reçut
avec grande joye, & en huit ou dix jours de
tems il leur fit donner autant de poivre qu'ils
en demanderent & à fort juste prix, l'ayant eu
à plus de vingt pour cent meilleur marché
que les Hollandois. Mais comme nos Fran-
çois n'étoient pas seulement venus pour le
poivre; mais qu'ils vouloient aussi sçavoir ce
que c'étoit du négoce du clou de girofle, de
la noix de muscade, & de la fleur de musca-
de, ils envoyerent leur petit vaisseau avec la
meilleure partie de leur argent à Macassar, où
ordinairement les magazins du Roi en sont
remplis, comme je l'ai dit ailleurs, les Hol-
landois avec toute leur adresse ne pouvant
empêcher que le peuple de cette Isle ne trafi-
que aux autres Isles où croissent les épiceries;
ce qui les fâche beaucoup, parce qu'ils vou-
droient obliger toutes les autres nations à
passer par leurs mains.

Nos François ayant eu en si peu de temps
leur cargaison de poivre à Bantam, n'eurent
pas la patience d'attendre le retour du
petit vaisseau qu'ils avoient envoyé à Ma-
cassar, & pour se desennuyer, s'avisèrent de
s'aller promener à Batavia. Comme cette
Ville n'est éloignée de Bantam que de qua-
torze lieues, quand le vent est bon on s'y
peut rendre en une marée, & ils furent à la
rade sur les huit heures du matin. Dès qu'on
eut jetté les ancres, le Général de la flotte

Françoise envoya faire compliment au Général de Batavia, qui ne manqua pas de répondre à cette civilité, obligeant le Général de venir à terre pour le régaler. Il envoya en même-temps à ceux qui étoient restez dans les vaisseaux, quantité de rafraîchissemens, & particulièrement du vin d'Espagne & du vin de Rhin, avec ordre à ceux qui en furent les porteurs de les faire bien boire pour les enivrer. Cét ordre fut si bien suivi, qu'il leur fut aisé ensuite de mettre le feu dans les vaisseaux, selon le commandement qu'ils en avoient eu; & comme de la Sale du Fort où le Général de Batavia traite les étrangers, on découvrit toute la rade, un des Conseillers des Indes qui étoit à table voyant la flâme, fit un grand cri, & dit qu'il croyoit que les vaisseaux François étoient en feu. Le Général de Batavia fit fort l'étonné, & le Général François qui jugea bien d'où cela pouvoit venir, regardant la Compagnie sans s'émouvoir : *Que cela, dit-il, ne nous empêche pas de continuer de boire, ceux qui y ont fait mettre le feu le payeront.* Mais il ne crut pas alors que le terme vaudroit l'argent, & on n'a pas payé le quart du domage. Les vaisseaux François furent donc brûlez, & tous les hommes sauvez sur des fregates qu'on leur envoya en diligence. Le Général de Batavia leur fit de grandes offres qu'ils refusèrent, & ils retournerent à Bantam pour y attendre leur petit vaisseau. Quand il fut arrivé ils ne trouverent point de meilleur expédient que de vendre leurs marchandises & le vaisseau même aux Anglois, & l'argent fut partagé entre tous selon la qualité de chacun. Les Anglois leur offrirent le passage en Europe, mais il n'y eut que le Général & quel-

256 VOYAGES DES INDES,
ques-uns des principaux Officiers qui l'accepterent. La plus grande partie des François demeura aux Indes & prit parti chez les Portugais, avec lesquels il y avoit quelque profit à faire en ce temps-là.

Les Hollandois ne joüirent pas seulement ce mauvais tour aux François, ils firent encore aux Anglois une pièce bien plus sanglante. Les Anglois ont été les premiers qui ont reconnu que le voyage étoit trop périlleux de partir de Surate ou de Masulipatan, ou d'autres lieux, pour aller d'une traite au Japon, sans avoir quelque lieu pour se reposer quand les vents viennent contraires. Ils trouverent à propos de bâtir un Fort dans l'Isle Formosa; ce qui a évité la perte de quantité de vaisseaux, joint le grand profit que cela leur apportoit. Les Hollandois jaloux que les Anglois se fussent saisis d'un si bon poste que celui-là, étant le seul lieu de toute l'Isle où les vaisseaux pussent être en sûreté, & voyant qu'ils n'auroient pû l'emporter par la force, s'aviserent de cette trahison pour venir à bout de leur dessein. Ils y envoyèrent deux de leurs vaisseaux sur lesquels ils mirent leurs meilleurs soldats, & ils feignirent d'avoir été fort mal-traitez de la tempête, faisant paroître leurs vaisseaux demâtes & brisez en bien des endroits, & tous les soldats faisant les malades. Les Anglois touchez de cette misère, qui n'étoit qu'en aparence, prièrent les Chefs de venir en terre pour ce rafraîchir; ce qu'ils acceptèrent aussi-tôt, faisant sortir du bord le plus de gens qu'il leur fut possible sous prétexte qu'ils étoient malades; & qu'on les pouvoit mieux secourir à terre que dans le vaisseau. Tandis que les princi-

paux étoient à table avec le Chef des Anglois qui les invita civilement à dîner, & où pour venir à leur but, ils amenèrent plus de gens que la bienfiance ne permettoit : pour en faire venir davantage, ils faisoient apporter de temps en temps des vaisseaux de plusieurs sortes de vins, & ceux qui l'apportoient avoient le mot pour demeurer-là, à quoi les Anglois qui n'étoient pas dans la défiance, ne prirent pas garde. Les Hollandois voyant qu'ils avoient bien bû & qu'il étoit temps d'exécuter leur dessein, firent une querelle au Chef des Anglois, & tirant les armes qu'ils avoient cachées, se jetterent sur la garnison Angloise qu'ils égorgèrent sans trouver beaucoup de résistance. Ce fut ainsi qu'ils se rendirent maîtres du Fort, qu'ils ont possédé jusqu'à ce qu'ils en ont été chassés par les Chinois. Je pourrois raconter plusieurs autres supercheries des Hollandois ; mais il est temps de revenir à ce qui suivit l'embrasement des vaisseaux François à la rade de Batavia.

Les deux freres Renaud, dont j'ai parlé ci-devant, ayant touché à Bantam quelque peu d'argent dans la distribution qui se fit du provenu de la vente du petit vaisseau & des marchandises qu'il avoit apportées de Macassar, trouverent moyen de passer à Goa, & scûrent si-bien gagner l'affection des Portugais, qu'ils leur permirent de négocier dans tous les lieux où ils avoient du pouvoir. Dans cinq ou six ans, ils avoient gagné chacun la valeur de dix mille écus. L'aîné trafiquoit de toiles, & autres grosses marchandises ; & le jeune de pierreries. Les Portugais avoient accoutumé d'envoyer tous les ans trois ou quatre vaisseaux à Achen pour avoir du poi-

258 VOYAGES DES INDES,
vre, des éléfans & de l'or, & ils y portoient
de toutes sortes de toiles blanches & de cou-
leur, particulièrement des bleuës & des noi-
res. Ils envoyoient aussi des joyaux au Roi,
parce qu'il les aimoit & qu'il en faisoit beau-
coup de cas. Les deux freres Renaud s'avise-
rent d'y aller chacun pour son négoce, l'aîné
portant des toiles, & le jeune des joyaux, en-
tre lesquels il avoit quatre anneaux de la va-
leur de dix-huit mille écus ou environ. Etant
arrivez à Achen, ils furent avec les autres
Portugais à la Cour du Roi qui est à deux
lieuës de la mer, & chacun fit voir au Roi &
aux Seigneurs, qui étoient avec lui, ce qu'il
avoit apporté. Pour ce qui est des joyaux, dès
que le Roi eût jetté la vûë sur les quatre an-
neaux, il les voulut avoir, mais il n'en vou-
lut donner que quinze mille écus, & le jeune
Renaud en vouloit dix-huit mille. N'ayant pû
s'accorder, il les remporta; ce qui déplût fort
au Roi, qui le renvoya querir le lendemain.
Renaud qui étoit retourné au vaisseau, fut
long-temps en doute s'il devoit aller retrou-
ver le Roi ou non; & tous les Officiers du
vaisseau lui conseillant d'y aller, il s'y réso-
lut enfin, & le Roi prit les quatre anneaux
pour les dix-huit mille écus qu'il lui fit payer
à l'heure-même; mais depuis qu'il fut sorti
d'avec le Roi, on n'a jamais pû sçavoir ce qu'il
étoit devenu, & apparemment on le fit mou-
rir secrettement dans le Palais.

Cette aventure me revint donc dans la mé-
moire, quand je vis que le Roi de Bantam
m'envoya querir, & que mon frere n'étoit
pas avec ceux qui me venoient appeller. Tou-
tefois je me résolus d'y aller, & pris avec
moi pour douze ou treize mille roupies de

joyaux ; la plus grande partie d'anneaux de diamans faits en roses , les uns de sept pierres , d'autres de neuf , & d'autres d'onze , avec quelques petits brasselets de diamans & de rubis. Je trouvai le Roi avec trois de ses Capitaines , & mon frère assis à la mode des Orientaux , & il y avoit devant eux cinq grands plats de ris de diverses couleurs. Pour leur boisson ils avoient du vin d'Espagne & de l'eau-de-vie , avec plusieurs sortes de sorbets. Après que j'eus salué le Roi , & que je lui eus fait présent d'un anneau de diamant & d'un autre de saphir bleu , & d'un petit brasselet de diamans , de rubis & de saphirs bleus , il me commanda de m'asseoir , & dit qu'on me donnât une tasse d'eau-de-vie , pour m'exciter l'appétit. Cette tasse pouvoit tenir demi-septier de Paris , & je refusai l'Officier qui me la presenta ; ce qui étonna le Roi. Mon frère prenant alors la parole , le pria de m'excuser , lui disant que jamais je n'avois bû d'eau-de-vie , mais que pour du vin d'Espagne j'en pouvois boire un peu ; surquoi il commanda que l'on m'en donnât.

Soit qu'il y eût déjà long-tems que le repas durât , soit que le Roi eût de l'impatience de voir ce que j'apportoie , il ne tarda guère à se lever , & il fut s'asseoir dans une manière de fauteuil dont le bois étoit doré d'or moulu , comme les bordures de nos tableaux. Il avoit les pieds & les jambes nus , & dessous un petit tapis de Perse d'or & de soie. Son habit étoit une piece de toile , dont une partie lui couvroit le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; le reste étant sur son dos & autour du col comme une écharpe.

Il avoit autour de sa tête une forme de mouchoir à trois pointes , comme un bandeau , & ses cheveux , qui étoient fort longs , étoient entortillez & liez ensemble au-dessus de la tête. Au lieu de souliers il y avoit des sandales à côté de son fauteuil , & les courroyes de dessus les pieds comme celles qui prennent le talon , avoient une broderie d'or & de petites perles. Deux de ses Officiers étoient derrière lui avec de gros éventails , dont les bâtons étoient de cinq à six pieds de long , & il y avoit au bout des plumes de paon qui égaloient en rondeur le fond d'un de nos tonneaux. A son côté droit, il y avoit une vieille femme noire , qui tenoit dans ses mains un petit mortier & un pilon d'or , dans lequel elle piloit des feuilles de betlé , parmi lesquelles elle mêloit des noix d'Araque avec de la semence de perle que l'on avoit fait dissoudre. Quand elle voioit que le tout étoit bien pilé , elle donnoit de la main sur le dos du Roi , qui à l'instant ouvroit la bouche , & elle lui en mettoit dedans avec le doigt , comme ces femmes qui donnent de la bouillie à leurs enfans , parce que le Roi n'avoit point de dents pour avoir tant mâché de betlé & bû tant de tabac , que les dents lui étoient tombées.

Le Palais du Roi de Bantam n'a pas eu besoin d'un fort sçavant Architecte. C'est une place quarrée , entourée de quantité de petits pilliers lacrez de diverses couleurs , & d'environ deux pieds de haut, contre lesquels on s'appuye quand on est assis. Il y a aux quatre coins quatre gros pilliers plantez en terre à quarante pieds de distance l'un de l'autre , & le plancher est couvert d'une natte tissée

de l'écorce d'un certain arbre, comme si c'étoit une pièce de toile, & ni les puces ni les punaises n'y viennent point. Le toit est de branches de cocos. Tout proche sous un autre toit, soutenu aussi par quatre gros piliers, il y avoit seize éléphans, les plus braves de ceux qu'entretient le Roi (car il en a un bien plus grand nombre) qui sont destinez pour la guerre, & qui ne craignent point les feux d'artifice. Pour sa garde il pouvoit avoir alors deux mille hommes qui étoient assis par bandes à l'ombre de quelques arbres. Ils sont bons Soldats tant par mer que par terre, grands Mahometans, & qui n'appréhendent point la mort. Son Haram ou le logement de ses femmes doit être fort peu de chose, car comme il regardoit ce que je lui avois apporté, il fit venir deux de ces vieilles noires, à qui il donnoit quelques-uns de ces bijoux pour les aller montrer. Ces deux vieilles entroient par une méchante porte, & il n'y avoit pour toute cloison qu'une manière de palissade, & de la terre entre-deux mêlée avec de la fiente de vache. Je remarquai qu'on ne raportoît rien de tout ce qu'il envoyoit à ces femmes; ce qui me fit juger qu'il falloit tenir bon pour le prix: ainsi je lui vendis avantageusement ce qu'il prit de moi, & je fus payé au même instant. Après avoir bû une tasse de sorbet (car pour mon frère il bûvoit de l'eau-de-vie avec le Roi) nous prîmes congé de lui, & il nous fit promettre que le lendemain sur le soir nous retournerions le voir, parce qu'il nous vouloit montrer un poignard qu'il faisoit faire de la manière que les Turcs les portent. Mais il n'avoit pas assez de diamans

262 VOYAGES DES INDES,
pour couvrir la poignée , & il fouhaitoit
que je lui en trouvassé pour l'achever.
Nous nous retirâmes donc avec nôtre ar-
gent au logis des Anglois , qui furent fort
étonnez que le Roi eût débourse vingt
mille roupies , & nous dirent qu'ils cro-
yoient que c'étoit la meilleure partie de
son trésor.

Le lendemain mon frère & moi fûmes re-
voir le Roi à l'heure qu'il nous l'avoit or-
donné , & nous le trouvâmes assis en la mê-
me place où il étoit le jour précédent. Un
Moulla lisoit auprès de lui , & lui interpré-
toit quelque chose de l'Alcoran qui étoit en
Arabe. La lecture finie , le Roi & le Moulla
se levèrent pour faire la prière, laquelle étant
achevée , le Roi fit apporter le poignard, dont
la poignée & la gaine étoient d'or. Le haut
de la poignée étoit déjà couvert de diamans ,
& dans la plaque, qui est au-dessus, il y en a-
voit un grand taillé à facettes, lequel , selon
que j'en pûs juger , valoit au moins quinze
ou seize mille écus. Le Roi me dit qu'il l'a-
voit eu en présent de la Reine de Borneo , &
qu'il l'avoit envoyé tailler à Goa ; mais qu'il
l'estimoit bien davantage , que ce que je
croyois qu'il pouvoit valoir. Toute cette
poignée , & même toute la gaine , étoient
couvertes de chatons apliquez sans ordon-
nance ; ce qui me fit connoître qu'ils ne sa-
vent ce que c'est que du dessein. Le Roi n'a-
voit encore aucune pierre , ni diamans, ni ru-
bis , ni autre , pour mettre dans ces chatons ,
& il vouloit m'obliger de lui en trouver qui
y pussent bien venir. Je lui fis comprendre
que cela étoit comme impossible , & qu'il ne
falloit pas s'assujettir à ces chatons. Que lors-

qu'il auroit toute la quantité de pierres qu'il falloit pour couvrir ce poignard, on feroit alors d'autres chatons de la forme des pierres; & qu'en nôtre Europe, quand on commence une besogne de cette nature, on arrange toutes les pierres sur de la cire; ce que je lui fis voir en même tems; mais cela passoit son jugement, & il me dit qu'il n'avoit garde de rompre une besogne qu'il avoit pris lui-même la peine de ranger & de faire faire pour son usage. De quelques raisons que je me pusse servir pour me dispenser d'une commission que je ne pouvois bien exécuter, le Roi voulut absolument que j'emportasse le poignard avec moi à Batavia. Je lui representai alors que comme j'étois étranger, il hazar- doit beaucoup, & que je pourrois m'en aller avec le poignard, sans plus revenir; mais il me dit en souriant qu'il ne craignoit pas cela, & qu'il sçavoit bien que les François n'étoient pas capables d'une si lâche action. Enfin, ne m'en pouvant plus défendre, je me chargeai du poignard; & ayant pris congé du Roi, nous fûmes aussi mon frère & moi dire adieu au Président des Anglois, & le remercier des civilités que nous en avions reçues.

e***

CHAPITRE XXIV.

L'Auteur retourne à Batavia, & quelques jours après va revoir le Roi de Bantam, racontant à ce sujet, les dangereuses extravagances de quelques Faquirs ou Jélérins à leur retour de la Mecque.

A Prés avoir soupé ce soir-là, mon frere & moi, avec le Président des Anglois, nous entrâmes dans une barque entre onze heures & minuit; (car le vent de terre qu'il nous faisoit, régné d'ordinaire la nuit,) & le lendemain entre dix & onze heures du matin nous arrivâmes à Batavia. J'y demeurai vingt jours, seulement pour faire croire au Roi de Bantam que je n'avois pu désabuser, que pendant ce temps-là je cherchois ce qu'il étoit impossible de trouver. Comme je n'avois rien à faire alors, ces vingt jours me semblèrent bien longs; car à Batavia l'on n'a guère d'autre divertissement que le jeu, & tout le gain va à boire; ce qui n'étoit pas mon fait. Le jour, à cause des grandes chaleurs, il ne faut pas parler d'aller à la promenade; ce ne peut être que sur le soir, pour la faire à la fraîcheur; encore faut-il la faire bien courte, parce que dès que le Soleil se couche on ferme les portes, à moins que Monsieur le Général, ou Madame, ou quelques Conseillers des Indes, ne soient hors la Ville dans leurs Jardins. Pendant ces vingt jours, le sieur Cant, un des Conseillers des Indes, mourut, & il fut porté en terre avec grand honneur, Une Compagnie d'Infanterie marchoit, & l'on portoit un grand étendart où étoient les
armes

armes du défunt, bien que la première fois qu'il vint aux Indes il exerçât le plus vil office du vaisseau. Après on portoit un bâton, au bout duquel étoient attachez des éperons, quoi-qu'à dire la vérité je ne crois pas qu'il eût jamais monté à cheval que pour s'aller promener hors de la Ville. Un des Capitaines portoit son épée, une autre son casque, & son corps étoit porté par huit Officiers de Guerre. Le gendre du défunt suivoit avec Monsieur le Général, après lesquels marchaient Messieurs du Conseil, tant du Fort que de la Ville, suivis de beaucoup de peuple. Les quatre coins du poêle, dont la bière étoit couverte, étoient portez par quatre Capitaines, & tous ces honneurs lui furent rendus en considération des bons services que la Compagnie en avoit reçûs, comme le publioient le Général & ceux du Conseil; mais le peuple tenoit un langage bien différent, & se plaignoit hautement des grandes injustices qu'il avoit faites, & aux matelots & aux Soldats.

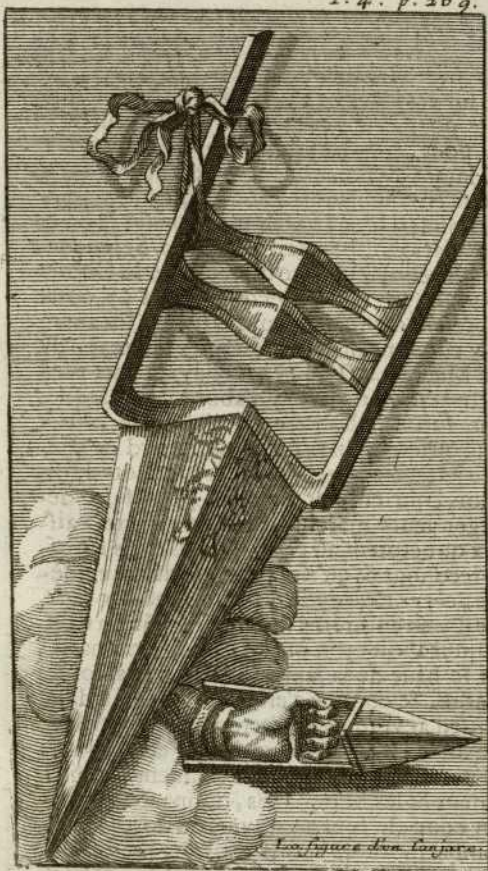
Ayant passé ces vingt jours à Batavia, je résolus de reporter le poignard au Roi de Bantam, sans avoir cherché des diamans ni d'autres pierres; car quand j'y aurois demeuré des années, je n'en aurois pas trouvé de propres pour ces chatons. Mon frere me vint encore accompagner, & je pris avec moi quelques joyaux que le Roi n'avoit pas encore vûs. Etant arrivez à Bantam, nous avions dessein d'aller saluer d'abord le Président des Anglois; mais il nous vint au-devant un Officier du Roi, qui nous dit qu'il avoit ordonné que nous fussions logez dans une des Maisons que le Roi a dans la Ville. Ces maisons

sont faites de bamboucs, qui sont, comme j'ai dit ailleurs, des cannes creuses, & qui bien qu'elles soient aussi dures que du fer, se fendent néanmoins comme nos oziers, & c'est de quoi les Indiens font presque tous leurs ouvrages. Il n'y avoit pas plus d'une demi-heure que nous étions dans cette maison, que le Roi nous envoya quelques Patéches, qui sont des melons d'eau fort sucrez, & par dedans rouges comme de l'écarlate. Il y avoit aussi des Mangues, dont j'ai parlé ailleurs, & un autre gros fruit qu'ils nomment *Pomponne*, qui est aussi rouge par dedans, dont la chair est molle & ressemble à une éponge, & qui est fort excellent. Celui qui nous apporta ces fruits nous dit que dès que nous aurions pris nôtre repas nous viendrions voir le Roi; ce que nous fîmes, & nous le trouvâmes encore dans la même place avec cette vieille pileuse de betlé, qui de temps en temps lui faisoit ouvrir la bouche, & lui en donnoit avec ses doigts de la façon que j'ai dit. Il y avoit cinq ou six Capitaines assis autour de la sale, qui regardoient quelques pieces de feux-d'artifice, que des Chinois avoient apportez, comme des grenades, des fusées, & autres choses de cette nature, pour courir sur l'eau; car les Chinois surpassent toutes les nations du monde en cette matière. Aussitôt que je vis le Roi en état de me parler, je lui presentai son poignard, comme il me l'avoit donné, & lui dis que Batavia n'étoit pas un lieu où l'on pût trouver des pierreries, & quand j'en aurois pû trouver quelques-unes il les auroit fallu payer au double de ce qu'elles auroient valu. Que cette commission ne pouvoit être faite que par quelqu'un qui iroit

devers Goa, & qu'autrefois j'aurois pû m'en acquiter étant à Goa, ou à Golconda, ou encore mieux à la mine des diamans, où l'on trouve des parties de pierres de toutes sortes de grandeurs, & que l'on auroit taillées avec peu de perte pour venir dans ces chatons. Sur cela la vieille prit le poignard & le porta dans le Haram, le Roi ne m'en aiant plus parlé depuis. Je lui montrai ensuite ce que j'avois encore apporté de joyaux, & je lui en vendis une partie aussi avantageusement qu'au premier voyage. Comme le Soleil se couchoit, qui est le temps que les Mahometans vont faire leurs prières, il nous ordonna de revenir le lendemain, & nous dit qu'il nous feroit faire nôtre paiement. En arrivant à nôtre logis nous trouvâmes un des domestiques du Président des Anglois, qui nous venoit prier de sa part d'aller souper avec lui pour tâter de nouvelles liqueurs qui lui étoient venues d'Angleterre pour le compte de la Compagnie. Car pendant les vingt jours que nous avions été à Batavia il lui étoit arrivé deux vaisseaux, qui avoient apporté du vin de France & du vin d'Espagne, & sur tout une grande quantité de bière. Nous demeurâmes jusques à minuit avec le Président qui nous témoigna beaucoup de joye de nous revoir.

Le lendemain sur les dix heures du matin allant au Palais, mon frere & moi, & un Chirurgien Hollandois qui traitoit une des femmes du Roi, nous passâmes par un chemin où d'un côté l'on a la riviere, & de l'autre un grand jardin fermé de palissades, & il y avoit de l'espace entre deux. Derriere ces palissades s'étoit caché un coquin de Bantamois qui étoit revenu de la Mecque & joüoit à *Mocca*

c'est-à-dire en leur langage, que quand quelqu'un de la canaille des Mahometans, qui est de retour de la Mecque, s'avise de prendre son *cric* en main, qui est une forme de poignard, qui a d'ordinaire la moitié de la lame empoisonnée, il court par les ruës & tuë tous ceux qu'il rencontre qui ne sont point de la loi de Mahomet jusqu'à ce qu'on le tuë lui-même. Ces enragez croient faire service à Dieu & à Mahomet de faire ainsi mourir les ennemis de sa loi, & que de la sorte ils seront sauvez. Aussi-tôt qu'on les a tuez, toute la canaille Mahometane les enterrent comme Saints, & chacun contribuë pour leur faire une belle sepulture. Souvent il y a quelque gros gueux, qui s'habille en Dervich & fait une hûte auprès du tombeau, qu'il a soin de tenir propre & sur lequel il jette des fleurs. A mesure que l'on y fait quelque aumône, il y ajoûte quelque ornement, parce que plus la sepulture est belle, plus il y a de dévotion & de sainteté, & d'autant plus croissent les aumônes. Je me souviens qu'en l'an 1642. il arriva à Souïali, qui est le port de Surate, un vaisseau du Grand-Mogol qui revenoit de la Mecque, où il y avoit quantité de ces Faquirs ou Dervichs. Car tous les ans le Grand-Mogol y envoie deux grands vaisseaux pour porter les pèlerins, qui ont leur passage franc. Quand ces vaisseaux sont prêts à partir, ces Faquirs viennent de tous les côtez des Indes pour s'embarquer. Ces vaisseaux sont chargez de bonnes marchandises qu'on vend à la Mecque, & tout le profit qui en revient est donné en aumônes pour les pauvres pèlerins. On ne rapporte que le principal, qui sert pour l'autre année, & ce principal est du moins de six



La figure d'un Conjurateur

les uns par les autres Anglois & Hollandois
 ont une belle reputation. Elle est toujours
 & l'entretient, & ne point de quinze jours il
 me les autres Mahométans, priment le corps
 d'un d'un de leur chef, & le font mourir.

M.

cents mille roupies. C'est peu quand on ne gagne sur ces marchandises que trente ou quarante pour cent ; car il y en a telle qui rend cent pour cent. Joint que tous les principaux du Haram du Grand Mogol, & d'autres particuliers envoient aussi à la Mecque des aumônes considerables. J'ai fait mention sur la fin de ma Relation du Serrail du Grand-Seigneur, du riche & magnifique present que le Grand-Mogol envoya à la Mecque l'an 1644. outre les presens ordinaires qu'il fait tous les ans.

Il y eût donc un de ces Faquirs qui revenant de la Mecque en l'an 1642. & ayant mis pied à terre à Soïali, donna d'abord des marques d'une furie diabolique. Il n'eût pas plutôt fait sa priere qu'il prit son poignard & courut se jeter à travers plusieurs matelots Hollandois, qui étoient en terre pour faire décharger leurs marchandises de quatre vaisseaux qui étoient au port. Avant qu'ils se fussent reconnus & qu'ils pussent se mettre en défense, cét enragé de Faquir en frapa dix-sept, dont il y en eut treize qui moururent. La Canjare qu'il avoit étoit une espèce de poignard, dont le haut de la lame étoit de trois doigts de large, & comme c'est une arme très-dangereuse, j'ai voulu en mettre ici la figure. Enfin le soldat Hollandois qui étoit en sentinelle à l'entrée de la tente où se tiennent le Commandeur & les Marchands, donna à cét enragé un coup de fusil au travers du corps, dont il tomba mort. D'abord tous les autres Faquirs qui se trouverent en ce lieu-là, & même les autres Mahometans, prirent le corps & l'enterrerent, & au bout de quinze jours il eut une belle sepulture. Elle est rompuë tous les ans par les matelots Anglois & Hollandois

quand leurs vaisseaux sont au port, parce qu'alors ils sont les plus forts; mais si-tôt qu'ils sont partis, les Mahometans la font refaire & y plantent plusieurs enseignes. Quelques-uns aussi y vont faire leurs prieres.

Revenons au Faquir de Bantam. Ce coquin étoit caché, comme j'ai dit, derriere des palissades, & comme mon frere & moi & le Chirurgien Hollandois, allions tous trois de front, étant venus vis-à-vis de lui, il poussa sa pique croyant l'enfoncer dans le corps de l'un des trois. Dieu permit qu'il fut trop prompt, & que la pointe vint nous passer à tous trois par devant le ventre. Le Hollandois se trouvant à ma gauche du côté de la riviere, & tant soit peu plus avancé que mon frere & moi, le fer de la pique atrapa son haut-de-chaussé, & aussi-tôt lui & moi empoignâmes le bois, le Faquir tirant de toute sa force pour ravoit sa pique. Mon frere qui étoit à ma droite du côté des palissades, comme il étoit jeune & fort dispos, sauta par dessus, & lui donna trois coups d'épée dans le corps, dont il mourut sur la place. Aussi-tôt quantité de Chinois & autres Idolâtres qui se trouverent proche delà vinrent baiser les mains à mon frere, & le remercier de ce qu'il avoit tué cet enragé de Faquir. Delà nous fûmes trouver le Roi, qui sçavoit déjà l'action que mon frere avoit faite, & qui lui en scût bon gré, lui faisant present d'une ceinture. Car les Rois & Gouverneurs bien qu'ils soient Mahometans sont bien aises qu'on tuë ces pendarts-là, sçachant bien que ce sont des desesperez dont il est à propos de se défaire.

Le Roi me fit payer ce qu'il avoit acheté de moi le jour précédent; mais il ne voulut

pas que mon frère revint avec moi, à cause d'une grande réjouissance qu'il vouloit faire, & dont il vouloit qu'il fut. C'étoit à l'occasion de quatre gros vaisseaux qu'il avoit fait bâtir & qu'on devoit mettre en mer. Jamais aucun Roi de Bantam n'en avoit fait faire de si grands, & pendant cinq ou six jours ce ne devoit être que festins, que danses, & feux d'artifices. Ainsi je pris congé du Roi, qui me fit aussi présent d'une belle ceinture en broderie, & nous fûmes souper & coucher au logis du Chirurgien Hollandois.

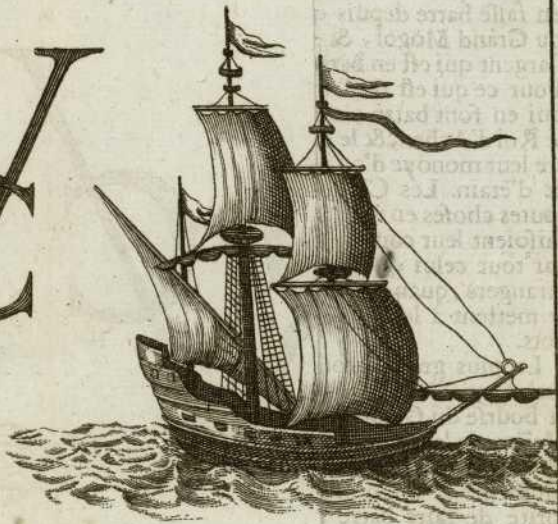
Le lendemain je fus pour dire adieu au Président des Anglois, qui me retint à dîner. En attendant qu'on servit il me montra deux cordons de diamans qui lui étoient venus d'Angleterre, & deux services d'argent; le tout pouvant valoir vingt-cinq mille écus. Il me vouloit vendre tout cela; mais je n'achetai que l'un des cordons de diamans pour la somme de deux mille six cents réales; car les pierres de l'autre cordon étoient trop sales, & pour la vaisselle d'argent, si on eût encore battu monnoye à Batavia, j'aurois bien pû l'acheter. On y en a battu autrefois; mais tout étoit altéré de plus de dix pour cent; ce que l'on faisoit à cause des Chinois, qui aimant mieux l'argent que l'or, comme je l'ai remarqué ailleurs, parce qu'ils n'ont point de mines d'argent en leur pays, transportoient en la Chine, autant qu'ils pouvoient, de la monnoye d'argent qui se batoit à Batavia. C'étoient des réales, demi-réales, & quarts de réales, qui n'avoient d'autre marque que celle de la Compagnie, comme on voit dans la figure que j'ai ajoutée ici. D'un côté c'étoit un vaisseau, & de l'autre un V, un O, &

272 VOYAGES DES INDES,
un C, entrelacez ; ces trois lettres signifiant
en Hollandois, *Voor Oost-Indien Compagnie* ; c'est-
à-dire, *Pour la Compagnie des Indes Orientales*.

Cela a duré quelques années ; mais enfin
toutes les nations du Levant qui avoient com-
merce avec les Hollandois, commencèrent à
s'en lasser, particulièrement les peuples, dont
les Souverains ne font point battre de monnoie
d'argent ; car en effet, il y en a très peu qui
en fassent battre depuis qu'on a passé l'Empire
du Grand Mogol, & encore n'est-ce que de
l'argent qui est en barre, qui vient du Japon.
Pour ce qui est de l'or, il y a plusieurs Rois
qui en font battre, comme le Roi de Pégu,
le Roi d'Achen, & le Roi de Macassar, & ou-
tre leur monnoye d'or, ils en ont aussi de cuivre
& d'étain. Les Chinois qui sont rafinez en
toutes choses en vendant leurs marchandises,
faisoient leur compte sur le titre de l'argent ;
car tout celui qu'ils reçoivent dans les pays
étrangers, quand ils sont arrivez au leur, ils
le mettent à leur titre, & le laissent en lin-
gots.

Le plus grand profit qui revenoit de ces
réales, que l'on battoit à Batavia, entroit dans
la bourse du Général, des Conseillers, & du
Maître de la Monnoye. Les Etats Généraux
en aiant eu avis, trouvèrent fort étrange que
Messieurs de la Compagnie eussent pris l'au-
torité de faire battre monnoye sans leur en
avoir demandé la permission, & firent dé-
fense à la Compagnie de continuër. Ils la
condamnèrent même à une grosse amende,
& à faire une exacte recherche de toutes ces
réales, pour en rendre autant de bonnes à tous
ceux qui en auroient reçu de ces mauvaises.
Dans ce voyage que je fis à Batavia, com-

V



me ferois sans l'île de Ceylan, je vendrais
quelques maisons à une Dame de Pointe de
Galle qui n'a point de ces terres. Etant sur
mon départ, il y avait un Officier de la Com-
pagnie me demandant si je n'avois point re-
çu de ces terres, & que si j'en avois il m'en
donneroit de bonnes, espèces pour espèce
sans que je perdusse rien; ce qu'il fit inco-
nsciemment.

CHAPITRE XXV

De la Guerre des Hollandais avec l'Empereur de
la Chine.

Ayant que de quitter le Président des An-
glois, qui me donna l'honneur de le voir, que je
parus de Batavia, nous eûmes en discours
sur ce qu'il avoit appris que le Général de Ba-
tavia & son Conseil, n'avoient rien fait pour
faire pour ni en récompense, avant ou à la co-
te de Batavia, on devoit les envoyer dire
volontiers, le Président pour ne crainte de
ce refus, m'offrit de bonne grâce le passage
pour l'Anglois, & car pour retourner aux
Indes la saison étoit passée. Etant sorti de son
côté, j'ai accepté sans grande cérémonie, &
il m'envoya à son tour avec de son côté
pour avoir compagnie, & pour qu'il s'en re-
tourner lui-même, le tems de son retour
étant expiré. Mais les Anglois, qui n'a-
voient du Hollandais ne pouvoient encore
partir pour l'Europe de plus de trois mois.
& c'est pourquoy je m'avisai de leur proposer
à Batavia, où je pouvois acheter quelques
chose pour leur propre usage, avant dans le

me j'étois dans l'Isle de Ceylan , je vendis quelques joyaux à une Dame de Ponté de Galle qui me paya de ces réales. Etant sur mon départ , il vint un Officier de la Compagnie me demander si je n'avois point reçu de ces réales , & que si j'en avois il m'en donneroit de bonnes , espèce pour espèce , sans que je perdisse rien ; ce qu'il fit incontinent.

CHAPITRE XXV.

De la Guerre des Hollandois avec l'Empereur de la Java.

Avant que de quitter le Président des Anglois , qui me donna à dîner le jour que je partis de Bantam , nous entrâmes en discours sur ce qu'il avoit appris que le Général de Batavia & son Conseil , m'avoient refusé le passage pour m'en retourner à Surate ou à la côte de Bengala , où souvent ils envoient des vaisseaux. Le Président pour me venger de ce refus , m'offrit de bonne grace le passage pour l'Angleterre ; car pour retourner aux Indes la saison étoit passée. Etant ravi de son offre , je l'acceptai sans grande cérémonie , & il témoigna d'en être bien-aise de son côté , pour avoir compagnie , parce qu'il s'en retournoit lui-même , le tems de son service étant expiré. Mais les vaisseaux , tant Anglois qu'Hollandois ne pouvoient encore partir pour l'Europe de plus de trois mois , & je crus que je ferois mieux de les aller passer à Batavia , où je pourois acheter quelque chose pour faire profiter mon argent dans le

274 VOYAGES DES INDES,
voyage. Ainsi je pris congé du sieur Prési-
dent, pour jusqu'au tems que les vaisseaux
devoient partir, & il me fit présent d'un grand
tonneau de bière d'Angleterre pour empor-
ter avec moi à Batavia, où il me dit que je
n'en trouverois guère, par ce que le Géné-
ral l'avoit défenduë, scachant qu'il en étoit
venu à la Compagnie Angloise. Mais quand
il ne nous fera que ce mal-là, poursuit le
Président Anglois, la Compagnie ne s'en
mettra guère en peine, & elle n'en sera pas
plus pauvre quand sa bière demeurera sans
être vendue. Ce n'est pas au fond que si la
défense du Général Hollandois & de son
Conseil eut duré, cela n'eut été bien préju-
diciable aux Anglois; car ils font un profit
considérable sur la bière, & cela leur rend
tous les ans une grosse somme d'argent. J'ai
dit ci-devant que ce sont les plus grandes dé-
lices du peuple de Batavia, de voir arriver
les nouvelles boissons, sur tout les bières
d'Angleterre, & celle qu'ils appellent *Mom*,
qui vient de Brunswick. Il croit que cela
contribue à sa santé, & la plupart crain-
droient de ne pas vivre le reste de l'année,
s'ils n'avoient pas de ces rafraîchissemens.
Ainsi tout le monde murmura hautement
contre le Général & son Conseil, & même
les hôtes, se hazardèrent d'aller acheter de
la bière des Anglois, le Général fermant les
yeux, & les femmes des Conseillers étant
bien-aîsées d'en boire.

Comme j'eus mis pied à terre au Port de
Batavia, un des Gardes courut au Bureau
des Entrées donner avis que j'étois arrivé
avec un tonneau de bière, que je fis cepen-
dant sortir de la barque & mettre tout pro-

che du Corps-de-Garde. Le Maître du Bureau étant venu, me dit qu'il ne pouvoit me donner la permission de faire transporter ce tonneau à mon logis, que je ne devois pas ignorer la défense du Conseil, & qu'il valoit mieux le recharger sur la barque & le renvoyer à Bantam. Voyant qu'il n'y avoit point de faveur à espérer, comme il y a auprès du Corps-de-garde des canons braquez pour la défense du Port & quantité de boulets, je fis prendre un de ces boulets, & en enfoncer un des fonds du tonneau. Cela étant fait, je criai aux soldats & aux passans : *Enfans, venez vider ce tonneau, en buvant à la santé du Roi de France, mon souverain Seigneur, & à celle du Prince d'Orange*; après-quoi je fis aussi mention de celle du Général & de Messieurs du Conseil. Comme personne ne s'épargna à boire, le tonneau étoit à moitié bu lorsqu'un Officier, de la part de Monsieur le Général, me vint dire que je pouvois faire porter mon tonneau de bière à mon logis. Aussi-tôt j'y fis remettre le fond & le fis emporter; après-quoi je fis emplir une canevêre de six bouteilles, que j'envoyai au Général, sçachant bien que c'étoit la première qu'il eut bu de l'année, & du reste j'en régalai mes amis.

J'avois dessein, comme j'ai dit, de passer à Batavia les trois mois qui restoient jusqu'au départ des vaisseaux pour la Chrétienté; mais la vie que l'on mène en ce lieu-là étant une vie oisive & ennuyeuse, n'y ayant guère d'autre divertissement qu'à jouier & à boire, je pris résolution d'employer une partie de ce tems-là à aller voir le Roi de *Japar*, que l'on appelle autrement l'Empereur de la *Jave*. C'est

lui qui étoit autrefois Roi de toute l'Isle, avant que le Roi de Bantam, qui n'étoit qu'un Gouverneur de Province, se rebellât contre lui, les Hollandois s'étant maintenus en ce pais-là par la division de ces deux Puissances. Car dès que le Roi de Japar a voulu assiéger Batavia, le Roi de Bantam a aussi tôt secouru les Hollandois; & quand ils ont été attaquez du Roi de Bantam; ce qui est arrivé plusieurs fois, le Roi de Japar est venu à leur aide. De même, lorsque ces deux Rois ont guerre ensemble, les Hollandois assistent celui qui est le plus foible.

Le Roi de Japar fait sa résidence en une Ville dont il porte le nom, & qui est éloignée de Batavia environ de trente lieuës. On n'y va pas que par mer, le long de la côte, & elle est près de huit lieuës avant dans la terre. De la Ville on baigne sur une belle rivière jusqu'à la mer, où il y a un bon Port & de plus belles maisons que dans la Ville. Le Roi voudroit bien faire sa résidence ordinaire en ce lieu-là; mais il croit n'y être pas en sûreté.

La veille du jour que j'avois fait dessein de partir, je fus pour prendre congé d'un des Messieurs les Conseillers des Indes, & lui ayant dit que j'allois vers le Roi de Japar, il en fut fort étonné, parce qu'alors ce Roi & les Hollandois étoient ennemis mortels. Il m'en conta le sujet de cette sorte. Le Roi défunt, me dit-il, pere du Roi qui régné présentement, depuis que la Compagnie Hollandoise a fait bâtir sur ses terres le Fort de Batavia, n'a jamais voulu faire paix avec elle, Quoique pendant la guerre, le Roi eût pris quelques Hollandois, & que les Hollandois

lui eussent pris de leur côté vingt fois plus de ses sujets, offrant en échange de rendre dix des siens pour un des leurs, il ne voulut jamais en rendre aucun à cette condition ni même pour de l'argent, & au lit de la mort il recommanda à son fils qui lui succédoit de ne donner jamais la liberté à pas un. Cette opiniâtreté faisoit fort le Général & tous ceux de Batavia, & les obligeoit de penser aux moyens d'en avoir raison. C'est la coutume que dès qu'un Roi Mahometan est mort, celui qui lui succede envoie quelques Grands-Seigneurs de sa Cour à la Mecque avec des présents, tant pour faire prier pour l'ame du défunt, que pour rendre grâces à Dieu & à Mahomet de ce que ce nouveau Roi est parvenu au Trône sans aucun empêchement, & afin qu'il ait toujours victoire sur ses ennemis. Ce nouveau Roi & tout son Conseil étoient bien en peine comme on pourroit faire ce voyage pour deux raisons; l'une parce que le Roi n'avoit que des petits vaisseaux, & que c'étoit risquer beaucoup que de vouloir entreprendre de faire un si long trajet sur de pareils bâtimens, joint que leurs Pilotes & leurs Matelots ne sont propres que pour aller le long des côtes, ou en voyant toujours d'une terre à l'autre, parce qu'ils ne savent prendre aucune hauteur. L'autre difficulté étoit, que le Roi de Japar n'ignoroit pas que les Hollandois étoient toujours autour de ses havres pour muguer ses sujets s'ils venoient à en sortir. Pour donc faire ensorte que ceux que le Roi enverroient faire ce pèlerinage fussent en sûreté, il se mit dans l'esprit qu'il falloit s'accorder avec les Anglois, croyant que les Hollandois ne leur oseroient rien faire étant

278 VOYAGES DES INDES,
dans leurs vaisseaux. Pour cet effet, un Envoyé fut dépêché à Bantam au Président des Anglois & à son Conseil, qui promirent de donner au Roi un vaisseau des plus grands & des mieux montez de tous ceux que la Compagnie envoyoit aux Indes. Que pour récompense, de tout le négoce que les Anglois feroient à l'avenir sur les terres du Roi de Japar, ils ne payeroient que la moitié des doïanes qu'ils avoient payées jusques alors, & ce privilège-là leur demeureroit à toujours. Ce Traité étant fait, les Anglois équipèrent un très-beau vaisseau, & mirent plus de monde dessus & plus de pieces de canon que de coutume. L'Envoyé du Roi de Japar & deux Marchands Anglois se mirent sur le vaisseau pour aller faire ratifier le Traité au Roi, qui le signa d'abord en étant fort satisfait, & qui voyant un si beau vaisseau, crut que tant en allant qu'en revenant le voyage se feroit dans une entière sûreté. Neuf des principaux de sa Cour, & la plûpart de ses parens, avec quatre-vingt ou cent personnes pour les servir, & quelques autres particuliers qui furent ravis de trouver cette belle occasion pour faire leur pèlerinage, s'embarquèrent avec bien de la joye sur ce grand vaisseau. Tout ceci ne se faisoit point sans que les Hollandois ne le scûssent, comme ayant leurs espions par tout aussi-bien que les Anglois. Comme il faut nécessairement venir passer devant Bantam pour sortir du détroit, & qu'il n'y a point d'autre route que celle-là, le Général de Batavia qui eut avis du temps du départ, fit tenir prêts trois gros vaisseaux de guerre, où le sieur Cheveres, Conseiller des Indes, & le Major, furent envoyez pour commander. Ils rencon-

trèrent le vaisseau Anglois devers Bantam, & comme il aloit entrer dans le détroit, lui envoyèrent une volée de canon pour signal qu'il eût à amener; ce que les Anglois ne voulurent pas faire. Les Hollandois voyant cela commencerent à faire joier l'artillerie de leurs trois vaisseaux. Les Anglois qui virent bien que si cela duroit ils seroient coulez à fond, baissèrent leurs voiles & se vouloient rendre: mais tous ces Seigneurs de Java & tous ceux qui les accompagnoient, crièrent aux Anglois qu'ils étoient des traîtres, & que l'accord qu'ils avoient fait avec eux n'étoit que pour les vendre & les livrer à la merci des Hollandois. Enfin, les Javanois voyant qu'il n'y avoit plus pour eux aucune espérance de salut, & que les Hollandois commençoient à les aborder, ils prirent leurs *cries* ou poignards, qui étoient empoisonnez, & se mirent à crier *Mocca* sur les Anglois, desquels ils tuèrent un grand nombre, avant qu'ils eussent eu le temps de se mettre en défense. Il n'en fut peut-être échapé aucun si les Hollandois ne fussent promptement venus à bord; & il y eut de ces Seigneurs Javanois, & vingt ou trente, tant de leurs serviteurs que des passagers, qui ne voulurent point de quartier. Le combat fut sanglant, & sept ou huit Hollandois y demeurèrent. Le vaisseau des Anglois ayant été amené à Batavia, le Général leur fit beaucoup de civilité, les renvoyant avec leur vaisseau, & donnant ensuite avis au Roi de Japar que s'il vouloit faire un échange des Hollandois qu'il avoit, on lui donneroit toute sorte de satisfaction. Mais le Roi ne voulut point entendre parler de cela, & il leur fit dire que quand ils auroient

280 VOYAGES DES INDES,
pris trois fois autant de ses sujets, il ne rendroit pas les Hollandois qu'il avoit en son pouvoir. Ainsi les pauvres Hollandois sont demeurez toujours esclaves, & les Javanois sont morts de misère à Batavia; bien que par politique on les fit quelquefois assister sous main, afin que le Roi de Japar venant à le sçavoir, comme chacun a par tous ses espions, cela le pût porter à traiter moins rudement les Hollandois.

Au reste, les Javanois sont très-bons soldats. Durant que Batavia fut assiégée par le Roi de Bantam l'an 1659. un soldat Hollandois étant en embuscade dans un marais, un Javanois s'avança pour découvrir ce que l'ennemi pouvoit faire, ne pensant pas en être si proche. Le Hollandois lui donna de la pique dans le corps, & le Javanois se sentant blessé, au lieu de retirer la pique, la poussa dans son corps jusques au bout, où l'Hollandois la tenoit, afin de pouvoir l'approcher & de lui donner, comme il fit, deux coups de poignard dans l'estomac, dont l'Hollandois mourut.

CHAPITRE XXVI.

L'Auteur rend les derniers devoirs à son frere qui meurt à Batavia, & a de nouvelles difficultez avec le Général & son conseil.

ME voiant hors d'espérance de pouvoir aller voir le Roi de Japar, je m'étois résolu de m'embarquer dans un petit vaisseau qui appartenoit à un des bourgeois de Batavia, & qui alloit le long de la côte de Suma-

tra, qui regarde le Couchant. C'est où se fait la plus grande partie du négoce qu'on peut tirer de cette Isle, lequel consiste en de l'or qui est fort bas & du poivre. Ce qui m'obligeoit d'y aller étoit pour tâcher de me défaire de quelques anneaux de diamans faits à l'usage de ce pays-là. Car bien que ces peuples n'ayent pour tout habit que deux ou trois aunes de toile, il faut néanmoins qu'ils aient toujours quelques anneaux de diamans ou des pendans d'oreilles; & ils les payent bien.

Comme j'étois sur le Port pour m'embarquer, il arriva une petite barque de Bantam dans laquelle étoit mon frere, fort malade d'un flux de sang, qui provenoit des débauches qu'il avoit eu la complaisance de faire avec le Roi de Bantam. Le voyant en cet état, cela me fit rompre mon voyage pour prendre soin de sa guérison. Mais tous mes soins & tous les remèdes que l'on y put apporter, ne servirent de rien, & au bout de trente jours Dieu le retira de ce monde. Pour le faire enterrer, il me fallut suivre d'assez étranges coutumes, que les Hollandois ont inventées pour faire dépenser de l'argent aux héritiers des défunts. La première est, pour ceux qui vont prier pour l'enterrement; car plus on prend de ces prieurs, plus l'enterrement est honorable. Si l'on n'en prend qu'un, on ne lui donne que deux écus; mais si l'on en prend deux, il leur faut quatre écus à chacun, si l'on en prend trois, chacun en doit avoir six, & si l'on en employoit une douzaine, cela va toujours en montant. Comme je voulois que la chose se fit honorablement, & que j'ignorois cette plaisante coutume, je mis six de ces gens en besogne, & quand ce vint à les

payer, je fus étonné que chacun me demanda douze écus, & qu'il m'en fallut soixante-douze pour ce seul article. Pour le poêle que l'on met sur la bière, il le faut aller prendre à l'Hôpital, & c'est un droit qu'ont les pauvres qui en tirent du profit. Le moindre est de drap, & les trois autres sont de velours; l'un sans frange, l'autre avec des franges, & un troisième avec des franges & de grosses houpes aux quatre coins. Cela va pour l'emprunt de cinq écus jusqu'à trente, & j'en payai vingt pour celui qui fut sur la bière de mon frere. Un ronneau de vin d'Espagne qui fut bû à l'enterrement, me coûta deux cens piastras. J'en donnai vingt-six pour trois jambons & quelques langues de bœuf, & vingt-deux pour de la pâtisserie. C'est aussi la coutume d'envoyer le lendemain quelque argent pour se réjouir à ceux qui ont porté le corps en terre, & comme ils étoient huit, je leur fis donner vingt écus. Il en fallut seize pour la place dans le cimetière où le corps fut enterré, & l'on en demandoit cent pour l'enterrer dans l'Eglise. Enfin, tout l'enterrement me revint à douze cens vingt-trois livres, monnoye de France, & après que j'eus déboursé cet argent, cela me fit penser à moi pour ne pas mourir dans un pays où il coûtoit tant pour se faire enterrer. Je loue Dieu de ce que malgré les traverses que j'ai eûes à Batavia, & dont je n'ai encore raconté qu'une partie, & les petites débauches dont on ne se peut guère dispenser en ce pays-là, je me suis si bien menagé, que je n'ai jamais été incommodé du moindre mal de tête, ni de flux de sang, qui est le mal qui emporte bien des gens. Ce qui, à mon avis, a le plus contribué à ma santé, est que je ne

crois pas avoir jamais pris aucun chagrin d'aucune mauvaise affaire qui me soit arrivée. J'ai fait quelquefois de grands profits, j'ai fait aussi quelquefois de grandes pertes, & dans les rencontres fâcheuses, je n'ai jamais été plus de demi-heure à me résoudre à ce qu'il falloit faire à l'avenir, sans plus songer au passé, & ayant toujours dans l'esprit la pensée de Job, que *Dieu donne & ôte quand il lui plaît, & qu'il lui faut rendre grâces de tout ce qui nous arrive de bien & de mal.*

Voiant que les deux voïages que je m'étois proposé de faire, l'un à Japar & l'autre à la côte de Sumatra, pour me défaire de quelques joyaux qui me restoiẽt, avoient été rompus, je me résolus enfin de les vendre à Batavia, le moins mal qu'il me seroit possible, & de tâcher d'employer l'argent en choses où j'eussẽ quelque profit en Hollande. Mes joyaux étant vendus, trois ou quatre de mes amis me dirent que puisque j'avois de l'argent comptant, je ne pouvois mieux l'employer qu'à acheter des *Requening*s des serviteurs de la Compagnie. Ces *Requening*s sont leurs comptes de ce que la Compagnie leur doit de reste, & on le leur paye quand ils viennent en Hollande. Mais, comme il y en a beaucoup qui après que leur tems est fait, demeurent à Batavia & s'y font bourgeois; ou en d'autres lieux où la Compagnie a des places, comme à Malacca, dans l'Isle de Ceylan, à la côte de Coromandel, & en d'autres lieux, chacun a son compte arrêté, de ce que la Compagnie lui doit de reste. Pour avoir cet argent voyant qu'ils sont-là habituez, & qu'ils ne se soucient pas de retourner jamais en Europe, ils vendent ces

284 VOYAGES DES INDES,
comptes à ceux qui ont de l'argent & qui
s'en retournent, & la Compagnie les paye en
Hollande. Ceux qui achetoient ces comptes
en tiroient le meilleur marché qu'ils pou-
voient, & d'ordinaire pour cent piaftres ils
n'en donnoient que soixante ou soixante &
dix, ou tout au plus quatre-vingt, étant per-
mis au Notaire de passer un Acte comme le
vendeur étoit content, & qu'il avoit reçu son
payement. Quand ces pauvres gens ven-
doient ainsi leurs comptes à des personnes
raisonnables, cela leur étoit commode; mais
le plus souvent ils les vendoient à des hôtes
& à des cabaretiers, de qui ils ne retiroient
que quarante ou cinquante pour cent, au
plus. Quand ils en avoient ainsi acheté pour
deux ou trois mille écus, ils mettoient ces
comptes entre les mains d'un Notaire pour
les revendre à des Commandeurs qui retour-
nent en Hollande, & qui en donnent d'or-
dinaire quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-
dix pour cent, se contentant de pouvoir met-
tre à couvert ce qu'ils ont pris à la Com-
pagnie, pendant qu'ils ont été Chefs dans
les Comptoirs. La Compagnie prend bien
tout l'argent de ceux qui lui en veulent don-
ner, & leur en donne vingt-cinq pour cent
de profit; mais les Commandeurs & autres
Officiers se gardent bien de lui donner tou-
te la somme qu'ils ont amassée, parce qu'on
pourroit leur demander par quel moyen ils
auroient gagné tant d'argent, & leur en fai-
re rendre compte; car il y en a tel, comme
j'ai dit, qui emporte à son retour en Hol-
lande jusqu'à quatre & à cinq cens mille li-
vres. Je fis donc marché avec un de ces No-
taires de Batavia, qui avoit pour la valeur

d'environ onze mille guldes de ces comptes, à quatre-vingt-deux pour cent, & le lendemain les quittances étant faites de chaque partie, j'en fis le payement. Comme j'emportoïs ces papiers en mon logis, je rencontrai l'Avocat Fiscal, qui me demanda quels papiers c'étoit que mon serviteur portoit. Je lui dis que c'étoient des comptes, que je venois d'acheter à un tel prix; à quoi il me repartit que c'étoit un peu cher, & qu'il en savoit pour environ six mille guldes à meilleur marché; ce que j'eus par son moyen à soixante-dix-neuf pour cent. Je cherchois encore à en acheter, mais il ne s'en trouvoit plus; car un Capitaine de vaisseau qui s'en retournoit, en avoit acheté lui seul pour plus de cent mille guldes; ce qu'avoient fait aussi plusieurs autres gens; & le tout montoit à plus de quatre cens mille livres.

Cinq ou six jours après, comme j'étois toujours à chercher quelque chose pour employer le reste de mon argent, je rencontrai l'Avocat Fiscal qui me demanda si j'avois beaucoup acheté de ces Requenings. Je lui dis que je n'en trouvois plus, & que je n'avois que les deux parties qu'il scavoit, qui pouvoient monter à dix-sept mille cinq cens guldes. Sur cela, il me témoigna avec un grand compliment, qu'il étoit bien fâché pour tous ceux qui en avoient acheté, parce que Monsieur le Général & son Conseil lui avoient commandé de se faire rendre tous ces Requenings, & qu'ils avoient trouvé qu'il n'étoit pas juste qu'un pauvre homme perdît tant sur ces salaires. Je lui dis que je lui remettrois volontiers entre les mains

les parties que j'avois achetées, pourvû qu'il me fit rendre en même tems mon argent, & que je les ferois venir de Bantam, où je les avois envoyées avec mon bagage, & où je m'en retournois dans peu de jours pour passer en Angleterre avec le Président des Anglois, qui m'avoit offert civilement le passage. Sur les six heures du soir, il vint un des Hallebardiers du Général me dire qu'il me vouloit parler. Je fus incontinent le trouver, & il me demanda d'abord, pourquoi je n'avois pas donné ces Requenings à l'Avocat Fiscal, quand il me les avoit demandez de sa part & de celle du Conseil? Je lui répondis froidement que je ne pouvois lui donner ce que je n'avois pas, & qu'ils étoient à Bantam. *Vous avez donc dessein*, me dit-il, *de passer en Europe.* Oûi, lui repartis-je, *Et le Président des Anglois me fait l'honneur de me donner le passage & sa table.* J'ajoutai qu'il étoit bien vrai que le grand tour que j'allois faire pour aller à Surate, & delà à la mine de diamans, où étoit mon négoce ordinaire, m'apportoit bien de la perte, & que s'il eut voulu il m'autoit fait gagner tout ce temps-là & éviter les périls qui accompagnent ces longs voyages, en me permettant de m'embarquer, comme je l'en avois prié, sur un des vaisseaux de la flotte qui partoît pour Bengala, pour Surate, ou pour Ormus. Que cela ne pouvoit causer de préjudice à la Compagnie, & que je croyois que cette courtoisie étoit une chose que le Général & son Conseil ne me devoient pas refuser, puis-que je n'étois venu à Batavia que pour leur service. Comme j'eus achevé de parler, tous ces Messieurs du Conseil se regardèrent l'un

l'autre, & le Général aiant parlé bas au Sr Caron me dit, que puisque j'étois résolu de m'en aller par mer, leurs vaisseaux étoient aussi bons que ceux des Anglois, que j'y aurois un aussi bon traitement, & qu'il m'offroit le passage. Cette offre à laquelle je ne m'attendois pas, me surprit un peu, & je ne sçavois d'abord si je devois l'accepter ou non. Mais enfin, je craignis qu'en le refusant, on ne me fit encore demeurer une année sans pouvoir aller de côté ni d'autre; un ami m'ayant dit en confiance que le dessein du Général & de son Conseil, étoit de faire en sorte que soit de Batavia, soit de l'Europe, je ne retournasse plus aux Indes, & par ce moyen empêcher les Commandeurs ou Chefs de Comptoirs, qu'ils ont tant dans les Indes que dans la Perse, ne se servissent plus de moi pour employer en diamans l'argent dont ils frustroient la Compagnie. C'est ce qui fit que j'acceptai le passage, de quoi je remerciai fort Monsieur le Général & son Conseil. Ensuite le Général me dit que je vissé sur quel vaisseau je voulois aller, & que lorsque je le lui aurois fait sçavoir, il ordonneroit qu'on m'y fit une petite chambre pour y être en mon particulier; mais que si je le voulois croire j'irois sur le Vice-Amiral à cause de la bonne Compagnie qui seroit dessus, & que j'y trouverois des anciens amis que j'avois connus en Perse & sur les terres du Grand-Mogol. Je lui rendis grâces de rechef de la bonté qu'il avoit de me mettre en si bonne Compagnie; mais après m'avoir fait une offre si obligeante, il me dit qu'il falloit absolument que je remissey tous les Reque-nings que j'avois achetez, entre les mains de l'Avocat Fiscal, & que sans cela, je ne parti-

rois point de Batavia. Il n'eut point d'autre réponse de moi que celle que je lui avois déjà faite, que ces Requenings étoient à Bantam, & que je les ferois venir, pourvû qu'on me rendît mon argent. Surquoi il me dit, que pour ce que j'avois déboursé, quand je partirois, il me donneroit un écrit de lui & du Conseil pour être payé en Hollande par la Compagnie. Quelques jours se passèrent sans qu'on me parlât de cette affaire, sinon qu'une fois ou deux je rencontrais le Fiscal, qui me demanda si je n'avois pas encore fait venir les Requenings de Bantam. Ma dernière réponse fut que j'en avois écrit au Président des Anglois, qui avoit mon coffre dans sa maison, & que je l'avois prié de me l'envoyer; mais qu'il m'avoit mandé qu'il falloit que j'allasse en personne, ou du moins que j'envoyasse un homme exprès avec un écrit de ma main, & qu'à moins de cela, il ne renvoyeroit point le coffre. La vérité étoit, qu'il lui eut été bien difficile de le renvoyer, car le tout étoit avec moi; & je voulois voir si le temps feroit qu'ils ne me demandassent plus rien. Cependant tous ceux qui avoient acheté de ces Requenings, tant Marchands que Capitaines, & autres personnes, qui s'en retournoient cette année-là, furent mis en prison; on leur prit par force tous leurs papiers, on leur ôta leurs Charges, & ils furent renvoyez en Hollande pour simples soldats.

Quatre ou cinq jours avant que la flote partit, l'Avocat Fiscal me vint dire qu'il avoit ordre de Monsieur le Général de me faire arrêter, au cas que je ne voulusse pas lui remettre entre les mains les Requenings que l'on m'avoit déjà souvent demandez. Lui ayant répondu

pondu que je n'avois rien à lui remettre ; Prenez donc la peine de me suivre , me dit-il ; ce que je fis volontiers. Il me mena dans un beau lieu , qui est sur l'un des bastions , nommé le Saphir , où il y a une jolie maison , qui est pour le divertissement des Officiers , & où la plupart de tous les honnêtes gens de la Ville me vinrent rendre visite , & m'envoyèrent des presens des meilleurs vins. Le lendemain deux Conseillers me vinrent trouver , & me dirent qu'ils ne sçavoient pas à quoi attribuer cette obstination que j'avois à ne leur pas vouloir remettre en main ce que l'on me demandoit , puisque de si bonne grace on m'offroit un écrit , pour me faire payer de Messieurs de la Compagnie en Hollande. Je leur dis que ce n'étoit pas assez de la bonne grace , & que lorsque je verrois l'écrit , je me mettrois aussi en devoir de faire revenir les Requenings. Deux ou trois jours se passerent encore , pendant lesquels les vaisseaux commencerent de mettre à la voile ; ce qui fit que ces Messieurs , tant du Conseil des Indes que de la Ville , me vinrent voir au nombre de huit ou dix. Le Major très-honnête homme étoit de leur compagnie , & il me promettoit que dès que j'aurois fait venir les papiers , & que je les aurois remis entre les mains de Messieurs du Conseil , pour calculer les sommes , il se faisoit fort que Monsieur le Général me donneroit l'écrit , pour être payé en Hollande à mon retour. Voyant que les vaisseaux partoient , & que je ne pouvois faire autrement , je leur dis qu'ils me laissassent donc aller à Bantam ; ce qu'ils ne me voulurent pas accorder , pouvant y envoyer quelqu'un de ma part pour les querir. Le leur ayant promis , ils me :

dirent que je pouvois sortir sur ma parole, & qu'ils étoient bien fâchez de ce qui s'étoit passé. Je leur repartis qu'ils avoient raison d'en être fâchez, parce qu'ayant l'honneur d'appartenir à un grand Prince, qui étoit feu Monseigneur le Duc d'Orleans, qui me faisoit la grace de m'aimer, il pourroit bien se ressentir de l'injustice qu'ils me faisoient, & en faire plainte à Messieurs les Etats. Enfin, forcé par leurs injustes poursuites, & par la nécessité de partir avec la flotte, dont je ne voulois pas perdre l'occasion, je leur rendis mes Requenings, & de jour en jour j'allois voir s'ils avoient fait le compte, pour me donner l'écrit qu'ils m'avoient promis. Car le Vice-Amiral où je m'embarquai demeura plus de quinze jours à partir après les autres vaisseaux, à cause qu'il vouloit donner avis en Hollande, de ce qu'il avoit fait d'une flotte que le Général avoit envoyé pour surprendre les Philippines, & les enlever aux Espagnols. Le mauvais temps que ces vaisseaux eurent en allant, fut cause qu'il s'en perdit trois ou quatre, & il falut qu'ils revinssent sans rien faire.

C'est la coutume, que quand les vaisseaux s'en retournent en Hollande, Monsieur le Général traite tous les principaux Officiers de la flotte avec le Conseil, & les plus considerables de la Ville, & il me fit l'honneur de m'envoyer aussi inviter. Le repas commença sur les deux heures après midi; & en quatre tables il y avoit bien soixante personnes de l'un & de l'autre sexe. Je fus assis entre le Major & le Secrétaire du Grand Conseil, & c'étoit deux hommes de mérite, & dont la conversation étoit agréable. Il y avoit sept ou huit heures

que nous étions à table, & l'on avoit déjà demandé à Monsieur le Général s'il lui plaisoit que l'on commencât la Comédie, que la jeunesse de la Ville devoit jouïr, lorsque je fis souvenir le Major, qu'il m'avoit promis que dès que j'aurois remis mes papiers entre les mains du Conseil, on m'en donneroit un écrit pour être payé à mon retour en Hollande. Je lui dis que le Secrétaire à qui j'en avois parlé le matin, m'avoit fait espérer que je l'aurois avant le dîné; mais le même Secrétaire me dit alors à l'oreille que je ne m'y atendis point; & en achevant de me parler on se leva de table pour aller à la Comédie. Ce fut-là que je priai nôtre Vice-Amiral, & trois ou quatre Marchands qui s'en retournoient en Hollande, de vouloir se souvenir de ce que je dirois à Monsieur le Général, & de ce qu'il me répondroit, pour me servir de témoins auprès de Messieurs de la Compagnie, quand nous serions arrivez en Hollande. Dans les entre-actes de la Comédie chacun prenoit un verre, & l'on buvoit des santez, & Monsieur le Général ayant le verre en main & s'adressant à nôtre Vice-Amiral: C'est à vôtre santé, lui dit-il, & à celle de Monsieur Tavernier, que Dieu veuille benir & conduire en mer dans ce voyage, comme il a fait dans tous les autres qu'il a faits par terre. Je lui dis que je le remerciois, & que j'espérois bien que Dieu beniroit nôtre voyage; mais que je ne le ferois pas sans chagrin & sans ressentiment du manquement de leur parole, ni lui ni son Conseil, ne me tenant pas la promesse qu'ils m'avoient faite, de me donner un écrit en leur remettant mes Reque-
nings, qui montoient à dix-sept mille cinq

292 VOYAGES DES INDES,
cens guldes. Qu'à cette heure qu'ils avoient
les papiers qu'ils demandoient, ils se moc-
quoient de moi ; mais que je les assurois que
je publierois leur procédé par tout le monde.
Le Général me repartit à cela que je ne me
misse point en peine, & que je me tinssé jo-
yeux dans le voyage, que l'écrit qu'il m'a-
voit promis seroit aussi-tôt que moi en Hol-
lande, & que je n'aurois que tout sujet de me
louier d'eux. Quoi-que mal satisfait du Gé-
néral, je pris congé de lui, & ne voulus pas
attendre le reste de la Comédie, étant bien
aise d'ailleurs d'aller me préparer pour mon
départ.

CHAPITRE XXVII.

*L'Auteur s'embarque sur un vaisseau Hollandois pour
retourner en Europe.*

LE lendemain de grand matin je pris un
petit bateau Chinois pour aller à bord,
où étant arrivé, je trouvai un des Gardes de
Monsieur le Général, qui venoit encore me
souhaiter bon voyage de sa part, & me dire
que Madame la Générale me prioit d'agréer
un tonneau de vin du Rhin; & quelques pots
de fruits confits au vinaigre qu'elle m'envo-
yoit. C'étoit des concombres, des mangues,
des citrons, & des œufs avec leur coque, qui
ne laissent pas de prendre le sel. Je n'avois
aucune provision, parce que quelques jours
avant nôtre départ, le Capitaine du vaisseau
me vint avertir que si j'en apportois on ne la
recevroit pas, en ayant eu la défense de Mon-
sieur le Général. C'est la coutume que le Gé-

néral donne deux cens écus à chaque Capitaine de vaisseau, pour se fournir de toutes sortes de rafraîchissemens, & comme je m'en allois par son Conseil sur le Vice-Amiral, il fit donner le double à ma considération au Capitaine, pour avoir l'honneur de ne rien faire payer à un étranger, à qui il avoit offert le passage. Madame la Générale en m'envoyant ce présent, se souvint peut-être de celui que j'avois fait quelques jours auparavant à Mademoiselle sa fille. Quelques amis qui voyoient que j'avois assez d'accez auprès des principales Dames de Batavia, me prièrent de demander un jeune homme, natif de Paris, qui par débauche étoit venu pour soldat aux Indes, & qui étoit en danger qu'on ne lui coupât une jambe, où il avoit une ulcere. Pour l'obtenir je fis ce présent à la fille de Monsieur le Général, afin qu'elle priât le Major & l'Avocat Fiscal de ne faire pas semblant de voir ce jeune homme quand on partiroit.

Nous fumes encore trois jours à la rade avant que de faire voile. Le premier jour, le principal marchand du Fort qui tient registre de toutes les marchandises que l'on embarque, tant pour la Hollande que pour autres lieux, vint dans le vaisseau selon la coutume, pour faire lire le mémoire de tout ce qui avoit été embarqué, & le faire reconnoître, tant au Capitaine du vaisseau, qu'aux marchands qui alloient avec lui, à qui il le fit signer. Ce mémoire fut mis dans le même coffre où l'on enferme tous les livres de compte & de tout ce qui s'est passé dans les Comptoirs des Indes, tant concernant le négoce, que pour ce qui regarde la justice civile & criminelle, & en-

294 VOYAGES DES INDES,
suite on scella le couvert , sous lequel sont
toutes les marchandises.

Le second jour , le Major avec l'Avocat
Fiscal & le Maître Chirurgien , vinrent aussi
selon la coutume visiter tous ceux qui étoient
dans le vaisseau pour s'en retourner en Hol-
lande ; le Major pour voir s'il n'y a point de
soldats qui s'en allassent sans congé ; car il
faut qu'ils ayent chacun son passeport de lui ;
l'Avocat Fiscal pour sçavoir s'il ne s'est point
caché aussi quelqu'un des écrivains qui vou-
lut se retirer avant que son tems fut fait ; le
Maître Chirurgien du Fort s'y trouve aussi ,
pour voir si tous les malades qu'on renvoye
ont un mal qui soit incurable dans le païs ,
parce qu'il y a des soldats qui pourroient
avoir leur congé du Major par le moyen de
quelques amis , comme celui que j'ai dit
que j'amenois ; car le Chirurgien est obli-
gé par serment de n'en laisser aller aucun ,
à moins qu'il ne juge qu'il ne puisse jamais
guérir qu'en repassant en Europe. Le Major
est tenu de donner le rôle de tous les soldats ,
tant sains que malades à l'Avocat Fiscal , qui
les fait venir l'un après l'autre sur le vaisseau ,
& c'est là que les malades sont visitez par le
Chirurgien. Il n'étoit peut-être pas impossi-
ble que celui que j'amenois ne guérit de son
mal dans le païs ; mais par la faveur du Fiscal
il ne fut point apellé avec les autres , & il pas-
sa de la sorte.

Le troisième jour les principaux de la Ville ,
& plusieurs Dames vinrent dire adieu à leurs
amis qui partoient , & firent venir avec eux
du vin & des viandes pour les régaler , la mu-
sique acompagnant la bonne chere , & sur les
six heures du soir chacun se retira chez soi.

Le lendemain à la pointe du jour nous fîmes voile, & fûmes hors du détroit plutôt que nous ne pensions, parce que d'ordinaire le vent se trouve contraire, & que d'ailleurs nous n'étions partis que vingt-quatre jours après tous les autres, la saison de se mettre en mer commençant à se passer. Dès que nous fûmes sortis du détroit, nous vîmes les Isles du Prince. De-là nôtre route fut pour aller chercher les Isles de Cocos, & étant à la hauteur de ces Isles, nous fûmes deux ou trois jours à courir la mer pensant les découvrir, mais nous ne pûmes; ce qui fit que nous prîmes nôtre route droit au Cap de Bonne-Espérance.

Le quarante-cinquième jour de nôtre départ de Batavia, (car je ne veux pas ennuyer le Lecteur par le Journal de nôtre navigation) nôtre Vice-Amiral négligea de faire allumer le fanal, dans la créance qu'il avoit que toute la flotte étoit déjà au Cap de Bonne-Espérance. Il arriva qu'un vaisseau de la même flotte, nommé *le Maestricht*, n'alluma point aussi de fanal cette nuit-là, & comme elle étoit fort obscure, & que la mer étoit forte, il vint tomber sur nôtre vaisseau; ce qui jeta tout le monde de part & d'autre dans une grande frayeur. Chacun se mit à prier Dieu, croyant que l'un ou l'autre des vaisseaux seroit perdu. Le nôtre qu'on apelloit *les Provinces*, étoit estimé le plus grand & le meilleur des vaisseaux qui vont aux Indes; ce qui parût en cette rencontre, ayant soutenu un si rude choc. Chacun voyant le danger où nous étions, se mit à travailler pour débarrasser l'autre vaisseau d'avec le nôtre; & le bonheur voulut que les antennes du *Maestricht* qui

296 VOYAGES DES INDES,
s'étoient engagées parmi nos cordages , se-
rompirent , & pour faciliter la chose nous en
coupâmes quelques-uns à coups de hache.
Ainsi avec grande peine le Maestricht fut dé-
gagé , & coulant le long de nôtre vaisseau ,
quand il vint à passer à la prouë il en rompit
tout l'éperon.

Le cinquante-cinquième jour de nôtre na-
vigation, nous vinmes à la vûë du Cap de Bon-
ne-Esperance , où nous fûmes cinq ou six
jours tenant la mer ; parce que la mer étant
fort haute , nous ne voulions pas aller à la ra-
de jeter les ancres. Ce n'est pas qu'il y eût
pour lors beaucoup de vent ; mais c'est que le
vent du Sud avoit tellement regné , qu'il a-
voit jetté une partie de la mer de ce côté-là.
La mer s'étant renduë un peu calme nous jet-
tâmes l'ancre ; & voici ce que j'ai pû remar-
quer en ce lieu-là.

De tous les peuples que j'ai vûs dans mes
voyages , je n'en ai point trouvé de si hideux ,
ni de si brutaux que les Comouks , dont j'ai
fait mention dans mes relations de la Perse ,
& que ceux du Cap de Bonne-Esperance , que
l'on appelle *Cafres* ou *Hotentotes*. Quand ils par-
lent ils font peter leur langue dans la bouche ,
& bien que leur voix soit à peine articulée, ils
s'entendent aisément entr'eux. Ils n'ont pour
habit que des peaux de bêtes sauvages qu'ils
tuënt dans les bois ; & comme il fait froid en
hiver en cet endroit-là , qui est au trente-cin-
quième degré & quelques minutes ; ils met-
tent la fourrure en dedans , & quand il fait
chaud ils la mettent en dehors. Mais il n'y a
que les plus aisez d'entr'eux qui soient cou-
verts , les autres n'ont que quelque méchant
morceau de toile pour cacher les parties hon-

reuses. Tant les hommes que les femmes, sont maigres & de petite taille, & dès qu'il naît un mâle, la mere lui coupe le testicule droit, & lui donne de l'eau de la mer à boire, & du tabac à manger. On leur ôte le testicule droit, ce qui les rend plus habiles à la course à ce qu'ils disent. Il est vrai qu'il y en a parmi eux qui prennent en courant des chevreaux. J'ai eu la curiosité de toucher plusieurs de ces Cafres, & je ne leur ai trouvé que le testicule gauche. Ils n'ont aucune connoissance, ni de l'or, ni de l'argent, ni d'aucune monnoye, & n'ont à proprement parler aucune religion.

A nôtre arrivée en ce lieu-là, après que nous eûmes jetté l'ancre, quatre femmes vinrent à nôtre bord nous apporter quatre jeunes aûruches qu'on fit cuire pour quelques malades que nous avions. Depuis elles nous apportèrent quantité de tortuës & d'œufs d'aûtruche, & d'autres sortes d'œufs, gros comme des œufs d'oye; mais qui n'ont point de jaune, & qui sont fort bons. Les oiseaux qui font ces œufs, sont une espee d'oyes, & ont tant de graisse, qu'il est presque impossible d'en manger, ayant plus le goût du poisson que de la chair. Ces femmes voyant que nôtre cuisinier jettoit dans une tinette de bois les tripes de deux poulets & d'un oyson, qui étoient pour nôtre souper, elles les furent prendre, & les ayant pressées d'un bout à l'autre pour en faire sortir l'ordure qui ne sortit qu'à moitié, elles les mangerent toutes de cette façon, étant ravies de ce que nôtre Capitaine leur fit donner à chacune deux coups d'eau-de-vie à boire. Ni les hommes, ni les femmes n'ont point de honte de montrer leur nu-

dité, & ils vivent presque comme des bêtes;

Quand ils voyent arriver des vaisseaux, ils amènent des bœufs au bord de la mer, & apportent ce qu'ils ont pour troquer contre du tabac & de l'eau-de-vie, contre des grains de cristal & d'agate, qui sont à bon marché à Surate, & contre quelque quincaillerie. Que s'ils ne sont pas contents de ce qu'on leur veut donner, ils s'enfuient aussi-tôt, & au coup de chiflet qu'ils donnent de la bouche, tous leurs animaux les suivent, sans que vous ayez plus de leurs nouvelles. Quelques-uns voyant qu'ils s'enfuyoient, ont voulu tirer quelques coups de mousquet pour tuër de leurs bœufs; mais après cela, ces Cafres ont été des années sans amener du bestial, & l'on a bien eu de la peine à les faire revenir. C'est une grande commodité pour les vaisseaux qui touchent-là, d'y trouver quelques rafraîchissemens, & les Hollandois ont eu raison d'y bâtir un Fort. Il y a maintenant un beau village, habité de gens de toutes les nations qui y vivent avec les Hollandois, & toutes les graines qu'on y apporte, tant de l'Europe que de l'Asie, étant semées, viennent beaucoup mieux que dans les lieux d'où on les apporte. C'est un très-bon pays qui n'est, comme j'ai dit, qu'au trente-cinquième degré & quelques minutes, & ce n'est pas l'air ni la chaleur qui rendent ces Cafres noirs comme ils sont. Voulant en savoir la raison & pourquoi ils puent si fort, je l'ai pris d'une jeune fille qui fut prise aussi-tôt que sa mere l'eût mise au monde, & qui a été nourrie & élevée dans le Fort, étant blanche comme une de nos femmes d'Europe. Elle me dit, que ce qui fait que les Cafres sont ainsi noirs, est parce qu'ils se frottent d'une

graisse qu'ils font de divers simples qu'ils connoissent, & que s'ils ne s'en frottoient souvent, & dès qu'ils sont nez, ils deviendroient hydropiques comme les autres noirs de l'Afrique, & comme les Abyssins, ou comme ceux de Saba, qui ont une jambe deux fois plus grosse que l'autre; tous ces gens-là ne vivant guere passé quarante ans. Il est vrai que ces Cafres tout brutaux qu'ils sont, ont néanmoins une connoissance particuliere des simples, & qu'ils les sçavent appliquer aux maux qu'ils ont la vertu de guerir; ce que les Hollandois ont bien souvent éprouvé. Soit qu'ils soient mordus de quelque animal venimeux, soit qu'il leur survienne quelque apostume ou autre incommodité, par le moyen de ces simples qu'ils sçavent choisir, ils viennent en peu de tems à bout de la guerison. De dix-neuf malades qu'il y avoit dans nôtre vaisseau, quinze furent mis entre les mains de ces Cafres, leur mal procédant d'ulceres aux jambes, ou de coups qu'ils avoient eûs à la guerre, & dans moins de quinze jours, ils furent tous parfaitement gueris. Chaque malade avoit deux de ces Cafres qui le venoient panser, & selon qu'ils voyoient que la playe ou l'ulcère alloit, ils cherchoient des simples, & les pilant entre deux cailloux, les appliquoient sur le mal. Pour les quatre autres on ne les mit point entre leurs mains, parce qu'ils étoient si pleins de ces vilaines, qui accompagnent le mal venerien, qu'on n'avoit pû les guerir à Batavia. Aussi moururent-ils tous quatre, entre le Cap & l'Isle de sainte Helene.

En l'an 1661. il revint de Batavia sur un vaisseau nommé le West-Frisland un jeune

Gentilhomme Breton , qui après avoir mangé tout son argent en Hollande, se mit au service de la Compagnie. Etant à Batavia, comme il y a quantité de mouchérons , qui la nuit l'avoient mordu à une jambe , une ulcere y vint où tous les Chirurgiens de Batavia avoient épuisé leur sçavoir & leurs remèdes, & si Monsieur le Général ne lui eût accordé son congé, il auroit fallu lui couper la jambe. Comme l'on fût arrivé au Cap , le Capitaine l'ayant envoyé à terre pour lui donner quelque satisfaction , ces Cafres commencèrent à le regarder , & dirent que si on vouloit les laisser faire ils le guériroient en peu de temps. Le Capitaine le mit entre leurs mains, & en moins de quinze jours sa jambe fut rendue aussi saine que l'autre , où il n'avoit jamais eu de mal.

Dès qu'un vaisseau a mouillé au Cap , celui qui le commande donne congé à une partie des soldats & des matelots d'aller à terre se rafraîchir. Ceux qui dans le voyage ont été les plus malades sortent les premiers chacun à son tour , & ils vont dans le village où ils sont nourris pour sept ou huit sols le jour , & font bonne chere.

C'est la coutume des Hollandois d'envoyer de temps en temps des partis pour reconnoître le pays , & ceux qui vont le plus loin sont les mieux récompensez. Un nombre de soldats étant allé en parti avec un Sergent qui les commandoit , & s'étant fort avancez dans le pays , la nuit venue , ils firent un grand feu , tant pour se garantir des lions que pour se chauffer , & ils se coucherent autour pour se reposer , étant endormis il vint un lion qui prit un des soldats par le bras , & aussi-tôt le

Sergent tirant un coup de fuzil, tua l'animal. Quand il fut mort, il fallut lui ouvrir la gueule à grand peine, pour tirer de dedans le bras du soldat qui étoit percé de part en part. On voit par-là que c'est une erreur de croire que les lions ne vont point où il y a du feu. Ces Cafres guérissent le bras de ce soldat en douze jours. On voit dans le Fort quantité de peaux de lions & de tygres. Entr'autres il y a la peau d'un cheval que ces Cafres ont tué. Elle est blanche, traversée de rayes noires, picotée comme un léopard, & sans queue. A deux ou trois lieues du Fort les Hollandois trouverent un lion mort, qui avoit quatre pointes de porc-épy dans le corps, dont les trois quarts entroient dans la chair. Cela fit juger que le porc-épy avoit tué le lion. Ils en gardent la peau avec les pointes dans le Fort.

A une lieue du Fort, il y a un beau village qui s'agrandit de jour en jour. Quand les vaisseaux de la Compagnie Hollandoise arrivent, si quelque soldat ou matelot y veut demeurer, on en est bien-aise. Il prend tout autant de terre qu'il en peut faire valoir, & comme je l'ai déjà dit, il y vient à souhait de toutes sortes d'herbages & de légumes, & du raisin même, & l'on y sème du ris. Ils ont la chasse des jeunes autruches, de la viande de bœuf, & du poisson de mer & d'eau douce. Pour avoir ces jeunes autruches quand ils veulent, dès qu'elles ont sept ou huit jours ils vont à leurs nids, & mettant un pieu en terre, ils lient ces jeunes oiseaux par un pied dans le nid, afin qu'ils ne puissent fuir, les laissant nourrir par leurs pere & mere, jusqu'à ce qu'ils soient grands; puis ils les vont prendre pour les vendre ou pour les manger.

Quand les Hollandois commencerent de s'habituer au Cap de Bonne-Esperance, ils prirent, comme j'ai dit, la fille d'un de ces Cafres, dès qu'elle fut née. Elle est blanche & belle, sinon qu'elle a un peu le nez plat, & elle sert de truchement aux Hollandois. Il y eût un François qui lui fit un enfant; mais la Compagnie ne voulut pas souffrir qu'il l'épousât; au contraire, elle lui confisqua huit cens livres de ses gages; ce qui étoit un peu rude.

Il y a en ce pais-là quantité de lions & de tygres, & les Hollandois ont trouvé une invention assez bonne pour les prendre. Ils attachent un fusil à un piquet fiché en terre, & mettant de la viande au fusil, laquelle tient à une corde qui est attaché à la détente. Quand l'animal vient pour prendre cette viande la corde se bande & tire la détente, & le fusil se lâchant, les bales leur donnent dans la gueule ou dans le corps.

Les Cafres mangent une racine qui ressemble à nôtre racine de cheruii, laquelle ils font rôtir, & elle leur sert de pain. Quelquefois ils la mettent en farine, & elle a un goût de châtaigne. Pour la viande ils la mangent toute crüe & le poisson de même; & pour toute la tripaille des bêtes ils ne font, comme j'ai dit, que la presser entre les doigts pour en faire sortir l'ordure, & puis ils la mangent. La plupart des femmes mettent de ces boyaux autour de leurs jambes quand ils sont secs, particulièrement ceux des bêtes sauvages que leurs maris tuent dans les bois, & cela leur sert de parure. Ils mangent aussi des tortuës après les avoir mises un peu sur le feu, jusqu'à ce qu'ils puissent enlever l'é-

caille. Ils sont fort adroits à lancer leur azagaye, qui est une manière de dard, & ceux qui n'en ont point prennent un bâton gros comme le pouce, d'un bois qui est fort dur, & de la longueur de leur dard. Ils y font une pointe & le tirent de fort loin dans la largeur de la main. Ils vont avec ces bâtons sur le bord de la mer, & dès qu'il y a quelque poisson qui vient un peu sur l'eau, ils ne manquent pas à le darder.

Pour ces oiseaux qui sont comme nos cannes, dont les œufs n'ont point de jaune, il y en a une si grande quantité dans le país, que dans une baye, qui est à dix-huit mille du Cap, on les tuë à coups de bâton. Toutes les femmes de ces Cafres, & particulièrement celles de la côte de Melinde, sont si chaudes, que quand elles ont leurs mois, si elles viennent à lâcher leur urine, & qu'un Européen passe par dessus, en même tems il lui prend un mal de tête avec une fièvre, & quelquefois même cela lui cause la peste.

Du tems que Monsieur Vandime étoit Général, les Hollandois prirent une de ces jeunes garçons du Cap & le menerent à Batavia. Le Général prit grand soin de le faire instruire dans les langues; desorte qu'en sept ou huit ans, il aprit le Hollandois & le Portugais en perfection. Il voulut enfin retourner en son país, & le Général ne le voulant pas contraindre de demeurer, le fit bien équiper de linge & d'habits; s'imaginant que quand il seroit au Cap, il vivroit comme les Hollandois, & qu'il leur aideroit à avoir quelques rafraichissemens pour leurs vaisseaux quand ils y arriveroient. Mais il ne fut pas plutôt au Cap qu'il jetta ses habits en

304 VOYAGES DES INDES,
mer & s'enfuit avec les autres noirs, se met-
tant à manger de la chair cruë comme aupara-
vant, & depuis ce tems il est demeuré par-
mi eux sans faire aucune courtoisie aux Hol-
landois.

Quand ces Cafres vont à la chasse dans les
bois, ils se mettent une quantité ensemble,
& ont de certains cris & hurlemens si épou-
ventables que les bêtes en sont tout effraïées;
desorte que dans cet effroi il leur est aisé d'en
tuër grande quantité, & même on m'a sou-
tenu que ces cris donnent de la terreur au
lion.

CHAPITRE XXVIII.

*La flotte Hollandoise arrive à Sainte-Helene, & l'Au-
teur fait la description de cette Isle.*

A Prés avoir été vingt-deux jours au Cap de
Bonne-Esperance, voyant que le vent
nous étoit fort favorable nôtre Vice-Admi-
ral fit lever l'ancre, & nous prîmes nôtre
route à l'Isle de Sainte-Helene. Dès que les
voiles furent tenduës & que la priere fut fai-
te, tous les matelots & soldats se prirent à
dire qu'ils s'alloient reposer & dormir jus-
qu'à Sainte-Helene. Car c'est toujours un
même vent qui regne, & qui vous mène d'or-
dinaire en seize ou dix-huit jours à la rade de
cette Isle. Pendant tout le trajet on ne tou-
cha point aux voiles, parce qu'on eut tou-
jours le vent en poupe. Toute la peine que nos
matelots eurent, fut que quatorze jours après
nôtre départ du Cap de Bonne-Esperance,
d'heure en heure on en envoioit deux au haut

du grand arbre faire sentinelle, pour voir s'ils découvreroient l'Isle ; car si tôt qu'on l'a découverte , il faut que les Pilotes prennent bien garde à eux pour jeter l'ancre sur la côte qui regarde le Nord , & il faut venir proche de la terre pour la jeter, autrement il n'y a point de fond. Si l'on ne prend pas ses mesures justes, & si les ancres ne trouvent pas fond , le courant de l'eau & le vent font bientôt passer la rade au vaisseau , & il n'y a plus d'esperance alors d'y retourner , parce que le vent est toujours contraire & ne change jamais.

Aussi-tôt que deux de nos ancres furent en mer , on fit venir tous les soldats & les matelots , & on mit le vaisseau tant à la bande que l'on pût. On mit aussi les ponts dehors pour raeler le vaisseau & lui donner le fuif ; ce qui fut fait en deux jours. Ensuite on fit deux parts de tous ceux du vaisseau , & le Vice-Admiral étant sur la poupe leur parla ainsi : *Messieurs , nous demeurerons ici vingt-deux jours , voyez lesquels veulent aller les premiers en terre pour se rafraîchir & pour chasser , & que tous se retrouvent ici dans l'onzième jour , afin que les autres y aillent aussi.* On donna à chacun de ceux qui alloient en terre une paire de souliers , & ils emporterent de grandes chaudières , du ris & du biscuit , de l'eau-de-vie & du sel. Etant en terre , ils furent sur la montagne , & trois ou quatre demeurèrent au bas pour cueillir de l'ozeille qui croît deux ou trois pieds de haut , & qui est très-bonne. Quand ils en eurent leur charge , ils furent trouver les autres qui étoient à la chasse des porcs sauvages , dont cette Isle est pleine. Quand ils en ont tué quelques-uns ils les mettent cuire avec le ris & l'ozeil-

306 VOYAGES DES INDES,
le; ce qui fait une sorte de potage assez bon,
& qui purge insensiblement sans que l'on s'en
aperçoive. Pendant qu'ils sont-là ils ne font
que chanter, boire & manger, & ils sont re-
nus d'envoyer tous les jours quelques-uns de
ces porcs sauvages au vaisseau. On leur donne
de chacun un écu & une paire de souliers, par-
ce que la montagne étant haute & droite,
cette chasse leur donne beaucoup de peine.
J'ai parlé ailleurs des lévriers de Perse qu'on
mène à Sainte-Helene pour cette chasse des
porcs sauvages, & après qu'on s'en est servi
on les jette dans la mer sans les mener plus
loin, par la raison que j'ai dite au même en-
droit.

Pendant que ceux qui sont en terre s'oc-
cupent à cette chasse, ceux qui demeurent
dans le vaisseau, employent le tems à la pê-
che; car il y a une prodigieuse quantité de
poisson autour de cette Isle, & sur tout de ma-
quereaux. On donne à chaque matelot & à
chaque soldat une mesure de sel, dont ils sa-
lent le poisson qu'ils prennent, & puis ils le
font secher au vent. C'est dequoi ils se nour-
rissent depuis qu'ils sont partis de cette Isle,
& ils en ont d'ordinaire pour trente ou qua-
rante jours; car on ne leur donne alors à cha-
cun qu'un peu d'huile & de ris cuit dans l'eau,
& cela épargne quantité de vivres à la Com-
pagnie.

On mit aussi en terre tous les cochons,
montons, oisons, canars & poules qui étoient
au vaisseau, & dès que ces animaux eurent
mangé de cette ozeille qui les purge aussi-
bien que les hommes, peu de jours après ils
devinrent si gras, que quand nous aprochâ-
mes de la Hollande, il étoit comme impos-

able d'en manger à cause de la graisse, & sur tout des oyes & des canars.

Il y a deux endroits le long de la côte de Sainte-Helene où l'on peut jeter l'ancre. Le meilleur est celui où nous étions ; à cause que le fond y est très-bon pour l'ancrage, & que l'eau qui vient du haut de la montagne est la meilleure de l'Isle. En cet endroit de l'Isle il n'y a aucune planure, & la montagne commence dès le rivage. Il n'y a qu'une petite place proche de la mer, où autrefois on avoit bâti une Chapelle, & où un Religieux Portugais de l'Observance de saint François a vécu quatorze ans ; mais à présent cette Chapelle est à moitié rompuë. Pendant que ce Religieux a été là il faisoit du bien aux vaisseaux qui y abordoient, leur fournissant du poisson qu'il pêchoit & faisoit secher, & on lui donnoit en échange du ris, du biscuit, & du vin d'Espagne. Après qu'il eut demeuré-là le tems que j'ai dit & mené une vie fort austère, il tomba malade, & le bonheur voulut qu'il arriva alors un vaisseau Portugais. On fit toute ce qu'on pût pour le secourir ; mais il mourut au bout de cinq jours que le vaisseau eut jetté l'ancre, & il fut enterré par ceux de sa nation.

L'ancrage est moins bon à l'autre rade ; mais aussi quand on est à terre on trouve une belle planure où tout ce que l'on sème vient à souhait. L'ordre de la Compagnie Hollandoise est tel à présent, que si un vaisseau y prend des choux, de la salade & autres herbes, il faut qu'il en sème d'autres pour la commodité des vaisseaux qui doivent venir après. Il y a quantité de citronniers & quelques orangers que les Portugais avoient au-

308 VOYAGES DES INDES;
trefois plantez. Car cette nation a cela de bon, que là où elle est, elle tâche de faire quelque chose pour le bien de ceux qui doivent venir ensuite dans le même lieu, les Hollandois font tout le contraire & tâchent de détruire tout afin que ceux qui pourroient venir après eux ne trouvent rien. Il est vrai que ce ne sont pas les Chefs qui en usent de la sorte; mais la plupart des matelots & soldats qui se disent l'un à l'autre, nous n'y reviendrons plus, & qui pour avoir plutôt le fruit de l'arbre, le coupent par le pied au lieu de le cueillir.

Il s'en falut peu qu'il n'arrivât un grand desordre dans la flotte. Bien que nôtre vaisseau fut parti le dernier de Batavia, comme il étoit bon voilier, ce fut le second qui arriva à Sainte-Helene. Un jour le Vice-Admiral, le Capitaine, & autres Officiers du vaisseau, voulurent aller avec l'esquif se promener vers cette plaine, pour avoir quelques herbages & quelques citrons. Quand nous fûmes-là, car j'étois de la partie, nous fûmes bien surpris de ne rien trouver sur les arbres, ne trouvant que quelques restes de choux & de raves sur la terre. Nous nous doutâmes bien que ceux du vaisseau appelé *l'Encuse*, qui étoit arrivé quelques jours devant nous avoit fait tout ce ravage, & nôtre Vice-Admiral résolut d'aller à bord pour voir ce qui en étoit. Quand nous y fûmes nous vîmes quantité de citrons & d'herbages dans les chambres du Capitaine & du Pilote, & tous les matelots présenterent aux nôtres des citrons dont ils étoient bien pourvus. Le Capitaine du vaisseau en voulut faire présent d'une quantité au Vice-Admiral, qui ne

Il ne voulut pas accepter, disant que c'étoit trahir toute la flotte, & qu'il falloit que tous ces rafraîchissemens fussent serrez & mis en un lieu à part jusqu'à ce que tous les vaisseaux fussent arrivez, afin que chaque pauvre malade en pût avoir. Les matelots & les soldats qui en avoient rempli leurs cofres, ne vouloient point du tout y consentir; mais le Vice-Admiral usant de son autorité, dit que s'ils ne rapportoient tout ce qu'ils avoient de reste de ces citrons, quand l'Admiral & le reste de la flotte, qui étoit d'onze vaisseaux seroit venu, il en feroit pendre plusieurs. Le Capitaine ayant peur de cette menace, fit tant envers ses gens, que le tout fut rapporté dans sa chambre, & bien serré, jusqu'à ce que toute la flotte fût arrivée, afin que chaque vaisseau eût sa part de ce petit rafraîchissement.

Quand toute la flotte eut mouillé à la rade de Sainte-Helene, ce ne furent que festins & réjouissances, tantôt sur un vaisseau & tantôt sur l'autre; & la flotte Angloise, qui étoit de neuf vaisseaux, arriva aussi bien-tôt après. Il y vint encore deux vaisseaux Portugais chargez d'esclaves de l'un & de l'autre sexe; qui venoient de la côte de Guinée, & qu'ils mennoient aux mines du Perou. Il y avoit quelques Hollandois de notre flotte qui avoient demeuré au Castel de mine, & sçavoient la langue de ces pauvres gens. Ils furent à leur bord, tant pour les voir, que pour voir aussi quelques matelots Hollandois qui servoient les Portugais; & la nuit suivante deux cens cinquante ou environ de ces pauvres noirs se jetterent dans la mer. On croit que ces Hollandois qui savoient leur langue leur avoient dit comme ils seroient miserablement trai-

tez quand ils seroient à ces mines , & que c'étoit ce qui les avoit portez à cette action de desespoir. Il est vrai que c'est un très-rude & miserable esclavage , car le plus souvent après avoir miné quelques jours , il y a des endroits de terre plus mouvante ou plus tendre l'une que l'autre, & cette terre venant à s'écrouler, elle ensevelit tout d'un-coup des quatre à cinq cens de ces pauvres gens. Dès qu'on les met à miner on voit leur visage , leurs yeux & leur peau changer entièrement de couleur ; ce qui procède des vapeurs qui sortent de ces concavitez : & ils ne subsistent en ces lieux-là que par la quantité d'eau-de-vie qu'on leur donne à boire tant aux hommes qu'aux femmes. Il y a de ces gens qui ne sont plus esclaves & à qui leurs Maîtres ont donné la liberté , lesquels ne laissent pas de travailler à ces mines & qui gagnent beaucoup ; mais comme ils sortent de ces mines le Samedi au soir pour y retourner le Lundi matin, pendant ce tems-là ils boivent tant d'eau-de-vie , qui est fort chère , qu'ils dépensent tout ce qu'ils ont gagné durant la semaine ; & ainsi ils sont toujours misérables.

¶ Pendant que les deux flotes furent à la rade de Sainte-Helene , les Anglois & les Hollandois se traitoient tour à tour , & l'on étoit continuellement dans la bonne-cher. Le jour que nôtre Vice-Admiral traita nôtre Admiral , & une partie des principaux de la flote Angloise , ce ne fut pas dans nôtre bord ; car dès qu'il m'eut dit son dessein , je lui conseillai de faire son festin en terre , ce qui feroit avec plus d'honneur & plus de liberté que les autres n'avoient fait. Je lui offris pour cela ma tente avec les tapis & les coussins

que j'avois encore avec moi, & dont je m'étois servi dans mes voyages de terre, & je lui promis d'ouvrir en sa faveur le tonneau de vin du Rhin, dont Madame la Générale m'avoit fait present, & même de trouver encore pour la collation demie-douzaine de bouteilles de vin de Mante, & autant de celui de Schiras. Il fut ravi de l'offre que je lui fis, & aussi-tôt nous fûmes en terre pour faire dresser la tente; ce qui nous donna de la peine, parce que nous ne trouvâmes point de place qui fut unie seulement de la grandeur de la tente; mais nos matelots en firent une proche de la riviere; d'où l'on pouvoit en mangeant contempler ces hautes montagnes & ces rochers escarpez, où l'on voit sauter de côté & d'autre des boucs & des chèvres. Le lendemain sur les neuf à dix heures du matin il y avoit du plaisir de voir tous les conviez chacun dans leurs chaloupes; l'un avec des trompettes & des tambours; l'autre, avec des violons & autres instrumens de Musique: ce qui n'auroit pû se faire si le Vice-Admiral eut traité dans le vaisseau où toutes ces sortes de gens n'auroient pû venir. Comme le festin se fit donc en terre, la plus grande partie des Dames, tant Angloises que Hollandoises qui étoient dans la flotte, y vinrent aussi sans être priées, & ainsi au lieu d'une table il en falut trois, & tel croyoit manger sous la tente & à l'ombre, qui fut obligé par bien-séance de céder sa place aux Dames. Pendant le repas il y eut grand bruit de trompettes & autres instrumens musicaux, & à chaque santé tous les canons des vaisseaux faisoient leur décharge. La première qui fut bûë fut celle du Roi d'Angleterre,

412 VOYAGES DES INDES,
après laquelle suivirent celles des États Généraux, du Prince d'Orange & des Compagnies, & ensuite on vint aux santez des principaux Officiers des deux flotes, & de quelques autres particuliers. Sur la fin du repas, & comme nous étions prêts de retourner à bord, il arriva un malheur qui modera un peu la joye de toute la Compagnie. Le trompète de l'Amiral ayant bû un peu plus qu'il ne falloit, monta sur une haute roche pour sonner de la trompète, & de tems en tems il faisoit rouler de grosses pierres en bas. Quoi-qu'on lui pût crier pour l'en empêcher, parce qu'on voyoit bien qu'il en pourroit arriver quelque malheur, il ne laissa pas de continuer, y trouvant quelque divertissement; & enfin, il en laissa aller une qui étoit fort grosse, & qui sautant de roche en roche, vint passer au travers de la tente, où elle rompit une canevete de vin, & tua un petit garçon né à Batavia, de pere & mere Hollandois. On l'envoyoit en Hollande pour bien apprendre la langue, & à lire & à écrire. Car ces enfans, bien qu'ils naissent de pere & mere qui sont venus d'Hollande, n'apprennent jamais bien le Hollandois, tandis qu'ils demeurent à Batavia, étant élevez parmi les serviteurs & servantes qui sont des esclaves, & qui s'adonnent plutôt à la langue Portugaise, qu'à la Hollandoise. Ces enfans apprennent aussi parmi eux mille méchancetez, & dès l'âge de neuf à dix ans, ils en savent plus en matière de lubricité, que des garçons de vingt ans en Europe. Après avoir fait enterrer l'enfant, on se retira plutôt à bord que l'on n'auroit fait, & on fut fâché qu'une journée

née qui avoit été si joyeuse, eût une si triste conclusion.

Les deux jours suivans nous eûmes quantité de visites, & il n'y eût pas une Dame qui ne vint à nôtre bord, & je crois que c'étoit moins pour l'égard de nos personnes, que pour voir si nous avions encore du vin de Rhin, qu'elles avoient trouvé excellent au festin de nôtre Vice-Amiral.

Après que nôtre vaisseau eût été vingt jours à l'ancre, (car les autres qui arriverent plus tard, eurent moins de tems à se rafraîchir) l'Amiral fit titer trois coups de canon, & mettre une grande bannière sur la poupe de son vaisseau, pour signal à tous les Capitaines & Pilotes, de venir à son bord, où étant ils tinrent Conseil, pour sçavoir quelle route on tiendrait pour la Hollande. La plus grande voix fut, que l'on devoit plutôt tirer au Couchant, qu'au Midi, parce que la saison pour naviguer étoit fort avancée, & que tirant vers les Indes Occidentales, nous trouverions les vents propres pour la Hollande ; mais il arriva tout le contraire. Car dès que nous eûmes passé la ligne, nous trouvâmes des vents tout autres que nos Pilotes ne s'étoient imaginez ; ce qui fut cause que dans la suite il nous fallut aller jusqu'au soixante-quatrième degré, à la hauteur de l'Islande, & revenir ainsi en Hollande par le Nord,



CHAPITRE XXIX.

*La flotte Hollandoise part de l'Isle de Sainte-Helene,
& l'Auteur arrive heureusement avec elle en
Hollande.*

LE jour d'après le Conseil tenu, l'Amiral fit tirer les trois coups de partance, & sur les dix heures du soir, toute la flotte fut à la voile. Les Anglois demeurèrent encore-là, & nous ne pûmes scavoir pourquoi, à moins que ce ne fut pour tâcher d'avoir un de leurs matelots, qui ayant été maltraité de son Pilote, & étant un jour allé à terre avec lui pour prendre de l'eau, le tua de deux coups de poignard, après-quoi il se sauva dans la montagne. S'il y est demeuré, il y aura mal passé son tems, n'y ayant aucune habitation dans l'Isle. Trois jours après nôtre départ de Sainte-Helene, on commença tous les matins & tous les soirs de faire la priere; mais je remarquai que l'on n'en fit aucune pendant les vingt-deux jours que nous fûmes à rade; ce que je trouvai étrange, comme si l'on n'étoit pas autant obligé de prier Dieu hors du danger, que dans le danger.

L'onzième jour de nôtre départ, nous passâmes sous la ligne avec un vent favorable. Je scai que plusieurs ont écrit, que sous la ligne il y fait des chaleurs insupportables; & que l'eau & une partie des vivres s'empuantissent. Mais nous n'éprouvâmes rien de tout cela, & nous souffrîmes ailleurs dans le voyage des chaleurs bien plus grandes. Je veux bien avouer, que si un calme nous eût pris sous la

ligne, au lieu que nous eûmes le vent propice. Nous nous serions plus sentis du chaud que nous ne fîmes.

Après quelques jours de navigation, nous en fîmes trois à passer une plage, où la mer est toute pleine d'herbe, dont la feüille ressemble aux feüilles d'olivier. Cette herbe porte un fruit comme de grosses groseilles blanches; mais il n'y a rien dedans. Enfin, après plusieurs autres journées de navigation, nous découvrîmes les côtes d'Islande, & puis l'Isle de Ferelle, où la flotte Hollandoise qui venoit au-devant de nous, nous attendoit, en tirant toujours des coups de canon, pour nous donner à connoître en quel lieu elle pouvoit être. Des que les deux flottes s'aperçurent, chaque vaisseau fit la décharge de tout son canon, & vint chacun à son patron, de l'Amiral à l'Amiral, du Vice-Amiral au Vice-Amiral; & ainsi de tous les autres. Nous étions onze vaisseaux, il en vint aussi onze au-devant de nous; & après que chacun eût reconnu le sien, la premiere chose qu'on fit, fut d'envoyer dans les vaisseaux qui venoient des Indes quantité de rafraîchissemens, comme de tonneaux de bière, de viande fumée, de beurre, de fromage, de bon biscuit blanc, & pour chaque vaisseau un tonneau de vin du Rhin, avec du vin de France, & du vin d'Espagne. Aussi-tôt que ces vivres furent dans nôtre vaisseau, les soldats & les matelots, prirent trois ou quatre de ces tonneaux de bière, qu'ils mirent auprès du grand mâst sur le fond, l'enfonçant avec un boulet de canon, & ce fut à qui boiroit le mieux. Il en alla de même du manger; car, & la boisson & les vivres pendant le reste du voyage, fu-

316 VOYAGES DES INDES,
rent à la discrétion de tous ceux du vaisseau.
Le lendemain chaque Pilote se démit de sa
charge, & remit le commandement aux Pi-
lotes que l'on avoit amenez. Il y en avoit
trois pour chaque vaisseau, & l'on fait choix
pour cela de vieux Pilotes de soixante à qua-
tre-vingt ans, qui connoissent parfaitement
ces mers-là, & comme les bancs de sable ont
changé cette même année.

Le jour suivant, l'Amiral du convoi fit
tirer trois coups de canon, & mettre la ban-
nière sur la poupe, pour avertir qu'il falloit
que tous les Officiers, tant d'une flotte que
de l'autre, vinssent au Conseil. C'est où l'on
porte tous les procez, & toutes les procédu-
res qui ont été faites contre ceux qui ont
malversé dans le voyage, & le tout étant
revû, selon qu'ils en jugent le jour d'après,
on amene de chaque vaisseau les coupables,
& on en fait justice. Autrefois on les menoit
jusques en Hollande; mais y étans, il se
trouvoit des amis qui obtenoient leur grace,
& ils sortoient tous absous. Mais à présent
chacun est en crainte n'y ayant plus de par-
don; ce qui est cause que les soldats & ma-
telots ne s'emportent plus, comme ils fai-
soient ci-devant, à des insolences & à des
mutineries sur la route. Il y en eût deux de
notre flotte de pendus, pour avoir donné des
coups de couteau à des Officiers; plusieurs
eurent la cale, & des coups de corde devant
le grand mât, & à d'autres leurs gages fu-
rent confisquez.

Nous passâmes au travers de la flotte des
Pêcheurs de hareng, & ils ne manque-
rent pas d'en apporter à chaque vaisseau des
tonnes pleines. Les Capitaines leur firent

présent de ris, de poivre, & d'autres épiceries.

Dès que nous eûmes aperçû les côtes d'Hollande, tous les matelots de nôtre flotte qui avoient été avec celle qui fut assiéger les Manilles, de joye qu'ils eurent de revoir leur país, mirent quantité de cierges, gros & petits, autour de la poupe & de la prouë du vaisseau, où le vent, quand ils furent allumez, ne les pouvoit pas éteindre. Il y en eût de la sorte dans cinq ou six vaisseaux; ce qui rendoit une si extraordinaire clarté, que toute la flotte en fut effrayée. Sur nôtre vaisseau seul, il y avoit plus de dix-sept cens de ces cierges, tant gros que petits. Ces matelots les avoient gardez depuis les Manilles, d'où ils en emporterent une grande quantité, de même que le Pont de Galle dans l'Isle de Ceylan. Car étant à terre, ils furent piller & brûler quelques Convens qui étoient à la campagne; & comme dans toutes les Indes la cire est à grand marché, & se blanchit aisément, chaque Maison Religieuse avoit toujours grande provision de cierges, parce que les jours de fêtes on en allumoit toujours grande quantité devant le grand Autel, & dans toutes les Chapelles. Ainsi le moindre de ces matelots Hollandois eût trente ou quarante de ces cierges pour sa part, & il y en eût qui en avoient de gros comme la cuisse.

L'ordre étoit, selon la coûtume, que nôtre vaisseau comme Vice-Amiral devoit venir en Zelande. Nous fûmes sur la côte sept jours entiers, sans pouvoir entrer devant Flessingue, à cause du sable qui change souvent de place. Aussi-tôt que nous eûmes

418 VOYAGES DES INDES,
jetté l'ancre, plus de cinquante petites barques vinrent autour de nôtre vaisseau, mais s'en tenant un peu loin, & leur étant défendu d'en aprocher. Chacun alors se mit à crier & à demander le nom des personnes, pour porter à leurs parens & amis les nouvelles de leur arrivée.

Le lendemain que nous eûmes mouillé devant Flessingue, deux des Messieurs de la Compagnie vinrent à nôtre bord, pour faire la bien-venue à un chacun, & leur recommander de bien fermer tous leurs coffres, & de mettre leur marque dessus. On porta alors le tout dans une Sale de la Maison des Indes, & on donna le jour que chacun devoit aller retirer ce qui lui appartenoit. C'est la coutume, qu'avant qu'on rende les coffres, on les ouvre pour les visiter, de peur qu'il n'y ait quelque chose de contrebande.

Ces deux Messieurs firent venir tous ceux du vaisseau, entre la poupe & le grand mât, & prenant le Capitaine qu'ils mirent à leur côté en face de tout le monde : Messieurs, dirent-ils à tous ceux du vaisseau, nous vous commandons de la part de Messieurs les Directeurs, de nous dire si le Capitaine vous a maltraité dans ce voyage. Ces gens-là qui auroient voulu être déjà à terre, où la plupart voyoient pere ou mere, freres ou sœurs, ou amis qui les attendoient, se mirent tous à crier que le Capitaine étoit brave homme, qu'il sçavoit bien faire le profit de la Compagnie, & le sien aussi ; & que si en partant de Batavia, Dieu les en eût délivrés, ils en auroient été plus joyeux dans le voyage. A l'instant sans autres discours,

Ils sautèrent tous dans les chaloupes & furent à terre, où ils reçurent quantité de baisers & d'acolades, & aussi-tôt chacun courut au cabaret. C'est où se retirent d'abord dans ces débarquemens la plupart des soldats & des matelots, & ils n'en sortent point d'ordinaire que pour aller prendre leurs hardes, & pour recevoir leur paye, ou pour reprendre parti. On a vû de ces soldats & matelots qui reviennent des Indes, dépenser en deux mois en débauches continuelles près de mille écus, qu'ils avoient eu bien de la peine à gagner, en quinze ou vingt ans à servir la Compagnie. J'ai connu un matelot à Middelbourg, qui dans une débauche cassa pour deux cens cinquante livres de verre, en buvant à la santé de ses amis. Mais les Maîtres de cabaret n'ont pas tout l'argent de ces gens-là, & les filles de joye en ont aussi leur part.

Les deux Messieurs les Directeurs de la Compagnie qui étoient venus à bord aussi-tôt que l'ancre fut jettée, pour donner licence à tout l'équipage d'aller à terre, & ordonner des gens pour la garde du vaisseau, me firent d'abord l'honneur de me venir saluer, & j'en reçus beaucoup de caresses. Ils firent apporter en même-tems la collation, & en buvant à ma santé, me prièrent de leur dire si je n'avois point à me plaindre d'aucun des Officiers du vaisseau. Je leur dis qu'au contraire, j'avois tout sujet de m'en louer, qu'ils m'avoient tous traité fort civilement, & que je rendois grace à Monsieur le Vice-Amiral & au Capitaine, & à tous les Marchands du vaisseau, de la bonne amitié qu'ils m'avoient témoignée pendant le

voyage. Car il faut remarquer qu'outre le Vice-Amiral, nous avions un Capitaine au-dessous de lui. Les Directeurs me témoignant qu'ils étoient bien-aîsés que j'étois satisfait du traitement que j'avois reçu, me dirent que si j'avois quelques coffres, je n'avois qu'à y faire mettre ma marque, & qu'ils auroient soin de les faire porter dans la Maison de la Compagnie à Middelbourg, où je pouvois les venir reprendre dans quatre jours. Il leur faut bien ce tems-là pour décharger une partie de ce qui est dans le vaisseau, qui ne peut aller à Middelbourg avec toute sa charge. Je les remerciai de leur bonne volonté, & ayant fait mettre ma marque à mes coffres, je sortis du vaisseau, & fus par terre à Middelbourg. C'étoit l'année que l'on y tenoit la Chambre générale; car on la tient quatre années de suite à Amsterdam & deux années à Middelbourg. La raison de cela est, qu'Amsterdam a la moitié dans la Compagnie, Middelbourg un quart, & Rotterdam, Delft, Horne & En-cuse chacun un seizième, la Compagnie n'étant pas tenue de tenir la Chambre dans aucune de ces quatre dernières Villes, qui ne font qu'un quart, & qui n'ont droit que d'avoir tous les ans un vaisseau entr'elles quatre, une année à Rotterdam, une année à Delft, & ainsi des autres. Par la même raison, Amsterdam à huit Directeurs, Middelbourg quatre, & les autres quatre Villes chacun le sien; ce qui fait le nombre de seize, bien que l'on parle toujours de dix-sept Directeurs, parce que le Président a deux voix.

Le quatrième jour de mon arrivée à Mid-

delbourg, je fus à la Maison des Indes, où je trouvai deux de ces Messieurs les Directeurs, qui étoient déjà occupez à faire délivrer les coffres à ceux à qui ils appartenoient, & dès qu'ils m'eurent vû, ils me dirent que je reconnusse ce qui étoit à moi; ce que je fis, prenant en même-tems les clefs de mes coffres pour les leur remettre entre les mains, afin qu'ils vissent eux mêmes si j'apportoie quelque chose contre la défense. De ces deux Messieurs, l'un étoit de Zélande, & l'autre de Horne, & ce dernier prit les clefs pour faire ouvrir mes coffres. Mais le Directeur Zélandois plus civil que celui de Northollande prenant la parole, lui dit que j'étois libre, que je ne dépendois point de la Compagnie, & qu'elle m'avoit acor-dé le passage de son bon gré. En même-tems mes clefs me furent rendues, & l'on ordonna à un des gens du magasin de faire venir des traîneaux, dont l'on se sert en Hollande au lieu de charettes, pour charger mes coffres. Je dirai en passant que ce n'est pas dans cette rencontre seulement que j'ai remarqué, que plus on s'approche du Nord, moins on trouve de civilité & d'honnêteté parmi les gens, & que les esprits suivent la rudesse & l'âpreté du climat.

Dès le soir même, Messieurs le Directeurs me firent l'honneur de m'envoyer un de leurs Officiers, pour me prier de dîner avec eux le lendemain. Plusieurs des Intéressés de la Compagnie furent du repas, & je crois qu'ils s'y trouverent moins pour la bonne chere, que pour m'entendre parler, s'imaginant bien que je pourrois scavoir plusieurs choses, touchant le négoce parti-

322 VOYAGES DES INDES,
culier , que les Commis de la Compagnie
font dans les Indes. Ils ne se trompoient pas,
& je veux bien avoüer qu'on ne peut être
mieux instruit, que je le suis de toutes les
manières , par lesquelles ces Commis qui
ont le commandement des Comptoirs en
Perse & aux Indes sçavent s'enrichir. Car
ils ne reviennent point en Hollande que les
mains vuides , & quand ils ne rapportent
que cent ou cent cinquante mille florins , ils
comptent cela pour peu de chose. J'en ai con-
nu plusieurs qui ont amassé jusqu'à six cens
& sept cens mille florins , comme entr'au-
tres le sieur Nicolas Obrechit , qui étoit
Chef des Comptoirs des Hollandois , tant
à Ispahan qu'à Ormus & autres lieux de la
Perse , depuis 1635. jusqu'à 1640. Ceux qui
étoient ses amis & qui avoient fait négoce
avec lui , faisoient compte qu'il emportoit
plus de quinze mille tomans , qui font en-
viron six cens quatre-vingt-dix mille livres,
sans compter ce qu'il a dépensé dans les gou-
tes dont il étoit travaillé , & à d'autres ma-
ladies , qui viennent plutôt du commerce
avec les courtisanes de Perse , que de la pei-
ne qu'on a à faire emballer la soye , à la fai-
re peser , à voir si elle est égale , & s'il n'y a
point quelque méchant écheveau mêlé par-
mi de la bonne. Le sieur Obrechit pouvoit
bien faire de grandes dépenses ; car il fai-
soit de grands gains , mais peu permis &
aprouvez entre les honnêtes gens. Toutes
les épiceries , les sucres , & autres marchan-
dises de la Compagnie se vendent en gros ,
& d'ordinaire à Ormus ou Gomron , & ce-
la va tous les ans à quinze ou seize tonnes
d'or , chaque tonne étant de cent mille gul-

des, qui font de nôtre monnoye cent vingt mille livres, & les seize tonnes d'or un million neuf cens vingt mille livres. Le sieur Obrechit ne vendoit point toutes ces marchandises, qu'il n'y eût pour lui tous les ans quatre-vingt ou cent mille guldens, que les Marchands Persiens lui faisoient presenter sous main par le Courtier, afin qu'il laissât aller les marchandises à bas prix. Mais il n'est pas l'inventeur de ce beau moyen de s'enrichir, d'autres l'ont pratiqué avant lui, & depuis lui encore d'autres l'ont mis en usage, comme ont fait particulièrement les sieurs Constant & Van-wiik.

De plus, il y a encore le profit que ces Messieurs-là font sur la soye. Il est vrai que depuis quelques années, la Compagnie ne fait pas tant de cas de la soye de Perse, comme elle faisoit auparavant, parce qu'elle n'a pas tant de débit dans le Japon qu'elle en auroit eu, si le négoce eût continué comme il étoit dans les années 1636. & 1637. Tous les Chefs de Comptoir qui sont venus depuis Obrechit, auroient pû s'enrichir autant que lui; car dans les deux années susdites, la soye fut chere dans le Japon, parce que ceux de la Chine & de Tunquin, ayant alors la guerre avec les Hollandois; ceux-ci les empêchoient de négocier au Japon, & les Chinois & Tunquinois ne pouvoient avoir de la soye, que de la main des Hollandois. Quoi-qu'elle coûtât, il faut qu'ils en ayent pour s'habiller, ne se servant point d'autres étofes pour leur vêtement. Ce fut donc dans ces deux années 1636. & 1637. que le sieur Obrechit emplit sa bourse; car au lieu de cinq ou

six cens balles de soye ; ce qui est le plus qu'ils reçoivent du Roi de Perse , le Général de Batavia & son Conseil lui écrivirent , qu'à quelque prix que ce fut , il falloit qu'il leur en envoyât deux mille charges. J'ai parlé au premier volume de mes relations , de l'accord fait entre le Roi de Perse & la Compagnie Hollandoise ; & j'ai fait aussi mention à ce sujet du peu de succès de la négociation des Ambassadeurs de Holstein ; de quoi le Secrétaire de cette Ambassade ne s'est pas sans doute vanté dans la relation qu'il a donnée au public. C'est pourquoi de peur d'ennuyer le Lecteur , je n'usurai point ici de répétition , & je lui ferai seulement souvenir que l'arrivée de ces Ambassadeurs , qui donna de la peur & de la jalousie aux Hollandois , fut cause que ceux-ci haussèrent tellement le prix de la soye , qu'ils ôtèrent l'envie à toute autre nation d'encherir au-dessus d'eux.

Obrechit ayant donc reçu ordre de Batavia pour deux mille charges de soye quoi qu'elle coûtât , & cette quantité étant tout ce que la Perse en pouvoit fournir , comme il avoit de l'esprit , & qu'il aimoit le gain sur toutes choses , il scût si bien s'intriguer avec les Armeniens & autres Marchands de Perse , qu'il fit les deux mille charges de soye qu'on lui demandoit. Il est vrai , que hors les cinq ou six cens charges que les Hollandois reçoivent du Roi , selon l'accord fait entre Sa Majesté & la Compagnie , il fallut qu'Obrechit payât cherement les autres , & il les acheta des Armeniens qui les lui vendirent sur le pied de ce qu'ils les auroient vendues à Alep ou à Smyrne.

Dans ces deux années il n'y a point eu de charge de foye , dont il n'ait mis quatre romans dans sa bourse , & il y a eu telle charge qu'il disoit lui coûter soixante romans. On lui representoit bien qu'il valoit mieux ne pas envoyer une si grande quantité de foye , que de l'acheter si chere , & que les Marchands du païs , tant Chrétiens que Mahometans se mocquoient de lui ; mais il ne répondoit autre chose , sinon qu'il falloit faire le commandement de la Compagnie. Un jour me trouvant seul avec lui , & nous entretenant ensemble de mes voyages , il me dit qu'il s'étonnoit fort , voyant que je scavois la plus grande partie du négoce de l'Asie , comment je prenois tant de peine dans mes longs voyages ; que je ferois bien mieux de servir la Compagnie , & que si je voulois , il m'envoyeroit pour son compte aux mines de diamans ; mais je croi que ç'auroit été pour le sien particulier. Comme je l'eûs remercié de sa bonne volonté , & que je lui eûs témoigné que je n'avois pas ce dessein-là , il me repartit que je ne scavois pas ce que je refusois , que j'en tirerois un grand avantage , & que dans son Comptoir avec un trait de plume , & en changeant un chiffre il gagnoit ce qu'il vouloit. Je lui repliquai que trois ou quatre fois on avoit fait mon horoscope , & que toutes les fois on s'étoit trouvé d'accord que je vivrois long-tems ; & qu'ainsi si je pouvois gagner du bien , je le voulois gagner honnêtement & avec peine , comme Dieu me l'ordonnoit , afin de le pouvoir posséder avec plus de sûreté & de repos d'esprit le reste de mes jours , & que mes héritiers pûs-

sent aussi en jouir paisiblement. Si nous n'en usions de la sorte, poursuivit-il, nous serions misérables; car les gages que la Compagnie nous donne ne suffiroient pas pour nous habiller. Au retour d'un de mes voyages, je le fus voir à un village dont il portoit le nom à une lieue de la Haye. Je le vis languissant dans son lit, affligé de plusieurs maux, & je croi qu'il se souvint bien alors de ce que je lui avois dit à Ispahan.

Je reviens à Messieurs les Directeurs, & à ceux de leur Compagnie avec qui je dînai à Middelbourg. Ils auroient bien voulu la plupart, que je les eusse entretenus de la manière, dont les Commis de la Compagnie se gouvernoient en Perse & aux Indes; & d'autres souhaitoient que je leur parlasse de mes voyages. J'aimai mieux satisfaire aux derniers, & je laissai-là le discours du négoce. Il est vrai que si je ne me fusse point douté de la fourbe qu'ils me firent depuis, je leur aurois dit peut-être plusieurs choses, dont ils auroient pû faire leur profit. Car dans l'espace de quarante ans que j'ai incessamment fréquenté la Perse & les Indes, il n'y a eu guere de gens au service de la Compagnie, qui ne m'aient dit toutes les subtilitez dont ils se servoient pour avoir de l'argent. En revanche de cette confiance, quand ils étoient prêts de retourner en leur país, je tâchois de leur fournir quelque bonne partie de diamans qui ne tiennent point de place. Si j'avois donc déclaré alors à ces Messieurs ce que je sçavois sur cette matiere, ils auroient beaucoup gagné en lisant le long mémoire que j'en aurois fait, & en découvrant les fourberies de leurs serviteurs, &

en me faisant droit, leur conscience ne seroit pas chargée comme elle l'est des 17500. florins, que le Général Vanderling & son Conseil m'ont fait saisir à Batavia. Ce qui m'étonne le plus est, comme je l'ai remarqué ailleurs, que lorsque le Général & son Conseil me prirent ce qui étoit provenu de ces 17500. florins, ils me firent cent protestations que je serois payé aussi-tôt que j'aurois mis pied à terre en Hollande; ce qui ne fut point du tout exécuté, nonobstant toutes les précautions que je pûs prendre pour cela. Car en sortant du festin qu'on fait à Batavia au départ de la flote, je pris quatre témoins de la chose, qui furent nôtre Vice-Amiral & trois Marchands, auxquels en prenant congé du Général & du Conseil, je dis haut en leur présence qu'ils me seroient témoins si Dieu nous faisoit la grace d'arriver en Hollande ou en Zélande, & qu'ils se souviendroient, que Monsieur le Général & son Conseil, ne me donnoient pas à mon départ ce qu'ils m'avoient promis, qui étoit un écrit que je pûsse montrer aux Directeurs de la Compagnie, par lequel ils vissent comme il m'étoit dû 17500. florins qu'ils me devoient payer à mon arrivée. La réponse du Général fut de prendre un verre de vin pour boire à mon bon voyage, en m'assurant que l'écrit seroit plutôt que moi en Hollande. Messieurs les Directeurs pour se défendre de me payer, me dirent que le Général ni le Conseil ne leur avoient rien écrit de cette affaire, & que lorsqu'ils en auroient eu avis, ils me payeroient incontinent. Enfin, je fus obligé de leur faire un procez qui dura deux ans,

328 VOYAGES DES INDES ,
avant que de pouvoir trouver , ni à Amsterdam , ni à la Haye un Notaire pour aller leur signifier un protest , tout le monde les craignant étant juges & parties. Pendant ces deux ans j'entrai plusieurs fois dans leur assemblée , où ils me donnoient toujours quelque esperance , mais au fond ils se moquoient de moi. Je ne me suis jamais guere trompé en regardant un homme en face , & je connois à peu près ce qu'il a dans l'ame. Je remarquai plusieurs de ces Messieurs qui avoient la mine d'aimer fort leur interêt , & de se soucier peu de celui d'autrui , & entr'autres il se trouva un jeune homme qui étoit-là pour Messieurs d'Encuse & qui me regardoit fort. Après m'avoir quelque-temps considéré , il me demanda pourquoi j'avois été à Batavia , où les Etrangers n'avoient rien à faire. Je lui répondis que tous ces Messieurs en étoient assez instruits , & que puisqu'il étoit le seul qui l'ignoroit , sa barbe étoit trop jeune pour m'obliger de lui en rendre compte. Comme leur procédé me fâchoit , & que j'étois en colere de me voir traité si injustement , j'ajoutai en parlant à ce jeune homme , qu'il seroit mieux à Encuse à vendre son beurre & son fromage , que d'être à la place où il étoit. Monsieur le Président m'interrompant doucement , me dit qu'il ne falloit offenser personne ; à quoi je repliquai que j'en avois trop vû pour rendre ainsi compte de mes actions , & que ce que j'avois été à Goa & à Batavia , ç'avoit été à la priere du Chef du Comptoir de Mingrela & dans le seul dessein de rendre service à la Compagnie. Ce discours fini , le Président me pria de sortir pour un peu de temps ; ce que je fis , puis

étant rentré, il me dit qu'il ne sçavoit encore rien de cette affaire; mais que tous ces Messieurs croioient bien que je n'en demeurerois pas-là, que je ferois encore quelque voyage en Asie, & que comme je me loüois fort du bon traitement que j'avois reçu sur leurs vaisseaux à mon retour, ils m'offroient une autrefois mon passage, & qu'ils donneroient ordre que je serois encore mietix traité qu'auparavant, qu'aussi-tôt que je serois arrivé à Batavia, je serois payé; qu'ils envoyeroient commandement pour cela au Général & à son Conseil, & que je pourrois m'embarquer sur le premier vaisseau qui partiroit pour Surate ou pour Ormus. Je remerciai ces Messieurs de toutes leurs belles offres, & leur dis que j'aime mieux faire trois voïages par terre qu'un seul voyage par mer. Pour conclusion au bout de cinq ans, Messieurs les Directeurs écrivirent à mon frere, (car j'étois alors retourné aux Indes) que s'il vouloit prendre dix mille livres, il pouvoit les venir recevoir pour tout ce qui m'étoit dû; ce que mon frere fit, & il leur donna quittance de tout ce qu'ils me devoient. Je laisse au Lecteur à juger de l'équité, & de la conscience de ces Messieurs-là. Car enfin, ils me devoient les 17500. florins, où ils ne me les devoient pas. S'ils ne me les devoient pas, pourquoi me payer dix mille livres? Et s'ils me les devoient, pourquoi ne me les payer pas entièrement? Je ne suis pas le seul à qui ils ont fait de semblables injustices; j'en sçais beaucoup d'autres & de plus grandes, & dont le recit ne leur seroit pas avantageux.

Voilà quel fut mon retour des Indes en l'année 1649. & la seule fois que j'en suis re-

330 VOYAGES DES INDES,
venu par l'Océan, ayant fait, comme j'ai
dit, tous mes voyages d'Asie par terre, en
allant & en revenant, comptant comme pour
rien la courte navigation de la Méditerranée,
& mon premier voyage ayant été entière-
ment par terre, depuis Paris, par l'Allema-
gne & la Hongrie, jusqu'à Constantinople,
où je me rendis aussi au retour de mon der-
nier voyage l'an 1669. De Constantinople
je fus à Smyrne, où je m'embarquai pour
Ligorne, & de Ligorne je vins par terre à
Genne, de Genne à Turin, & de Turin à
Paris, où j'aportai au Roi cette belle partie
de diamans, dont j'ai parlé au discours des
pierreries. Sa Majesté eut la bonté de me fai-
re un acueil très-favorable, & ç'a été une
glorieuse conclusion de mes longs voyages,
dans lesquels j'ai toujours eu pour mon pre-
mier but de ne rien épargner, pour faire
connoître à ces Grands Monarques de l'Asie,
qu'il y en a un plus grand qu'eux tous dans
l'Europe, & que nôtre Roi les surpasse infi-
niment, & en puissance & en gloire.

Mes premières pensées en me voyant à Pa-
ris de retour de mon sixième voyage, furent
de rendre graces à Dieu, de m'avoir conser-
vé parmi tant de perils que j'ai courus, par
mer & par terre, & dans des regions si éloi-
gnées durant l'espace de quarante années.

F I N.

FIGURES
DES PIECES D'OR, D'ARGENT
ET DE CUIVRE,

ET

DES COQUILLES ET AMANDES,
Qui passent pour Monnoye dans toute l'Asie :

ET PREMIEREMENT,
DE CELLES DE L'ARABIE.



MONNOYES.

MONNOYE D'ARABIE.

LARIN, DEMI-LARIN.



ET TE Monnoye s'appelle *Larin*, & est au même titre de nos écus. Les 5. pièces valent nôtre écu, & les 10. demi autant; mais il y a bien huit sols à dire que les cinq Larins ne pésent l'écu. C'est ce que les Emirs ou Princes d'Arabie prennent pour la fabrique de leurs Monnoyes, & le profit qu'ils

font quand les Marchands passent le desert, pour aller en Perse ou aux Indes. Car alors ces Emirs viennent attendre les Caravanes pour prendre leurs droits, & changer les écus, ou les réales, ou les ducats d'or, pour ces Larins, & il faut nécessairement que les Marchands passent par-là. Il y faut aller par la douceur vû qu'à la rigueur on n'y gagne rien. Quand ils voyent que l'on ne veut rien changer, ils ne prennent point leurs droits; & faisant semblant de n'avoir pas le tems de faire les comptes, ils vont à la chasse, & laissent languir quinze ou vingt jours les Marchands sans leur rien dire; lesquels cependant mangent leurs provisions sans sçavoir où en prendre d'autres. Que si la Caravane faisoit mine de passer outre sans payer les droits, ces Princes Arabes la tailleroient toute en pieces, ou prendroient tous ces chameaux, ou voleroient tout, comme ils ont fait quelquefois. A un de mes voyages il y eut un de ces Princes qui nous tint vingt & un jour, après quoi nous fûmes bien-heureux d'en être quittes en lui donnant tout ce qu'il voulut. Si ces 5. Larins pesoient autant que l'eau ou que la reale d'Espagne, le Marchand ne s'en fâcheroit pas; mais dès qu'il est en Perse ou aux Indes, il faut qu'il porte son argent à la Monnoye, comme je l'ai dit ailleurs, & qu'il perde d'abord les huit sols par ecu; ce qui vient à 14 $\frac{1}{2}$ pour cent. Au reste, le Larin est une des anciennes Monnoyes de l'Asie, & bien qu'aujourd'hui elle n'ait cours que dans les Arabies & à Balsara; néanmoins depuis Bagdad jusques dans l'Isle de Ceylan, tout le négoce se fait par Larins, & sur tout le long du Golfe Per-

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.
U.S.A.
1900



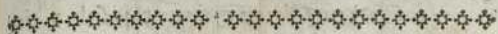
Monnoye du Roy de Perse

N. 1.



335

sique, où l'on prend 80. Larins pour un to-
man, qui est 50. Abassis.



MONNOYES DE PERSE.

Les Monnoyes d'argent de Perse sont à plus haut titre que les nôtres ; mais on n'y voit point d'autres Monnoyes d'or que les ducats qui viennent d'Europe. Car les Rois de Perse ne font battre aucune Monnoye d'or, sinon quelques pièces pour jetter au peuple quand ils montent sur le trône ; & ces pièces n'ont point de cours parmi les Marchands, ni de prix assuré, vû qu'elles valent tantôt plus & tantôt moins.

N^o. 1. & N^o. 2. Ces deux pièces portent écrits les noms des douze Prophètes de la Loi de Mahomet, & dans le milieu il y a ces mots ; *La illa illa allah Mahamet resoul allah, Ali Vali Alla.* Au revers est écrit : *Le Conquerant du Monde Abas II. nous donne la permission de battre cette Monnoye dans la ville de Cachan ;* & il en va de même des autres pièces dans les autres Villes où l'on bat Monnoye.

Cette même pièce N^o. 1. est de 5. Abassis, & à compter la reale ou notre écu à 13. Chaez, elle vaut de notre Monnoye 4. livres 12. sols 6. deniers.

La pièce N^o. 2. qui vaut deux Abassis & demi ou 10. Chaez, revient à quarante-six sols & un liard de notre Monnoye.

N^o. 3. C'est un Abassi qui vaut de notre

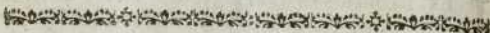
Monnoye dix - huit sols & six deniers.

N^o. 4. C'est un Mamoudi qui vaut 9. sols & un liard.

N^o. 5. C'est un Chaez qui vaut 4. sols 7. deniers une maille.

N^o. 6. C'est un Bisti qui vaut 1. sol 10. deniers.

N^o. 7. C'est une Monnoye de cuivre appelée *casbequé* qui vaut cinq deniers & une maille.

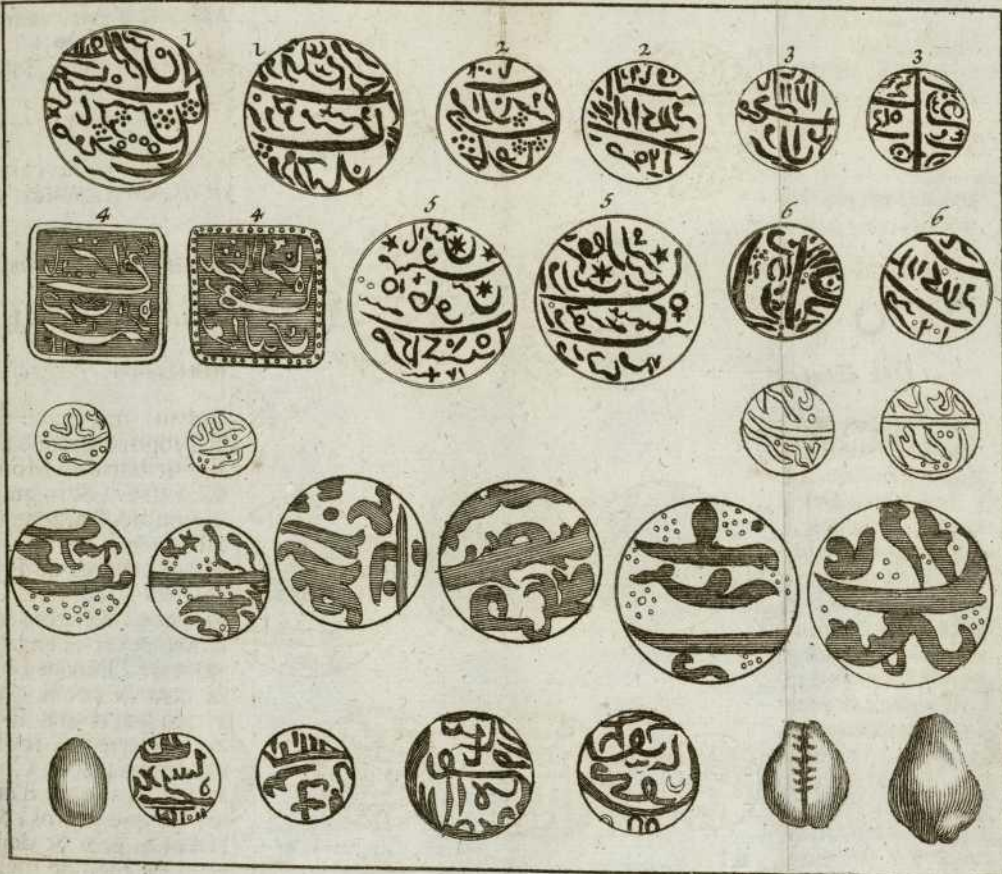


* M O N N O Y E S

Des Etats du Grand Mogol.

TOut l'or & l'argent qui entre sur les terres du Grand-Mogol est raffiné au dernier titre avant qu'il soit battu en Monnoye.

La roupie d'or pèse 2 gros $\frac{1}{4}$ & 11. grains, & vaut dans le pays 14. roupies d'argent. Nous comptons la roupie d'argent à 30. sols. Ainsi la roupie d'or vient à 21. livres de France, & l'once d'or à 58. livres 4. deniers. Cet or est comme celui que nous achetons 54. livres l'once. En apportant de cet or en lingots, ou bien des ducats d'or de l'Europe, on aura toujours 7 $\frac{1}{2}$ pour cent de profit, quand on peut échaper de rien payer aux *Dolians*. La demi roupie d'or vient à 10. livres 10. sols, le quart à 5. livres 5. sols. Comme j'ai dit, il faut compter la roupie d'argent à 30. sols, & elle ne pèse que 3. gros, & nos pieces de 30. sols pésent 3. gros & demi 4. grains; mais la roupie est bien de meilleur argent. En un mot, quand on entend bien le



le négoce, & qu'on porte d'ici de l'or ou de l'argent sur les terres du Grand-Mogol, il y a toujours sept ou huit pour cent de gain, pourvû, comme j'ai dit, qu'on prenne garde à éviter les doüanes; car quand il les faut payer, ces sept ou huit pour cent de gain, que l'on pourroit faire, s'en vont à cela, & ainsi la Roupie vient à 30. sols, la demie à 15. & le quart à 7 $\frac{1}{2}$, & la huitième partie à 3. sols 9. deniers. Pour la monnoye de cuivre, elle vaut tantôt plus, tantôt moins, selon que l'on apporte de cuivre à la Monnoye. Mais d'ordinaire la plus grande vaut 2. sols de nôtre Monnoye, celle qui suit 1. sol, & celle d'après 6. deniers. Pour ce qui est des Coquilles, plus on est proche de la mer, plus on en donne pour le Pecha; car on les apporte des Maldives. Cela va de 50. à 60. pour un Pecha, qui est cette piece de cuivre, qui vaut 6. deniers.

Pour ce qui est enfin des Mamoudis, & des demi Mamoudis, & de ces Amandes, tout cela n'a cours que dans la Province de Guzerate, dont les principales Villes sont Sûrate, Barochie, Cambaya, Broudra & Amadabat. Les cinq Mamoudis passent pour un écu ou une reale. Pour ce qui est de la petite Monnoye, ils ne veulent point de ces Coquilles; mais ils ont de petites amandes qui viennent de devers Ormus, & croissent dans les deserts du Royaume de Lar. Quand on en casse une, il est impossible de manger l'amande, qui est plus amere que de la coloquinte, & il ne faut pas avoir peur que les enfans mangent cette petite Monnoye. Ils ont aussi de ces petites pieces de cuivre appellées Pecha, & qui valent 6. deniers. Ils en

donnent vingt pour le Mamoudi , & 40.
Amandes pour le Pecha , quelquefois on en
à 44. selon la quantité qu'il en vient ; car
comme il y a des années que les arbres ne ra-
portent rien , alors cette Monnoye rehausse
de beaucoup en ce pais-là , & les Changeurs
sçavent bien faire leur compte.

Nº. 1. Roupie d'or. Nº. 2. Demi-roupie
d'or. Nº. 3. Le quart de roupie d'or.

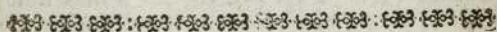
Nº. 4. Roupie d'argent. Nº. 5. Roupie
d'argent. Nº. 6. Demi-roupie d'argent.

Nº. 7. Quart de roupie d'argent. Nº. 8.
Un huitième de roupie d'argent.

Nº. 9. Quatre Pecha de cuivre. Nº. 10. Deux
Pecha de cuivre. Nº. 11. Un Pecha.

Nº. 12. Les Cori ou les Coquilles. Nº. 13.
Mamoudi d'argent , qui est la Monnoye de
Guzerate. Nº. 14. Demi-mamoudi. Nº. 15.
Amande.

J'ai marqué de deux sortes de roupies ;
l'une carrée , l'autre ronde. La carrée est ,
comme on la battoit anciennement ; mais
présentement on les fait rondes.



MONNOYES

*D'un Roi , & de deux Rajas , tous trois
tributaires du Grand-Mogol.*

Nº. 1. & Nº. 2. est la Monnoye de *Maton-cha*.

M *Atok-cha* est un Roi tributaire du Grand-
Mogol ; mais qui ne laisse pas de faire
saire Monnoye. Quand on est à Agra , les



2



12.



4



3



6



5



433

terres de ce Roi sont en tirant au Nord, & avant que d'y arriver il faut passer de hautes & rudes montagnes. C'est un bon païs où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme, excepté du ris; ce qui est très-incommode à ces peuples, qui étant tous Idolâtres, sont privez par-là de leurs plus grandes délices, n'y ayant rien qu'ils mangent plus volontiers que du ris. Ils ont d'excellent bled, de bon raisin, & de très-bons fruits; mais ils ne font point de vin, bien qu'ils fassent quelque eau-de-vie. Ils ne manquent pas de bœufs & de vaches; mais pour leurs chevaux ils sont petits, & n'ont pas de force, & même ils sont très-mal faits. Tout le négoce que ces peuples ont avec leurs voisins, est en cuivre, dont ils ont deux mines très-abondantes, & dont ils fournissent la plus grande partie des terres du Grand-Mogol, d'où en échange ils tirent du sel, parce qu'ils n'en ont point dans leur païs. Ce sel leur coûte cher, parce que du lieu d'où on l'apporte, qui est sur la côte des Indes vers Baçaim, jusqu'aux terres de Matou-cha, on demeure quatre mois en chemin. La voiture se fait sur des bœufs, & ce sont ces mêmes bœufs qui rapportent le cuivre. Il faut qu'il y ait aussi en ce païs-là quelque mine de Lapis, & de Grenats, vû que quelquefois ils en apportent.

Nº. 1. C'est la Monnoye d'argent, qui ne pèse qu'un gros 19. grains, & est au même titre que la roupie. La demi-roupie passe pour 15. sols, & celle-ci pour 16. sols, qui seroit $6\frac{1}{2}$ pour cent de plus. Il est vrai que plus on va au Nord de ce côté-là, plus l'or & l'argent est cher.

N^o. 2. Ces pieces de cuivre passent pour la valeur du Pecha du Grand-Mogol ; elles sont bien de la moitié plus pesantes , mais le cuivre n'en est pas si bon que celui du Pegu ou du Japon.

N^o. 3. & N^o. 4. est la Monnoye du Raja de Parta Jajoumola.

Le Raja de Parta Jajoumola, est un des grands Rajas qui soient au-delà du Gange. Ses terres sont droit au Nord de Patna, aux environs de celles du Grand-Mogol, dont il est tributaire, & autour de celles du Roi de Boutam. Tous les ans il est tenu d'envoyer un Ambassadeur au Gouverneur de Patna, avec vingt Elephans que ce Gouverneur envoie au Grand-Mogol. Le meilleur de son revenu est en Elephans, en Musc & Rubarbe. Il prend aussi un gros impôt sur le sel, tant sur celui qui se consomme sur ses terres, que sur celui qui passe plus avant au Nord. C'est tout sel marin, qui vient, comme j'ai dit, des terres du Grand-Mogol, & qui se transporte depuis la côte de mer, dont j'ai parlé, jusques au Gange, & au-delà du Gange jusques au cinquante & cinquante-cinquième degré. On en charge plus de 150000. bœufs, & chaque charge sortant des Salines, paye une roupie, après-quoi elle ne paye plus rien par tout le Royaume. Si ce Raja de Parta avoit du sel, il ne seroit pas tributaire du Grand-Mogol.



1875

N^o. 5. & N^o. 6. est la Monnoye du Raja d'Ogen.

Le Raja d'Ogen , est aussi tributaire du Grand-Mogol. Son païs est entre Bram-pour, Seronge & Amadabat , & c'est un des bons terroirs de toutes les Indes. Sa Monnoye d'argent ne passe que sur ses terres, & l'on n'en veut point sur celles du Grand-Mogol. La piece d'argent passe pour un quart de roupie, qui est 7. sols 6. deniers, & l'argent en est bas. Pour la piece de cuivre elle passe 6. deniers, & a cours dans les Etats du Grand Mogol jusques à Agra. La plus petite Monnoye, est de ces Coquilles de mer, dont il a été parlé.



ESPECES D'OR,

APELLE'ES PAGODES,

Qui ont cours dans les terres du Roi de Golconda, & du Roi de Visapour, du Grand Raja de Carnatica, & du Raja de Velouche, & aux mines de diamans.

Toutes les especes d'or représentées dans les figures qui suivent, passent dans tous ces païs-là pour la même valeur, & sont du poids de nôtre demi pistole; mais l'or est au plus bas titre, & l'once ne vaut que de

quarante-deux à quarante-trois livres, ne laissant pas de passer pour quatre roupies. C'est la meilleure Monnoye qu'on puisse porter aux mines de diamans.

N°. 1. C'est une de ces vieilles Pagodes du temps que les Rajas étoient maîtres du Royaume de Golconda, & elles n'ont que la petite marque qu'on voit d'un côté. Elles sont de même poids que les nouvelles, & bien qu'elles ne soient pas de meilleur or, il y a des années qu'elles passent pour vingt jusqu'à vingt-cinq pour cent plus que les nouvelles. La raison de cela est, que les *cherafs*, c'est-à-dire, Changeurs, étant tous Idolâtres, ils ont cette superstition de croire que si l'on refondoit cette Monnoye, il tomberoit quelque désastre sur le païs; & ils tiennent cela pour si certain, que de peur que le Roi de Golconda ne la fasse fondre, ils lui donnent en certaines années jusqu'à vingt mille Pagodes. Mais il faut remarquer que ces vieilles Pagodes n'ont cours que dans le seul Royaume de Golconda. Pour moi je crois que c'est pour leur profit, plutôt que pour leur superstition qu'ils en usent de la sorte. Car dans tout le Royaume de Golconda en matière de négoce, on ne parle que de vieilles Pagodes, bien que l'on puisse faire les payemens en Pagodes neuves, ou en roupies; & en ce cas-là, ceux qui reçoivent de ces Pagodes neuves ou de ces roupies, font si bien qu'ils gagnent toujours un quart ou un demi, & quelquefois jusqu'à un pour cent, alléguant pour raison que ces Pagodes neuves sont du Roi de Visapour, ou du Raja de Carnatica, ou du Raja de Velouche, ou des Anglois, ou des Hollandois; & ils en

font autant des roupies. Car il ne se fait point de paiement considerable qu'il n'y ait un Cheraf qui le reçoive, le faisant bon au vendeur qui n'a pas quelquefois besoin de son argent d'un mois ou de deux ; & ainsi il en reçoit l'interêt, quand même il n'y auroit que deux jours. Si le paiement se fait en vieilles Pagodes , & que par exemple il monte à deux ou trois cens , ou à trois ou quatre mille , le Cheraf les prend toutes , & les regardant l'une après l'autre , il en fait cinq ou six parts. Ensuite, les maniant toutes , il dit des unes qu'elles sont plus usées que d'autres , & qu'ayant passé par plus de mains , il y a du déchet au poids d'environ un pour cent. A d'autres il ne manque , dit-il , qu'un demi pour cent , & à d'autres qu'un quart. Ces Pagodes ont été forcées jusqu'à la moitié ou à un quart , & c'est une chose merveilleuse que ce forage. Car comme ces Pagodes sont fort épaisses , & qu'on ne les peut rogner , ceux qui se mêlent de ce métier-là , prennent un foret , & percent la Pagode par le bord jusqu'à la moitié ou plus , tirant quelquefois de l'or de la piece jusques à la valeur de deux ou trois sols. Pourvu qu'ils ne soient pas pris sur le fait , ils aiment mieux faire ce métier-là qu'aucun autre , n'y ayant guere d'artisans aux Indes qui gagnent plus de trois sols le jour. Après qu'ils ont tiré le foret , ils frappent sur ces trous avec un petit marteau , & les sçavent si bien fermer , qu'il faut être fort expert pour reconnoître la tromperie. C'est par cette raison qu'on ne reçoit point de paiement , sans faire voir les especes au Cheraf , & quand il ne regarderoit que deux ou trois pieces , il

en tire deux liards ou un sol. Ils ont encore une autre subtilité, & plus le Cheraf est en credit, plus il gagne. Car quand il fait un payement, selon que ce payement est grand, il met les Pagodes par cinquante ou par cent dans de petits sacs, y apliquant son cachet, & sur le sac est écrit le nombre des Pagodes qui sont dedans, & il les livre de cette manière à celui à qui se fait le payement : Quand celui-ci les employe, il n'ouvre point les sacs pour les donner à celui qu'il paye, lequel envoie querir le même Changeur qui a cacheté les sacs. Le Changeur ayant reconnu que son cachet est entier, répond que les especes sont bonnes; & de cette manière elles passeront toute l'année, sans que ces sacs soient ouverts. Mais à chaque fois qu'ils changent de main, on envoie querir le même Cheraf, qui tire toujours tant pour cent de sa visite. Mais, comme j'ai dit, le Marchand les lui met entre les mains pour en avoir l'interêt, qu'il paye d'ordinaire à huit pour cent par an, & quelquefois jusqu'à douze. Ainsi les Cherafs ont toujours entre les mains la plus grande partie de l'argent du Royaume, en quoi ils font grand profit. C'est l'ordre en ces païs-là, de païer tous les mois les gens de Guerre; mais la plupart des soldats, des Capitaines & autres Officiers, n'attendent pas que le mois soit fini, & viennent prendre leur argent chez ces Cherafs, qui en font le décompte à dix-huit & vingt pour cent par an; joint qu'ils les payent de ces sortes de Pagodes, où il y a quelque chose à dire. S'il y a quelque grand diamant à vendre dans le païs, ces Cherafs le savent aussitôt, & s'il y a de même quelque beau rubi,

il ne se passe guere de temps qu'ils ne l'ayent en gage. Car tous les ans quand les Marchands reviennent du Pegu, & qu'ils ont des rubis, d'ordinaire ils doivent quelque chose; & comme c'est l'ordre de payer dans quinze jours du jour que le Marchand est sorti du vaisseau, & qu'il a mis pied à terre, il met en gage ce qu'il a de plus beau pour payer, tant les frais du vaisseau, que ce qu'il peut avoir emprunté au Pegu; puis il vend ce qu'il a de moins beau pour payer le Cheraf qui lui a prêté de l'argent à son arrivée. Ceux qui travaillent aux mines de diamans, & les Marchands qui y font travailler, dès qu'ils ont quelques belles pierres, ils les vendent à ces Changeurs, parce qu'ils savent que c'est un argent comptant, ou bien il les leur donnent en gage, jusqu'à ce qu'il vienne Marchand pour les acheter.

Nº. 1. Pagode vieille.

Nº. 2. Pagode du Roi de Golconda.

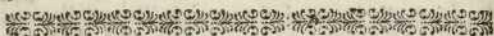
Nº. 3. & 4. Pagode du Roi de Visapour.

Nº. 5. & 6. Pagode du Raja de Carnatica.

Nº. 7. & 8. Pagode du Raja de Velouche.

Nº. 9. 10. 11. & 12. Ce sont des demi Pagodes de ces Rois & de ces Rajas.

Nº. 13. 14. 15. 16. 17. Ce sont de petites pieces d'or appellées *Fanos*, qui sont de differens titres. Il y en a de six pour un écu, & d'autres de dix à quinze, & il s'en trouve qui sont de fort bas aloi. C'est la Monnoye qui court le long de la côte de Coromandel, depuis le Cap de Comorin jusques vers Bengala, & ils n'en ont guere d'autre que celle-là, avec les Pecha de cuivre, & les Coquilles qui servent de petite Monnoye.



MONNOYES

*Que les Anglois & les Hollandois font
battre aux Indes.*

N°. 1. & N°. 2. C'est la Monnoye d'or que les Anglois font battre dans leur Fort de Saint George, ou autrement à Madrespatan, sur la côte de Coromandel. On les appelle *Pagodes*, de même que celles des Rois & des Rajas du pays; elles sont de même poids & de même titre, & passent pour la même valeur. Les Anglois ne faisoient point auparavant battre de Monnoye d'argent ni de cuivre; car en quelque endroit, qu'ils abordent aux Indes, où ils ont des Comptoirs, comme à Surate, ou à Masulipatan, ou à Bantam, ils trouvent plus de profit à apporter d'Angleterre de l'or que de l'argent, l'or se cachant mieux & n'étant pas de si grand embarras que l'argent; joint qu'en ne portant que de l'or on peut éviter plus aisément de payer les droits que les Rois prennent tant sur l'or que sur l'argent. Mais depuis que le Roi d'Angleterre qui règne à présent a épousé la Princesse de Portugal, qui a eu pour une partie de son dotiaire le fameux Port de *Bombaye*, où les Anglois font travailler incessamment pour en faire une forte place, ils y font battre de la Monnoie d'argent, de cuivre & d'étain. Mais cette Monnoye n'a point de cours à Surate, ni dans toute l'étendue des terres du Grand Mogol, ni des autres Rois des Indes, & elle ne passe qu'entre les Anglois dans leur

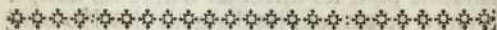


Fort, & jusqu'à deux ou trois lieues dans la terre, & dans les villages le long de la côte, les païsans qui leur apportent leurs denrées étant bien-aîsés de recevoir de cette Monnoye; car autrement ils en verroient peu, vû que le païs est miserable, & qu'il n'y a point de négoce que de l'eau-de-vie qu'ils font de vin de cocos & de ris.

Nº. 3. & Nº. 4. C'est la Monnoye d'or que les Hollandois font battre à Palicate, qui est un Fort qu'ils ont sur la côte de Coromandel. Ces pieces s'appellent aussi *Pagodes*, & sont de même poids que les autres; mais pour le titre je crois qu'il est meilleur de deux ou trois pour cent que celles des Rois & des Rajas du païs, & de celles des Anglois. J'ai fait cette remarque étant aux mines de diamans, & en d'autres lieux des Indes où l'on négocie. Car on vous demande d'abord si vous avez des *Pagodes* de Palicate, & quand vous en avez vous faites bien plutôt vôtre négoce.

Nº. 5. & Nº. 6. C'est une roupie d'argent comme les Hollandois les font battre à Palicate, étant de même poids que les autres roupies, ou du Grand-Mogol, ou des Rois de Golconda & de Visapour. Il y a au milieu d'un côté la marque de la Compagnie Hollandoise pour les discerner d'avec les autres. Il en est de ces roupies d'argent des Hollandois tout au contraire de leurs *Pagodes* d'or, que l'on aime mieux aux Indes que celles des Princes du païs, comme je viens de le remarquer; car on fait moins d'état de ces roupies d'argent, & si l'on a une grosse somme à payer en ces espèces-là, bien que l'argent en soit aussi bon que les autres, il a à perdre un demi pour cent.

N^o. 7. & N^o. 8. C'est la petite Monnoye de cuivre des Hollandois, & de laquelle ils payent d'ordinaire leurs soldats. Elle a aussi d'un côté la marque de la Compagnie. Au reste, les Hollandois qui pensent uniquement à leur profit, ont eu grande raison de tâcher d'obtenir le privilège de faire battre Monnoye. Car ne rapportant que du Japon que de l'or, de l'argent & du cuivre en barre; de Macassar que de l'or en poudre, & de la Chine que de l'or en pain ou en masse, vendant tous ces métaux aux Changeurs, ils ont reconnu qu'il y avoit perte pour eux de cinq ou six pour cent, cela procédant de la mauvaise foi des Cherafs ou Changeurs, & des Chefs des Comptoirs de la Compagnie, qui s'entendent avec eux. Ils évitent cette perte, & font le profit que faisoient auparavant les Cherafs en faisant battre en Monnoye tous ces métaux. Bien qu'à tous les voyages qu'ils font au Japon il se perde d'ordinaire quelque vaisseau par la tempête, il y a des années qu'ils ont eu jusqu'à cinq ou six millions de livres de profit tous frais faits & toutes risques effuyées; mais ils n'ont plus ce profit - là depuis qu'ils ont perdu l'Isle Formosa.

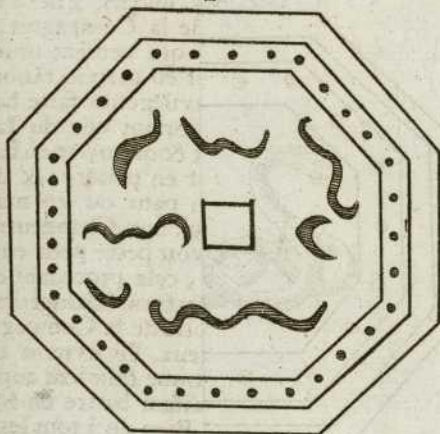


MONNOYES

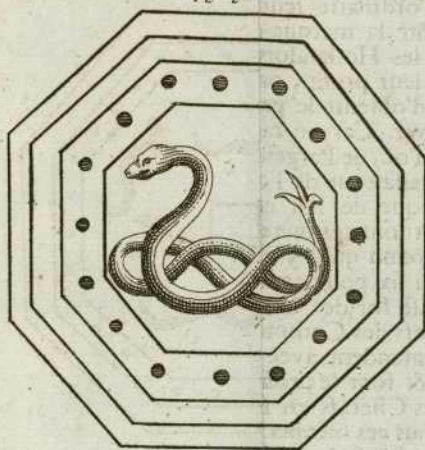
Du Roi de Cheda & Pera.

CEs Monnoyes sont d'étain, & c'est le Roi de Cheda & Pera qui les fait fabriquer. Il ne fait point battre d'autre Monnoye que

2



n 1



3



4



5



6

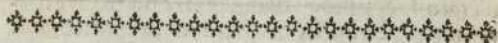


d'étain. Depuis peu d'années il en a trouvé force mines ; ce qui porte grand préjudice aux Anglois ; car les Hollandois & autres Marchands vont l'acheter de ce Roi , & en transportent par toute l'Asie. Autrefois les Anglois en apportoient d'Angleterre , & en fournissoient une partie de l'Asie où l'on en consume une grande quantité , sur tout dans les terres du Grand-Mogol , & plus encore en Perse & en Arabie ; car en ces pays-là toute la vaisselle est de cuivre , & tous les mois d'ordinaire on la fait étamer. Au reste , toutes les Monnoyes d'or & d'argent qu'on porte aux pays de Cheda & Pera demeurent au Roi & aux Grands ; pour le menu peuple , il ne voit que cette Monnoye d'étain , & de ces petites coquilles apellées *cori* , dont j'ai parlé ci-dessus.

N^o. 1. & 2. Cette grande pièce d'étain pèse une once & demi , & passe dans le pays pour la valeur de deux de nos sols ; mais selon que l'étain vaut ici à 14. sols la livre , elle ne vaudroit qu'un sol trois deniers. Pour ce qui est de cette piece d'étain , il n'y a que les bords d'épais , & le dedans est mince comme du papier.

N^o. 3. & 4. Cette petite piece passe pour la valeur de quatre deniers.

N^o. 5. & 6. Ce sont des coquilles , & l'on en donne cinquante pour la petite piece d'étain.



MONNOYES

D'or & d'étain du Roi d'Achen, avec celles d'or du Roi de Macassar ou de Celebes; & celles d'argent & de cuivre du Roi de Camboya.

N^o. 1. & N^o. 2. C'est la Monnoye d'or du Roi d'Achen en l'Isle de Sumatra. Le titre en est meilleur que de nos Loüis, l'onc- ce vaudroit bien cent cinquante francs. Cette piece pèse 10. grains, & viendrait à seize sols huit deniers de nôtre Monnoye.

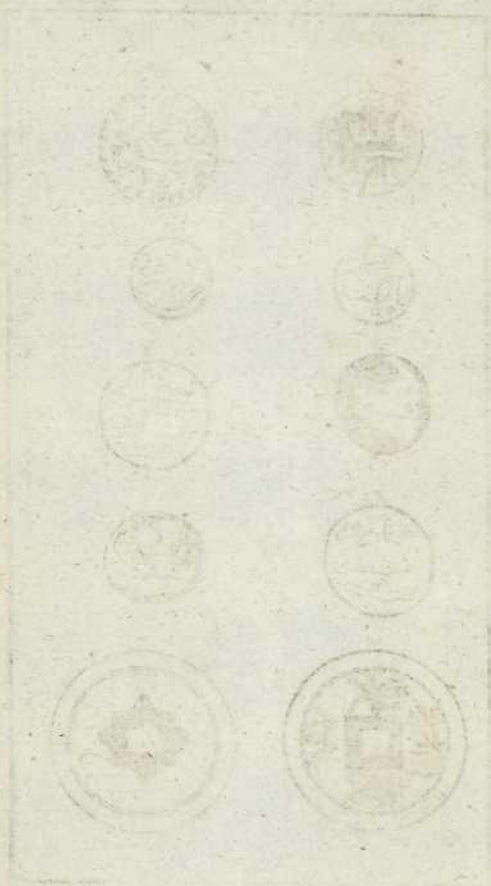
N^o. 3. & N^o. 4. C'est la petite Monnoye du même Roi, laquelle est d'étain & pèse huit grains. Comme l'étain en est bon je le mets à 16. sols la livre, & il faudroit pour un de nos sols 75. de ces pièces.

N^o. 5. & N^o. 6. C'est la Monnoye d'or du Roi de Macassar ou de Celebes. Cette piece pèse douze grains, & les Hollandois la prennent pour un florin de leur Monnoye; ce qui seroit de la nôtre vingt-trois sols huit deniers. L'or en est fort bon.

N^o. 7. & N^o. 8. C'est la Monnoye d'argent du Roi de Camboya, de bon argent, & qui pèse trente-deux grains. La piece vient à quatre sols de nôtre Monnoye, & le Roi n'en fait point battre de plus haute. Il a quantité d'or dans son pays, mais il n'en fait point battre Monnoye; il le négocie au poids de même que l'argent, comme l'on fait dans la Chine.

N^o. 9. & N^o. 10. C'est la Monnoye de cui-









351
vre du Roi de *camboya*. Le Roi de *Java*, le
Roi de *Bantam*, & les Rois des *Isles Moluques*,
ne font point battre d'autre Monnoye que
des pieces de cuivre de la manière & forme
de celle-ci. Pour ce qui est des Monnoyes
d'argent, ils les laissent avoir cours comme
elles viennent des pays étrangers, sans les fai-
re fondre. Dans *Bantam*, dans toute la *Java*,
dans *Batavia*, & en plusieurs lieux des *Molu-*
ques, on ne voit que des réales d'Espagne, des
richdales d'Allemagne, & des écus de Fran-
ce; la plus grande partie étant des demi-réa-
les, des quarts & des huitièmes. Mais dans
Batavia l'on a de plus, pour petite Monnoye,
comme en *Hollande*, des schelins, des dou-
ble sols, & des sols.



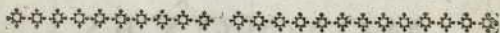
MONNOYES

*D'or, d'argent, & de cuivre du Roy
de Siam.*

N^o. 1. & N^o. 2. C'est la Monnoye d'or que
fait battre le Roi de *Siam*, & elle pèse 10.
grains plus que nôtre demi pistole. L'or en
est au même titre, & elle peut valoir sept li-
vres un sol de nôtre Monnoye. Quand les
Marchands qui vont négocier en ce pais-là
en rapportent de l'or ou de l'argent, c'est qu'ils
ne trouvent pas des marchandises à acheter,
comme de la soye, du musc, du bois de san-
dal, de la gomme laque, des éléphants & au-
tres choses; car quand ils en sortent de l'or
ou de l'argent, ils n'ont pas deux pour cent
de profit.

N^o. 3. N^o. 4. N^o. 5. & N^o. 6. Ce n'est qu'une pièce de la grosseur d'une bonne noisette, aplatie des quatre côtés comme un demi rond, dont il y en a trois qui sont fendus comme un fer à cheval, & sur deux côtez il y a quelques-unes de leurs lettres. On ne voit point de Monnoye en Orient si étrangement fabriquée que celle-là. Elle pèse trois gros & demi & vingt-cinq grains, & est au même titre de nôtre argent à trois livres dix sols l'once. Elle vient à 32. sols 4. deniers de nôtre Monnoye.

N^o. 7. & N^o. 8. C'est la Monnoye de cuivre du Roi de Siam, & l'on donne deux cens de ces pièces pour une pièce d'argent. Ils se servent aussi en ce pais là pour la plus basse Monnoye de ces coquilles de mer qu'on apporte des Maldives.



MONNOYES

*D'or & d'argent des Rois d'Assem, de
Tipoura, d'Arakan, & du Pégu.*

Toutes les Monnoyes d'argent des Rois que je viens de nommer, sont au même titre que nos écus, en les mettant à trois livres dix sols l'once, selon qu'ils valent ici.

N^o. 1. & 2. C'est la Monnoye d'argent du Roi d'Assem. Elle pèse trois gros quatre grains & revient à vingt-trois sols de nôtre Monnoye.

N^o. 3. & 4. C'est la Monnoye d'argent du Roi de Tipoura Chatermani. En la langue du



pays il s'appelle *Dieu-Ara-gari*; ce qui est écrit d'un côté de sa Monnoye, & de l'autre côté est écrit, *Chatermani Roi de Tipoura*. Son païs commence environ à douze journées de *Daca* du côté du Nord-Oüest. Cette Monnoye pèse deux gros & demi vingt-deux grains, & revient à vingt-deux sols.

N^o. 5. & 6. C'est la Monnoye du Roi d'*Arahan*. Elle pèse deux gros & demi quinze grains, qui font vingt & un sols de nôtre Monnoye. Ce Roi n'a point de Monnoye d'or, mais il négocie l'or sans être monnoyé. Il est à très-bas titre, & ne passe pas quatorze carats. Le Roi le tient toutefois à fort haut prix, de peur qu'il ne sorte de son païs. Dans tout le Bengala on ne connoît point ce Roi que par le nom de Roi de *Mogue*.

N^o. 7. & 8. C'est la Monnoye d'argent du Roi de *Pégu*, & elle pèse deux gros & demi douze grains; ce qui peut venir à vingt sols six deniers de nôtre Monnoye.

N^o. 9. & 10. Ce sont des *Fanos* ou petites pièces d'or du Roi de *Pégu*, lesquelles sont de bas or, & ne pésent que sept grains. Les quinze de ces petites pièces passent pour la valeur d'une réelle ou d'un de nos écus, & l'or en est bas.

N^o. 11. & 12. Ce sont des *Fanos* du Roi d'*Asem*. Ils pésent aussi sept grains, mais ils sont à bien plus bas titre que ceux du *Pégu*, & les vingt-deux ne font que la valeur d'un écu.

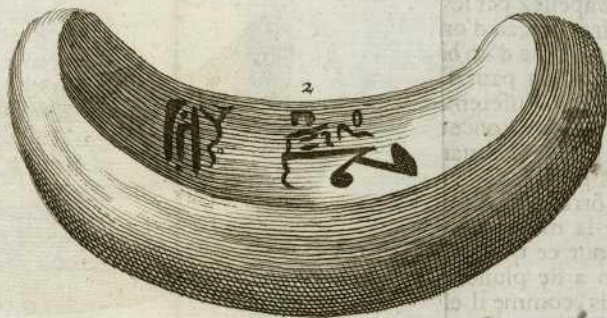
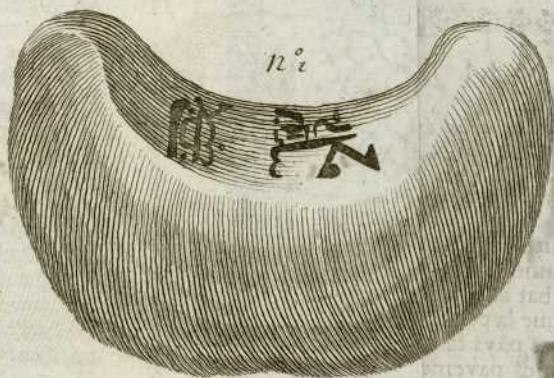
M A S S E S

On morceaux d'or & d'argent, qui servent de Monnoye dans le Royaume de la Chine, & au Royaume de Tunquin.

IL faut remarquer d'abord que dans toute la Chine & dans le Royaume de Tunquin, il ne se bat aucune Monnoye ni d'or, ni d'argent; que la petite Monnoye est de cuivre, & qu'en ces pays-là on ne se sert dans le négoce pour les payemens que de masses ou morceaux d'or, qui ont chacun leur poids, selon qu'elles sont ici représentées.

Ces morceaux d'or marquez, N^o. 1. & N^o. 2. sont apellez par les Hollandois *goltschut*, c'est-à-dire, bateau d'or, parce qu'ils sont comme de la forme d'un bateau, & les autres nations les appellent pain d'or; & il n'y en a que de ces deux différentes grosseurs. L'or en est à tel titre que l'once en France ne vaudroit que 42. francs. Le grand morceau vient à douze cens guldes Monnoye de Hollande, & de la nôtre à 1350. livres. L'autre morceau qui pèse la moitié moins vaut à proportion.

Pour ce qui est des morceaux d'argent, il y en a de plusieurs grosseurs & de plusieurs poids, comme il est représenté par ces deux morceaux, N^o. 3. pèse six gros & demi & 23. grains, & l'argent étant à peu près au titre de Paris, il vient à 59. sols 8. deniers de nôtre Monnoye. Les autres morceaux tant gros que petits valent à proportion selon leur poids.



Dans les grands payemens on se sert de lingots qui valent jusqu'à cent francs, & ils ont aussi de petits morceaux d'argent qui ne valent pas un sol. Quand on achete quelque chose si l'on n'a pas des morceaux justes pour parfaite le payement, ils ont toujours des instrumens prêts pour couper d'un gros morceau ce qu'il faut pour achever la somme.

Au reste, quand les Chinois transportent leurs *pains d'or* ou *bâteaux* dans les pays étrangers, les Marchands les font couper par le milieu, ne se fiant pas aux Chinois qui les ont souvent trompez; & il n'y en a point qui l'ayent été tant que les Hollandois. Ils fendent ces pains d'or; de sorte qu'au milieu on trouve quelquefois jusqu'à un tiers de cuivre ou d'argent. Dans toutes sortes de négoce ces Chinois sont si rafinez, qu'il n'y a guère d'étrangers qu'ils n'attrapent, sur tout à Batavia les nouveaux venus de Hollande. Ils ont toujours avec eux leur poids, qui est comme une petite romaine d'environ huit pouces de long, avec laquelle ils pèsent tout l'or & tout l'argent qu'ils reçoivent. Pour ce qui est enfin de la petite Monnoye, tant dans la Chine que dans le Tonquin, elle est de cuivre, №. 4. En voici la forme; ils enfilent ces pièces par le trou qui est au milieu, & en mettent ensemble 12, 25, 50, & 100. pour n'avoir pas la peine de les compter quand le nombre passe douze.



MONNOYES

D'or & d'argent du Japon.

TOut l'or qui sort du Japon est à un même titre, un peu plus haut que nos Loüis. Il est au titre de l'or que l'on paye à 50. francs l'once.

Nº. 1. Cette piece d'or pese une once six gros, à 50. francs l'once, elle vient à 87. livres 10. sols.

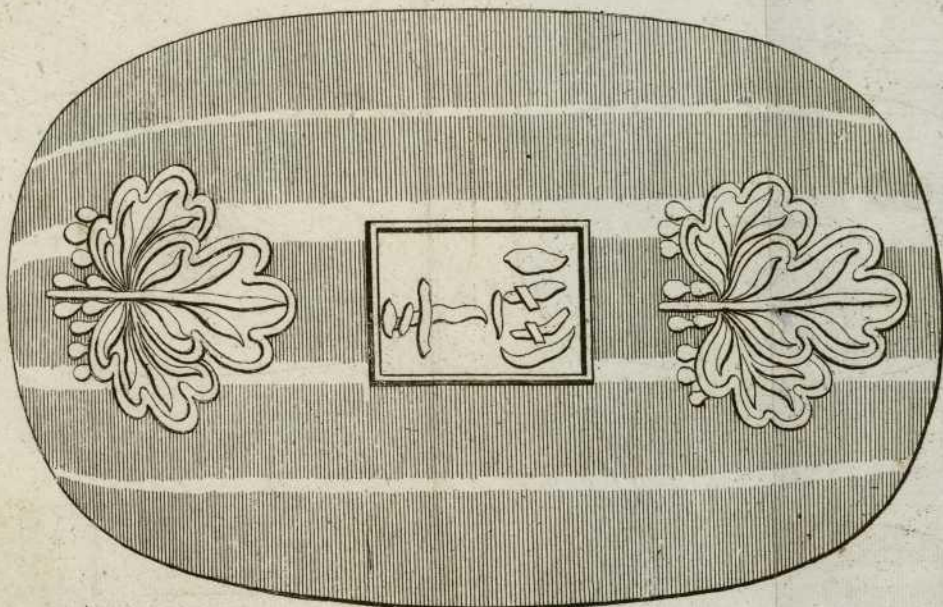
Nº. 2. & Nº. 3. Chacune de ces pieces est d'or. L'une pese le tiers de cette grande, qui est demi-once 48. grains, & vient à 29. livres 3. sols 4. deniers.

Nº. 4. C'est comme est marqué le revers de ces trois pieces d'or.

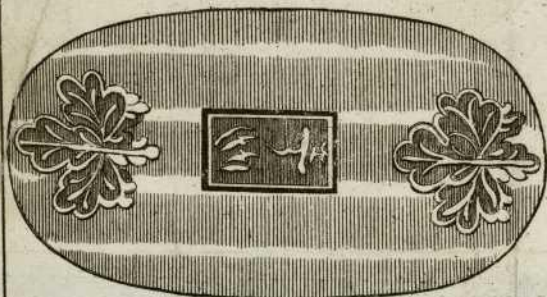
Nº. 5. & Nº. 6. Ce sont des pieces d'argent d'un même poids, chacune pesant 4. grains moins que nos pieces de 30. sols, bien qu'elle ne laisse pas de passer pour même valeur. Pour l'argent il est au même titre que celui de nos Monnoyes. Néanmoins sur les terres du Grand-Mogol, où les Hollandois apportent toutes les Monnoyes d'argent & les barres & morceaux du Japon, pour les fabriquer en Monnoye, quelquefois ils en vendent aux Maîtres des Monnoyes, dans les lieux où ils n'ont pas la commodité de fabriquer, comme à Surate & à Agra, & ces Maîtres des Monnoyes leur en donnent toujours deux jusqu'à trois pour cent plus qu'ils ne nous donneroient de nos écus, ou des richdales, ou des réales d'Espagne.

Les Japonois apellent ces pieces tant celles d'or que d'argent des Coupent.

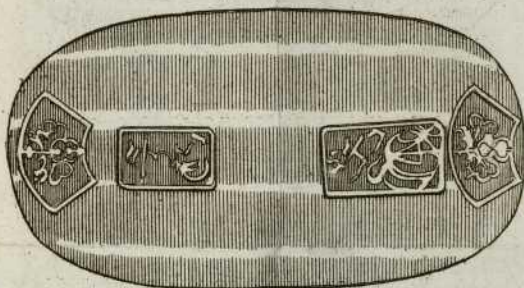
N. 1.
piece
d'or.



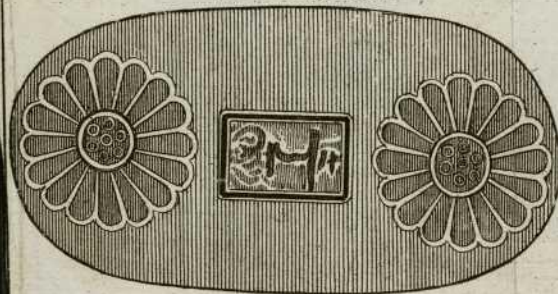
5
piece d'argent.



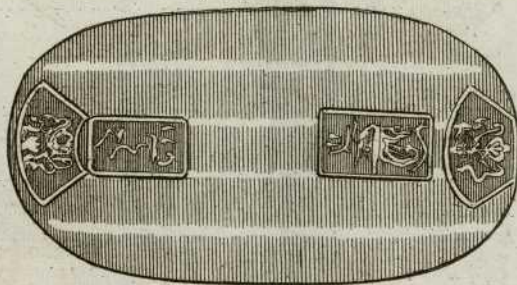
2
piece d'or.



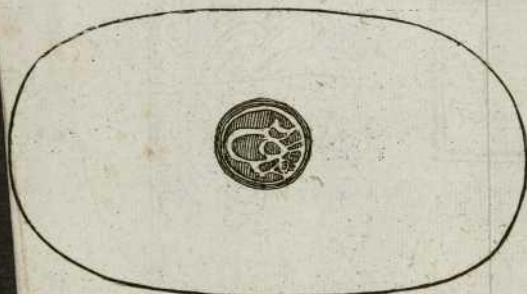
6
piece d'argent.



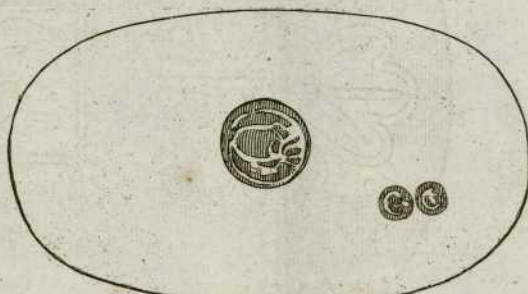
3
piece d'or.



7
piece d'argent.

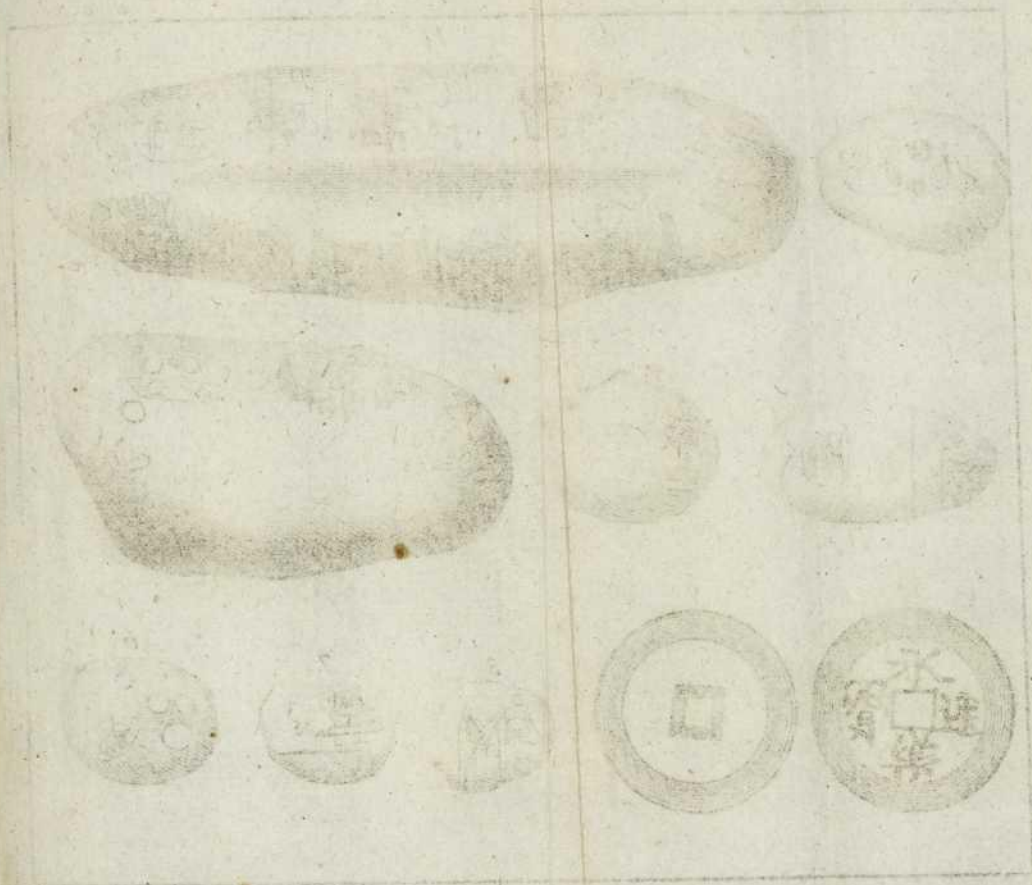


4
piece d'or.

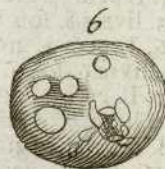
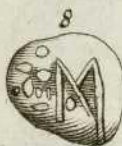
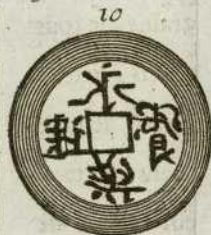
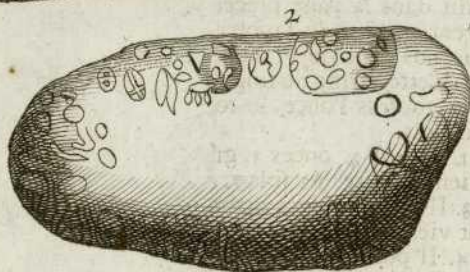
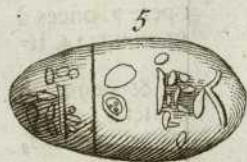
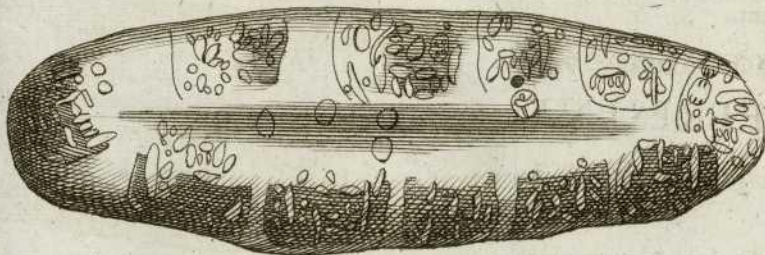
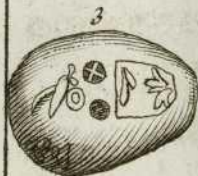


Handwritten text in a cursive script, likely a letter or document. The text is written in dark ink on aged, slightly stained paper. The handwriting is somewhat faded and difficult to decipher in some places, but appears to be a continuous block of text. The paper shows signs of wear, including small brown spots and a vertical crease down the center.

Handwritten text in a cursive script, continuing from the left page. The text is written in dark ink on aged, slightly stained paper. The handwriting is somewhat faded and difficult to decipher in some places, but appears to be a continuous block of text. The paper shows signs of wear, including small brown spots and a vertical crease down the center.



n.º 1.



357

N^o. 7. C'est le revers de ces deux piéces d'argent.



REPRESENTATION

Des lingots d'argent du Japon, qui passent pour Monnoye.

J'Ai dit dans la page précédente, que tout l'argent qui sort du Japon, est au même titre que nos écus de France.

N^o. 1. Cette forme de lingot pese 7. onces à 3. livres 10. sols l'once, le tout vient 24. livres 10. sols.

N^o. 2. Il pese 2. onces 3. gros & demi, le tout vient 8. livres 10. sols 7. deniers.

N^o. 3. Il pese une once demi gros 12. grains, le tout vient 4. livres 5. sols 5. deniers.

N^o. 4. Il pese une once 8. grains, le tout vient 3. livres 10. sols 11. deniers.

N^o. 5. Il pese 7. gros $\frac{3}{4}$ & 7. grains, le tout vient 3. livres 8. sols 8. deniers.

N^o. 6. Il pese 2. gros $\frac{1}{2}$ 24. grains, le tout vient 1. livre 5. sols 1. denier.

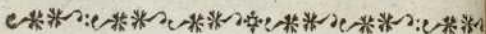
N^o. 7. Il pese 2. gros 24. deniers, le tout vient 1. livre 9. deniers.

N^o. 8. Il pese un gros $\frac{1}{2}$ 24. grains, le tout vient 16. sols 4. deniers.

N^o. 9. C'est la Monnoye de cuivre qui est enfilée par 15. par 30. par 50. & de plus en plus jusques à 600. qui font la valeur d'une Telle d'argent. Dans tout le Japon ils comptent par Telles, & les Hollandois font leur compte, qu'une Telle fait trois guldens & de-

mi de leur Monnoye; ce qui vient à 4. livres
5. sols de la nôtre.

N°. 10. C'est le revers de la piece de cuivre



MONNOYES

*Qui representent les douze signes; & qui
ont été batûes durant les vingt-quatre
heures, que Gehan-guir Roi des Indes
permit à la Reine Nourmahal son épou-
se de regner en sa place.*

SULTAN Selim, appelé autrement Gehan-
guir Patcha IX. Roi des Indes, pere de Cha-
gehan, aimoit fort les femmes; mais il avoit
une tendresse toute particuliere pour l'une
d'entre celles qu'il avoit dans son Serrail,
laquelle il avoit épousée, & qui avoit aussi
un mérite tout particulier. Elle avoit beau-
coup d'esprit & étoit fort liberale, & elle
sçavoit si bien ménager l'esprit du Roi &
si bien le divertir, qu'il ne pouvoit vivre sans
elle, & qu'elle étoit en possession de tout ob-
tenir de lui. Elle avoit deux noms; l'un étoit
Nour-gehan-begum, qui signifie *la Princesse lumié-
re du Monde*, & c'est le nom qui étoit dans son
cachet; car comme je l'ai remarqué dans mes
relations, on ne signe rien, au lieu de quoi
on applique son cachet. L'autre nom dont on
l'apelloit à la Cour, étoit *Nour-Mahal*, qui si-
gnifie, *la lumiere du Serrail*. Elle fut toujours
grande ennemie des deux fils du Roi, & par-
ticulièrement du second, appelé alors *Sultan
Kourom*, & qui depuis étant sur le Thrône,



se fit nommer Cha-gehan. Il s'oposoit à tous les desseins de cette Princesse, laquelle de son côté gouvernoit si bien l'esprit du Roi, qu'elle le portoit à se tenir la plus grande partie de l'année à la campagne, soulevant sous-main contre lui quelques Rajas des frontieres, pour l'obliger d'aller à la guerre, & l'éloigner de ses fils. Cette Reine étant tout-à-fait ambitieuse, ne s'étudioit qu'à complaire au Roi: pour venir plus aisément à bout de ses desseins, & ayant une grande passion d'éterniser sa mémoire, elle crût n'y pouvoir mieux réussir, qu'en faisant fabriquer en son nom quantité de Monnoye, & de differente marque, de celles que les Rois des Indes ont acoustumé de faire battre. Car il faut remarquer que toutes les Monnoyes de ces Rois n'ont que des caracteres du pais des deux côtez de la piece. Mais cette Reine a fait mettre de chaque côté des siennes, un des douze signes du Zodiaque; ce qui est contre la loi de Mahomet, qui défend toutes sortes de representation. Toutefois elle ne fut jamais venuë à bout de son dessein, si le Prince Sultan Kourom eût été à la Cour. Mais elle prit son temps que le Roi avoit fait crever les yeux à Sultan Kosrou, son fils aîné, après l'avoir pris les armes à la main dans l'intention de le chasser du Trône. Car ensuite de cette victoire, il envoya son second fils Sultan Kourom en Decan, avec une puissante armée contre le Roi de Visapour qui renuoit. La Reine Nour-Mahal se voyant délivrée, de ceux qui pouvoient la traverser dans ses desseins, & particulièrement de Sultan Kourom, qui étoit le plus grand de ses ennemis, & jugeant qu'il étoit temps de dé-

couvrir son dessein au Roi, elle se prit à le flâter plus qu'à l'ordinaire, inventant tous les jours quelques nouveaux divertissemens, tantôt pour la chasse, tantôt dans le Haram, par des danfes & des comédies. Un jour que le Roi s'étoit très-bien diverti, & qu'ayant bû du vin il s'étoit rendu fort gai, après que la Reine eût dansé en sa presence pour lui complaire, il la prit & la fit asseoir auprès de lui, lui avoiant qu'il l'aimoit infiniment plus que toutes les Princesses de sa Cour, & que sans elle il seroit mort du déplaisir qu'il eût de l'audace criminelle de Sultan Kosrou son fils, qui avoit voulu le détrôner. La Reine voyant le Roi dans de si bons sentimens pour elle, ne manqua pas son coup, & se servant d'une occasion si favorable: Sire, lui dit-elle, s'il est vrai que Vôte Majesté m'aime, comme elle me le veut persuader, elle m'accordera ce que je desire passionnément il y a long-temps, qui est que je puisse regner souverainement, l'espace seulement de vingt-quatre heures. Cette demande surprit fort le Roi, & le rendit triste durant quelques jours, ne voulant pas lui rien refuser, & n'étant pas bien aise d'ailleurs de lui accorder une pareille demande. Cependant la Reine s'efforçoit de plus en plus de bien divertir le Roi, & ne faisoit pas semblant de s'apercevoir de son chagrin. Enfin, le cinquième jour de la demande qu'elle lui avoit faite, ne pouvant résister à ses charmes & à la forte passion qu'il avoit pour elle, il lui dit qu'il s'alloit retirer pour vingt-quatre heures, & qu'elle pouvoit monter sur le Trône durant ce temps-là, pour commander souverainement. En même-temps il fit venir

venir en sa présence tous les Grands qui étoient alors à la Cour, leur ordonnant de lui obéir, & d'exécuter ponctuellement les ordres, comme si c'étoit lui-même qui parlât. Il y avoit long-temps que cette Reine avoit fait tous ses préparatifs, & qu'elle avoit secrètement amassé quantité d'or & d'argent dans toutes les Villes où l'on bat Monnoye, & qu'elle y avoit fait distribuer tous les coins. C'est assurément une chose surprenante, qu'une femme ait scû conduire si adroitement un si grand dessein, qu'elle ait pû faire graver vingt-quatre coins, & tenir tout prêts, tant en or qu'en argent, plus de deux millions dans toutes ces Villes, sans que jamais, ni le Roi, ni les Grands de la Cour en aient rien découvert. Il n'y avoit que les seuls Maîtres des Monnoyes qui eussent part à son secret, & qu'elle avoit scû gagner par des bien-faits, & de grandes espérances, étant comme assurée d'obtenir un jour du Roi ce qu'elle lui vouloit demander, & jugeant d'ailleurs que si elle ne tenoit toutes choses prêtes, elle ne pourroit exécuter son dessein en vingt-quatre heures. Le jour étant donc venu qu'elle s'assit sur le Trône, elle envoya promptement des Courriers par toutes les Villes du Royaume, avec ordre de battre des roupies, tant d'or que d'argent jusques à la somme que j'ai dit. Quand le Roi & les Grands scûrent la chose, ils furent étrangement étonnez, mais particulièrement Sultan Kourom, l'ennemi mortel de cette Reine, quelques gens du pais m'ayant assuré qu'il en perdit d'abord l'esprit, & qu'il eût de la peine à revenir d'une si grande surprise. La chose fut donc

fi promptement exécutée , sur tout dans le lieu où elle étoit alors , que deux heures après qu'elle fût sur le Trône , elle fit jeter au peuple quantité de ces pieces d'or & d'argent , qui pendant le règne de Gehanguir ont toujours eu cours , & passè pour des roupies. Mais depuis que Sultan Kourom , qui prit le nom de Chagehan , fut parvenu au Trône après la mort de son pere , il fit défense sur peine de la vie d'employer de ces roupies , & il fut ordonné à tous ceux qui en avoient , tant d'or que d'argent , de les porter à la Monnoye pour en recevoir la valeur , & y être fondus. De-là vient qu'à present elles sont fort rates , particulièrement celles d'or , & entr'autres deux ou trois que l'on ne trouve que mal-aisément , ayant payé pour une jusqu'à cent écus. Ces roupies d'or valent vingt & une livre de nôtre Monnoye , & celles d'argent trente sols. La Reine durant son règne de vingt-quatre heures eût ce respect pour le Roi , qu'au revers des pieces qui portent , comme j'ai dit , les douze signes du Zodiaque , elle fit mettre en lettres Arabes le nom de Gehanguir avec le sien , & celui de la Ville où ces roupies avoient été batues.

Je croi que le Lecteur sera bien-aise de sçavoir d'où est sortie cette illustre Reine des Indes , & je lui en ferai l'histoire en peu de mots. Son pere étoit Persien de nation , homme naturellement ambitieux , & qui n'étant en son païs que simple Capitaine de Cavalerie , sans esperance de monter plus haut , passa aux Indes pour servir le Grand-Mogol , qui étoit alors Gehanguir , & chercher une meilleure fortune dans un Royaume étranger. Gehanguir avoit alors beau-

coup d'ennemis, les Rois de Golconda & de Visapour s'étant soulevés, & quelques Rajas s'étant mis de la partie. Dès que le Roi l'eut vû quand il le vint saluer, il eut bonne opinion de lui, & lui donna d'abord à commander cinq cens Cavaliers. Comme il étoit sçavant dans l'astrologie, qui est la science à laquelle les Asiatiques s'appliquent le plus, & qu'il entendoit parfaitement bien la langue Arabique, le Roi l'en estima davantage, & en peu de tems il lui donna le commandement général de son Armée. Mais dans la suite venant à oublier son devoir & les bien-faits qu'il avoit reçus du Roi, il se joignit avec Sultan Kosrou, fils aîné de Gehanguir, & ayant gagné une partie de l'armée, ils conspirèrent ensemble pour détrôner le Roi & mettre son fils en sa place. Il y avoit en ce tems-là à la Cour un Eunuque de grand esprit, & qui faisoit plus de mal à l'ennemi dans son cabinet, que n'eût pû faire une armée. Dès qu'on eut sçu la nouvelle de cette rebellion, il dit au Roi, que s'il plaisoit à Sa Majesté, sans donner bataille ni perdre un seul homme, il lui livreroit Sultan Kosrou & le Général Persien, & en peu de tems il s'acquitta de sa promesse en partie, & il fit si bien par son adresse, que le Général fut pris & amené au Roi, qui ne voulut pas pourtant le faire mourir à l'heure même. Pour Sultan Kosrou il échapa cette fois, & continua plusieurs années de faire la guerre à son pere, qui le prit enfin dans une bataille, & qui lui fit arracher les yeux. Le Roi tenant le Général en prison dans le dessein de le faire mourir, sa femme & sa fille trouvèrent le moyen de lui sauver la vie; & voici de quelle maniere elles s'y pri-

rent. Cette fille du Général Persien qui étoit unique, n'avoit que quatorze ans, & c'étoit une beauté achevée, qui n'avoit point d'égale dans tout le Royaume. Elle avoit été parfaitement bien élevée, & sçavoit parler & écrire l'Arabe, le Persien, & l'Indien. La mère & la fille alloient tous les jours à la Cour pour tâcher de sçavoir quelle seroit la fortune du Général, & ayant enfin appris des Sultanes que le Roi avoit résolu, ou de le faire mourir, ou de l'envoyer en exil, elles vinrent au Haram se jeter aux pieds de Sa Majesté, & lui demander la grâce, l'une de son mari, l'autre de son pere; ce qu'elles eurent le bonheur d'obtenir; le Roi ayant été frappé d'abord de l'extraordinaire beauté de cette fille à qui il donna ensuite toutes ses affections. Toute la Cour s'est étonnée depuis comment ce Général & sa femme avoient si bien sçu garder une fille si admirablement belle, sans que cela fut venu à la connoissance du Roi. Enfin, il l'aima si tendrement, que n'ayant pû lui refuser de régner un jour entier en sa place, il lui donna part depuis au Gouvernement, & c'étoit elle qui donnoit le branle aux plus importantes affaires de l'Etat, le Roi représentant aux Grands de sa Cour qui s'étonnoient de ce qu'il donnoit tant d'autorité à la Reine, qu'elle étoit très-capable de conduire les affaires, & que pour lui il étoit d'un âge à se donner du repos.

Ces N°. 1. & N°. 2. c'est comme sont tous les revers des douze signes. Le N°. 1. est le revers du Mouton, & le N°. 2. est celui du Cancer, tous deux ont une même signification, qui est le nom du Roi, de la Reine & de la Ville où ils ont été batus : ces deux ont été batus à Amadabat.



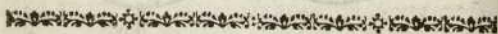
MONNOYES

D'or, d'argent, & de cuivre, que les Portugais font battre aux Indes Orientales.



LA Monnoye d'or que les Portugais font battre à Goa, est à meilleur titre que nos Louïs d'or, & pèse un grain plus que nôtre demi-pistole. Du tems que j'étois à Goa cette pièce valoit quatre roupies, ou six francs de nôtre Monnoye. Ils la tiennent ainsi haute, afin que les Marchands qui viennent de tous les côtez des Indes leur apporter des marchandises, ne transportent point hors du pays leur Monnoye d'or, & ils appellent cette pièce *Saint-Thomas*. Autrefois lors que les Portugais avoient le négoce du Japon, de Macassar, de Sumatra, de la Chine, avec celui de Mosambique, qu'ils ont encore, & qui est le lieu où les Nègres apportent l'or des Abyssins & celui de Saba : c'étoit une chose étonnante de voir la quantité de cette Monnoye d'or que les Portugais faisoient battre, & des ouvrages d'or qu'on fabriquoit dans toutes leurs Villes; mais sur tout de ces ouvrages

de filégramme qu'ils envoyoyent aux pays étrangers , & jusqu'aux Indes Occidentales pour la Nouvelle Espagne par la voye des Philippines. Mais depuis qu'il n'y a plus que Mosambique qui leur fournit de l'or, ils tiennent ces pieces de Saint - Thomé ainsi hautes, afin , comme j'ai dit , qu'on ne les transporte point hors du pays. Ils ont aussi des pieces d'argent qu'ils appellent *Pardos* , & qui passent pour la valeur de 27. sols de nôtre Monnoye ; comme aussi quantité de petite Monnoye de cuivre & d'étain , à peu près comme celles des Rois dont j'ai fait mention , & qu'ils enfilent de même par certain nombre.



MONNOYES

D'or & d'argent de Moscovie.

J'AI remarqué dans mes relations que de toutes les parties de nôtre Europe où l'on bat Monnoye , elles se transportent en quantité dans toute l'Asie , où elles ont cours : mais pour ce qui est de la Monnoye de Moscovie , il y a beaucoup de perte à la transporter ailleurs , parce que le Prince la fait trop hauffer. Les espèces tant d'or que d'argent sont à bon titre , & le titre de celles d'or est un peu plus haut que celui de nos Loüis.

№. 1. & №. 2. Cette piece d'or pèse quatorze grains , & à prendre l'or à quarante-huit francs l'onze , elle reviendrait à vingt sols un denier & une maille de nôtre Monnoye , mais aiant cours en Moscovie pour la

2



п° 1



4



3



6



5





valeur de vingt-quatre sols, il y auroit 19 $\frac{1}{2}$ pour cent de perte à la transporter ailleurs.

N^o. 3. & N^o. 4. C'est une pièce d'argent qui pèse huit grains, & à prendre l'once d'argent à trois livres dix sols, elle vient à un sol de notre Monnoye. Mais dans le pays on n'a que cinquante de ces pièces, ou au plus en de certains tems, cinquante-deux pour un de nos écus, ou pour la réale d'Espagne, ou pour la richdale d'Allemagne.

N^o. 5. & N^o. 6. C'est encore une pièce d'argent qui a cours en Moscovie; mais je n'ai pû sçavoir dans quelle Province elle est battüe, parce qu'on n'y voit point d'armes dessus, & que les caractères qui y paroissent n'ont pû être connus d'aucun des sçavans, à qui je les ai montrez; ce qui fait juger qu'ils sont fort anciens. La pièce pèse 25. grains, qui font la valeur de trois de nos sols, un denier & une maille.

Voilà ce que j'ai pû recueillir de plus certain des Monnoyes de l'Orient, durant le long cours de mes voyages, & ne croi pas que personne ait entrepris avant moi d'en écrire. Si quelqu'un de mes Lecteurs, pour mieux contenter sa curiosité, desire voir en effet les espèces tant d'or que d'argent, d'é-
tain, de cuivre, les coquilles & amandes que je ne lui ai données ici qu'en peinture, il pourra sans doute en obtenir la permission de Monseigneur le Premier Président, au cabinet duquel je les ai toutes voüées avec quelques Médailles, dont cet illustre Chef du Sénat, sçavant dans l'antiquité, en a beaucoup; & s'est toujours montré très-curieux d'avoir ce qui est de rare.

Fin du IV. Tome. Et des Monnoyes. Chap. 10

TABLE
DES LIVRES
ET CHAPITRES
DU IV. TOME.

SUITE DU LIVRE II.

Description Historique & Politique de
l'Empire du Grand-Mogol.

- CHAPITRE XV. **D**ES Diamans ; & des mines & rivières où ils se trouvent ; & premièrement du voyage de l'Auteur à la mine de Raulconda. pag. 1
- Chap. XVI. Voyages de l'Auteur aux autres mines, & de quelle manière on y cherche les diamans. 17
- Chap. XVII. Suite des voyages de l'Auteur aux mines de diamans. 24
- Chap. XVIII. Des diverses sortes de poids pour peser les diamans aux mines ; des espèces d'or & d'argent qui y ont cours ; des chemins par lesquels on s'y peut rendre ; & de la règle que l'on fait pour sçavoir le prix des diamans. 29
- Chap. XIX. Des pierres de couleur, & des lieux d'où elles se tirent. 38
- Chap. XX. Des perles, & des lieux où elles se

TABLE DES CHAPITRES.

pèchent.	44
Chap. XXI. De quelle manière les perles s'engendrent dans les huîtres, comment on les pêche, & en quel temps.	51
Chap. XXII. Remarques sur les plus grands & les plus beaux diamans & rubis que l'Auteur a vus en Europe & en Asie, selon que les figures en sont ici dessinées, comme celles des grandes pierres qu'il a vendues au Roi au retour de son dernier voyage des Indes; avec la représentation d'une grande topase, & des plus grosses perles qui soient au monde.	59
Chap. XXIII. Du Corail & de l'Ambre jaune, & des lieux où ils se trouvent.	66
Chap. XXIV. Du musc & du Bezoar, & de quelques autres pierres medicinales.	75
Chap. XXV. Des lieux d'où l'on tire de l'or en Asie & en Afrique.	85
Chap. XXVI. Recit d'une insigne perfidie qui fut faite à l'Auteur comme il vouloit s'embarquer à Gomron pour Surate.	91

T A B L E

LIVRE TROISIÈME.

De la Religion des Mahometans , & de celle des Idolâtres des Indes. Du voyage de l'Auteur par mer de Surate à Batavia , & de Batavia en Hollande , & de plusieurs singularitez de divers Royaumes de l'Orient.

Chap. I.	D e la Religion particulière des Mahometans dans les Indes Orientales.	100
Chap. II.	Des Faquirs ou pauvres volontaires Mahometans dans les Indes Orientales.	103
Chap. III.	De la Religion des Gentils ou Idolâtres des Indes.	105
Chap. IV.	Des Rois & des Princes Idolâtres de l'Asie.	111
Chap. V.	De la créance des Idolâtres touchant la Divinité.	113
Chap. VI.	Des Faquirs ou pauvres volontaires des Indes , & de leurs penitences.	118
Chap. VII.	De la créance des Idolâtres touchant l'état de l'ame de l'homme après la mort.	123
Chap. VIII.	De la coutume des Idolâtres de brûler les corps des défunts.	126
Chap. IX.	Comme les femmes se brûlent aux Indes avec les corps de leurs maris défunts.	128
Chap. X.	Histoires remarquables de plusieurs femmes qui se sont brûlées après la mort de leurs maris.	136
Chap. XI.	Des plus célèbres Pagodes des Idolâtres des Indes.	143

DES CHAPITRES.

- Chap. XII. Suite de la description des principales
Pagodes des Idolâtres des Indes. 156
- Chap. XIII. Des pèlerinages des Idolâtres à leurs
Pagodes. 160
- Chap. XIV. De diverses coutumes des Idolâtres
des Indes. 163
- Chap. XV. Du Royaume de Boutan, d'où viennent
le musc, la bonne rhubarbe, & quelques four-
rures. 173
- Chap. XVI. Du Royaume de Tipra. 186
- Chap. XVII. Du Royaume d'Assem. 189
- Chap. XVIII. Du Royaume de Siam. 196
- Chap. XIX. Du Royaume de Macassar, & de l'Am-
bassade des Hollandois à la Chine. 205
- Chap. XX. L'Auteur poursuit son voyage en Orient,
& s'embarque à Mingrela pour Batavia; le dan-
ger qu'il court sur mer, & son arrivée en l'Isle
de Ceylan. 215
- Chap. XXI. Départ de l'Auteur de l'Isle de Cey-
lan; & son arrivée à Batavia. 228
- Chap. XXII. D'une affaire qu'on suscita mal à pro-
pos à l'Auteur dans le Conseil de Batavia. 232
- Chap. XXIII. L'Auteur va voir le Roi de Bantam,
& raconte à ce sujet plusieurs aventures. 251
- Chap. XXIV. L'Auteur retourne à Batavia, &
quelques jours après va revoir le Roi de Bantam,
racontant à ce sujet les dangereuses extravagances
de quelques Faquirs ou pèlerins à leur retour de
la Mecque. 264
- Chap. XXV. De la guerre des Hollandois avec
l'Empereur de la Java. 273
- Chap. XXVI. L'Auteur rend les derniers devoirs
à son frere qui meurt à Batavia, & a de nou-
velles difficultez avec le Général & son Con-
seil. 280
- Chap. XXVII. L'Auteur s'embarque sur un vais-
seau Hollandois pour retourner en Europe. 292

TABLE DES CHAPITRES.

Chap. XXVIII. La flote Hollandoise arrive à Sainte-Helene, & l'Auteur fait la description de cette Isle.	304
Chap. XXIX. La flote Hollandoise part de l'Isle de Sainte-Helene, & l'Auteur arrive heureusement avec elle en Hollande.	314
MONNOYES.	333

Fin de la Table du IV. Tome.

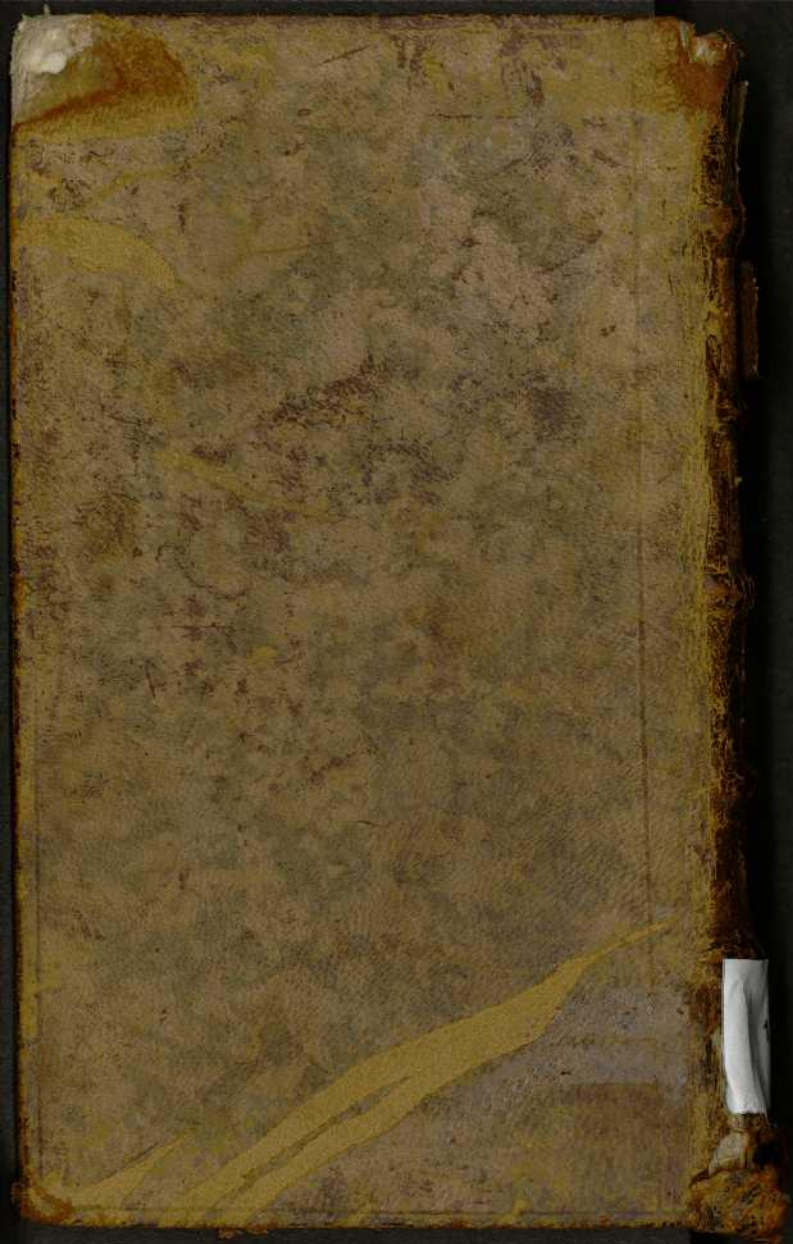
21
H

111 - 112

141-~~6~~ 14
7







42

99

VOYAGE
DE
TAVER

TOM. 4

12300